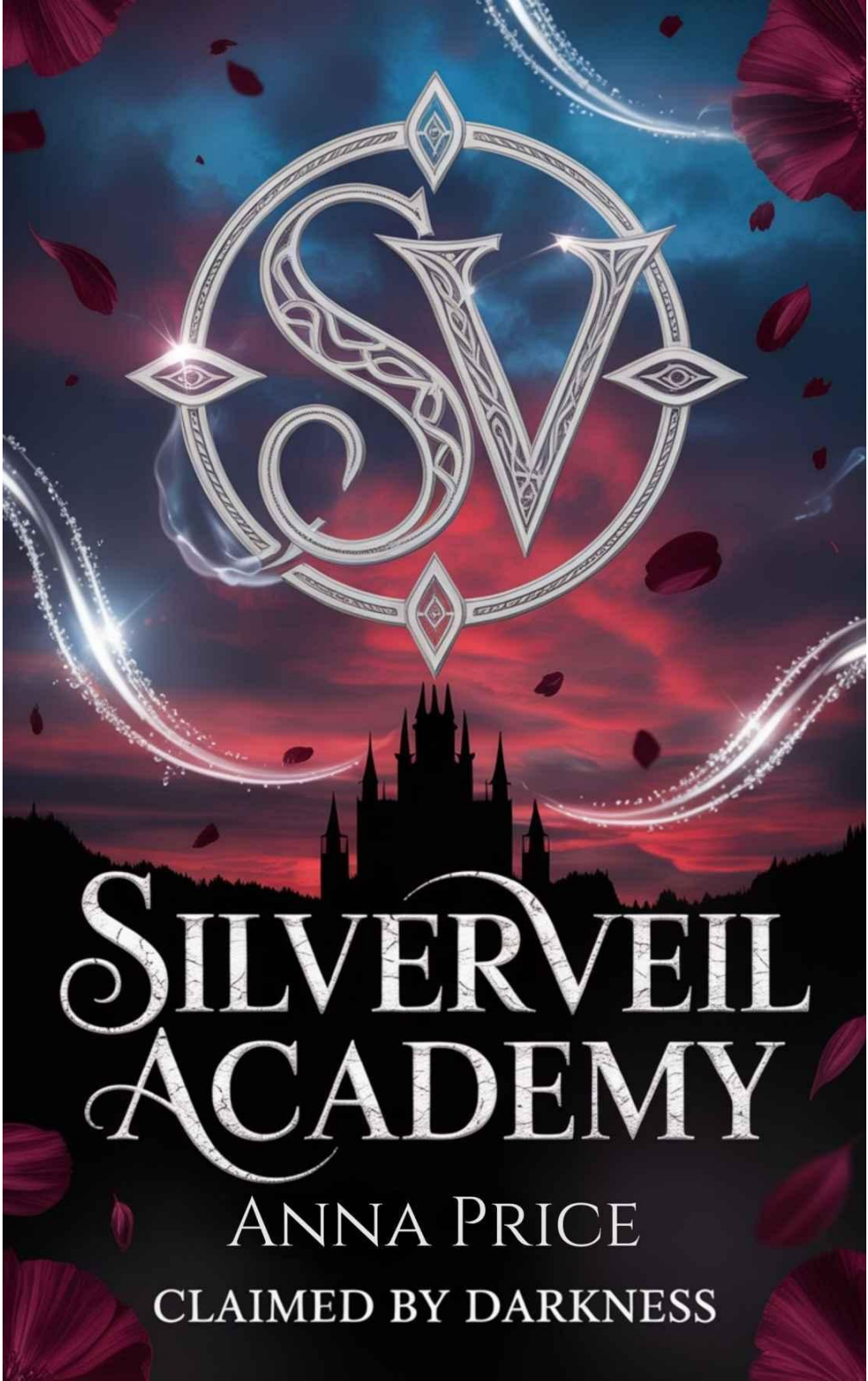
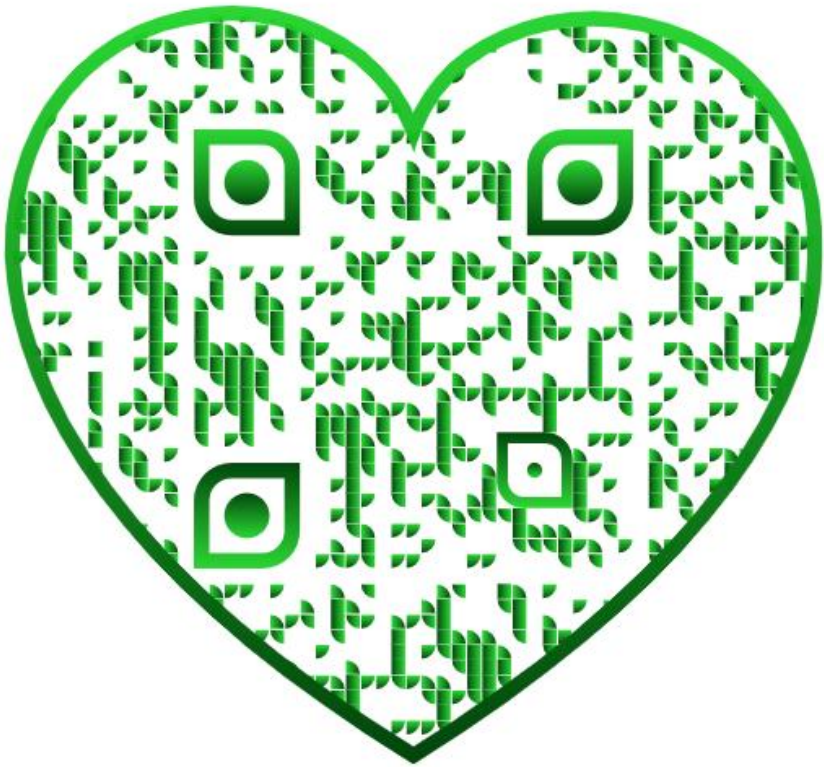
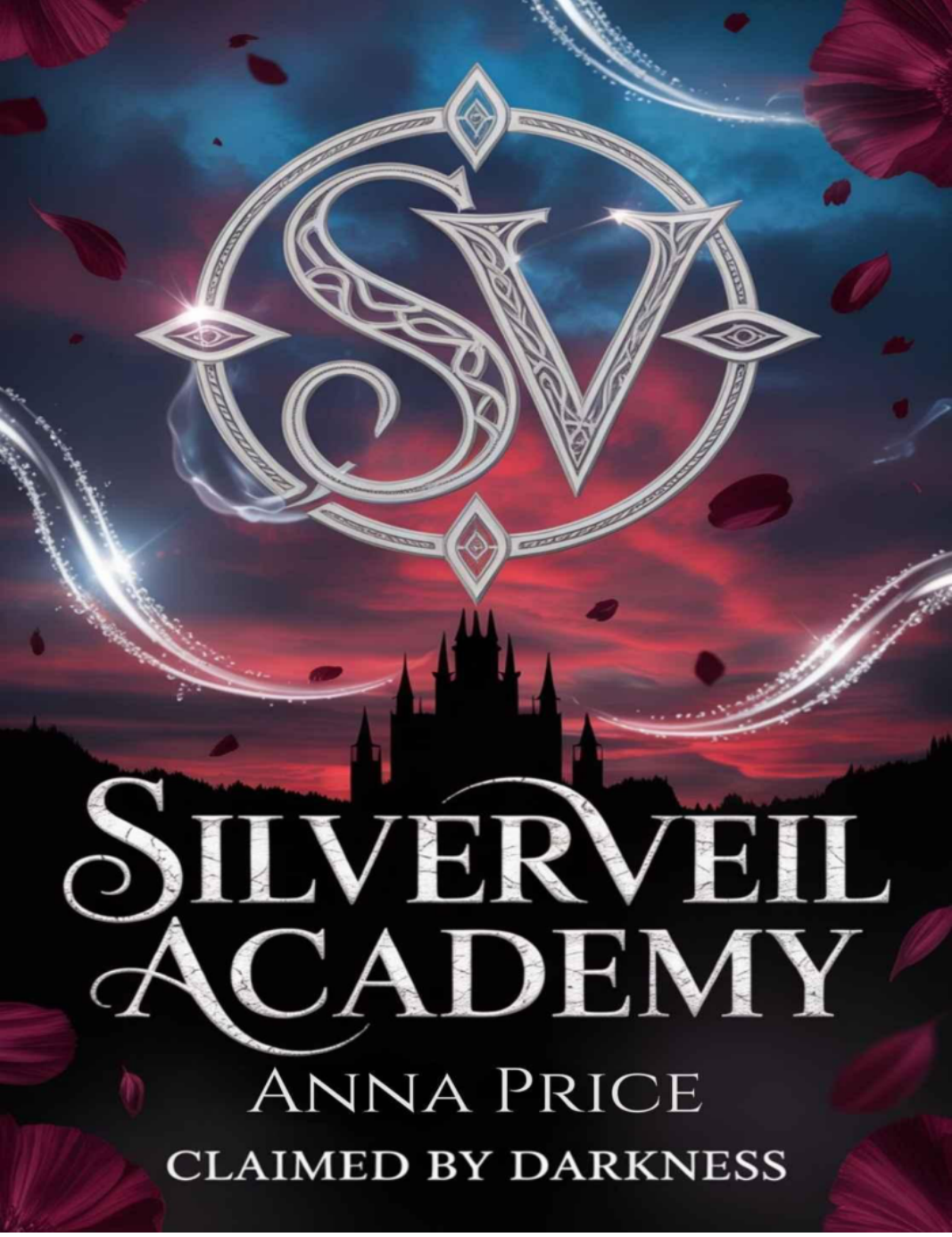

SV
SILVERVEIL ACADEMY
ANNA PRICE
CLAIMED BY DARKNESS




SV
SILVERVEIL ACADEMY
ANNA PRICE
CLAIMED BY DARKNESS

Académie Silverveil

Année Un

Anna Price



Avant-propos

Bienvenue à l'académie Silverveil, où la magie est sombre et la romance, torride.

Ce livre contient des scènes sexuelles explicites, un langage grossier et des thèmes pour public averti. Il s'agit d'une romance où l'héroïne ne choisit pas un seul de ses partenaires amoureux.

Attention : ce livre se termine sur un cliffhanger. Bien que certaines questions trouveront leurs réponses dans le prochain tome, le livre 2 est indispensable pour terminer l'histoire.

Destiné aux lecteurs de 18 ans et plus qui aiment leurs histoires d'académie surnaturelle particulièrement torrides.

Vous voilà prévenus… maintenant, commençons.

Contents

1. L’enfer en sequins

2. Un cas social

3. L’intérêt du prédateur

4. Colocataires et Révélations

5. Invisible

6. La Leçon de l’Alpha

7. La Culpabilité du monstre

8. Les Intouchables

9. Magie du Sang

10. Le Lien

11. Un intérêt dangereux

12. Premier Sang

13. Représailles

14. Plus d'excuses

15. Ombres de Rêve

16. Revendications possessives

17. Arpenteur de rêves

18. Choisir

19. Accomplissement

20. Exil

21. Noms cachés

22. La Toile

23. La Chasse aux Ombres

24. Liens brisés

25. Le Caveau

26. Soupçon

27. Rupture

28. Le calme avant

29. Le portail

30. Royaume des Ombres



1

L’enfer en sequins

Luna

Les sequins sont en train de me dévorer vivante quand mon téléphone vibre pour la sixième fois en une heure.

Je tiens trois billets de vingt, deux de dix et un de cinq. Quatre-vingt-cinq dollars. Voilà ce que six heures à sourire malgré les mains baladeuses et les « ma belle » rapportent au Silver Veil un soir de semaine. Ça ne couvrira pas le loyer, la facture d’électricité en retard de deux semaines, ni les prêts étudiants que j’ai contractés pour un diplôme que je n’ai jamais obtenu.

Mais c’est tout ce que j’ai.

Le miroir de la loge me renvoie l’image exacte à laquelle je m’attendais : eye-liner qui a coulé, cheveux s’échappant de ma queue de cheval, et un haut dos nu à sequins qui semblait être une bonne idée jusqu’à la deuxième heure de service. Ce foutu truc me gratte, remonte constamment, et les sequins captent mal la lumière, projetant d’étranges éclats argentés qui n’ont rien de normal. On dirait plus de la lumière d’étoile capturée que de vulgaires paillettes prévisibles.

Mais c’est impossible. Les sequins ne créent pas de lumière d’étoile.

Mon téléphone vibre à nouveau. Probablement ma colocataire qui veut des nouvelles du loyer. Je le glisse directement dans ma poche sans vérifier. C’est comme ça que je gère la plupart des tentatives de communication depuis que j’ai appris que les gens s’en vont quand les choses se compliquent.

Papa possédait trois de ces clubs avant de s’évaporer quand j’avais seize ans, chacun plus chic que le précédent, tous portant le nom de

Silver Veil, qu'il prétendait être un « héritage familial ». Il n'a jamais expliqué ce que ça voulait dire avant de disparaître sans laisser de trace.

Maman a tenu quelques mois avant de partir à son tour, disant qu'elle partait pour un « voyage spirituel » dans une sorte de communauté au Nouveau-Mexique.

J'ai reçu une carte postale.

Une seule.

Puis plus rien.

Aucun appel, aucune visite, aucune explication. Juste le silence et la certitude grandissante que, où qu'elle soit allée, elle a préféré cet endroit plutôt que de rester avec moi.

Sur la piste, une danseuse tourne autour de la barre, et les hommes rugissent leur approbation. Le son me hérisse le poil.

Alors me voilà, à travailler dans le club préféré de papa parce qu'une partie pathétique de moi espère encore qu'il franchira à nouveau ces portes. Ce sont les avocats qui gèrent l'affaire maintenant. Techniquement, les clubs devraient me revenir, mais papa est porté disparu, pas mort, ce qui signifie que je ne pourrai hériter que lorsqu'il aura été absent dix ans.

J'ai vite appris à ne pas demander d'où venait vraiment l'argent. Les questions faisaient virer les gens, et j'ai besoin de ce salaire.

Je suis arrivée ce soir en portant déjà cette monstruosité à sequins sous mes vêtements de ville. J'ai appris la leçon à la dure après qu'un taré m'a suivie jusqu'à ma voiture une fois. Maintenant, je me change à la maison, j'arrive prête à travailler, et je me rechange avant de partir. Le b.a.-ba de la survie.

À travers la porte de la loge, j'entends la salle principale : une musique aux basses lourdes, des rires d'hommes, le cliquetis des talons de Crystal qui danse à la barre sur la scène principale. Elle est douée, l'une des meilleures danseuses d'ici, et je l'ai observée gérer des clients odieux avec un professionnalisme si las qu'il me faisait serrer les poings. La semaine dernière, un connard ivre n'arrêtait pas d'essayer

d'attirer son attention en agitant des billets et en hurlant des chansons avant de passer aux insultes. Elle l'a ignoré avec une grâce que je n'aurai jamais. Après, dans la loge, elle avait l'air aussi fatiguée que moi.

— Ça va ? lui avais-je demandé.

— Toujours, avait-elle répondu avec un demi-sourire qui voulait tout dire.

Le Silver Veil est un club chic, avec des règles plus strictes et une clientèle qui peut se permettre un service de bouteilles premium, mais ça reste fondamentalement un endroit où les femmes se donnent en spectacle et les hommes consomment.

Mon portable vibre encore. Cette fois, je regarde.

Anton : On a besoin de toi au carré VIP. Table six.

Parfait. VIP signifie de meilleurs pourboires, mais ça veut aussi dire le genre de connard qui se croit tout permis et qui pense que sa carte Gold lui donne le droit de traiter le personnel comme ses serviteurs personnels.

Je me traîne hors du canapé miteux, le seul meuble ici qui a vu plus de larmes, de changements de costumes et de crises de nerfs que n'importe quel cabinet de psy, et je retourne en salle.

Anton croise mon regard derrière le bar. Je le connais depuis que j'ai seize ans et que je travaillais au noir. Cet endroit est ma maison, de la pire des manières.

Il fait un signe de tête vers le carré VIP. — La six te réclame.

Je prends mon plateau et je me dirige vers eux.

Le carré VIP est séparé de la salle principale par des panneaux de verre dépoli qui donnent l'illusion de l'intimité tout en permettant au personnel de voir à l'intérieur. À la table six, il y a quatre hommes, tous en costumes chers, la quarantaine ou la cinquantaine bien tassée. Le genre à laisser un bon pourboire si on rit à leurs blagues et qu'on fait semblant de ne pas remarquer quand ils vous matent les seins.

— Messieurs, dis-je, composant sur mon visage une expression à peu près agréable. Que puis-je vous servir ?

Celui qui est le plus proche de moi (tempes grisonnantes, Rolex, une alliance qu'il n'arrête pas de toucher comme si elle le brûlait) lève les yeux avec l'expression que j'ai appris à redouter. Celle qui dit qu'il pense qu'on est amis. Que son argent le fait croire qu'on est égaux.

— Ma belle, on va prendre une bouteille de Macallan 25 ans d'âge. Ses yeux parcourent mon corps en s'attardant. Et si vous vous joigniez à nous pour un verre ?

— Je travaille, dis-je en gardant une voix légère. Mais je vous apporte cette bouteille tout de suite.

— Allez, intervient un autre. Un seul verre. Où est le mal ?

J'ai appris exactement où mène « un seul verre », et ça ne mène nulle part où j'ai envie d'aller. Mais j'ai besoin de ce boulot, alors je souris et je botte en touche.

— C'est le règlement du club. Mais j'apprécie l'offre.

Je me tourne pour partir, et c'est à ce moment-là que la main du type à la Rolex m'attrape le poignet.

Pas fort. Pas au point de me faire un bleu. Juste… possessif. Comme si j'étais un objet qu'il avait le droit de toucher.

— Monsieur, dis-je prudemment, il faut que vous me lâchiez le poignet.

— Sinon quoi ? Il sourit maintenant, comme si c'était drôle. Vous allez appeler le directeur ? Je suis presque sûr qu'il travaille pour moi.

C'est là que je le sens.

J'ai déjà eu peur. Avis d'expulsion. Maman qui ne rentre pas. L'absence de papa qui s'éternise. Mais cette peur-là est différente. Elle est primaire, étouffante, du genre qui court-circuite la pensée rationnelle et va directement à la partie de votre cerveau qui sait que vous êtes une proie.

Et quelque chose en moi réagit.

L'air dans le carré VIP devient glacial. Pas progressivement, instantanément, comme si on avait ouvert la porte d'un congélateur en enfer.

La prise du type à la Rolex se desserre, son visage s'affaisse, confus.

— Qu'est-ce que…

Il ne finit pas sa phrase.

Parce que soudain, il se noie.

Pas vraiment. Il n'y a pas d'eau. Mais il le sent : de l'eau emplissant ses poumons, une pression lui écrasant la poitrine, ce moment horrible où votre corps réalise qu'il ne peut plus respirer. Il halète, se griffe la gorge, les yeux écarquillés de terreur. Je peux moi-même sentir son cauchemar mais il ne m'affecte pas, comme si je regardais ses plus grandes peurs à l'intérieur d'un bocal à poissons rouges.

Et puis, oh mon dieu, non… ça se propage.

Ma panique nourrit ce pouvoir, et il explose vers l'extérieur comme une onde de choc. Crystal tombe de la barre en hurlant (mon dieu, Crystal, je suis tellement désolée) piégée dans je ne sais quel cauchemar que mon pouvoir a tiré de son esprit. Le barman s'effondre derrière le comptoir.

Tout le monde au Silver Veil est soudain en train de vivre sa pire peur, devenue réalité dans son propre esprit. Le type à la Rolex qui suffoque comme s'il se noyait dans l'air. Une femme qui recule devant quelque chose qu'elle seule peut voir. Crystal plaquée contre un mur, en hyperventilation. Le barman à genoux, tremblant.

Et j'en suis le centre. La source. La cause.

— Arrêtez, je murmure, mais ça ne s'arrête pas. Mon pouvoir (car c'est un pouvoir, indéniablement, incroyablement) se nourrit de leur peur, devenant plus fort à mesure que leur terreur augmente.

La voix d'Anton perce le chaos : — Luna ! LUNA !

Sa main sur mon épaule rompt le sortilège.

Les cauchemars s'évanouissent. Les gens suffoquent, toussent, pleurent, essayant de comprendre ce qui vient de se passer. Le type à la Rolex est par terre, en train de pleurer pour de bon.

L'air semble raréfié. Anormal. Comme si quelqu'un avait aspiré tout l'oxygène pour le remplacer par de l'électricité statique. Les lumières sont trop vives, me poignardant la vue, et j'entends mon propre cœur battre à tout rompre dans mes oreilles, trop vite, trop fort, couvrant

les voix confuses autour de moi. Le club lui-même semble pulser avec ma panique, respirant au rythme de mes halètements saccadés.

Je n'attends pas de voir si quelqu'un est sérieusement blessé. Je n'attends pas qu'Anton me pose des questions auxquelles je ne peux pas répondre.

Je cours.

Ma voiture est exactement là où je l'ai laissée : une Ford de 2008 avec une transmission en fin de vie et un voyant moteur allumé depuis six mois. Je me jette sur le siège conducteur, les mains tremblant si fort que j'ai à peine la force de mettre la clé dans le contact.

Qu'est-ce qui vient de se passer ?

Qu'est-ce que je suis ?

Le moteur démarre à la troisième tentative, et je démarre en trombe hors du parking sans un regard en arrière. Derrière moi, j'entends des sirènes. Quelqu'un a dû appeler le 911. Tant mieux. Ils le devraient. Des gens pourraient être blessés.

Des gens que j'ai blessés.

Cette pensée me retourne l'estomac. Je me gare dans une rue adjacente et j'ai à peine le temps d'ouvrir la portière avant de vomir sur le trottoir. Quand il ne reste plus rien, je me rassois, essuyant ma bouche du dos de ma main. Ma chemise sent le vomi et la sueur froide, mais je n'ai pas la force de m'en soucier.

Mon téléphone vibre, probablement Anton ou la police après avoir interrogé les gens que je viens de traumatiser.

Je le mets en silencieux et je me remets à rouler.

Aucune destination. Juste loin. Loin du Silver Veil, loin de la peur dans les yeux de ces gens, loin de ce que je viens de leur faire.

Les rues sont désertes à cette heure. Je conduis vers le nord par pur instinct, vers les montagnes, vers n'importe où qui n'est pas ici. La radio grésille et s'allume sans que je la touche, passant d'une station à l'autre jusqu'à s'arrêter sur quelque chose qui ressemble à… un chant ? Mais dans une langue que je ne reconnais pas. La mélodie est envoûtante, presque familière, et me fait mal à la mâchoire d'une

manière que je ne peux expliquer.

Je tends la main pour changer de station, et c'est là que je remarque le tableau de bord.

L'écran de la radio est devenu fou, l'écran bugue, passant de la friture à des symboles impossibles. Quand il se stabilise enfin, il n'affiche plus une station. Juste une marque que je n'ai jamais vue. Quelque chose qui ressemble à un croissant de lune enroulé autour d'une étoile avec les lettres « SV » au centre.

— D'accord, dis-je à voix haute, parce que me parler à moi-même vaut mieux que de hurler. Ça, ce n'est pas normal. C'est très pas normal.

La route devant moi prend un virage. Sans réfléchir, je le prends. Puis un autre. Et un autre.

Je m'agrippe au volant, luttant contre l'envie de m'arrêter. Mon pied flotte au-dessus du frein, mais je ne peux pas l'enfoncer. L'étrange chanson à la radio est une ancre, et quelque chose au plus profond de moi — ce pouvoir terrifiant — répond à l'appel. Je conduis, mais seulement parce que ma volonté a été complètement supplantée par le besoin de suivre cette musique.

La forêt se densifie. La route devient plus sombre. La musique à la radio devient plus forte, plus insistante, une chanson qui parle de rappeler quelqu'un à la maison.

Ce qui est insensé. Je n'ai pas de maison. Je n'en ai plus depuis que papa est parti, pour être honnête.

Mais la voiture continue de rouler, et je continue de suivre. Qu'est-ce que je pourrais faire d'autre ? Rebrousser chemin ? Affronter ce que j'ai fait ? Essayer d'expliquer l'impossible ?

Les arbres font quelque chose d'étrange. Ils bougent. Non, ils se déplacent. S'écartant du chemin comme s'ils suivaient une chorégraphie. Ce n'est pas la voiture qui force le passage ; c'est la chose au loin qui me montre qu'elle existe. La musique atteint son apogée, et je comprends : je ne suis pas conduite, je suis appelée, et je suis trop paniquée pour résister.

Ou alors je fais une dépression nerveuse. Probablement une dépression nerveuse. C'est plus logique que la magie, les pouvoirs ou quoi que ce soit qui vient de se passer au club.

Sauf que les arbres bougent vraiment. Révélant un chemin qui n'était pas là une seconde plus tôt. Le genre de chemin qui mène aux contes de fées ou aux films d'horreur, et je ne suis pas sûre de savoir dans lequel je me trouve.

La musique devient encore plus forte avant de s'éteindre complètement. Les phares éclairent quelque chose droit devant.

Un portail.

Massif. En fer. Couvert de symboles qui correspondent à celui sur l'écran de ma radio. Des symboles qui font s'emballer mon cœur avec une reconnaissance que je ne comprends pas, parce que je ne les ai jamais vus de ma vie.

Mais d'une manière ou d'une autre, je les connais.

Les portes s'ouvrent en grand.

Derrière elles, émergeant du brouillard comme sorti d'un roman gothique, se trouve un château. Un vrai château, digne de ce nom, avec des tours, des tourelles et des murs qui semblent être là depuis des siècles.

Je devrais être terrifiée, faire demi-tour, retourner à la civilisation et me faire interner dans le premier hôpital psychiatrique venu.

Au lieu de ça, je mets la voiture au point mort et je fixe les mots gravés dans l'arche au-dessus du portail :

Silverveil Academy

Le nom transperce mon épuisement.

Silverveil. Silver Veil.

Les clubs de papa. L'« héritage familial » qu'il n'a jamais expliqué. Le Silver Veil dans trois villes, tous portant ce nom comme une bannière pour quelque chose que je n'étais pas censée comprendre.

Et maintenant, je suis là. Dans un endroit qui s'appelle Silverveil.

Mon cerveau essaie de faire des liens — essaie de demander pourquoi, comment, qu'est-ce que ça signifie — mais je refoule

violemment ces pensées. Parce que si je commence à tirer sur ce fil, si je commence à poser ces questions, tout va s'effondrer. Le secret de papa. Sa disparition. Les clubs qu'il a nommés d'après quelque chose qu'il n'expliquerait jamais. Le départ de maman. Tout ça.

Non.

Coïncidence. Ça doit l'être. « Silverveil », c'est probablement juste… un nom. Une vieille propriété, peut-être, ou le domaine d'une famille riche dont papa a entendu parler un jour et dont le son lui a plu. C'est tout. Il n'y a aucun lien entre un club privé en ville et cet endroit impossible.

L'alternative — que papa connaissait cet endroit, qu'il a nommé son entreprise d'après lui, qu'il cachait quelque chose au vu et au su de tous depuis six ans —

Je ne peux pas.

Je ne peux pas y penser maintenant.

Alors je n'y pense pas.

Je détourne le regard du nom gravé dans la pierre, je me concentre sur l'improbable château au-delà du portail, et je laisse la pure absurdité des arbres qui bougent tout seuls et des châteaux qui apparaissent dans les forêts domaniales remplacer les questions que je ne suis pas prête à me poser.

Ma dernière pensée, en fixant ce portail impossible, est que perdre la tête serait peut-être plus facile que d'accepter ce qui est en face de moi.



2

Un cas social

Luna

Les immenses portes se referment derrière moi avec une finalité qui suggère qu'elles ne se rouvriront pas de sitôt. Je me trouve dans ce qu'on ne peut décrire que comme un hall d'entrée tout droit sorti de l'enfer — si l'enfer avait été conçu par quelqu'un au budget illimité et obsédé par l'architecture gothique.

De hautes arches en pierre disparaissent dans les ombres au-dessus de ma tête, des tapisseries représentant des créatures mythiques pendent à des murs qui semblent plus vieux que la civilisation elle-même. Des lumières flottantes dérivent au-dessus, baignant la scène d'une lueur éthérée qui rend mon haut à paillettes encore plus ridicule qu'il ne l'était il y a une heure.

Mes mains tremblent encore à cause de ce qui s'est passé à la boîte. Dès l'instant où ce client m'a attrapée, sa terreur a inondé mon esprit comme de l'acide — et, d'une manière ou d'une autre, je lui ai fait voir ses pires cauchemars. Le goût métallique de sa peur persiste dans ma bouche, et chaque parcelle de logique dans mon cerveau continue de soutenir que rien de tout cela ne peut être réel. Les gens ne matérialisent pas des cauchemars partagés. Les voitures ne se conduisent pas toutes seules. Les châteaux anciens ne se matérialisent pas dans des forêts domaniales.

Mais me voilà, malgré tout.

— Mademoiselle Brooks.

Sa voix est celle de quelqu'un qui a passé plus de temps à lire de vieux livres qu'à parler. Je me retourne brusquement et découvre une

femme âgée qui émerge des ombres, comme si elle avait été là depuis le début, à attendre. Elle a cette qualité intemporelle qui pourrait lui donner soixante ans comme six cents, vêtue de vêtements qui évoquent à la fois une bibliothécaire et une sorcière. Les cheveux gris tirés en un chignon parfait. Des yeux de la couleur de la glace en hiver qui semblent voir à travers vous.

Mon instinct de survie se met immédiatement à cataloguer les détails : voies de sortie, armes potentielles, évaluation de la menace. La femme ne semble pas dangereuse, mais en même temps, rien dans cette soirée n'a suivi les règles habituelles.

— Où suis-je ? je demande, surprise de la fermeté de ma voix alors que tout en moi hurle. Comment est-ce que je rentre en ville ?

— Vous êtes à l'Académie Silverveil, mon enfant. Je suis Mme Ravencroft, la directrice des admissions. — Encore ce nom. Silverveil. Je l'avais vu sur le portail, j'avais essayé de ne pas y penser, mais l'entendre prononcé à voix haute le rend impossible à ignorer.

Le mot Silverveil me donne la chair de poule. L'héritage familial qu'il n'a jamais expliqué. C'est la clé de tout, la seule question qui pourrait enfin m'apporter une réponse à ces six dernières années de silence. Mais la poser maintenant signifierait tout accepter : la magie, les pouvoirs, et le fait que mon père a été impliqué dans cette vie impossible depuis le début. Je réalise que je ne peux gérer qu'une seule crise à la fois. Et ce château est la crise numéro un.

— Comment ça, pas si simple ? — Ma voix résonne contre les murs de pierre, me donnant l'air encore plus désespérée que je ne le suis. — Écoutez, je crois qu'il y a eu une sorte d'erreur. J'essayais juste de rentrer du travail en voiture, et ma voiture s'est mise à faire des choses impossibles, et maintenant je suis dans une sorte de cauchemar médiéval.

— L'académie apparaît à ceux qui en ont besoin, explique-t-elle, comme si c'était censé clarifier quoi que ce soit. Quand quelqu'un manifeste un pouvoir important dans une situation dangereuse, nos protections le détectent. L'académie… envoie une invitation.

Désignant le couloir derrière elle, elle poursuit. — Peut-être devrions-nous en discuter dans un endroit plus confortable ? J'imagine que vous avez des questions.

Des questions. C'est ça. Du genre : « Suis-je en pleine crise de nerfs ? » ou « Est-ce que quelqu'un a mis quelque chose dans mon verre à la boîte ? » ou encore « Est-ce que c'est ça, un AVC à vingt-deux ans ? ».

Mais la suivre signifie accepter que tout cela est réel. Que la magie existe. Que ce qui s'est passé au Silver Veil n'était pas une hallucination provoquée par le stress, la peur et le poids accumulé d'années à survivre à peine.

Je jette un regard en arrière vers les portes par lesquelles je suis entrée. Elles sont toujours là — d'immenses portes de fer couvertes de symboles qui me donnent mal à la tête quand j'essaie de me concentrer dessus. Je pourrais essayer de partir. Pourrais exiger qu'on me laisse sortir. Pourrais retourner en courant et en hurlant vers la civilisation.

Les marques sur les portes pulsent faiblement d'une lumière argentée. Une forme de reconnaissance, peut-être. Ou un avertissement. Ou quelque chose que je ne comprends pas encore.

— Les portes se rouvriront, dit-elle doucement, lisant dans mes pensées. Un jour ou l'autre. Mais tenter de partir avant de comprendre ce que vous êtes serait déconseillé. Pour la sécurité de tous.

— Ce que je suis ? — Mon rire sonne hystérique, même à mes propres oreilles. — Je suis humaine. Je travaille dans un club de strip-tease miteux où les hommes n'ont de gentlemen que le nom. Je n'ai pas ma place dans une institution exclusive pour… pour je ne sais quoi.

Je m'interromps, ne sachant même pas comment continuer.

— Venez. — Inclinant la tête avec la même expression patiente, elle me guide. — Laissez-moi vous montrer quelque chose.

La suivre, c'est comme capituler, mais quel autre choix ai-je ? Elle me conduit à travers des couloirs qui ne devraient exister à l'intérieur d'aucun bâtiment que j'aie jamais vu, passe devant des portraits dont

les yeux semblent suivre mes mouvements et sous des arches sculptées avec d'autres de ces marques qui provoquent en moi un sentiment de reconnaissance que je ne comprends pas.

Nous nous arrêtons devant une fenêtre qui donne sur des jardins éclairés par cette même étrange lumière crépusculaire. Mais c'est ce qu'elle fait ensuite qui me fige sur place.

Tendant une main, de l'eau se met à couler du bout de ses doigts. Pas à se déverser — à couler, comme si elle l'extrayait de l'air lui-même, la tissant en motifs qui restent suspendus, magnifiques.

— J'ai été humaine, moi aussi, dit-elle tranquillement. Ou je le croyais. Jusqu'au jour où j'ai accidentellement manifesté de la magie de l'eau pendant une leçon de natation et que j'ai failli noyer toute ma classe. — L'eau se disperse en brume. — L'académie m'a trouvée cette nuit-là. M'a offert un sanctuaire. Une formation. Un endroit où j'avais ma place.

La démonstration prend fin, mais elle a fait passer son message. Je ne suis pas humaine. Plus maintenant.

— Je ne suis pas comme vous, je murmure. Ce qui s'est passé au club était… Je ne sais pas ce que c'était, mais c'était un événement isolé. Le stress. La peur. Ça ne se reproduira pas.

— Vraiment ? — Son expression est bienveillante mais ferme. — Mademoiselle Brooks, la manifestation ne s'arrête pas simplement parce que nous le souhaitons. Un pouvoir non maîtrisé trouve toujours un moyen de sortir. La question est de savoir s'il le fait en toute sécurité ou de manière catastrophique.

Le couloir semble soudain trop étroit. — Alors quoi, vous me gardez ici ? Contre mon gré ?

— Nous vous offrons un sanctuaire, corrige-t-elle. Un lieu pour apprendre à vous contrôler avant que vos capacités ne blessent quelqu'un. Vous y compris. — Elle marque une pause. — Dites-moi, que retrouveriez-vous en y retournant ? Quelle vie êtes-vous si désespérée de récupérer ?

La question frappe plus fort qu'elle ne le devrait. Pour quoi est-ce

que je me bats pour y retourner ? Une mère qui a choisi un gourou et une communauté plutôt que de s'occuper de moi ? Une colocataire qui est adorable mais qui me connaît à peine au-delà du partage des factures ? Servir des verres à des hommes qui pensent que leur argent leur donne la permission de me toucher ? Un appartement dont je suis probablement déjà en train de me faire expulser parce que le loyer était dû il y a trois jours ? Et maintenant. Une ville pleine de policiers à la recherche de la fille au dos nu à paillettes qui a laissé des dizaines de personnes, dont Crystal et Anton, hurlant sur le sol après les avoir forcées à vivre leurs cauchemars les plus profonds et les plus personnels.

La prise de conscience s'installe dans ma poitrine comme un poids. Je n'ai nulle part où retourner. Rien, à part des uniformes à paillettes, des mains baladeuses et la peur constante que la prochaine fois, je ne serai pas assez rapide pour éviter l'agression.

— Je devrai voir des documents, dis-je finalement, car céder complètement serait un aveu de défaite. La preuve que cet endroit est légitime. Que vous n'êtes pas juste… je ne sais pas, en train de kidnapper des gens.

Son sourire suggère qu'elle a déjà entendu ça aussi. — Bien sûr. Le directeur vous fournira tout ce dont vous avez besoin. Mais d'abord, laissez-moi vous montrer où vous allez loger.

L'acceptation est comme sauter d'une falaise, mais je la suis plus profondément dans le château impossible.

La marche vers les dortoirs révèle d'autres impossibilités. Des couloirs qui semblent se déplacer quand je ne les regarde pas directement. Des étudiants qui passent dans des vêtements coûteux, certains avec des traits qui ne sont définitivement pas humains — des oreilles pointues, des yeux qui brillent faiblement, des teintes de peau qui n'existent dans aucune palette naturelle.

Et ils me dévisagent tous.

— Admission d'urgence, murmure quelqu'un sur notre passage.

— Un cas social, ajoute une autre voix avec le genre de dédain

habituellement réservé aux discussions sur les problèmes d'égouts.

— Elle porte un uniforme de l'extérieur ? — Une fille aux cheveux argentés et aux yeux comme la glace en hiver me jauge de la tête aux pieds comme si j'étais une installation artistique particulièrement offensante.

Je suis hyperconsciente de ma tenue de serveuse — des chaussures de seconde main qui me serrent, un haut qui a coûté moins cher que ne l'ont probablement fait leurs boucles d'oreilles. Mon maquillage est étalé, mes cheveux sont en désordre, et je sens la sueur et le scotch renversé.

— Les étudiants ici viennent de familles très traditionnelles, dit-elle diplomatiquement, bien que je remarque sa mâchoire se crisper légèrement aux commentaires chuchotés. Beaucoup sont inscrits depuis l'enfance. Le changement peut être difficile pour eux.

— Laissez-moi deviner : ils n'admettent généralement pas les serveuses de cocktail.

Un mouvement attire mon attention sur le balcon au-dessus. Un éclair de quelque chose qui luit dans l'ombre d'une alcôve — des yeux, qui m'observent avec une intensité prédatrice. La lueur est anormale, trop brillante, comme la lumière des étoiles ou…

Je cligne des yeux, et ils ont disparu. Juste des ombres vides et des pierres ornées.

Ma peau picote avec la certitude que je suis toujours observée, même si je ne vois pas d'où. La sensation grimpe le long de ma colonne vertébrale comme des doigts de glace.

— L'académie admet rarement des étudiants venant entièrement de l'extérieur de la société surnaturelle. Vous êtes unique. — S'arrêtant devant une porte marquée de symboles qui ne brillent pas étrangement, contrairement à ceux des portes principales, elle sort une clé à l'ancienne.

— Normalement, nos étudiants ont des chambres individuelles, explique-t-elle en déverrouillant la porte. Cependant, les boursiers partagent leurs logements. J'espère que cela ne vous dérange pas.

Bien sûr que je partage. Pourquoi le cas social aurait-il droit à de l'intimité ?

La porte s'ouvre sur une pièce qui fait deux fois la taille de tout mon appartement, avec deux lits, deux bureaux et des fenêtres qui donnent sur ces jardins impossibles. Un côté est déjà clairement occupé — des photos épinglées au mur, des vêtements organisés dans la penderie, une collection de produits de soin qui pourrait approvisionner une petite pharmacie.

— Votre colocataire est Faye Brightwater, poursuit-elle. Une fée de l'eau, en deuxième année. Elle a été informée de votre arrivée et est très impatiente de vous rencontrer.

Je ne demande pas comment elle a pu être informée si rapidement, car cela signifierait qu'ils devaient savoir que j'arrivais, ce qui n'est pas une pensée que je veux entretenir pour l'instant.

— Une fée de l'eau. — Je teste les mots, essayant de les rendre réels. — Comme ce que vous venez de me montrer.

— Exactement. Bien que les capacités de Faye soient plus modestes que les miennes. — Posant la clé sur mon bureau, elle se tourne vers la porte. — Votre emploi du temps sera livré demain matin. Les repas sont servis dans le Grand Hall — je demanderai à quelqu'un de vous y conduire. Le couvre-feu est à minuit pour tous les étudiants. Les cours commencent à neuf heures.

Elle s'arrête sur le seuil, et pour la première fois, son expression devient sérieuse. Presque menaçante.

— Mademoiselle Brooks — Luna — je sais que tout cela est bouleversant. Mais vous êtes en sécurité ici. Quoi qu'il se soit passé ce soir, quoi que vous fuyiez, les protections de l'académie vous garderont à l'abri pendant que vous apprendrez à vous protéger vous-même. — Ses yeux pâles m'étudient attentivement. — Cependant, je dois mentionner que certains étudiants ici n'ont jamais appris à ignorer ce qui pique leur intérêt. Et vous, Mademoiselle Brooks, vous allez piquer leur intérêt.

L'avertissement reste en suspens dans l'air, comme un défi.

Puis elle disparaît, et je suis seule dans une pièce qui sent la lavande et l'assouplissant de luxe, à fixer mon reflet dans un miroir.

La fille qui me regarde en retour a des yeux de panda et des marques de paillettes sur les épaules. Son regard est trop vieux pour son visage, ombré d'un épuisement qui va jusqu'à l'os. Elle porte des vêtements qui n'ont jamais été conçus pour autre chose que de séparer des hommes ivres de leur argent.

Elle ne ressemble pas à quelqu'un qui a sa place dans un endroit comme celui-ci.

Elle ne ressemble à quelqu'un qui a sa place nulle part.

Mais peut-être que c'est sur le point de changer.



3

L’intérêt du prédateur

Lucian

Je suis tapi dans l’ombre du balcon supérieur quand elle arrive. Je viens de voir les documents — le portefeuille en cuir de Mme Ravencroft, laissé sans surveillance sur la table de conférence après le briefing du corps professoral.

Formulaire d’admission d’urgence pour une certaine Luna Brooks, âgée de vingt-deux ans. Type de manifestation : magie des cauchemars, potentiel de classe 4. Lieu de l’incident : club pour gentlemen Silverveil. Une serveuse de cocktails au pouvoir non maîtrisé. Le genre de cas à risque que l’académie rejette habituellement sans ménagement.

La curiosité m’a fait m’attarder près de l’entrée principale, attendant de voir quel genre de fille pouvait manifester un pouvoir assez fort pour déclencher nos protections à des kilomètres de distance. Un autre cas social doté d’une magie dangereuse et incontrôlée.

Les premières années sont indignes de mon attention, à moins qu’ils ne se révèlent exceptionnels.

Mais celle-ci…

Elle marche aux côtés de Mme Ravencroft dans le couloir principal et, même de trois étages au-dessus, je peux sentir le pouvoir qui émane d’elle. Brut. Non maîtrisé. Dangereux. Il a un goût d’étoiles et de cauchemars, un feu argenté à peine contenu sous une peau humaine.

Elle porte encore ses vêtements de travail — un haut de cocktail à paillettes qui attrape les lumières flottantes et les renvoie en motifs

fragmentés. Ses cheveux sombres se sont échappés de la coiffure qu'elle avait tentée, tombant en vagues inégales sur ses épaules. Des traces de mascara sous ses yeux suggèrent des larmes, récentes et essuyées à la hâte.

Elle a l'air terrifiée. Vulnérable. Déplacée au milieu de la pierre ancienne et de l'opulence aristocratique de l'académie.

Pourtant, elle est aussi magnifique.

Même épuisée et effrayée, il y a quelque chose dans sa façon de se tenir — l'échine droite malgré tout, le menton levé en signe de défi face à des circonstances qui la dépassent. Elle a pleuré, oui, mais elle n'est pas brisée. Pas vaincue.

Courageuse petite chose.

Mme Ravencroft explique quelque chose, montrant du doigt les portraits et les détails architecturaux avec une aisance bien rodée. La visite standard pour les nouveaux arrivants. Mais la fille — Luna Brooks, d'après le dossier d'urgence — n'écoute pas vraiment. Ses yeux balaient les couloirs avec l'attention systématique de quelqu'un qui répertorie les menaces et les voies de sortie.

Instincts de survie. Bien. Elle en aura besoin ici.

D'autres étudiants passent en groupe, chuchotant en la remarquant. Je saisis des fragments de leurs commentaires.

— Cas social…

— Admission d'urgence…

— Ces vêtements…

Le snobisme habituel d'enfants qui confondent droit de naissance et mérite.

Luna les entend aussi. Je vois la façon dont ses épaules se tendent, la légère rougeur qui colore ses joues. Mais elle ne baisse pas le regard ni n'accélère le pas. Au contraire, elle lève le menton encore plus haut.

Intéressant.

Je me penche légèrement, attiré par sa voix, par la complexité que je commence à percevoir sous la surface. Pouvoir, fierté et vulnérabilité, le tout enveloppé dans des paillettes et des bavures de

mascara.

Et puis elle lève les yeux.

Ces yeux sombres balaient le balcon avec cette même attention systématique, répertoriant les détails architecturaux et les lignes de vue. L'espace d'un battement de cœur, son regard croise le mien à travers l'ombre et la distance.

Je jurerais qu'elle me voit.

Pas seulement la vague impression d'être observé que la plupart des humains ressentent. Elle me regarde directement, ses yeux s'écarquillant légèrement en rencontrant les miens. Le pouvoir qui l'entoure s'embrase — juste un instant — en réponse à la reconnaissance qui passe entre nous.

Je me fonds instinctivement dans les ombres, mes réflexes de vampire me tirant plus profondément dans l'obscurité qui est mon refuge depuis des siècles. Mais je sens encore son attention, je sens encore cette intelligence vive qui tente de percer la pénombre.

Quand je risque un autre coup d'œil, elle regarde déjà ailleurs, suivant Mme Ravencroft vers l'aile des dortoirs. Mais quelque chose a changé dans sa posture. Elle se déplace comme une proie qui se sait traquée.

De bons instincts, en effet.

Je reste dans l'ombre longtemps après qu'elles ont disparu de ma vue, essayant d'analyser ce qui vient de se passer. Au cours de mes années d'existence, j'ai rencontré d'innombrables manifesteurs, de puissantes sorcières, des êtres surnaturels de toutes sortes. Mais cette fille — cette serveuse de cocktails humaine à la magie des cauchemars non maîtrisée — a réussi à faire quelque chose qu'aucun d'eux n'avait jamais fait.

Elle a piqué ma curiosité.

Le trajet jusqu'à mon dortoir se déroule dans un flou de couloirs de pierre et de conversations chuchotées. Les étudiants s'écartent automatiquement devant moi — les phéromones de vampire et des siècles d'intimidation maîtrisée garantissant qu'on me témoigne la

déférence qui m'est due. Mais pour une fois, je ne prête pas attention aux dynamiques sociales que je navigue habituellement avec une précision stratégique.

Je pense à des yeux sombres qui en ont trop vu. À un pouvoir qui a le goût des étoiles. À la façon dont elle a levé le menton en signe de défi, bien qu'elle soit complètement dépaysée.

Luna Brooks. Le nom roule dans mes pensées comme une promesse.

Mes appartements privés occupent tout le dernier étage de la tour nord — un privilège obtenu grâce aux relations familiales, à l'excellence académique, et au simple fait que peu d'étudiants veulent vivre à côté d'un vampire. L'isolement me convient. Je n'ai jamais été amateur de foules ou d'amitiés passagères.

Je pousse la lourde porte en chêne, cherchant déjà les boutons de mon blazer de l'académie, et me fige.

Deux silhouettes sont allongées sur mon canapé dans des états de déshabillé qui laissent peu de place à l'imagination. Seraphina Blackthorn et sa compagne de tous les instants, une blonde insipide dont je n'ai jamais pris la peine d'apprendre le nom. Elles se sont mises à l'aise en mon absence — chemisiers de soie jetés, jupes remontées, s'exhibant avec la sensualité calculée de celles qui confondent la beauté physique avec le vrai pouvoir.

— Est-ce que je t'ai invitée à entrer dans mes appartements privés ? ma voix porte ce froid polaire qui a fait avouer des secrets à des hommes mûrs plutôt que d'en subir l'exposition prolongée.

Seraphina, à son crédit, ne bronche même pas. Elle se lève du canapé avec calme, toute en confiance et en parfum coûteux. — Nous pensions que tu apprécierais un peu de… compagnie après la réunion du corps professoral.

Son amie — Clarissa ? Christina ? — attrape déjà la boucle de ma ceinture avec une efficacité bien rodée. La blonde sans nom se caresse à travers sa culotte en dentelle, se donnant en spectacle pour enflammer le désir masculin.

En temps normal, j'aurais pu être tenté. Seraphina est

indéniablement belle, douée dans les arts du plaisir, et assez ambitieuse pour être intéressante à petites doses. Elle se frayait un chemin à travers le Cercle de l'Élite masculine avec une précision stratégique, accumulant de l'influence par des séductions planifiées.

Mais ce soir, tout ce à quoi je peux penser, c'est une fille avec un haut à paillettes

qui m'a regardé comme si elle pouvait voir à travers trois siècles de façades soigneusement construites.

Seraphina apparaît derrière moi, ses mains se posant sur mes épaules avec une familiarité possessive. — Tu sembles tendu, ronronne-t-elle, ses doigts s'attaquant aux nœuds de stress que je n'avais pas réalisé que j'avais. — Que pouvons-nous faire pour te détendre ?

Je devrais répondre à son contact et m'autoriser la distraction du plaisir physique et du désir simple. Au lieu de ça, je me surprends à m'éloigner, à me mettre hors de portée.

— En fait, dis-je en retirant ses mains de mes épaules avec une fermeté polie, j'ai une question pour toi.

L'intérêt aiguise ses yeux verts. L'information est une autre forme de monnaie dans le monde de Seraphina, et elle en fait le commerce aussi habilement qu'elle le fait des faveurs sexuelles.

— La nouvelle. L'admission d'urgence. Que sais-tu de son passé ?

La question n'était clairement pas ce à quoi elle s'attendait. Les sourcils de Seraphina se haussent d'une manière qui suggère qu'elle trouve ma curiosité amusante ou menaçante.

— Luna Brooks ? Le cas social extérieur à la société surnaturelle ? Elle se rassied sur le canapé, apparemment peu gênée par son état de déshabillé. — Le bruit court qu'elle a manifesté de la magie des cauchemars lors d'une sorte d'incident dans un club pour gentlemen. Non maîtrisée. Dangereuse. Le genre de cas à risque que l'académie refuse habituellement.

— Mais ils ne l'ont pas refusée.

— Non. Le ton de Seraphina suggère qu'elle trouve cette décision

personnellement offensante. — Protocoles d'urgence. Apparemment, sa manifestation était assez importante pour déclencher les protections de l'académie à des kilomètres de distance.

Importante, en effet. La plupart des manifesteurs se font à peine remarquer par les capteurs surnaturels de l'académie jusqu'à ce qu'ils soient pratiquement aux portes. Pour que le pouvoir de Luna porte sur une telle distance…

— C'est tout ? je demande.

— Il n'y a pas grand-chose d'autre à savoir. Seraphina hausse les épaules avec une indifférence calculée. — Mais je pourrais en savoir plus, si tu t'intéresses vraiment aux cas sociaux. Son sourire devient prédateur, sentant une opportunité. — Que veux-tu savoir exactement sur elle ?

L'offre reste en suspens entre nous. La collecte d'informations est l'une des spécialités de Seraphina — elle a des réseaux dans toute l'académie, des moyens de découvrir des secrets que d'autres préfèrent garder enfouis.

Avant que je puisse répondre, Seraphina se lève de nouveau, se rapprochant avec une détermination renouvelée. — Ou, ronronne-t-elle, je peux penser à des façons bien plus intéressantes de passer la soirée que de discuter des cas sociaux de première année.

Son amie a entièrement retiré ses derniers sous-vêtements, se positionnant avec le genre de provocation délibérée qui commande normalement l'attention. Et malgré la distraction dans mon esprit, malgré mes pensées pour des yeux sombres et des mentons défiants, mon corps répond avec sa propre logique.

Peut-être qu'une distraction physique est exactement ce dont j'ai besoin pour me vider la tête.

La boucle cède dans un doux soupir métallique. L'air frais effleure mon ventre, mais ce n'est qu'une sensation fugace. La bouche de Christina — ou est-ce Clarissa — est sur moi une seconde plus tard, une empreinte chaude et humide d'intention. Il n'y a pas de préambule doux. Sa langue s'aplatit contre le dessous de mon sexe,

puis tourbillonne autour du gland avec une précision dévastatrice et maîtrisée. Mon dos se cambre sur la chaise longue, un grognement sourd s'arrachant de ma gorge. Instinct.

Mes sens de vampire, habituellement un bouclier que je tiens fermement, s'embrasent sans que je l'aie voulu. La pièce devient nette à un degré douloureux. J'entends le son lubrique et rythmé de sa bouche qui travaille, le léger haut-le-cœur quand elle me prend plus profondément, le battement frénétique de son pouls dans sa propre gorge. Je peux sentir son excitation, un nectar doux et écœurant, mélangé au champagne cher sur son haleine et à la légère saveur métallique du rouge à lèvres qui tache ma peau. Le parfum de Seraphina — jasmin et tubéreuse nocturne — s'enroule autour de tout ça, une cage parfumée.

Ses mains pétrissent mes épaules, ses pouces s'enfonçant dans le muscle dense. — C'est mieux, murmure-t-elle, sa voix une caresse de velours contre mon ouïe suraiguisée. — C'est ce dont tu avais besoin, n'est-ce pas ? Ses ongles s'enfoncent,

petites pointes de possession.

Mon corps hurle oui. Le sang s'accumule, chaud et lourd, ma chair se durcissant jusqu'à une douleur presque insupportable dans la chaleur humide de la bouche de son amie. Ces hanches tressaillent, voulant pousser, prendre le contrôle du rythme. Une sueur froide perle sur ma peau, chaque terminaison nerveuse hurlant de vie.

Alors que la tête de l'amie de Seraphina se balance dans ma vision périphérique floue, un fantasme, brutal et vif, me percute. Ce ne sont pas ses cheveux blonds entre mes cuisses. Ce sont des vagues sombres et indisciplinées. Luna.

Le fantasme me la montre, féroce et curieuse, sa bouche imprudente. Ses yeux orageux sont rivés aux miens, défiants, me mettant au défi de céder. Elle ne ferait pas que me prendre ; elle se battrait avec moi pour le contrôle, ses ongles courts s'enfonçant dans mes hanches assez fort pour laisser des ecchymoses en demi-lune même sur ma peau surnaturelle. Le fantasme est si puissant que je

peux presque sentir la pluie sur sa veste en cuir, goûter le café bon marché sur sa langue.

— Tu es encore ailleurs, siffle Seraphina, sa voix aussi tranchante qu'un éclat de verre dans mon oreille. Sa main glisse de mon épaule, ses ongles traçant un chemin sur ma poitrine, mon abdomen, jusqu'à l'endroit où son amie travaille. Elle ajoute son contact, ses doigts glissants et experts, tournant, pressant sur mon cul, exigeant une réponse que je ne peux pas entièrement donner.

La double sensation est écrasante. La succion de la blonde s'approfondit, sa gorge se contractant autour de moi. Le doigt de Seraphina est maintenant dans mon anus, une imitation cruelle et parfaite du plaisir. Mon corps est une corde d'arc tendue, tremblant au bord du gouffre. Un son rauque et guttural s'échappe de moi. Mes crocs s'allongent, une pression lancinante derrière mes lèvres, ma vision se teintant de rouge sur les bords. C'est le moment de la reddition, le point où la pensée se dissout.

Et c'est à ce moment-là que le rire fantôme de Luna, vif et sans fard, résonne dans la voûte de mon esprit.

L'orgasme déferle en moi — une convulsion violente et involontaire. Mon corps se crispe, mes hanches se soulevant de la chaise longue alors que je me déverse dans la chaleur de la bouche de la fille avec une force qui me donne l'impression que ma colonne vertébrale pourrait se briser. Le plaisir est une onde de choc physique, une tempête électrique brute de nerfs en feu.

Mais il est creux.

C'est juste de la biologie. Une libération mécanique. Alors que les tremblements s'apaisent, il n'y a ni chaleur, ni satiété, seulement un vide froid et béant. Les sens exacerbés qui ont magnifié le plaisir magnifient maintenant l'absence. Je peux goûter l'amertume de ma propre jouissance dans l'air, j'entends la déglutition satisfaite et humide d'en bas, je sens le triomphe sur la peau de Seraphina.

Mes mains, qui s'étaient crispées sur mes flancs, se desserrent lentement. Elles ne sont pas moites de sueur, mais froides.

— Lucian, ronronne Seraphina, étirant mon nom, à la fois un reproche et une revendication. Elle s'attend à voir la béatitude, l'adoration, dans mes yeux.

Je les ouvre. La lumière du lustre se fracture, chaque prisme est un mensonge. Et tout ce que je peux penser, avec une clarté plus accablante que n'importe quel plaisir, c'est que je n'ai jamais été aussi affamé. Le fantôme de Luna est une marque au fer rouge, et ces deux femmes habiles n'ont fait que remuer le couteau dans la plaie. Seraphina le voit immédiatement — ce vide qui doit se lire sur mon visage. Ses mains se retirent de moi comme si elle s'était brûlée.

Christina lève la tête, la confusion vacillant sur son visage avant qu'elle ne perçoive la tension. Le silence s'étire un long moment.

Puis Seraphina se lève avec des mouvements brusques et colériques, attrapant déjà son chemisier abandonné. Christina lui emboîte le pas, ramassant ses vêtements avec une hâte maladroite.

— C'est à cause d'elle, n'est-ce pas ? La question est teintée de quelque chose qui pourrait être de la jalousie ou de l'orgueil blessé. — La nouvelle. Tu l'as vue ce soir et maintenant tu es… quoi ? Fasciné par la nouveauté ?

La porte se referme derrière elles avec une force inutile.

Je reste seul dans mes appartements, pensant encore à une fille qui a refusé de baisser le regard bien qu'elle soit complètement dépassée. Elle s'est hérissée de résistance face à une cruauté chuchotée. Ces yeux m'ont regardé à travers les ombres et la distance et n'ont rien manqué.

Seraphina se trompe sur un point.

Luna Brooks est quelqu'un de très spécial.

Mais à quel point va-t-elle se révéler spéciale ?

Et pourquoi est-ce que je n'arrive pas à me la sortir de la tête ?



4

Colocataires et Révélations

Luna

Je fixe encore mon reflet quand la porte s'ouvre à la volée et qu'un concentré d'enthousiasme déboule dans la pièce.

— Luna ! Tu dois être Luna ! Oh mon dieu, ça fait une éternité que j'attends de te rencontrer !

La fille — Faye, je suppose — est menue, avec des cheveux blond vénitien et des yeux d'un bleu vif qui pétillent. Au sens propre, pas au figuré. Elle traverse la pièce en trois enjambées rapides et me serre dans ses bras avant que je puisse comprendre ce qui se passe.

Mon corps se raidit d'instinct — un contact étranger, inattendu, trop proche et trop rapide. Mais Faye ne semble pas remarquer ma panique, ou si c'est le cas, elle choisit de l'ignorer.

— Désolée, désolée, j'ai le contact facile. Elle me relâche, rebondissant avec un sourire qui pourrait alimenter une petite ville en électricité. Je m'appelle Faye Brightwater, et je suis TELLEMENT contente d'avoir de nouveau une colocataire ! Ça fait une éternité qu'ils n'ont pas fait d'attribution de chambres, et je commençais à croire que j'allais avoir tout cet espace pour moi toute seule toute l'année, ce qui a l'air super mais est en fait super solitaire, tu sais ?

Les mots se bousculent dans son empressement, comme si elle craignait que le silence ne lui vole sa chance de parler. Ça devrait être épuisant, mais il y a quelque chose de si sincère dans son enthousiasme que la tension dans mes épaules se relâche un peu. Elle ne me juge pas, point final.

— Luna Brooks, je parviens à dire. Et je n'ai absolument aucune idée de ce que je fais ici.

— Personne ne le savait au début ! Faye se laisse tomber sur son lit, me faisant signe de prendre l'autre. Mais tu vas comprendre. Tout le monde finit par comprendre. Enfin, presque tout le monde. Il y a eu cet incident avec le sculpteur de réalité, mais on n'en parle pas.

Je m'enfonce dans le lit inoccupé, et immédiatement mon corps me rappelle que j'ai fonctionné à l'adrénaline et à la terreur pendant la dernière heure. Le contrecoup me frappe de plein fouet.

— Longue journée ? demande Faye avec compassion.

— Longue vie, je corrige, en m'agrippant au cadre du lit pour stabiliser mes mains qui tremblent encore. Cet après-midi, j'étais une serveuse qui essayait de payer son loyer. Ce soir, je suis apparemment dans un pensionnat magique. Soit je suis en pleine crise psychotique, soit l'univers a sérieusement un bug.

— Probablement l'univers. Faye s'illumine considérablement. Ça lui arrive parfois. Quel genre de pouvoir as-tu ? Si ça ne te dérange pas que je demande. Le mien est assez faible, je ne manipule que l'eau et j'ai quelques compétences empathiques. Rien de comparable à ce que le Cercle d'Élite peut faire.

— Le Cercle d'Élite ?

Son expression change, devient plus sérieuse. Elle se dirige vers son bureau et en sort ce qui ressemble à un album de fin d'année.

— Les quatre étudiants les plus puissants issus des plus anciennes familles surnaturelles, explique-t-elle en feuilletant les pages avec une concentration inhabituelle. En gros, ils dirigent la hiérarchie sociale ici. Lucian Cross est le président du conseil des élèves. C'est un noble vampire, sa famille possède la moitié des entreprises surnaturelles d'Europe. Knox Sterling vient de la meute de loups-garous la plus influente d'Amérique du Nord. Dante Crest est issu de la royauté des arpenteurs de rêves. Et Felix Star… Elle s'interrompt, étudiant sa photo plus longtemps que les autres. Un mage du chaos issu d'une des plus anciennes lignées. Sa famille n'a pas seulement du pouvoir, elle a des secrets qui pourraient renverser des gouvernements.

Chaque nom pèse comme un poids dans mon estomac. — Je

suppose qu'ils n'accueillent pas les boursiers à bras ouverts.

— Ils ne se contentent pas de détester les étrangers. Faye me montre une page avec quatre photographies, des jeunes hommes qui semblent être nés avec une couronne sur la tête. Ils te détruiront pour le plaisir si tu ne fais pas attention. Je l'ai appris à mes dépens quand je me suis accidentellement assise à la mauvaise table ma première semaine.

Elle referme le livre, croisant mon regard avec un sérieux inhabituel.

— Luna, je t'aime déjà bien, et je veux que tu réussisses ici. Mais tu dois comprendre : l'académie a beau prêcher l'intégration et la coopération, le Cercle d'Élite se souvient de l'époque où les lignées faisaient tout. Et pour eux ? C'est toujours le cas.

— Donc je devrais juste… quoi, les éviter ?

— Si tu es intelligente. Faye retourne sur son lit. La plupart des boursiers viennent de familles surnaturelles de moindre importance, pas de parfaits étrangers. Tu seras comme rien de ce qu'ils n'ont jamais rencontré. Et les gens ont peur de ce qu'ils ne comprennent pas.

Je regarde par la fenêtre ces jardins impossibles, digérant une journée qui a commencé en servant du scotch hors de prix et s'est terminée par des avertissements sur de puissants ennemis que je n'ai même pas encore rencontrés.

— Parfait, je marmonne. Parce que ce qui manquait à ma vie, c'était une toute nouvelle catégorie de connards.

— Hé. La voix de Faye s'adoucit. Tu n'es pas seule, d'accord ? Je sais que c'est l'impression que tu as en ce moment, mais je t'aiderai quand tu en auras besoin. Et Mlle Ravencroft veut vraiment aider. Tu as aussi le corps enseignant ici, ils ne laisseront rien de vraiment horrible t'arriver.

— Juste du « normalement horrible » ?

— Juste du normalement horrible, confirme Faye avec un sourire compatissant. Bienvenue à l'Académie de Silverveil. Essaie de ne pas laisser les connards d'aristocrates te briser le moral.

Plus tard, alors que la respiration de Faye s'est calmée au rythme doux du sommeil, je reste éveillée, à fixer le plafond.

Mon téléphone est sur le bureau, l'écran noir. Sept appels manqués d'Anton. Quatre textos de Michelle, le dernier disant que le loyer était dû et que comme je n'ai pas payé, elle change les serrures. Je devrais m'en occuper.

Mais comment expliquer que la magie est réelle et que tu es piégée dans un château qui ne devrait pas exister ?

C'est un problème pour la Luna du futur. La Luna du présent doit d'abord survivre à demain.

À travers la fenêtre, je peux voir les jardins sous ce crépuscule perpétuel. Pas d'étoiles, pas de lune, juste une lumière ambiante provenant de sources que je ne comprends pas. Le genre de lumière qui suggère que cet endroit existe quelque part entre la réalité normale et un ailleurs complet.

Les symboles gravés sur le cadre de la porte attirent mon attention. Ils sont similaires à ceux que j'ai vus à l'extérieur en arrivant, mais plus petits, moins agressifs. Tandis que je les observe, ils se mettent à luire faiblement. La lumière pulse brièvement, puis s'estompe — assez réelle pour me prouver que mes yeux ne me jouent pas des tours.

Je me redresse, m'approchant pour les examiner. De près, ils sont magnifiques — une écriture fluide dans une langue qui ressemble à un rêve à moitié oublié, un déjà-vu pour des souvenirs qui n'ont jamais eu lieu.

Mes doigts s'avancent avant que je puisse les arrêter, traçant le symbole le plus proche.

Au moment où ma peau entre en contact, une lumière argentée embrase tout le motif. Ce n'est pas douloureux, ni effrayant — il y a plutôt une forme de reconnaissance. Comme si les symboles me connaissaient. Comme s'ils m'avaient attendue.

Je retire brusquement ma main, mais la lumière ne s'estompe pas immédiatement. Elle pulse trois fois de plus, puis retrouve sa lueur faible.

— C'est quoi ce bordel, je murmure dans la pièce vide.

Mais je sais, d'une manière ou d'une autre, au plus profond de moi, là où la logique ne peut m'atteindre. Cet endroit reconnaît ce que je suis, ce dont je n'ai pas encore conscience. Le même pouvoir qui fait que des symboles anciens s'illuminent à mon contact et que des voitures se conduisent toutes seules à travers des forêts impossibles.

Cette pensée devrait me terrifier et me faire courir vers ces grilles, exiger qu'on me laisse sortir, refuser d'accepter tout cela comme étant réel.

Au lieu de ça, je ressens comme un soulagement. Pour une fois, peut-être que je ne suis pas brisée ou à côté de la plaque — peut-être que cette étrangeté est exactement ce pour quoi je suis faite.

Je me glisse dans le lit, remontant les draps luxueux jusqu'à mon menton, et je regarde les symboles qui luisent doucement jusqu'à ce que l'épuisement finisse par m'emporter. Demain, je devrai affronter le Cercle d'Élite et tout ce qui voudra prouver que je n'ai pas ma place ici.

Mais le sommeil ne vient pas. L'anxiété à propos de demain fait tourner mon esprit à plein régime, alors je saisis le dossier d'orientation que Mlle Ravencroft a laissé sur mon bureau. Peut-être que comprendre dans quoi je m'embarque m'aidera.

Je feuillette des pages sur les hiérarchies des lignées, les structures sociales surnaturelles, quelque chose sur la « déférence appropriée » pour les boursiers. Les mots se brouillent à cause de ma fatigue, mais une chose devient claire : il y a une véritable hiérarchie ici, et j'en suis tout en bas.

Je finis par m'endormir avec le dossier encore entre les mains, me demandant ce que demain apportera. Au moins, quoi qu'il arrive, ce sera forcément différent de la merde que j'ai endurée jusqu'à présent.

Peut-être que « différent » signifiera enfin « mieux ».



5

Invisible

Luna

Le lendemain matin n'est pas le chaos. C'est pire. C'est le calme plat.

Faye m'accompagne au réfectoire pour le petit-déjeuner, une immense salle aux allures de cathédrale qui me fait me sentir petite et minable dans mon uniforme d'emprunt. Je sens le poids d'une centaine de regards sur moi alors que nous entrons. Les murmures reprennent, un sifflement bas que je ressens plus que je n'entends. Admission d'urgence. Boursière. Sans lignée. Les mots sont de minuscules poignards, et je me contente de me concentrer sur ma respiration, bâtissant mes murs brique par brique, perfectionnant l'art de m'en foutre royalement que j'ai appris en servant des verres au Voile.

Faye, que son cœur optimiste soit béni, essaie de faire les présentations à notre table. Elle fait signe à quelques filles de son cours de fae de l'eau, leurs cheveux scintillant comme du varech sous les lumières magiques. Elles m'offrent des sourires crispés et polis qui n'atteignent pas leurs yeux. J'ai vu ce sourire un millier de fois de la part de mes anciens camarades d'école. Cela signifie « Je te vois, mais je t'ignore ».

Mon emploi du temps, livré par un parchemin flottant qui me surprend au point que je manque de manifester quelque chose, est une liste de cours que je ne comprends pas. Histoire des espèces magiques. Théorie élémentaire des protections. Introduction à la politique inter-royaumes. Une angoisse glaciale s'installe dans mon estomac. Je me

sens complètement idiote.

Les premiers jours se fondent en un cycle d'échecs et d'isolement. L'académie fonctionne à un rythme effréné que je n'arrive pas à suivre, et je dérive en marge, tel un fantôme, pendant que ces jeunes évoluent dans les couloirs au sein de cercles sociaux fluides.

Le cours d'histoire de la magie est une exécution publique. Le professeur, un vieux fae desséché qui a l'air d'être fait de brindilles, déblatère sur les Accords de la Cour des Faes de 1642. Lorsqu'il me pose une question directe sur la lignée unseelie, je le fixe d'un air absent, mon esprit un vide absolu. La vague de ricanements qui traverse la salle est plus humiliante que n'importe quel client ivre m'ayant un jour peloté les fesses. Mon visage brûle, mais je relève le menton et soutiens le regard déçu du professeur jusqu'à ce qu'il passe à autre chose.

Le cours de théorie élémentaire des protections est encore pire. L'exercice consiste à créer un simple champ de confinement. Autour de moi, de petites boîtes de lumière scintillantes apparaissent. Ma première tentative ne donne rien. Ma seconde fait trembloter l'air d'un éclat maladif avant de s'éteindre en crépitant.

L'instructrice, une femme aux cheveux sévèrement tirés en arrière, soupire. — Concentrez votre intention, Miss Brooks. Ne vous contentez pas de le souhaiter.

Je ferme à nouveau les yeux, faisant abstraction des regards insistants. Je ne souhaite pas. J'ai besoin. Besoin que ça marche. Besoin de ne pas être le cancre de la classe. Je déverse toute ma frustration, toute ma peur dans le sort.

Pendant une fraction de seconde, un cube d'obsidienne polie apparaît au-dessus de ma paume. Il ne scintille pas ; il absorbe la lumière environnante, créant une poche de ténèbres absolues qui fait disparaître complètement l'étincelle magique qu'elle contient.

L'instructrice recule d'un pas involontaire. — Dissipez-le, dit-elle, la voix tranchante d'alarme.

Ma panique le fait se dissoudre en fumée. Pour le reste du cours,

elle ne m'interroge plus.

Je commence à passer mes après-midis à me cacher dans la bibliothèque, un lieu si vaste qu'il semble contenir la mémoire du monde. Je suis en train de fixer le schéma de la Cour Seelie qui ressemble à un putain de circuit imprimé quand je la sens. La sensation indubitable d'être observée. Des picotements parcourent ma nuque. Ma tête se relève d'un coup, mes instincts de survie hurlant.

À l'autre bout de la pièce est assis Dante Crest, le gars sur la photo du Cercle d'Élite de Faye. De la royauté des arpenteurs de rêves. Il ne me regarde pas avec l'œil critique auquel je m'attends. Il se contente… d'observer. Et ses yeux, habituellement vagues et perdus dans le monde qu'il habite, sont soudainement vifs. Il me voit. La vraie moi, assise ici, en train de me noyer dans mon incompétence.

Une légère rougeur teinte ses pommettes parfaites lorsqu'il se rend compte qu'il s'est fait surprendre. Il détourne le regard si vite qu'il en lâche presque son livre. Il garde ensuite la tête baissée, mais je vois bien qu'il ne lit pas.

Mon premier réflexe est un rictus cynique. Génial. Maintenant, je suis le spectacle de l'artiste torturé de service. Mais mon instinct me dit que c'est différent. Il avait l'air embarrassé. C'est cette timidité, pour une raison inexplicable, qui fait finalement déborder la frustration dans ma poitrine. Je claque le livre, le son résonnant comme un coup de feu. Pas contre lui, mais contre le poids pur et suffocant de tout ça.

Je remets le livre sur son étagère, mes mouvements raides. Je sens de nouveau le regard de Dante sur moi, prudent cette fois. Je ne le regarde pas. Il faut juste que je sorte d'ici avant d'étouffer.

De retour dans ma chambre, la colère se dissipe, laissant place à une douleur familière et creuse. Je suis une impostrice. Je n'ai pas ma place ici. J'ai quitté cette bibliothèque en voulant leur prouver à tous qu'ils avaient tort, mais dans le silence de mon propre espace, tout ce que je ressens est l'écrasante certitude qu'ils ont raison.

Le parchemin magique avec mon emploi du temps est posé sur le

bureau où je l'ai laissé. Mes yeux le parcourent, à la recherche du nouvel enfer qui m'attend demain.

Et le voilà, à la première heure : Entraînement au combat I.

Les mots de Faye de notre première soirée me reviennent en mémoire. — Sois prête pour celui-là, m'avait-elle prévenue en se mordillant nerveusement la lèvre. — Le professeur Thorne… il est intense. C'est du combat au contact, et il traite le premier jour comme une sélection impitoyable. Il trouve le maillon faible et le brise.

Mon estomac se noue. Dans une école pleine de prédateurs, je suis celle qui ne sait pas utiliser ses griffes.

Le maillon faible.

Demain, ce sera moi.



6

La Leçon de l'Alpha

Luna

Le matin arrive trop vite. Le réveil de Faye me tire du sommeil à sept heures et demie, et pendant trois secondes de pur bonheur, j'oublie où je suis. Puis la réalité me rattrape brutalement : académie de magie, admission d'urgence, Entraînement au Combat à huit heures.

— On est un peu justes, annonce Faye, déjà à moitié habillée. Le professeur Thorne déteste les retardataires.

Je m'extirpe du lit, enfile l'uniforme d'emprunt qui ne me va toujours pas correctement, et suis Faye dans des couloirs qui se transforment subtilement tandis que nous marchons. Le château respire autour de nous. Je catalogue tout par instinct : les sorties, les points de repère, les voies de fuite. Les vieilles habitudes du club ont la vie dure.

Nous croisons d'autres étudiants en groupes, tous à l'aise dans leurs uniformes coûteux. Ils me jettent ce même regard curieux qu'hier. La nouvelle. La boursière qui ne peut pas contrôler ses pouvoirs.

Je garde la tête baissée et je suis Faye.

Un kiosque apparaît au détour d'un couloir — un chariot en bois niché dans une alcôve, tenu par une fille à l'allure éthérée au sens le plus littéral du terme. Le bout de ses oreilles est translucide, sa peau luminescente, et ses cheveux passent du blond platine à l'argenté selon ses mouvements. L'odeur de café frais et de viennoiseries chaudes fait gargouiller mon estomac.

— Faye ! Encore en retard ? Sa voix ressemble à un carillon.

— Deux cafés et ce que tu as de frais. On a Entraînement au

Combat. Faye lui sourit, puis se tourne vers moi. Luna, je te présente Aria. Elle tient le meilleur stand de café du campus.

Les yeux argentés d'Aria se posent sur moi avec compassion.

— Premier cours de Combat ?

Je hoche la tête, acceptant le café qu'elle me tend. Il sent divinement bon — un café noir avec des notes de quelque chose que je n'identifie pas, peut-être de la cannelle ou de la cardamome.

— C'est pour la maison. Elle ajoute deux viennoiseries chaudes à la commande. Le professeur Thorne est particulièrement dur avec les premières années. Il teste tout le monde — il veut voir qui craque et qui se défend. Son sourire est compatissant mais honnête. Ne craque pas quand ça deviendra brutal. C'est ce qu'il cherche à savoir. Qui a du cran et qui n'en a pas.

— Et si je n'ai pas de cran ?

— Alors tu lui prouveras qu'il a raison de penser que tu n'as pas ta place ici. La voix d'Aria s'adoucit. Ne les laisse pas te briser dès le premier jour, Luna. C'est tout ce que je dis.

Elle se tourne vers le client suivant avant que je puisse en demander plus, et Faye m'entraîne au loin en m'assurant que Thorne aboie plus qu'il ne mord. Mais les mots d'Aria résonnent dans ma tête tandis que nous marchons. *Ne les laisse pas te briser dès le premier jour.*

Le café est absurdement bon, il me réchauffe de l'intérieur, et nous marchons rapidement lorsque nous prenons le dernier virage pour déboucher dehors, dans l'air froid du matin. Le terrain d'entraînement s'étend devant nous en sections organisées — une cour en pierre marquée de cercles de combat, des râteliers d'armes alignés contre les murs et des tapis d'entraînement rembourrés disposés en rangées impeccables où les étudiants se rassemblent déjà. Le ciel gris au-dessus de nos têtes promet de la pluie tandis que l'odeur de cuir, de sueur et de pierre humide emplit mes poumons.

Quelque part dans la cour, le son du métal qui s'entrechoque résonne. Quelques étudiants matinaux s'échauffent avec des armes d'entraînement. Leurs conversations à voix basse semblent s'éteindre à

mon apparition.

— Faye ! Deuxièmes années, à l'entraînement avancé ! crie une voix d'homme à travers la cour. Il a le visage balafré, une allure militaire, et il est taillé de telle sorte qu'il pourrait me briser en deux sans même essayer.

Faye me serre le bras. — Tu as survécu au club. Ça, ce n'est rien. Puis elle s'éloigne, trottinant vers la section avancée, et je me retrouve seule avec trente étudiants de première année qui semblent déjà tous se connaître.

Je trouve une place en marge du groupe, essayant de me faire invisible, quand il arrive et que l'invisibilité devient impossible.

Il ne marche pas, il rôde. Un mètre quatre-vingt-dix de violence contenue, les épaules larges, les cheveux sombres encore légèrement humides comme s'il sortait de la douche, ses yeux balayant la cour avec une concentration d'alpha. Il ne porte pas de veste malgré le froid. Juste un t-shirt d'entraînement noir moulant qui dessine chacun de ses muscles, et je sens une chaleur qui émane de lui, perceptible à trois mètres de distance.

La reconnaissance me saisit, glaciale. C'est l'un d'eux. L'un des quatre de la photo de Faye. Le Cercle d'Élite contre lequel elle m'a mise en garde. Knox Sterling, avait-elle dit. La meute de loups-garous la plus influente d'Amérique du Nord.

Le dossier d'orientation mentionnait les loups alphas — chefs de meute, dominants, dangereux. Lire ces informations ne m'avait pas préparée à ça. Et le voir sur l'annuaire de Faye ne m'avait certainement pas préparée à sa simple présence physique.

Il se dirige vers l'avant où se rassemblent les étudiants plus âgés. Un type aux cheveux sombres bâti comme une armoire à glace lui donne une tape sur l'épaule — clairement un ami, peut-être un membre de sa meute, à en juger par leur familiarité décontractée. L'alpha dit quelque chose à voix basse, et le type rit, le son portant à travers la cour. Puis ces yeux ambrés balaient le terrain d'entraînement, cataloguant, évaluant chaque personne présente.

Son regard se pose sur moi.

Pendant quelques secondes, nous sommes figés. Ses yeux deviennent très immobiles, très concentrés, comme s'il voyait quelque chose qu'il ne comprend pas. Mon pouvoir s'embrase instinctivement — à peine une lueur argentée au bout de mes doigts, si faible que je doute que quiconque d'autre la remarque. Une pure réponse défensive à une menace perçue.

Ses yeux flamboient d'or. Juste le temps d'un battement de cœur. De l'ambre à l'or et retour, si vite que je manque de le voir.

Puis sa lèvre se retrousse légèrement — pas tout à fait un rictus méprisant, mais presque — et il détourne le regard comme si je ne valais pas la peine qu'il me consacre plus d'attention.

Ce dédain me pique plus que de raison.

Un coup de sifflet strident déchire l'air matinal, et le professeur Thorne — l'homme balafré qui a appelé Faye — s'adresse au groupe. Sa voix est chargée d'une autorité qui impose immédiatement le silence à tout le monde.

— L'Entraînement au Combat n'a qu'un seul but : vous maintenir en vie quand quelqu'un essaie de vous tuer. Votre magie est inutile si vous paniquez, sans valeur si vous vous figez, insignifiante si vous ne pouvez pas réfléchir malgré la douleur. Il arpente l'espace devant nous comme un sergent-instructeur. Ce cours vous apprend à vous battre tout en étant terrifiés, à bouger tout en étant blessés, à survivre quand tout en vous vous crie de vous enfuir. Et croyez-moi, avant la fin de ce semestre, vous aurez tous envie de vous enfuir.

Les premières années s'agitent nerveusement. Je reste parfaitement immobile. J'ai survécu à pire qu'un cours d'entraînement.

— Aujourd'hui, nous commençons par un travail en binôme. Des partenaires d'entraînement vous seront assignés pour le semestre. Ces binômes ne sont pas négociables. Ses yeux nous balaient. Premières affectations…

Mon estomac se noue alors qu'il commence à appeler les noms. Les étudiants se mettent en couple nonchalamment, se déplaçant vers

leurs tapis assignés avec une familiarité aisée. Des amis qui retrouvent des amis. Des groupes qui existent déjà.

— Sterling et Watson.

Alors c'est ça, son nom. Les épaules de l'alpha se détendent imperceptiblement. Le type aux cheveux sombres — Watson, apparemment — sourit et commence à se diriger vers lui.

Je vais être seule. La boursière dont personne ne veut pour…

— Attendez. Changement de politique cette année. La voix du professeur Thorne interrompt ma spirale. Les étudiants expérimentés en combat assisteront les manifesteurs à haut risque qui nécessitent un soutien supplémentaire. Sterling, vous êtes notre meilleur combattant. Ses yeux se posent sur moi. Brooks, vous êtes avec Sterling.

Silence complet.

Absolument tout le monde se tourne pour me dévisager. La température chute de dix degrés.

L'expression de Sterling pourrait geler l'enfer. — Professeur, avec tout le respect que je vous dois, Watson et moi nous entraînons ensemble depuis la première année. Nous avons établi des schémas, des systèmes de communication qui ont mis des années à se développer…

— Et maintenant, vous vous entraînerez avec Brooks. Elle s'est manifestée au Niveau 8 sans aucune formation préalable. Elle a besoin de quelqu'un qui ne paniquera pas lorsque son pouvoir fera surface. Le ton du professeur Thorne ne tolère aucune discussion. Considérez cela comme un honneur. On vous confie la nouvelle étudiante de l'académie.

La mâchoire de Sterling se serre si fort que j'entends ses dents grincer. — Un honneur. C'est ça. Ses yeux lancent des éclairs une seconde tandis que ses mains se ferment en poings. Et si je refusais cet honneur ?

La cour devient si silencieuse que je peux entendre ma propre respiration. Tout le monde sait ce que signifie un refus.

— Alors vous refuseriez une affectation directe du corps enseignant.

Nous savons tous les deux ce que cela signifie, Sterling. La voix du professeur Thorne est d'acier. Est-ce que vous refusez ?

Les yeux de Knox croisent les miens à travers la cour, et le mépris qui s'y lit me serre l'estomac. Comme si j'étais une chose dégoûtante dans laquelle il avait marché, ou que ma simple existence l'offensait.

— Non, professeur. Chaque mot semble lui être arraché. Je ne refuse pas.

— Bien. Sterling, Brooks, tapis trois. Tous les autres, commencez les échauffements.

La foule se disperse au milieu de chuchotements et de regards en arrière. Knox se tient à six mètres du tapis trois, sans faire le moindre mouvement pour s'approcher. Ses poings sont serrés le long de son corps.

Très bien. S'il ne vient pas à moi, j'irai à lui.

Je me force à marcher jusqu'au tapis trois, à planter mes pieds sur le sol, et à attendre. Qu'il voie que je ne vais ni me recroqueviller ni m'excuser d'exister. Mon pouvoir répond à sa proximité, pas avec le chaos cette fois, mais par des changements subtils — le tapis d'entraînement sous mes pieds devient plus rembourré, les armes d'entraînement légèrement plus équilibrées. De petites améliorations que mon subconscient crée sans que j'essaie.

Knox prend son temps pour finir une conversation avec Watson, qui me lance un regard indéchiffrable avant de s'éloigner. Puis enfin — enfin — Knox s'approche avec l'enthousiasme de quelqu'un qui marche vers sa propre exécution.

Il s'arrête de l'autre côté du tapis, me jauge d'un regard évident et laisse échapper un grognement. — Mettons les choses au clair, Brooks. Je me fiche que vous soyez une admission d'urgence. Je me fiche que vous vous soyez manifestée dans un bar miteux ou de l'histoire à dormir debout qui vous a valu une bourse ici. Sa voix est froide, précise, conçue pour blesser. Ce qui m'importe, c'est que vous venez de ruiner mon programme d'entraînement, de me coûter mon véritable partenaire, et que vous êtes sur le point de me faire perdre

des heures de mon temps à vous enseigner des bases que vous devriez déjà connaître.

Mon visage me brûle, mais je garde une voix stable. — Je n'ai pas non plus demandé ça.

— Non, mais maintenant vous êtes là. Ses yeux sont de glace. Et maintenant, je suis coincé à devoir gérer les conséquences de votre manque de contrôle. Alors voilà comment ça va se passer : vous faites exactement ce que je dis, quand je le dis, et peut-être que vous sortirez d'ici légèrement moins incompétente que vous n'êtes arrivée. Il se met en position de défense avec une précision fluide. Copiez ça. Si vous êtes capable d'une chose aussi simple.

J'essaie d'imiter sa posture. Je me trompe immédiatement — pieds trop rapprochés, poids mal réparti, épaules trop hautes.

— Bon sang. La voix de Knox porte à travers la cour, délibérément assez forte pour que les étudiants voisins l'entendent. Votre posture est pathétique. Ils vous ont appris quelque chose d'utile dans ce club, ou juste à sourire pendant que des hommes vous rabaissaient ?

La chaleur m'inonde le visage. Les tapis voisins deviennent silencieux, les étudiants jetant des coups d'œil avec un intérêt à peine dissimulé.

— Au moins, j'ai appris à survivre. Les mots sortent plus vifs que je ne l'avais prévu. Qu'est-ce que vous avez appris, vous ? À naître riche et à mépriser les gens qui travaillent vraiment pour gagner leur vie ?

Silence complet. Knox devient absolument immobile. Ses yeux flamboient d'un or pur pendant une seconde, et quelque chose qui pourrait être de l'amusement traverse son visage avant de se durcir en quelque chose de plus cruel.

— La voilà. Il me tourne autour lentement, un prédateur évaluant sa proie. Le mordant sous toute cette peur. Il s'arrête juste devant moi. Bien. Vous allez avoir besoin de cette colère, parce que je suis sur le point de passer la prochaine heure à vous montrer exactement à quel point vous êtes en dessous des standards de l'académie.

Il recule, désigne ma posture du menton. — Écartez plus. Vous êtes

trop facile à renverser. Le pied droit reculé de cinq centimètres. Baissez le menton, vous exposez votre gorge comme une invitation. Ou peut-être que c'est intentionnel ? Les vieilles habitudes ont la vie dure ?

Je vois rouge, mais j'ajuste ma posture exactement comme il l'a indiqué. Je ne donnerai pas à cet enfoiré la satisfaction de montrer la moindre émotion.

— Mieux. À peine. Il tourne à nouveau autour de moi. Maintenant, montrez-moi que vous pouvez tenir cette position trente secondes sans trembler. Et Brooks ? Si vous tombez, n'attendez aucune sympathie. Vous avez des années de retard sur tout le monde ici. Ce n'est pas mon problème, c'est le vôtre.

Pendant les vingt minutes qui suivent, Knox me fait travailler sans pitié. Sa voix résonne dans la zone d'entraînement à chaque correction, chaque critique, s'assurant que tout le monde sache à quel point j'échoue lamentablement.

— Votre jeu de jambes est négligé. Contre n'importe qui de compétent, vous seriez au sol en deux secondes.

— Baissez encore une fois cette épaule droite et je considérerai que vous le faites exprès juste pour me faire perdre mon temps.

— Plus vite. Ma grand-mère bouge plus vite que ça, et elle est morte depuis dix ans.

Mes muscles hurlent. La sueur coule le long de ma colonne vertébrale malgré l'air frais du matin. Autour de nous, j'entends d'autres binômes s'entraîner — le bruit sourd des corps heurtant les tapis, le choc des armes d'entraînement, les grognements d'effort. Mais je suis hyperconsciente des regards jetés dans notre direction, des commentaires murmurés sur Knox Sterling qui démolit publiquement l'admise d'urgence.

Lorsqu'il doit ajuster ma position, il ne demande pas la permission. Il m'attrape les hanches et me tire sans ménagement dans la bonne posture, avec un dégoût à peine dissimulé. — Comme ça. Baissez votre centre de gravité. Essayez au moins de faire semblant d'avoir déjà

combattu.

Mais quand ses mains se posent sur mes hanches, quelque chose change. Son souffle se coupe de manière audible. Ses doigts se resserrent et je peux soudain sentir son odeur — du cèdre, avec quelque chose de chaud et de sauvage en dessous.

Pendant un instant, aucun de nous ne bouge.

Puis il recule brusquement, comme si je l'avais brûlé.

— Essayez de ne pas rendre les choses plus difficiles qu'elles ne le sont. Sa voix est rauque, presque vicieuse. — Je sens votre désespoir, et c'est une distraction. Vous puez la peur et… Il s'interrompt, la mâchoire serrée. — Contentez-vous de faire attention et peut-être que vous apprendrez quelque chose.

Mon estomac se noue, mais je surprends une lueur dans ses yeux juste avant qu'il ne parle — quelque chose qui ressemble à du dégoût de soi. Comme si la cruauté était dirigée contre lui-même, pas contre moi.

— Encore. Sa voix est plate à présent, sans émotion. — Position défensive. Montrez-moi que vous avez retenu quelque chose de ces cinq dernières minutes.

Je me mets en position, et cette fois, je le fais presque correctement.

— Mieux. Des éclats dorés apparaissent brièvement dans ses yeux. — Vous voyez ? Vous n'êtes pas complètement nulle. Juste principalement nulle.

Connard.

Nous répétons l'exercice. Je bloque mal à nouveau. Il me fauche les jambes et je heurte le tapis assez fort pour en avoir le souffle coupé.

— Debout.

Je reste là, haletante, humiliée, chaque muscle en feu. Autour de nous, d'autres étudiants ont interrompu leurs exercices pour regarder. Pour voir la boursière échouer de façon spectaculaire pendant que Knox Sterling la surplombe comme un professeur déçu par un élève particulièrement lent. Je reste à terre. Incapable de bouger. Des larmes me piquent les yeux — pas de douleur, mais de pure frustration et

d'humiliation.

Quelque chose vacille sur son visage — presque du regret — puis disparaît. — Pathétique. Il se détourne.

— Debout. Sa voix est inexpressive. — On passe au combat réel.

Je me force à me relever, les jambes tremblantes. — Au combat réel ?

— Vous croyez que quelqu'un va vous proposer des exercices d'entraînement en douceur quand il essaiera de vous tuer ? Il adopte une posture agressive. — Bloquez ce que vous pouvez. Essayez de ne pas nous ridiculiser tous les deux.

Il fonce sur moi — pas à la vitesse contrôlée des démonstrations précédentes, mais à une véritable vitesse de combat. Sa main jaillit vers ma gorge, s'arrêtant à un souffle du contact.

Assez près pour que mon corps ne reconnaisse plus cela comme un entraînement.

Mon pouvoir crépite.

Sans que ce soit intentionnel. Juste une pure réaction de défense. Une lumière argentée vacille au bout de mes doigts, mais au lieu d'exploser vers l'extérieur comme au club — chaotique, incontrôlée, puisant dans les peurs de chacun — elle se condense entre nous avec une terrible précision.

Prend forme.

Montre à Knox quelque chose de spécifique.

Mon propre visage, terrifié et brisé, gisant sur le tapis pendant que des voix répètent *pathétique, pathétique, pathétique*. Chaque parole cruelle qu'il a prononcée aujourd'hui lui est renvoyée à travers le prisme de ma terreur — la peur qu'il ait raison, que je n'aie pas ma place ici, que je ne sois jamais rien de plus que le cas social que tout le monde méprise. Et Knox — Knox devient quelque chose de monstrueux dans la vision, ses traits tordus et grotesques, ses yeux ambrés devenus noirs et prédateurs, sa bouche étirée en un rictus cruel qui montre trop de dents. Une bête portant son visage, se dressant au-dessus de moi tandis que le mot *pathétique* résonne de ses

lèvres déformées comme une malédiction.

Puis la vision change.

Elle lui montre autre chose. Quelque chose tiré directement de là où se cachent ses pensées.

Ses mains dans mes cheveux — mais ses vraies mains maintenant, douces et désespérées. Sa bouche sur la mienne, possessive et affamée. Moi, plaquée contre un mur pendant qu'il m'embrasse comme s'il en mourait d'envie. Comme si je n'étais pas le cas social pathétique, mais quelque chose qu'il désire avec une intensité qui frôle la violence. La manifestation semble différente cette fois — ciblée plutôt qu'explosive. Pas la tempête chaotique qui a terrorisé tout le monde au club, mais quelque chose de précis. De contrôlé. Comme si mon pouvoir apprenait, même si moi, non.

Pendant quelques secondes, Knox voit les deux versions de lui-même : le monstre qu'il est devenu et l'homme qui me désire malgré tout.

Chaque muscle de son corps se crispe. Il recule de deux pas, et j'entends le tissu de son pantalon se tendre sous sa poigne.

Puis je réprime mon pouvoir avec une force désespérée. La lumière argentée s'évanouit, mais l'expression de Knox me dit que le mal est fait.

L'horreur m'envahit. J'étais dans sa tête. J'ai violé son intimité, j'ai arraché ses secrets pour les lui jeter au visage. Cette prise de conscience me donne la nausée.

Mais sous l'horreur, il y a autre chose : le choc. C'était *dans sa tête* ? Il veut m'embrasser ? Après avoir passé toute la séance à me traiter de pathétique, à m'humilier devant tout le monde, à s'assurer que je sache à quel point j'étais en dessous de lui — et il fantasme de m'avoir plaquée contre un mur ?

Putain, c'est quoi son problème ? Personne n'a appris aux loups-garous comment traiter les femmes qui les attirent ? Parce que traiter quelqu'un comme de la merde tout en le désirant en secret, c'est la connerie la plus tordue et la plus toxique que j'aie jamais—

— C'était quoi, ce bordel ? Sa voix sort rauque, furieuse. — Vous venez de… C'était dans ma tête. Vous ne pouvez pas faire ça… Ses mains tremblent de colère. — Je pourrais vous faire renvoyer pour être entrée dans ma… Je devrais le signaler. Le protocole dit que je dois signaler toute utilisation non autorisée de manifestation. Sa mâchoire se crispe. — Mais ça veut dire de la paperasse, des conseils de discipline, encore plus de putains de perturbations dans mon emploi du temps. Alors je ne le ferai pas. Pas tout de suite…

Il s'interrompt brusquement, son regard se portant vers la colonnade du premier étage.

Je suis son regard. Une silhouette se tient dans l'ombre — grande, parfaitement immobile, d'une beauté ravageuse même à cette distance. Des yeux brillants croisent les miens à une douzaine de mètres dans le vide, et je peux voir le sourire confiant qui joue aux coins de ses lèvres. Comme s'il regardait quelque chose d'amusant se dérouler pour son divertissement personnel.

Un autre des hommes de la photo de Faye. Et il a tout observé.

— Merde. Knox jette un coup d'œil vers l'endroit où Watson se tient avec des étudiants plus âgés. Une communication silencieuse passe entre eux. La voix de Knox s'abaisse en un grognement. — Écoutez-moi attentivement, Brooks. Lucian Cross n'observe pas les gens à moins qu'ils ne l'intéressent. Et quand Lucian s'intéresse personnellement à quelqu'un, ce n'est jamais pour de bonnes raisons. Ses yeux sont rivés aux miens. — Quoi qu'il se soit passé ici aujourd'hui — votre pouvoir, ma réaction — s'il l'a vu, vous êtes déjà dans son viseur. Soyez prudente. Soyez très, très prudente.

— Pourquoi ça vous intéresse ?

La question le stoppe net. Pendant une seconde, quelque chose de vulnérable traverse son visage — de la confusion, un conflit, peut-être même quelque chose qu'il ne comprend pas lui-même. Puis ça disparaît, remplacé par un rejet glacial.

— Ça ne m'intéresse pas. Je ne veux juste pas que Lucian interfère avec mon programme d'entraînement plus qu'il ne l'est déjà. Il recule

d'un pas. — Jeudi, nous continuons les exercices en binôme. Essayez de ne pas nous humilier à nouveau.

Il s'éloigne sans attendre de réponse, les épaules raides de tension. Autour de nous, les autres étudiants continuent leurs exercices, inconscients de ce qui vient de se passer.

Je reste là, seule sur le tapis, encore sous le choc de tout ça — la violation de son esprit, le choc de ce que j'y ai trouvé, et maintenant l'attention prédatrice de Lucian Cross qui observe d'en haut.

Quand je relève les yeux vers la colonnade, elle est vide. Mais je sens encore ces yeux sur moi, comme une marque au fer rouge.

Je suis en train de rassembler les armes d'entraînement quand Faye apparaît, légèrement essoufflée comme si elle avait couru jusqu'ici. Elle jette un coup d'œil aux étudiants qui s'entraînent encore, puis à mon visage.

— Luna ? Qu'est-ce qui s'est passé ? On dirait que tu as vécu un enfer. Elle baisse la voix. — Allez, sortons d'ici. Je te raccompagne.

— Le cours n'est pas encore fini.

— L'entraînement avancé dure plus longtemps. Je peux partir plus tôt. Elle tire doucement sur mon bras. — Crache le morceau. J'ai vu la tête de Knox quand il est parti. On aurait dit qu'on lui avait fait avaler une guêpe.

Nous commençons à marcher vers le bâtiment principal, et je garde une voix neutre. — Il s'est mis en binôme avec moi. Il a passé toute la séance à me traiter de pathétique assez fort pour que tout le monde entende. Puis mon pouvoir s'est manifesté et il a vu quelque chose qu'il n'aurait pas dû.

Faye m'attrape le bras. — Attends, attends, attends. Ton pouvoir a montré à Knox Sterling quelque chose de privé ? Quelque chose qui l'a mis mal à l'aise ? Ses yeux s'écarquillent. — Quel genre de mal à l'aise ? Le genre secret-embarrassant ou le genre pris-la-main-dans-le-sac ?

— Je ne te le dirai pas.

— Luna. Luna. Elle sautille presque. — Tu ne peux pas juste dire ça et ne pas développer. C'est une information vitale. Il me faut une note

sur une échelle de un à dix.

— Onze. Et je ne te le dirai toujours pas.

— Oh mon dieu. Elle presse une main contre sa poitrine. — D'accord. D'accord, je vais mourir de curiosité mais je respecte tes limites. Pour l'instant. Elle plisse les yeux. — Mais il ne t'a pas dénoncée ? Knox « j'ai mémorisé le manuel de l'étudiant » Sterling a laissé passer une manifestation non autorisée ?

— Il a dit qu'il ne voulait pas s'embêter avec la paperasse.

— N'importe quoi. Faye éclate de rire. — Knox vit pour la paperasse. Il classe ses notes par couleur. Il a déjà dénoncé quelqu'un pour mauvais rangement d'arme. Elle étudie mon visage avec un nouvel intérêt. — Ce que tu lui as montré devait être vraiment excellent.

Je ne réponds pas à ça. Je ne peux pas, sans admettre ce que j'ai vu dans sa tête.

— Il y a autre chose, dis-je à la place. — Lucian Cross nous observait depuis la colonnade.

Faye s'arrête net. — Lucian Cross. En train de t'observer. Pendant l'entraînement.

— Knox m'a prévenue d'être prudente avec lui.

— D'accord, alors premièrement… Knox t'a prévenue ? Knox « tu es pathétique » Sterling a pris le temps, dans son emploi du temps surchargé de connard, de te prévenir à propos de Lucian ? Elle lève une main. — On reviendra là-dessus, parce que c'est quoi ce délire ? Mais deuxièmement… Son expression oscille entre l'excitation et l'horreur. — Lucian Cross. Est-ce qu'il faisait son truc ? Le truc où il reste à couver dans l'ombre ?

— Il y avait clairement des ombres dans l'histoire.

— Il s'entraîne à faire ça. J'en suis convaincue. Elle se remet à marcher, m'entraînant avec elle. — Bon, alors Lucian, c'est… tout un personnage. Il est stupidement beau et il le sait, et il collectionne les gens comme certains collectionnent les voitures. L'année dernière, il y a eu toute une histoire avec les jumelles Ashford — les deux, en même

temps — et puis il s'est juste lassé et est passé à autre chose, et maintenant elles ne peuvent même plus être dans la même pièce. Elle me jette un regard en coin. — S'il t'observe, ça veut dire que tu es intéressante. Ce qui est flatteur mais aussi potentiellement terrible.

— Super. C'est rassurant.

— Je dis juste, garde les yeux ouverts. Elle me donne un petit coup d'épaule. — Mais bon, tu as survécu à l'entraînement infernal personnel de Knox Sterling ET tu as attiré l'attention de Lucian dès le premier jour. C'est soit très impressionnant, soit très inquiétant.

— Lequel des deux ?

— Redemande-moi dans une semaine. Elle sourit. — Allez, allons manger. Tu pourras m'en dire plus sur ce truc à onze sur dix que tu vas très certainement finir par me raconter.

Je ne lui dis rien. Mais malgré tout — l'humiliation, la violation de l'esprit de Knox, l'attention prédatrice venue d'en haut — je ressens quelque chose que je n'avais pas ressenti depuis longtemps.

J'ai l'impression que, peut-être, je ne suis pas complètement seule ici.



7

La Culpabilité du monstre

Knox

Putain.

Je claque la porte de ma chambre assez fort pour faire trembler le cadre. Mes mains tremblent encore — non pas de fatigue, mais pour avoir combattu tous mes instincts pendant la dernière heure.

Mon loup fait les cent pas. Grogne. Griffe l'intérieur de mon crâne comme un animal en cage qui essaie de s'échapper. Et le pire ? Il a bien raison d'être en rogne.

Je sens encore son odeur. Le parfum de Luna colle à mes vêtements d'entraînement — de la vanille et quelque chose de plus sombre, de plus complexe. Mais en dessous, vif et accusateur, il y a le goût métallique de sa peur. De sa souffrance.

À cause de moi.

J'ai l'estomac qui se retourne. Vraiment, comme si j'allais vomir. Depuis quand est-ce que je me soucie des états d'âme d'une simple boursière ?

Depuis qu'elle est ma putain de compagne, apparemment.

J'arrache ma chemise et la jette à l'autre bout de la pièce. Je ne supporte pas de sentir sa douleur sur moi une seconde de plus. Mais ça n'aide pas. L'odeur est maintenant gravée dans ma mémoire. Chaque mot dur que je lui ai dit, chaque fois que je l'ai fait tressaillir — tout est là, tournant en boucle.

Et sous tout ça, ces putains de visions que son pouvoir m'a montrées.

Deux d'entre elles. Superposées comme une mauvaise blague.

La première — moi, devenant une bête sauvage. Des griffes, des crocs et du sang, massacrant des innocents sous les yeux horrifiés de ma meute. Mon pire cauchemar à mon propre sujet, la chose qui m'empêche de dormir certaines nuits. La peur d'être comme mon père quand il perd son sang-froid.

Mais la seconde…

Bordel, la seconde.

Moi, la plaquant contre le mur de la salle d'entraînement. Son hoquet de surprise se transformant en quelque chose de plus doux alors que je l'embrassais dans le cou, cédant enfin à ce que mon loup hurlait depuis l'instant où je l'avais vue. Mes mains dans ses cheveux sombres, sur sa taille, revendiquant ce que chacun de mes instincts me dit être mien.

Et dans la vision, elle avait répondu. Impatiente. Désireuse. Sans peur.

Je bande rien que d'y penser, et je me déteste pour ça. Elle est probablement en train de pleurer dans sa chambre en ce moment parce que j'ai passé une heure à détruire systématiquement sa confiance en elle, et moi, je m'excite sur le souvenir d'une vision où je la vénérais.

Elle a vu les deux. Ma peur et mon désir. Pendant que je la traitais de pathétique et de nulle, mon subconscient était occupé à imaginer le goût de sa bouche.

Mon téléphone vibre. Un texto de mon père.

« J'ai entendu dire que tu avais entraîné la boursière aujourd'hui. J'espère que tu as posé les bonnes limites. »

Les bonnes limites. C'est ça. Comme la limite où je ne lui arrache pas ses vêtements pour marquer chaque centimètre de sa peau. Où je ne dis pas à toute l'académie qu'elle est à moi et que quiconque la regarde de travers devra me rendre des comptes.

Où je la blesse au lieu de la protéger.

Je réponds : « Réglé. »

Ce n'est pas un mensonge. J'ai géré la situation exactement comme

il l'aurait voulu. J'ai brisé son esprit. Je l'ai remise à sa place. Je me suis assuré qu'elle sache qu'elle n'a rien à faire avec des gens comme nous.

J'ai convaincu ma compagne que je la déteste.

Mon loup pousse un son à mi-chemin entre un hurlement et un gémissement. Il me montre des images maintenant — Luna riant avec sa colocataire et se relevant à chaque fois que je la mettais à terre aujourd'hui.

Elle est courageuse. Plus forte que la moitié des Sangs-Purs de cet endroit. Et je l'ai traitée comme de la merde parce que Papa m'a appris que la force vient en brisant les faibles.

Un autre souvenir refait surface. J'ai douze ans, je regarde mon père rejeter le fils d'un membre de la meute qui a été blessé en service. L'homme boitait, ne pouvait plus suivre les patrouilles. Il avait un gamin qui s'était manifesté tardivement, des pouvoirs trop faibles pour être utiles.

— Les Alphas ne dorlotent pas les indignes, Knox, avait dit mon père alors que nous les regardions emballer leurs affaires. La faiblesse se propage comme une maladie. Extirpe-la avant qu'elle n'infecte toute la meute.

Le gamin pleurait. Son père essayait de se retenir.

À l'époque, je pensais que c'était du leadership. De la force.

Maintenant, je réalise que c'était juste de la cruauté déguisée en devoir.

Et aujourd'hui, je suis devenu lui.

Le lien de compagnon me hurle dessus. Il n'a pas arrêté depuis que je l'ai laissée sur ce tapis d'entraînement. Chaque mot cruel était comme avaler du verre, mais j'ai continué. J'ai insisté. Parce qu'admettre qu'elle comptait signifiait admettre que mon père pouvait avoir tort sur tout.

Mais elle est ma compagne. Je peux la sentir maintenant, même à travers les murs et la distance qui nous séparent. Elle est probablement blottie dans son lit, et je parierais tout ce que je possède

qu'elle a pleuré. À cause de moi.

Le loup veut que j'aille la voir. Tout de suite. Que j'enfonce sa porte, que je tombe à genoux et que je la supplie de me pardonner. Que je lui montre que la vision était réelle — que je la désire si fort que ça me rend fou.

Mais mon père a des espions partout. Si on lui rapporte que je rôde autour de la boursière, je suis foutu.

Sauf que je ne peux pas non plus continuer comme ça. Je ne peux pas continuer à nous torturer tous les deux juste parce que je suis trop lâche pour m'opposer aux politiques de la meute.

Mon téléphone vibre à nouveau. Un autre texto de mon cher papa : « Fier de toi pour avoir géré cette situation correctement. »

Je fixe le message un long moment. Puis je l'efface sans répondre.

Mon loup ronronne. Enfin.

Demain, je commence à la choisir, elle, plutôt que lui. Peu importe ce qu'il m'en coûtera.



8

Les Intouchables

Luna

Le lendemain matin, je me réveille en train de me noyer.

Pas littéralement — même si cette eau fantôme a le goût de la peur, ce même arrière-goût métallique qui a empli ma bouche quand mon pouvoir a explosé au club. Cette fois, je me noie dans la terreur de tout le monde, leurs cauchemars se déversant dans mes poumons jusqu'à ce que je ne puisse plus distinguer mes peurs des leurs.

Les draps coûteux de l'académie s'emmêlent autour de moi, chaque muscle de mon corps hurlant à cause de l'Entraînement au Combat de la veille, tandis que mon cerveau repasse en boucle des moments forts que je préférerais effacer.

Au moins, ce n'est plus qu'un cauchemar. Ma propre peur qui rejoue la journée d'hier, pas mon pouvoir qui se retourne contre moi. Je crois que ce n'est que ça, en tout cas.

— Luna ? Ça va ? La voix de Faye perce ma spirale. — Tu faisais des bruits de phoque mourant.

— Flattée. Je grimace tandis que mes muscles protestent quand je m'assois. — Juste en train de revivre mon exécution publique. La routine matinale, quoi.

— En parlant de ça. Faye est assise en tailleur sur son lit, ses cheveux blond vénitien arborant ce coiffé-décoiffé naturel qu'il me faudrait une heure pour obtenir. Ses yeux brillent de ragots à peine contenus. — Les gens parlent.

— Bien sûr qu'ils parlent.

— Non, mais genre… ils parlent *vraiment*. Des théories se forment.

Les alliances changent. Elle se penche en avant. — La rumeur principale, c'est que le loup de Knox a réagi à toi et qu'il n'a pas supporté. Très théâtral. Très roman à l'eau de rose.

Mon estomac se serre. — Ce n'est pas… ce n'était pas comme ça.

— Vraiment ? Elle sourit. — Parce que j'ai entendu dire qu'il t'avait attrapé les hanches pour corriger ta posture et qu'ensuite, il s'est quasiment enfui. Ce n'est pas le protocole d'entraînement standard, Luna.

— Qui t'a dit ça ?

— J'ai mes sources. Elle fait un geste de la main. — Le fait est que tu es officiellement encore plus intéressante maintenant. Ce qui veut dire que tu ne peux pas te cacher dans cette chambre à manger des sandwichs du distributeur comme un gremlin.

— Je n'avais pas l'intention de…

— Les cours ne commencent qu'à dix heures aujourd'hui. Ajustement d'emploi du temps pour les premières années. Elle saute déjà de son lit. — Ce qui veut dire : vrai petit-déjeuner au réfectoire. Vraie nourriture. Apparition publique. Montre à tout le monde que tu n'es pas brisée.

— M'asseoir dans une salle pleine de gens qui m'ont vue me faire anéantir hier. Charmant.

— Luna. Elle me fusille du regard. — Tu as montré quelque chose à Knox Sterling qui l'a fait planter devant toute la classe de première année. Ce n'est pas une défaite. C'est une démonstration de force. Elle me jette mon uniforme à la tête. — Maintenant, habille-toi. Je veux voir qui va te dévisager.

Vingt minutes plus tard, des vêtements empruntés qui ne me vont pas tout à fait flottent sur moi — une autre jupe de Faye, un autre chemisier trop serré. Mon reflet a une mine de déterrée. Les yeux cernés. La peau terne.

— L'Entraînement au Combat, c'est toujours comme ça la première fois, propose Faye avec sympathie. — D'ici la semaine prochaine, tu ne le sentiras même plus.

— En supposant que je sois encore en vie la semaine prochaine.

Nous sortons dans le couloir, et Faye passe son bras sous le mien comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

— Alors. Stratégie pour le petit-déjeuner. Elle nous dirige vers la gauche à une intersection. — Le réfectoire a des règles de placement tacites. Les premières années à gauche, les dernières années à droite, et les tables du milieu sont un véritable champ de bataille social.

— Et où s'assoient les boursières qui ont publiquement embarrassé un loup-garou alpha ?

— Avec moi, dans le coin où personne ne nous dérange. Elle sourit, nous guidant par un escalier dont je ne me souviens pas de la veille. — Je ne suis pas exactement populaire non plus. Fée aquatique, pas de liens familiaux puissants, trop bavarde pour l'esthétique ténébreuse que tout le monde cultive ici.

— Tu dis ça comme si c'était une mauvaise chose.

— C'est une question de survie. Nous croisons un groupe d'étudiants qui nous jettent un regard, mais Faye continue de marcher comme si elle ne le remarquait pas. — L'élite ne me remarque pas, ce qui me permet d'observer tout le drame sans en faire partie. Toi, malheureusement, tu en fais partie maintenant. Donc tu as besoin de quelqu'un qui connaît le terrain.

— Et c'est toi ?

— Je sais qui couche avec qui, qui déteste qui, et quels professeurs te feront échouer pour un regard de travers. Je suis inestimable. Elle me jette un regard en coin. — Mais je te préviens : si l'un des membres du Cercle d'Élite se montre au petit-déjeuner, ne les regarde pas dans les yeux. Surtout pas Lucian. Il prend ça pour une invitation.

— Une invitation à quoi ?

— Ça dépend de son humeur. Elle pousse une double porte. — Prête ?

Je ne le suis pas. Mais le réfectoire me le fait oublier une seconde.

Des plafonds vertigineux disparaissent dans l'ombre, très haut au-dessus. Des vitraux projettent des lumières colorées sur tout — des

créatures surnaturelles en postures de combat, ailes, griffes et magie rendues en ambre, violet et bleu profond. Les tables s'étirent en longues rangées, leur bois sombre poli jusqu'à un éclat de miroir.

Et la nourriture. Mon Dieu, la nourriture.

Une cuisine de fée qui ne suit pas les règles normales. Des fruits qui passent du doré au cramoisi sous mes yeux. Des pâtisseries qui sentent quelque chose que je ne peux pas nommer — la nostalgie, peut-être, ou la sensation de se réveiller dans un endroit sûr. Le thé se verse tout seul dans les tasses, la vapeur s'enroulant en motifs qui forment presque des formes avant de se dissoudre.

— Tu baves, dit joyeusement Faye.

— Je n'ai pas mangé de vraie nourriture depuis deux jours. Je me dirige déjà vers les tables de service. — Ce qu'il y a dans les distributeurs, ça ne compte pas.

Mon assiette finit honteusement remplie. Des œufs qui scintillent faiblement. Du pain grillé qui est chaud même si personne ne l'a fait griller. Des fruits que je ne reconnais pas mais que je veux désespérément goûter. Faye nous conduit à une table dans un coin, nichée contre le mur d'où nous pouvons voir toute la salle.

— La cuisine des fées aide à la récupération musculaire, dit-elle en me regardant dévorer les œufs. — Tu te sentiras de nouveau humaine dans une vingtaine de minutes.

— C'est une promesse ou une menace ?

Elle sourit. — Ça dépend de…

— Vous devez être notre petit projet caritatif.

La voix vient de juste derrière moi. Je n'avais entendu personne approcher.

La voix dégouline d'une fausse amabilité. — Quel plaisir de voir que vous êtes encore là après votre… performance d'hier.

En levant les yeux, je découvre la perfection incarnée debout à côté de ma table. Elle est grande, gracieuse, avec des cheveux blanc argenté et des yeux pâles comme l'hiver qui semblent cataloguer chaque défaut de mon apparence. Tout en elle crie l'argent, la

naissance et le genre de confiance qui vient du fait de n'avoir jamais douté de sa place dans le monde.

Et elle sourit comme si le désastre de l'Entraînement au Combat avait été le meilleur divertissement de sa semaine.

Pendant une seconde, je me fige. Elle est tout ce que je ne suis pas — raffinée, légitime, à sa place.

Mais des années passées à perfectionner l'art de feindre la confiance prennent le relais.

— Et vous devez être le comité d'accueil, dis-je, laissant le sarcasme défensif se mettre en place comme une armure. — Quelle originalité.

Son sourire pourrait glacer le champagne. — Seraphina Nightborne. Vous avez sûrement entendu ce nom.

En fait, non, mais l'admettre serait comme lui tendre une arme. — Luna Brooks. Je suis sûre que vous avez entendu les plaintes.

— J'ai regardé votre séance d'entraînement hier depuis la galerie supérieure, poursuit-elle, son regard balayant mes vêtements empruntés avec une précision chirurgicale. — Un sacré spectacle. Knox Sterling qui s'en va en plein milieu d'une séance ? Ce n'est jamais arrivé auparavant.

La façon dont elle le dit montre clairement que ce n'est pas un compliment.

Les conversations aux tables voisines commencent à se calmer, attirées par l'odeur du drame. D'autres étudiants commencent à se rapprocher, formant un cercle lâche autour de nous. Apparemment, mon humiliation est considérée comme un divertissement de petit-déjeuner.

— J'ai en effet entendu parler de notre nouvelle… addition, continue Seraphina. — Bourse d'urgence, n'est-ce pas ? Quelle grande charité de la part de l'académie.

Le ton de « charité » fait sonner le mot comme une maladie à mettre en quarantaine.

Je me force à esquisser un mince sourire. — Il faut bien quelqu'un pour être le pauvre de service. Ravie de remplir le quota.

Son rire est vif et cassant — comme du cristal se brisant sur du carrelage. — Oh, ne croyez pas que les quotas soient le problème ici. Après tout, l'académie a une telle réputation à maintenir. Des standards, vous comprenez.

La voilà. La lame, glissée sous les côtes — toujours en souriant.

— Il faut bien que quelqu'un travaille pour vivre, dis-je, en gardant ma voix égale par pure concentration. — On ne peut pas toutes vivre du fonds fiduciaire de papa pour toujours.

Seraphina se penche, sa voix veloutée et venimeuse. — Oh, mais vous vous méprenez. Je ne vis pas de l'argent de ma famille. Je représente un héritage familial. Il y a une différence entre un héritage et… un emploi.

C'est à ce moment-là qu'ils arrivent.

Trois silhouettes fendent le réfectoire dans notre direction.

Knox est en tête. Bien sûr qu'il l'est. Sa mâchoire est crispée, ses yeux trouvent les miens immédiatement — et j'aperçois l'éclat doré avant qu'il ne le réprime.

Lucian se déplace à ses côtés avec la même grâce prédatrice qu'aux colonnades, comme s'il observait encore quelque chose d'amusant se dérouler. Et derrière eux deux, quelqu'un de nouveau. Des boucles sombres, des traits éthérés, des yeux vagues qui s'aiguisent au moment où ils se posent sur moi. Le voyant de la photo de Faye. Dante Crest.

Faye s'immobilise à côté de moi.

— Luna, souffle-t-elle. Ne panique pas, mais le Cercle d'Élite est sur le point de—

Ils sont déjà là.

Les yeux de Seraphina se tournent vivement vers Lucian. Une communication silencieuse passe entre eux. Elle recule d'un pas délibéré, son rôle d'éclaireuse terminé, et soudain, je me retrouve face à la véritable menace.

Les garçons de l'Élite se rapprochent de notre table. Knox s'arrête juste en face de moi, la mâchoire crispée, sans rien dire. Il attend. Quoi, je n'en ai aucune idée.

Lucian comble le silence comme s'il lui appartenait. — Manifestation de cauchemar avec des capacités de projection empathique. Son accent rend ces mots cliniques presque élégants. La question est de savoir si vous pouvez la contrôler, ou si vous êtes un danger public en puissance.

— Elle n'a aucune formation, ajoute Dante, la voix douce et lointaine, comme s'il lisait mon avenir au dos de ses paupières. Elle manifeste instinctivement. Constamment.

Génial. Même le beau médium pense que je suis une bombe à retardement.

— Elle travaille sur son contrôle. La voix de Knox est rauque. Sur la défensive.

Le sourcil de Lucian se lève comme si Knox venait de lui donner quelque chose d'intéressant. Ils échangent un regard que je ne parviens pas à déchiffrer, et je déteste avoir envie d'y parvenir.

Ils parlent de moi comme si je n'étais pas assise juste là. Comme si j'étais un animal sauvage qu'ils hésitent à mettre en cage ou à abattre.

— Ne faites pas attention à moi, dis-je en serrant ma tasse de café à m'en faire mal. Je suis juste assise ici pendant que vous débattez de mon existence. Super amusant.

Le regard de Lucian croise le mien. Froid. Inquisiteur. Mais quelque chose vacille sous la surface… de la surprise, peut-être, que la boursière ait du répondant.

— Mademoiselle Brooks. Il se rapproche, et putain, il se déplace même comme un prédateur. Vous travailliez dans un club pour hommes, si je comprends bien. Vous serviez des verres à… des clients payants.

Cette pause. Cette pause délibérée, lourde de sous-entendus.

Elle atteint sa cible. Pendant environ deux secondes.

Puis quelque chose se brise dans ma poitrine, aussi nettement qu'un os qui se rompt.

Parce que j'ai déjà vu ça. Des vêtements différents, mais le même sentiment de supériorité. La même certitude suffisante que l'argent et

un joli visage vous donnent la permission de traiter les gens comme s'ils étaient inférieurs à vous. Lucian Cross n'est qu'une version plus belle de chaque ivrogne aux mains baladeuses qui pensait qu'un pourboire de vingt dollars lui achetait le droit de faire des commentaires sur mon cul.

Au diable l'invisibilité. L'invisibilité ne m'a jamais sauvée de rien.

Je me lève, et je ne manque pas la façon dont les yeux de Lucian suivent mon mouvement. — Ouais. C'est ce que je faisais. Je versais des verres, j'esquivais les mains baladeuses, je souriais à travers chaque commentaire de merde parce que le loyer était dû et que la dignité ne paie pas les factures. Je me rapproche, même si mes jambes tremblent. Et je suis toujours là. Alors, où voulez-vous en venir ?

Quelque chose change dans son expression. Juste une seconde.

— Je veux en venir, dit-il doucement, au fait que cette académie a des standards, Mademoiselle Brooks. Vous êtes ici parce que votre pouvoir incontrôlé fait de vous un danger public. La pitié n'est pas synonyme d'appartenance.

— Peut-être pas. Mon cœur bat si fort que je le sens dans mes dents. Mais je préfère être un danger qui se bat plutôt qu'un connard de riche qui n'a jamais eu à mériter quoi que ce soit dans sa vie.

Silence de mort.

Knox émet un son sourd dans sa gorge, pas tout à fait un grognement, mais presque. Le regard vague de Dante devient perçant, comme si je venais de dire quelque chose de prophétique. Même le masque de reine des glaces de Seraphina se fissure sur les bords.

Lucian ne bouge pas. Ne cligne pas des yeux. Il m'étudie simplement, comme si j'étais une nouvelle espèce qu'il n'avait pas encore classifiée.

Puis il se penche, assez près pour que je capte son odeur — quelque chose de sombre et de cher, à laquelle mon corps n'a aucune raison de réagir — et sa voix descend à un murmure qui ne s'adresse qu'à moi.

— Attention, petit cauchemar. La défiance n'est séduisante que si l'on y survit.

Il se recule, et en un instant, le masque se remet en place. Poli. Intouchable.

— Bienvenue à l'Académie Silverveil, Mademoiselle Brooks. Son sourire n'est que angles. Je pense que vous trouverez cet endroit très éducatif.

Ils s'en vont. Knox s'attarde, ses yeux trouvant les miens avec une intensité qui me coupe le souffle, et pendant une seconde, je pense qu'il va dire quelque chose. Puis sa mâchoire se crispe, et il suit les autres sans un mot.

Seraphina reste en retrait après les autres, se penchant pour que seule moi puisse l'entendre.

— C'était une erreur, la boursière. Son souffle est froid contre mon oreille. Lucian m'a demandé de vous évaluer, et vous venez de prouver que vous n'êtes rien d'autre qu'un danger public avec une grande gueule. Elle se recule, ses yeux d'hiver promettant des choses pires que des mots. Le Cercle d'Élite n'oublie pas. Et moi non plus.

Elle les suit, la colonne vertébrale raide, ses talons claquant un peu trop fort sur le sol de pierre. Pas tout à fait la sortie gracieuse qu'elle espérait.

Tant mieux.

Faye expire comme si elle avait retenu sa respiration pendant les cinq dernières minutes. — C'était soit très courageux, soit très stupide.

— Probablement les deux. Ma voix semble plus assurée que je ne le suis.

Mes mains tremblent. Mon café a refroidi. Mais sous la chute d'adrénaline, quelque chose de solide s'est installé dans ma poitrine.

Je n'ai pas cédé. Je ne me suis pas dégonflée. Je n'ai pas souri et encaissé comme je le faisais derrière le bar.

— Tu vas bien ? demande Faye prudemment.

— Non. Je repousse mon assiette, mon appétit a disparu. Mais je suis toujours là. Ça compte pour quelque chose, non ?

Elle m'étudie un instant, puis sourit. — Luna Brooks. Première semaine à Silverveil et tu as déjà dit à Lucian Cross en face que c'était

un connard de privilégié. Elle secoue la tête. Tu seras soit légendaire, soit morte d'ici vendredi.

— Inspirant. Merci.

— Je dis juste ça comme ça. Elle se lève, rassemblant ses affaires. Viens. Tirons-nous d'ici avant que quelqu'un d'autre ne décide de te tester.

Nous quittons le réfectoire ensemble. Je ne me retourne pas pour voir qui regarde.

Je sais déjà qu'ils le font tous.

Nous sommes à mi-chemin du hall d'entrée quand Faye s'arrête en grimaçant.

— Merde. J'ai laissé mon sac à la table. Elle jette un coup d'œil en arrière vers le réfectoire comme si c'était un territoire ennemi. Attends-moi ici ? Deux secondes.

— Je ne suis pas un golden retriever, Faye. Je peux revenir avec toi.

— Non, vraiment pas. Elle recule déjà. La moitié de ces gens sont encore en train de te dévisager. Laisse-les se calmer. Je reviens tout de suite.

Elle disparaît derrière les portes avant que je puisse protester.

Je m'appuie contre le mur de pierre, laissant le froid s'infiltrer à travers mon chemisier emprunté. Mon pouls est toujours rapide. Mes mains encore instables. Mais je l'ai fait. J'ai regardé Lucian Cross dans les yeux et je lui ai dit exactement ce que je pensais de lui.

Je vais probablement le regretter d'ici demain.

— C'était toute une performance.

La voix surgit de nulle part.

Je me retourne brusquement. Lucian se tient à trois mètres de là, l'épaule appuyée contre une arche comme s'il avait été là tout ce temps. Observant. Attendant.

Pas de Cercle d'Élite. Pas de Seraphina. Pas de public.

Juste nous.

— Une performance implique que je jouais la comédie, dis-je, la mâchoire serrée.

Il se décolle du mur, comblant la distance avec cette grâce fluide qui devrait être illégale. — Vous ne la jouiez pas. C'est ce qui a rendu la chose intéressante. Il s'arrête juste hors de portée, la tête penchée. Vous pensiez chaque mot.

— Il y avait une question là-dedans, ou vous êtes juste venu faire le narrateur ?

Sa bouche s'étire. Pas tout à fait un sourire. — Je suis venu m'excuser.

Ça me coupe la chique. — Pour quoi ?

— Le commentaire sur votre emploi. Quelque chose vacille derrière ses yeux — pas de la culpabilité, exactement, mais quelque chose de voisin. C'était indigne de moi.

— Alors pourquoi l'avoir dit ?

— Je vous testais. Il le dit comme si c'était parfaitement raisonnable. Comme si sonder les insécurités les plus profondes de quelqu'un était un protocole standard pour faire connaissance. Je voulais voir ce que vous feriez.

— Et ?

— Et vous m'avez surpris. Un pas de plus. L'air entre nous est différent maintenant — chargé, électrique, comme l'instant avant qu'un orage n'éclate. Ça n'arrive pas souvent, petit cauchemar.

Mon cœur fait une bêtise à ce surnom. Je l'ignore.

— Alors c'est quoi, votre version d'une branche d'olivier ?

— C'est moi qui reconnais que je vous ai sous-estimée. Son regard descend sur ma bouche une fraction de seconde. Juste assez longtemps pour que je le remarque. Je ne referai pas cette erreur.

Il tend la main vers mon visage, lentement, délibérément, ses doigts se dirigeant vers ma mâchoire comme s'il avait tous les droits de me toucher.

Je saisis son poignet avant qu'il n'établisse le contact. — Ne faites pas ça.

Il se fige. Sans reculer, sans forcer. Se contentant de me regarder avec ces yeux anciens, quelque chose de dangereux vacillant dans

leurs profondeurs.

— Je n'aime pas qu'on me touche sans permission, dis-je, et je suis fière de la fermeté de ma voix. Vampire riche ou pas. C'est clair ?

Pendant un long moment, il ne bouge pas.

Puis ses lèvres se courbent en quelque chose qui est presque un vrai sourire — vif, surpris et définitivement intéressé d'une manière que je ne veux pas analyser.

— Limpide. Il recule, reprenant sa main avec plus de grâce que je n'en ai eu en la saisissant. Mes excuses, Mademoiselle Brooks. Je me souviendrai de demander la prochaine fois.

La prochaine fois. Comme si cela allait définitivement se reproduire.

— Il n'y aura pas de prochaine fois.

— Mm. Il se détourne déjà, mais il jette un dernier regard par-dessus son épaule, et la chaleur qui s'en dégage me retourne l'estomac malgré tous mes efforts. Gardez ce feu, petit cauchemar. Vous allez en avoir besoin.

Il disparaît au coin d'un couloir, ses pas silencieux sur la pierre.

Je m'affale contre le mur, le cœur battant la chamade, la peau frémissante partout où son regard s'est posé.

C'était quoi, ce putain de bordel ?



9

Magie du Sang

Luna

Faye est à mi-chemin des portes du réfectoire quand un type l'intercepte — grand, cheveux bruns, le genre de sourire qui lui fait oublier en pleine phrase que j'existe.

Je la regarde rire à quelque chose qu'il dit, je regarde sa main trouver son bras, je la regarde oublier complètement qu'elle était censée revenir tout de suite.

Génial. Plantée là pour une belle gueule. Je ne peux même pas lui en vouloir.

Je me décolle du mur et me dirige seule vers la Tour Est. Faye m'a donné les instructions plus tôt — à gauche après l'étrange tapisserie avec la licorne qui saigne, à travers la cour avec la fontaine gelée, puis monter l'escalier en colimaçon qui est censé n'aller que dans une seule direction.

Ça devrait être simple.

Ça ne l'est pas.

La tapisserie de la licorne qui saigne a disparu. À sa place est accrochée une œuvre dépeignant une bataille que je ne reconnais pas, des silhouettes en plein massacre dont les fils semblent bouger. La cour existe, mais la fontaine n'est plus gelée — l'eau s'écoule vers le haut, défiant la gravité, et je suis certaine d'être passée devant deux fois, depuis des angles complètement différents.

L'escalier va dans les deux sens. J'ai vérifié.

Ma poitrine se serre. Je marche depuis dix minutes et je suis revenue, d'une manière ou d'une autre, à mon point de départ. Les murs ont l'air identiques mais ne le sont pas — une porte qui était à

ma gauche est maintenant à ma droite, une fenêtre donne sur des jardins que je n'ai jamais vus auparavant.

Cet endroit se fout de ma gueule.

Je tourne à un autre angle, espérant trouver quelque chose de familier.

C'est là que je les entends.

Des bruits de pas. Plusieurs. Derrière moi. Pas le rythme dispersé d'étudiants se rendant en cours — ce bruit est coordonné. Déterminé.

Ils me suivent.

Je me retourne brusquement.

Seraphina se tient au bout du couloir, flanquée de quatre autres personnes. Ils se sont déployés en un arc lâche, bloquant le chemin par lequel je suis arrivée. Un geste répété. Comme s'ils avaient déjà fait ça auparavant.

Je jette un coup d'œil en arrière. Le couloir derrière moi se termine en cul-de-sac contre un mur de pierre.

Ce mur n'était pas là il y a trente secondes.

L'académie m'enferme ici avec elles.

— Ça ne m'intéresse pas, dis-je, gardant ma voix neutre alors même que mon pouls s'emballe. — Quel que soit votre petit jeu, je n'y jouerai pas.

— Oh, mais ce n'est pas à vous de décider. Seraphina se rapproche, ses talons claquant sur la pierre. Elle a retrouvé son sang-froid — posture parfaite, coiffure parfaite, mépris parfait. — Vous m'avez humiliée, la boursière. Vous m'avez donné l'air de ne pas pouvoir gérer une petite sauvageonne insignifiante.

Elle s'arrête à un mètre de moi. Une crépitation de magie à ses doigts, violette et froide.

— Lucian m'a demandé de vous évaluer. De voir si vous valiez l'attention de l'Élite. Ses lèvres s'étirent, mais son sourire n'a rien d'amical. — J'allais lui dire que vous aviez du potentiel. Brut, mais perfectible. Un projet.

Le mot « projet » me retourne l'estomac.

— Mais il a fallu que vous fassiez votre intéressante, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas pu la fermer et montrer un minimum de respect. Sa voix se fait plus basse, du velours sur de l'acier. — Vous m'avez fait paraître faible devant des gens qui comptent. Et les Nightborne ne pardonnent pas ça.

— C'est vous qui vous êtes ridiculisée toute seule, dis-je. — Je n'ai fait que regarder.

Mauvaise réponse.

Le violet inonde ses iris, chassant entièrement le blanc. — Devinez qui va payer pour ça, de toute façon ?

Elle bouge vite — plus vite qu'un être humain — et sa main se referme sur mon épaule avant que je puisse réagir.

Le contact me brûle. Une magie froide s'infiltrant à travers le tissu, dans ma peau, transportant quelque chose qui ressemble à de la possession. Comme si elle essayait de ramper à l'intérieur de ma tête.

Ma vision se rétrécit.

Des mains sur moi sans permission. Toujours des mains sur moi. Les clients du club qui attrapaient ce qu'ils voulaient parce qu'ils payaient des verres et pensaient que ça leur donnait accès à tout. Chaque violation déguisée en blague, en flirt, en quelque chose dont je devrais être reconnaissante —

— Lâchez-moi. Les mots sortent, étranglés. Faux.

— Sinon quoi ? Ses ongles s'enfoncent plus durement, acérés à travers mon chemisier fin. — Vous allez courir voir Lucian ? Il vous testait, idiote. Pour voir avec quelle facilité vous alliez craquer. Son visage est à quelques centimètres du mien, sa magie pulsant froidement contre ma peau. — Laissez-moi lui montrer la réponse.

La pression dans ma poitrine monte. Des étincelles argentées au bord de ma vision.

Non. Non non non non non —

— J'ai dit… Ma voix se brise. Se fendille. — … lâchez-moi…

Sa main se tord, ses ongles percent ma peau, et quelque chose en moi se rompt.

Le monde devient blanc.

Le pouvoir explose hors de moi — pas un filet, pas une étincelle, mais une détonation. Une lumière argentée déchire le couloir comme une onde de choc, traversant Seraphina, ses amies, les murs, tout.

Et tout le monde se met à hurler.

Pas seulement ici. Partout.

L'académie entière, noyée dans ses pires cauchemars parce que je n'ai pas pu me contrôler.

Parce que quelqu'un m'a touchée sans ma permission.

Encore.

Leurs cauchemars m'inondent — chaque terreur, chaque peur secrète qu'ils ont profondément enfouie.

Le monde parfait de Seraphina qui s'effondre. Sa famille qui lui tourne le dos, les yeux violets froids. *Tu nous as humiliés pour la dernière fois.* Son statut révoqué, seule dans une salle de bal vide où elle régnait autrefois.

Ses amies qui se noient dans les ténèbres. Brûlent. Tombent dans un vide infini.

Deux cents voix s'élèvent dans la terreur alors que mon pouvoir arrache leurs pires peurs à leur cachette pour les rendre réelles.

— Champs de suppression ! crie quelqu'un. — Activez les champs de suppression !

La magie me frappe de trois directions à la fois. Des sorts de confinement conçus pour neutraliser les manifestations de pouvoir glissent sur ma peau comme de l'eau. Comme si je n'étais même pas là.

— Ça ne marche pas — elle est trop forte —

— Les protections n'ont pas été conçues pour ce genre de —

Non. Je ne veux pas de ça. Je n'ai jamais voulu ça.

Mais je peux sentir les bords maintenant. Où le pouvoir se termine. Où je me termine. Ce n'est pas l'explosion sauvage et informe du club — celle-ci est plus concentrée, plus mienne, même si je ne peux pas l'arrêter.

Puis quelqu'un traverse le champ de cauchemar comme si de rien n'était.

Lucian Cross se déplace à travers ma manifestation comme une ombre tranchant la lumière. Le champ s'agrippe à lui, essayant de faire remonter ses peurs à la surface, mais les esprits des vampires sont différents — anciens et stratifiés, aussi insaisissables que la fumée. Mon pouvoir ne trouve aucune prise.

Il s'arrête au bord de ma lumière. Tout en lui s'immobilise.

Ses yeux rouge et or suivent l'argent qui se déverse de moi, et l'expression sur son visage n'est pas de l'horreur. Ni de la peur.

C'est de la fascination.

— Petit cauchemar. Sa voix tranche le chaos comme une lame. — Les yeux sur moi.

Je ne peux pas. Je ne peux me concentrer sur rien d'autre que deux cents personnes se noyant dans l'horreur que je suis en train de créer.

— Luna. Plus près maintenant. Ses mains se posent en coupe sur mon visage — des doigts froids contre ma peau brûlante — et il force mon menton à se relever, me faisant croiser son regard. — Te voilà. Juste moi. Rien d'autre.

— Je n'arrive pas à l'arrêter — Ma voix se brise, se casse. — Je ne peux pas —

— Je sais. Ses pouces caressent mes pommettes, incroyablement doux pour ce qui se passe autour de nous. — Tu es trop forte. Trop brute. Il maintient mon regard, et quelque chose change dans son expression — une décision est prise. — Je peux t'aider. Canalise-le à travers moi. Mais ça requiert un lien de sang.

Un autre cri déchire le couloir. Le cauchemar de quelqu'un s'aggrave.

— C'est permanent, dit-il. — Toi et moi, connectés. Pour toujours. Tu comprends ?

Des gens souffrent. À cause de moi. Parce que je ne peux pas contrôler ce que je suis.

— Fais-le.

— Luna —

— J'ai dit, fais-le. J'agrippe sa chemise, empoignant le tissu coûteux. — Aide-les. S'il te plaît.

Quelque chose flambe dans ses yeux — de la surprise, peut-être, ou quelque chose de plus sombre. De plus affamé.

— Penche la tête.

Ce n'est pas une demande.

Je découvre ma gorge quand même. Mon choix. Ma soumission. Parce que je préfère être liée à lui pour toujours plutôt que de laisser une autre personne souffrir de ma faiblesse.

Sa main glisse dans mes cheveux, ses doigts se resserrant à la base de mon crâne. Son souffle effleure le point où bat mon pouls.

— Courageux petit cauchemar, murmure-t-il contre ma peau. — Voyons de quoi tu es faite.

Ses crocs s'enfoncent.

La douleur est vive — éclatante et aveuglante — puis disparaît, remplacée par quelque chose de complètement différent. Une magie ancienne m'inonde, un pouvoir glacé qui brûle pourtant, s'enroulant autour de ma lumière argentée comme une rivière trouvant un nouveau lit.

La dirigeant loin de tous les autres.

En lui.

Les hurlements cessent.

Les cauchemars s'effondrent comme de la fumée dans le vent.

Tout le monde est en sécurité.

Le soulagement m'envahit si brutalement que mes genoux flageolent. Il me rattrape facilement, son bras s'enroulant autour de ma taille, me maintenant debout tandis que sa bouche reste scellée sur la blessure.

Personne n'est mort. Personne n'a été blessé de façon permanente. La culpabilité ne disparaît pas, mais son poids écrasant s'allège assez pour que je puisse respirer.

Et puis — lentement — je prends conscience d'autres choses.

Son corps pressé contre le mien. Sa main agrippée à mes cheveux. La façon dont ma peau picote partout où nous nous touchons, comme un courant électrique vibrant juste sous la surface.

Le lien. Il agit déjà, nous connectant déjà d'une manière que je ne comprends pas entièrement.

Il grogne contre ma gorge — un son bas, rauque et plein de désir — et son emprise se resserre, me tirant plus fort contre lui. Je peux sentir chaque plan dur de son corps maintenant.

Chaque plan dur.

Il est affecté aussi. Il ne se contente pas de se nourrir, pas seulement de canaliser la magie. Il désire ça.

Me désire.

À travers la connexion qui se forme entre nous, je le sens : sa faim qui n'a rien à voir avec le sang, sa possessivité si brute qu'elle devrait me terrifier, le besoin à peine maîtrisé de me réclamer de toutes les manières possibles.

Sa bouche aspire plus profondément, et le plaisir m'inonde avec une telle intensité que mes genoux cèdent. Seul son bras autour de moi me maintient debout.

Ça ne devrait pas procurer cette sensation. Ça ne devrait pas transformer la sensation en chaleur liquide. Ça ne devrait pas faire cambrer mon corps contre le sien, cherchant plus de contact, plus de ce sentiment dévastateur.

Mais la magie des vampires se moque de la logique ou des attentes. Elle m'inonde et arrache une réponse de mon corps, que je le veuille ou non.

Mes mains s'agrippent à ses épaules et je sens le muscle dur sous le tissu coûteux. Je sens le pouvoir à peine contenu en lui alors qu'il me serre plus fort contre son corps.

Sa cuisse remonte et frotte entre les miennes, frappant exactement là où j'ai besoin de pression, et j'émets des sons que je ne reconnais pas. Des bruits haletants, désespérés, qui devraient m'embarrasser mais ne le font pas parce que je peux sentir sa réponse — sa

satisfaction de me réduire à ça, son propre besoin à peine contrôlé.

Ses crocs se retirent légèrement, juste assez pour que le plaisir passe de submergeant à lancinant. Puis il se rattache, aspirant plus fort, et une lumière blanche explose derrière mes paupières closes.

Trop. C'est trop —

Sa cuisse appuie de nouveau, heurtant mon clitoris à travers mon jean, et je me brise.

L'orgasme me déchire sans crier gare, ma chatte se contractant dans le vide alors que je crie contre sa peau. Vaguement consciente de me frotter contre sa cuisse comme si j'étais en chaleur, de mes ongles s'enfonçant dans ses épaules, de faire des bruits absolument obscènes alors que vague après vague déferle sur moi.

Pendant tout ce temps, il me tient. Boit en moi. Prend tout ce que je donne et en exige plus.

Quand le dernier frisson s'estompe, je suis flasque dans ses bras. Désossée. Complètement défaite bien qu'il ne m'ait jamais touchée à cet endroit.

Il se retire de mon cou lentement, délibérément. Je sens sa langue passer sur la blessure — la scellant, la marquant comme sienne — et même ce doux contact me fait gémir.

— Magnifique, murmure-t-il contre ma gorge. Sa voix est brisée, rauque d'une faim à peine satisfaite. — Tu es absolument magnifique quand tu te laisses aller pour moi.

Mon visage brûle. Je peux sentir l'humidité qui trempe mes sous-vêtements, je peux sentir sa queue toujours dure contre moi. Est-ce que je viens vraiment de —

Puis quelque chose s'enclenche.

Comme une serrure qui tourne. Une porte qui s'ouvre. Une connexion qui se met en place avec une force physique qui nous fait haleter tous les deux.

Et il peut sentir ce que je ressens. Je le sais parce que son bras se resserre autour de ma taille, me tirant encore plus près, et quelque chose dans son expression change alors qu'il perçoit ma culpabilité

persistante, mon soulagement désespéré, ma confusion face à ce qui vient de se passer entre nous.

La connexion pulse avec sa pensée — un murmure dans un langage plus ancien que les mots :

Mienne.

Ce n'est pas une question. Ni un espoir.

Une revendication.



10

Le Lien

Luna

— Voilà, murmure-t-il contre ma gorge, ses lèvres effleurant les marques fraîches. — Connectés.

Connectés est loin de décrire la situation.

Il y a maintenant quelque chose de vivant dans ma poitrine. Sa présence — chaude, possessive et terriblement permanente — pulse au rythme de mon cœur. Je le sens comme je sens ma propre peau.

Je devrais le repousser. Exiger des réponses. Lui hurler dessus pour le truc de dingue qu'il vient de me faire.

Au lieu de ça, je suis toujours collée à lui, les mains agrippées à sa chemise, mon corps vibrant de répliques sismiques tandis que la honte me noue l'estomac.

J'ai joui sur la cuisse de Lucian Cross. Dans un couloir. Pendant que des gens hurlaient.

Reprends-toi, Luna.

Je force mes doigts à lâcher sa chemise. Je recule d'un pas. Son bras se resserre l'espace d'une fraction de seconde — enfoiré de possessif — avant qu'il ne me laisse partir.

— Ne dis rien. Ma voix sort plus assurée que je ne le suis. — Quelle que soit la remarque suffisante que tu t'apprêtais à faire, ne la fais pas.

Un sourire se dessine sur ses lèvres. — Je n'allais rien dire.

— Si, tu allais faire une remarque sur les bruits que j'ai faits.

— C'étaient des bruits remarquables.

— Je te déteste.

— Non, ce n'est pas vrai. Il sourit toujours, le salaud. — Je peux sentir exactement ce que tu ressens maintenant, tu te souviens ? Il n'y

a pas de haine là-dedans.

Merde. Merde. Le lien fonctionne dans les deux sens.

— Reste en dehors de mes émotions.

— Impossible, j'en ai peur. Mais j'essaierai de ne pas les commenter. Sa tête bascule, son regard s'aiguise. — Sauf pour dire… arrête de te punir. Tu as sauvé tout le monde. Le reste, c'est juste de la biologie.

— Juste de la biologie, je répète d'un ton neutre.

— Une ancienne magie vampirique conçue pour rendre l'alimentation agréable pour les deux parties. Tu ne pouvais pas plus y résister que tu ne pourrais résister à respirer. Son sourire devient malicieux. — Bien que j'admette que ta réaction particulière était… exceptionnelle.

— Je vais te tuer.

— Tu vas essayer. Il tend la main, trace le contour de ma mâchoire du bout d'un doigt. — J'attends ça avec impatience.

Des bruits de pas lourds résonnent dans le couloir. Rapides. Rageurs.

L'expression de Lucian vacille — quelque chose de complexe que je ne parviens pas encore à lire à travers le lien.

— Prépare-toi, murmure-t-il.

Knox déboule au coin du couloir en courant à toutes jambes.

Il s'arrête net dès qu'il nous voit. Les narines dilatées. Il analyse la scène — moi, le dos contre le mur, Lucian trop près, l'odeur indubitable de ce qui vient de se passer entre nous.

Le grognement qui lui échappe n'a rien d'humain.

— Vous l'avez mordue ?

— Elle était consentante. La voix de Lucian devient froide. Formelle. — Pendant une manifestation de type Code Noir, j'avais l'autorité d'urgence pour…

— J'emmerde votre autorité. Knox s'approche, et je vois qu'il lutte pour garder le contrôle. Les muscles tendus. La mâchoire si serrée que ça doit lui faire mal. — Vous n'aviez pas le droit de la revendiquer.

— J'en avais parfaitement le droit. Elle était en train de tuer des

gens. J'ai mis fin à cela.

— En la liant à vous ? En… La voix de Knox se brise. Elle se brise réellement. — Je peux sentir votre odeur sur elle. En elle. Vous…

— Arrêtez.

Ils se tournent tous les deux vers moi.

Je me décolle du mur, m'interposant entre eux. Mes jambes sont encore flagellantes. Je m'en fiche.

— Tous les deux. Arrêtez.

— Luna… Knox tend la main vers moi.

— Non. Je lève une main et il se fige comme si je l'avais frappé. — Je ne sais pas ce qui se passe ici, bordel. Je ne sais pas pourquoi vous agissez comme si j'étais un os que vous vous disputez. Mais ce n'est pas le cas. Je regarde Lucian, puis de nouveau Knox. — J'ai fait un choix. Lucian a proposé un moyen d'empêcher les gens d'être blessés, et je l'ai accepté. C'est tout.

— Tu ne comprends pas ce qu'un lien de sang signifie…

— Alors explique-le-moi. Plus tard. Quand vous ne serez pas sur le point de vous étriper dans un couloir.

La poitrine de Knox se soulève. Je vois le loup dans ses yeux, griffant pour prendre le dessus, et pendant un instant, je crois qu'il va se transformer malgré tout.

Puis quelque chose en lui… s'apaise. Pas calme — loin d'être calme — mais maîtrisé.

— Ce n'est pas fini, dit-il à Lucian.

— Je serais déçu si ça l'était.

Le regard de Knox croise à nouveau le mien. L'émotion brute qui s'y trouve me serre la poitrine — de la colère, oui, mais autre chose en dessous. Quelque chose qui ressemble à une perte.

— Il faut qu'on parle, dit-il doucement. — Juste nous deux. Bientôt.

Il a disparu avant que je puisse répondre, ses pas résonnant jusqu'à ce que le couloir retombe dans le silence.

Je laisse échapper un souffle que je ne savais pas que je retenais.

— Eh bien. La voix de Lucian est légère, amusée. — C'était

spectaculaire.

— Ça t'amuse.

— C'est toi qui m'amuses. Il se rapproche, et même après tout ça, mon corps réagit à sa proximité comme un traître. — Tu t'es interposée entre un loup-garou alpha et un vampire au milieu d'un conflit territorial. La plupart des humains se seraient recroquevillés de peur.

— Je ne suis pas comme la plupart des humains.

— Non. Ses yeux parcourent mon visage avec quelque chose qui pourrait être du respect. — Tu ne l'es pas.

Le lien pulse entre nous — chaud, étrange et irréversible.

Dans quel pétrin est-ce que je me suis fourrée ?

Kane s'approche avec deux secouristes. — Nous devons examiner Mlle Brooks pour un épuisement de pouvoir.

— Doucement. Lucian se déplace pour me blottir contre son flanc. — Le lien est frais. La séparation sera désagréable.

L'une des secouristes passe sur ma peau un objet qui émet un bourdonnement magique. Les motifs lumineux ne signifient rien pour moi. Tout commence à devenir flou sur les bords.

— Épuisement sévère, rapporte-t-elle. — Elle devrait être morte. Le lien est la seule chose qui la maintient stable.

— Réconfortant, j'arrive à articuler. Ma voix semble lointaine.

Le bras de Lucian se resserre. À travers le lien, je perçois quelque chose qui pourrait être de l'inquiétude. Ou de la possessivité. Difficile à dire avec lui.

— Elle a besoin de l'infirmerie…

— Le Sanctuaire, corrige Kane. — Protocoles d'isolement. Jusqu'à ce que nous soyons certains que cela ne se reproduira pas.

Mes jambes cèdent.

Lucian me rattrape avant que je ne touche le sol — vitesse vampirique, sans effort — et soudain je suis soulevée, bercée contre sa poitrine comme si je ne pesais rien.

— Je peux marcher, je mens.

— Tu arrives à peine à parler. Sa voix est douce. Presque tendre. — Arrête de te battre et laisse-toi reposer.

— Ne me dis pas ce que je dois faire.

Je sens son rire plus que je ne l'entends — une vibration à travers sa poitrine, à travers le lien.

— La voilà, murmure-t-il. — Mon petit cauchemar entêté.

L'obscurité m'engloutit avant que je puisse lui dire que je ne suis à lui en aucune façon.

Mais à travers le lien, juste avant que je ne m'évanouisse complètement, je sens sa réponse :

Si, tu l'es.



11

Un intérêt dangereux

Luna

La conscience me revient par bribes.

La pierre froide sous moi. Le bourdonnement électrique des barrières de confinement. Un froid qui s'insinue jusqu'à mes os — pas accidentel, mais intentionnel. Conçu pour vous mettre mal à l'aise. Pour vous rappeler que vous n'avez pas le contrôle ici.

Puis autre chose. Quelque chose de chaud qui se faufile dans ma poitrine, m'attirant vers une présence juste au-delà du verre.

Le lien. Lucian.

Mes yeux s'ouvrent en papillonnant.

Il est par terre, de l'autre côté de la barrière. Pas debout, pas menaçant — délibérément placé plus bas, pour paraître moins intimidant. Aussi près que le confinement le permet, l'épaule appuyée contre le verre, comme s'il était là depuis des heures.

C'est peut-être le cas.

D'anciennes protections gravées sur chaque surface pulsent d'une lumière blanc-bleu. Mon souffle forme un nuage de buée devant moi malgré le sweat à capuche que quelqu'un m'a enfilé. Chaque expiration me rappelle que je suis en cage.

— Tu es réveillée. Sa voix tranche le silence, sèche et froide. — Enfin. As-tu la moindre idée d'à quel point c'est ennuyeux de regarder quelqu'un dormir ?

Malgré tout — le froid, les protections, le fait que je sois piégée dans une prison magique — mes lèvres manquent de tressaillir.

— Désolée de t'avoir ennuyé.

— Tu devrais. J'ai dû annuler une séance de rumination très

importante. Mais il n'y a pas de véritable mordant dans sa voix.

Je m'assois lentement, testant mon corps. Tout me fait mal. Mon pouvoir semble vide, évidé, comme un muscle déchiré au-delà de ses limites.

— Depuis combien de temps ?

— Huit heures. C'est le petit matin. Il bouge contre le verre, m'observant de ses yeux rouge et or. — Avant que tu ne le demandes : tout le monde va bien. Quelques mauvais rêves, quelques maux de tête. Rien de permanent.

Le soulagement desserre quelque chose dans ma poitrine. — Je pensais que je leur avais vraiment fait du mal.

— Tu leur as fait peur. Ce n'est pas la même chose. Il penche légèrement la tête. — Tu as fait reculer la manifestation avant qu'elle ne cause de réels dégâts. Ce n'est pas rien, Luna.

— C'est toi qui l'as fait reculer. Moi, je n'ai fait que…

— Me donner un point d'ancrage. Il soutient mon regard à travers la barrière. — Le lien a fonctionné parce que tu l'as laissé faire. Ne minimise pas ça.

Je ne sais pas quoi dire. Alors je change de sujet.

— Qu'est-ce qui se passe maintenant ?

— Maintenant, tu restes confinée jusqu'à ce que ton pouvoir se stabilise. Ça ne devrait pas tarder, les protections s'estompent déjà. Il penche la tête, m'étudiant. — Et ensuite, tu seras sous la protection du Cercle d'Élite.

— Je n'ai pas besoin de…

— Ta manifestation a atteint un niveau qui aurait dû te laisser dans le coma pendant une semaine. Tu es sur pied après huit heures. Sa voix devient neutre. — Tu as besoin de protection. Mais je suis conscient que protection n'est pas synonyme de propriété. Quelque chose brille dans ses yeux. — Tu l'as assez clairement fait comprendre hier.

— Bien. Continue de t'en souvenir.

— J'ai une excellente mémoire. Sa bouche s'incurve. — Surtout

pour…

— Ne dis rien.

— J'allais dire « les boursières têtues ». Aie l'esprit un peu moins mal placé, Mlle Brooks.

— Bien sûr, c'est ça.

Les protections vacillent. S'estompent. La lumière blanc-bleu disparaît, et la barrière de verre se dissout comme de la brume.

Lucian est sur pied en un instant — vitesse de vampire — puis il me tend un sac en papier froissé comme si c'était une offrande de paix.

Je le fixe.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des croissants. Et du café, bien qu'il soit probablement froid maintenant. Il secoue légèrement le sac. — Ça fait six heures que je le tiens. J'ai une crampe au bras. Prends-le.

Quelque chose se fissure dans ma poitrine — pas de la douleur, mais quelque chose qui ressemble plus à un rire surpris. Le vampire le plus puissant de l'Académie de Silverveil, assis sur un sol de pierre froide pendant huit heures, agrippant un sac de boulangerie comme un petit ami inquiet.

— Tu m'as apporté le petit-déjeuner.

— Je t'ai apporté de quoi te sustenter. N'en fais pas une affaire romantique. Mais il y a quelque chose de presque penaud dans son expression. — Les croissants viennent du réfectoire. Faye a dit que c'étaient tes préférés.

— Tu as parlé à Faye ?

— Elle était inquiète. Je l'ai informée que tu étais stable. Elle m'a informé que si je te laissais te réveiller affamée, elle trouverait un moyen de me rendre l'existence désagréable. Il pousse de nouveau le sac vers moi. — Et je la crois.

Je prends le sac. Les croissants à l'intérieur sont légèrement écrasés, le café au mieux tiède. C'est probablement la chose la plus attentionnée que quelqu'un ait faite pour moi depuis des années.

— Merci. Les mots sortent plus doucement que je ne le voulais.

Quelque chose traverse son visage — de la surprise, peut-être, face à une gratitude sincère. Puis il l'efface.

— Ne me remercie pas tout de suite. Tu dois encore retourner à ton dortoir, et tes jambes ne vont pas être très stables. Il me tend la main. — Puis-je ?

Je la prends.

Il me relève lentement, avec précaution, et ne me lâche pas quand mes genoux vacillent. Son autre main se pose sur ma taille — pour me stabiliser, pas pour m'agripper. Il y a une différence, et il semble le savoir.

— Je peux marcher, dis-je, bien que je ne sois pas tout à fait sûre que ce soit vrai.

— Tu peux essayer. Il garde son bras autour de moi tandis que nous nous dirigeons vers la porte. — Je te rattraperai quand tu tomberas.

— Romantique.

— Pratique. Mais il sourit presque. — Bois ton café froid. Ça aidera.

Le trajet jusqu'à mon dortoir prend plus de temps qu'il ne le devrait. Mes jambes menacent de lâcher à tout moment, et Lucian ajuste son rythme sans un mot, me laissant m'appuyer sur lui plus que je ne voudrais l'admettre.

Je sirote le café tiède. Il est horrible. Je le bois quand même.

— Les croissants sont bons, je lance, car le silence commence à peser.

— Je transmettrai tes compliments au personnel du réfectoire.

— Fais donc.

Les couloirs commencent à se remplir du trafic matinal — des étudiants se dirigeant vers le petit-déjeuner, comparant leurs emplois du temps, vivant leur vie normale. Quelques-uns jettent un coup d'œil dans notre direction, leurs yeux s'attardant sur le bras de Lucian autour de ma taille, sur les marques visibles sur mon cou.

J'attends qu'il dise quelque chose de suffisant. Qu'il se pavane de se faire voir par tout le monde.

Il ne le fait pas. Il continue simplement à marcher, d'un pas régulier

et sans hâte, comme s'il se fichait de l'attention.

Peut-être que les croissants l'ont adouci. Ou peut-être qu'il est simplement trop fatigué pour être insupportable.

Quand nous arrivons à la porte de ma chambre, il ne me plaque pas contre elle comme je m'y attendais à moitié. Il s'arrête simplement, laissant son bras tomber de ma taille, me donnant l'espace de me tenir debout toute seule.

J'y parviens. À peine.

— Est-ce que ça ira ? Sa voix est neutre, mais ses yeux sont attentifs.

— Je survivrai. Je survis toujours.

— Je sais. Il s'interrompt, et quelque chose change dans son expression. — Les marques disparaîtront dans quelques jours. Ou tu peux les couvrir avec du maquillage si tu préfères.

Je cligne des yeux. Ça… ce n'est pas ce que je m'attendais à ce qu'il dise.

— Vraiment ?

— Ce n'est pas une marque au fer rouge, Luna. C'est une protection. Sa mâchoire se crispe légèrement. — Je préférerais que tu ne les caches pas, mais c'est ton choix. Ton corps.

Ton corps. Venant du vampire qui m'a fait jouir sur sa cuisse dans un couloir, c'est presque un progrès.

Mais il le pense. Je vois qu'il le pense.

— Je vais y réfléchir, dis-je.

— C'est tout ce que je demande. Il soutient mon regard, et pendant un instant, aucun de nous ne parle. Puis sa bouche s'incurve légèrement. — Enfin. Ça et une autre chose.

— Quoi ?

— Arrête de me regarder comme si j'allais t'attaquer. Il penche la tête. — Je suis territorial, pas sauvage. J'ai du self-control.

— Vraiment ?

— Plus que tu ne le penses. Le sourire s'adoucit légèrement. — Je ne prendrai jamais rien que tu n'offres pas, Luna. Mais je ne prétendrai pas que je ne veux pas que tu offres.

Une bouffée de chaleur me monte au cou. Je l'ignore.

— Tu es impossible.

— Je suis patient. Il recule, les mains dans les poches. — Il y a une différence.

— Vraiment ?

— Je suppose que tu le découvriras. Ses yeux parcourent mon visage — pas possessifs cette fois, juste… pensifs. — Repose-toi, Luna. Tu l'as bien mérité.

Il se tourne pour partir.

— Lucian.

Il s'arrête et se retourne.

— Le lien, dis-je. — Cette connexion. Peu importe ce que c'est entre nous. Je me force à soutenir son regard. — Ça ne veut pas dire que tu me possèdes. Ça ne veut pas dire que je suis à toi juste parce que ta magie du sang le dit.

— Je sais.

— Vraiment ? Parce que chaque fois que tu me touches, chaque fois que tu me regardes comme ça, j'ai l'impression que tu as déjà décidé de la fin de l'histoire.

Il reste silencieux un long moment.

— Je n'ai rien décidé, dit-il finalement. — Mais je ne prétendrai pas que je ne désire pas certaines choses, Luna. Je ne prétendrai pas que ce lien ne me donne pas envie de te garder près de moi, de te protéger, de m'assurer que plus rien ne te blessera jamais. Sa voix baisse. — Ce n'est pas de la possession. C'est de l'instinct. Et j'apprends à le gérer, tout comme tu apprends à gérer ton pouvoir.

C'est la chose la plus honnête qu'il m'ait dite.

— Alors continue d'apprendre, dis-je. — Et arrête d'agir comme si c'était une affaire conclue. Tu veux que ce lien signifie vraiment quelque chose ? Prouve-le-moi. Ne t'attends pas à ce que je rentre dans le rang juste parce que ton sang est dans mes veines.

Le silence s'étire entre nous.

Puis sa bouche s'incurve — lentement, d'un air surpris, presque ravi.

— Marché conclu. Il incline la tête, avec quelque chose qui ressemble à du respect dans les yeux. — Je peux faire ça, Luna. Mais ne t'attends pas à ce que je sois subtil.

Ce n'est pas une menace. C'est une promesse.

Et d'une certaine manière, c'est encore plus terrifiant.

— Repose-toi, dit-il à nouveau, plus doucement cette fois. — Je viendrai voir comment tu vas plus tard.

— Frappe avant d'entrer.

— Évidemment. Il s'éloigne déjà. — Je suis territorial, pas barbare.

Puis il a disparu. La vitesse de vampire l'emporte au coin du couloir avant que je puisse répondre.

Je m'appuie contre ma porte, le sac de croissants serré contre ma poitrine, et j'expire un souffle que je n'avais pas réalisé que je retenais.

Je pousse la porte de ma chambre pour trouver Faye assise dans son lit, les yeux écarquillés.

— Luna ! Oh mon dieu, est-ce que ça va ? Tout le monde n'arrête pas de parler de… Elle s'interrompt. Se fige complètement. Son regard se fixe sur ma gorge.

— Est-ce que c'est… Elle n'arrive pas à finir sa phrase.

— Des marques de revendication de vampire. Je me dirige vers mon lit et m'assois lourdement, jetant le sac de croissants froissé sur ma table de chevet. — La matinée a été mouvementée.

— Putain de merde. Elle se lève de son lit en se dépêchant et s'arrête à quelques pas. — Luna. Est-ce qu'il t'a forcée ?

— Non. Je croise son regard pour qu'elle voie que je suis sincère. — La manifestation était hors de contrôle. Il a proposé un moyen de l'arrêter. J'ai choisi de le laisser faire.

— Tu as choisi des marques de revendication de vampire ?

— J'ai choisi d'arrêter de faire du mal aux gens. Je hausse les épaules. — Les marques faisaient partie du marché.

Elle digère l'information, s'approchant lentement. — Je peux… ?

Je hoche la tête.

Ses doigts effleurent doucement les marques. Elles sont fraîches au

toucher, légèrement en relief, faiblement luminescentes dans la lumière du matin.

— Elles sont magnifiques, souffle-t-elle. — D'une manière vraiment terrifiante. Ses yeux se rivent aux miens. — Mais tu sais ce que ça signifie, n'est-ce pas ? Tous les êtres surnaturels de cette académie vont les voir et penser que tu es à lui.

— Je sais.

— Et ? Est-ce que le vampire qui t'a marquée sait que tu n'es pas vraiment à lui ?

— On en a discuté. Je m'appuie sur mes mains. — À plusieurs reprises.

— Et ?

— Et il apprend. Ma bouche tressaille. — Lentement.

Faye me fixe un long moment, puis laisse échapper un rire incrédule. — Tu es étrangement calme à ce sujet.

— Je suis trop fatiguée pour paniquer. Je me laisse tomber sur le lit, fixant le plafond. — Redemande-moi après que j'aurai dormi.

Elle grimpe sur son propre lit, repliant ses jambes sous elle. — D'accord, mais on peut parler d'une chose ?

— Est-ce que j'ai le choix ?

— Non. Elle sourit, puis redevient sérieuse. — La morsure. Qu'est-ce que tu as ressenti ?

J'envisage de dévier. De mentir. Mais Faye n'a été qu'honnête avec moi depuis mon arrivée.

— C'était bon, dis-je sèchement. — Vraiment bon. Gênant, même. Je garde les yeux fixés au plafond. — Et je ne sais pas si c'était réel ou si c'était la magie du vampire qui me faisait ressentir des choses.

— C'est normal, tu sais. Les morsures de vampire sont conçues pour…

— Je sais. Il m'a expliqué. Magie ancienne, alimentation plaisante, biologie. Je fais un geste de la main. — Ça ne change rien au fait que je ne sais pas ce qui vient de moi et ce qui vient du lien.

Faye reste silencieuse un moment. — Est-ce que ça a de

l'importance ?

— Oui. Je me redresse pour la regarder dans les yeux. — Parce que si ce n'est que de la magie, alors je ne choisis pas. Et j'en ai fini de laisser les autres — ou d'autres choses — faire mes choix à ma place.

— Alors ne choisis pas tout de suite. Elle hausse les épaules. — Tu es épuisée, tu es liée à un vampire, et le loup de Knox Sterling perd la tête pour toi. Tu as le droit de juste… ne pas savoir certaines choses pendant un moment.

— Je déteste ne pas savoir les choses.

— Je sais. C'est l'une de tes nombreuses qualités charmantes. Elle me lance un oreiller. — Va dormir, Luna. La crise existentielle sera toujours là à ton réveil.

J'attrape l'oreiller, souriant presque.

Amis. Le mot s'installe dans ma poitrine, chaud et inconnu. Je ne suis pas sûre d'en avoir eu depuis longtemps.

Je me rallonge, laissant enfin l'épuisement m'emporter. À travers le lien, la présence de Lucian bourdonne quelque part au loin — vigilante, en attente.

J'imagine repousser cette suffisance. Construire un mur entre nous. Lui claquer une porte à sa gueule parfaite.

Le lien vibre de ce qui semble être de l'amusement.

Salaud.

Demain, je m'occuperai de Kane. J'affronterai les conséquences de la manifestation. Je découvrirai ce qui se passe avec Knox Sterling.

Mais pour l'instant, je suis Luna Brooks. J'ai survécu à ma première vraie manifestation. Je suis liée par le sang à un vampire qui est trop suffisant pour son propre bien.

Et je suis toujours debout.

Ça doit bien compter pour quelque chose.



12

Premier Sang

Luna

Le sommeil m'emporte comme un courant d'arrachement.

Pas de rêves. Pas de cauchemars. Juste le néant — profond, sombre et désespérément nécessaire. Mon corps qui finit par abandonner la lutte et s'éteint complètement.

Quand je refais surface, la lumière n'est pas la bonne.

Je cligne des yeux en fixant le plafond, désorientée. La pièce est sombre, mais ce n'est pas le doux gris du petit matin. C'est une lumière dorée. Chaude. Le genre de lumière qui traverse les fenêtres en fin d'après-midi.

J'attrape mon téléphone sur la table de chevet. 17 h 47.

J'ai dormi toute la journée.

Le lit de Faye est vide, fait au carré. Une note est posée sur ma table de chevet, écrite de sa main aux grandes boucles :

J'ai dit aux profs que tu te remettais d'un épuisement magique. Le bureau de Kane a dit pas de convocation aujourd'hui — repose-toi bien. Je t'apporterai à dîner si tu es encore morte à 19 heures.

P.S. Quelqu'un a laissé un truc devant notre porte. Je ne l'ai pas ouvert. De rien.

Je m'assois lentement, testant mon corps. Toujours endolorie, mais l'épuisement profond qui me rongeait s'est estompé pour devenir quelque chose de gérable. Le lien vibre doucement dans ma poitrine — la présence de Lucian est distante mais constante, sans insistance.

Quelque chose devant la porte.

Je passe les jambes par-dessus le lit, traverse le sol froid à pas feutrés et entrouvre la porte.

Une boîte est posée sur le seuil. Du carton ordinaire, pas de mot. Je jette un œil dans le couloir — vide — puis je la rentre.

À l'intérieur, il y a de la nourriture. De la cafétéria, clairement — un petit pain, du fromage, un fruit, et ce qui ressemble à des restes de pâtes dans un petit récipient. Rien d'extraordinaire.

Mais tout a été arrangé en forme de cœur.

Un cœur désordonné, un peu de travers, manifestement tenté par quelqu'un qui n'a jamais fait de cœur de sa vie.

Je le fixe.

Quelque chose de chaud et d'horrifié fleurit simultanément dans ma poitrine. C'est mignon. C'est aussi profondément embarrassant. Je peux imaginer Lucian, debout à la cafétéria, volant de la nourriture, l'arrangeant avec une concentration intense et un talent artistique absolument nul.

Le lien palpite d'une chose qui ressemble étrangement à de la suffisance.

— Tu es ridicule, je marmonne pour moi-même.

La suffisance s'intensifie.

Je mange quand même les pâtes. Elles sont froides, un peu figées, et ça m'énerve de voir à quel point je ne les déteste pas.

Le petit pain a vaguement la forme d'un croissant de lune. Probablement accidentel. Probablement.

Le temps que je finisse, le ciel dehors est devenu noir. Je devrais prendre une douche. Prendre des nouvelles de Faye. Comprendre ce que j'ai manqué aujourd'hui.

Au lieu de ça, j'attrape le manuel que Faye a laissé sur mon bureau — *Fondamentaux de la Théorie Magique* — et je l'ouvre. Si je veux survivre dans cet endroit, je dois comprendre ce que je suis, putain. Quelle est la nature de mon pouvoir. Pourquoi il fait ce qu'il fait.

Les mots se brouillent presque aussitôt.

La manifestation se produit lorsque l'énergie magique latente atteint un seuil critique… la canalisation requiert une direction consciente de l'intention… les déclencheurs émotionnels peuvent déstabiliser les

mécanismes de contrôle…

Je lis trois fois le même paragraphe sans rien en retenir.

Mes yeux ne cessent de se fermer. Le manuel pèse une tonne dans mes mains. Chaque fois que je cligne des yeux, il me faut plus de temps pour les rouvrir.

Juste les reposer une seconde.

Le livre glisse de mes doigts. Je ne me souviens pas de m'être allongée, mais soudain, ma joue est pressée contre l'oreiller, les draps sont doux et chauds, et je sombre —

Je me réveille en sursaut. On frappe à la porte.

Des coups doux mais insistants. Pas le tapotement joyeux de Faye.

La pièce est toujours sombre. Je cherche mon téléphone à tâtons — 4 h 07.

Mais qui, putain —

On continue de frapper.

Je m'extirpe du lit, encore à moitié endormie, et j'ouvre la porte.

Knox Sterling se tient dans le couloir.

Il a une mine affreuse. Des cernes sous les yeux, les cheveux en bataille, rien de son assurance arrogante habituelle. Juste de l'épuisement et quelque chose de brut en dessous.

— Il faut qu'on parle, dit-il.

— Il est quatre heures du matin.

— Je sais.

— Je dormais.

— Je sais. Il ne bouge pas. — S'il te plaît, Luna.

Le « s'il te plaît » me fige. Knox Sterling ne dit pas « s'il te plaît ».

Je l'étudie un instant. Derrière moi, la respiration de Faye reste lente et régulière.

— Très bien. Je prends mon sweat à capuche, enfile mes bottes. — Tu as intérêt à ce que ça en vaille la peine.

Nous traversons les couloirs de l'aube en silence. Le château semble différent à cette heure — plus vide, plus ancien. Tous mes instincts de survie me hurlent que c'est stupide. Ne pas suivre d'hommes dans des

endroits isolés.

Mais je continue de marcher.

Knox s'arrête devant une arche que j'aurais complètement manquée. Il me fait signe de passer la première.

— Je ne vais pas te faire de mal, dit-il doucement. — Je le jure sur ma meute.

Je franchis le passage.

Et je m'arrête net.

Des fleurs qui s'épanouissent avec une lumière bien réelle. Argentées et dorées, elles pulsent comme des battements de cœur. Des constellations qui poussent sur la pierre sombre.

— Le Jardin des Étoiles, dit Knox derrière moi. — Seules certaines lignées peuvent le trouver. La royauté fae obscure.

Les fleurs les plus proches de moi s'illuminent plus vivement. En réaction.

— Elles te reconnaissent, dit-il, la voix rauque. — Ta lignée.

Je me tourne pour lui faire face. — Pourquoi m'amener ici ?

— Parce que j'avais besoin que tu voies que tu as ta place ici. Il déglutit. — Même si j'étais trop stupide pour le voir moi-même.

Un banc de pierre se trouve au centre. Je m'assois parce que mes jambes tremblent. Knox ne le fait pas. Il fait les cent pas comme un loup en cage.

— Je ne sais pas comment faire ça, dit-il enfin.

— Faire quoi ?

— M'excuser. Le mot semble lui être arraché. — Je n'ai jamais eu à le faire. Pas comme ça.

— Alors ne le fais pas.

Il s'arrête de faire les cent pas. — Quoi ?

— Je n'ai pas besoin de jolies paroles dans un jardin magique, Knox. Je garde ma voix neutre. — J'ai besoin que tu ne sois pas un connard. C'est tout.

Quelque chose vacille sur son visage. — Ce n'est pas si simple.

— Si, ça l'est.

— Non. Il se rapproche, s'arrêtant à quelques pas. — Tu ne comprends pas ce qui s'est passé. Mon loup t'a reconnue dès le premier instant. M'a dit que tu étais importante. Que je devais te protéger.

— Et à la place, tu m'as traitée de pathétique devant tout le monde.

Il tressaille. — Oui.

— Tu t'es assuré que je sache à quel point j'étais en dessous de toi.

— Oui.

— Donc, ton loup te disait une chose et tu as fait le contraire. J'incline la tête. — Pourquoi ?

— Parce que… Il s'interrompt. Passe une main dans ses cheveux. — À cause de l'endroit où tu travaillais. La bourse. Mon père a passé toute ma vie à dire que la lignée et le statut étaient tout. Et tu étais là, sentant la vieille magie, comme quelque chose de précieux, et je ne pouvais pas…

— Ne pouvais pas quoi ? Être décent ?

— Ne pouvais pas admettre qu'il avait tort. Sa voix se brise. — Si mon loup avait raison à ton sujet, alors tout ce en quoi je croyais était des conneries. Toute ma vie. Chaque jugement que j'ai jamais porté.

Les fleurs s'assombrissent légèrement autour de nous.

— Alors tu m'as traitée comme de la merde parce que c'était plus facile que de remettre en question la vision du monde de papa.

Il ferme les yeux. — Oui.

— C'est pathétique.

— Je sais.

— Je ne suis pas là pour que tu te sentes mieux.

— Je sais. Il ouvre les yeux. — Je ne te le demande pas.

— Alors qu'est-ce que tu demandes ?

Il reste silencieux un long moment. Puis il bouge — pas pour faire les cent pas cette fois, mais de manière délibérée. Il tombe à genoux devant le banc.

Mon souffle se coupe malgré moi.

— Je demande une chance. Ses yeux, ambrés et bruts, trouvent les

miens. — De prouver que je peux être différent. De te le montrer par des actes, pas des mots. Je sais que je ne la mérite pas. Je sais que tu n'as aucune raison de me faire confiance.

— En effet.

— Je sais. Il ne détourne pas le regard. — Mais je te le demande quand même.

Le jardin pulse autour de nous. Argent et or.

Je pourrais le détruire maintenant. Il m'a tendu le couteau — tout ce que j'ai à faire, c'est le tourner. Lui dire non. Lui dire d'aller en enfer. Le regarder se briser.

Une partie de moi en a envie.

Mais une autre partie — celle qui est épuisée, seule et tellement putain de fatiguée de se battre contre tout le monde — cette partie voit quelque chose sur son visage. Quelque chose de vrai.

— Relève-toi, je dis.

Il ne bouge pas. — Luna…

— J'ai dit relève-toi. Je me lève, et il se relève avec moi. — Je ne vais pas m'agenouiller ici dans un jardin magique pour t'absoudre de ta culpabilité. Ça ne marche pas comme ça.

— Je sais.

— Vraiment ? Parce que là, tout de suite, j'ai l'impression que tu m'as traînée ici à quatre heures du matin pour que tu puisses te sentir mieux d'être une sale personne.

Il tressaille de nouveau. Bien.

— Je ne voulais pas… Il s'interrompt. Prend une inspiration. — Peut-être. En partie. Mais j'avais aussi besoin que tu voies cet endroit. Que tu saches que tu as ta place ici. Que l'académie, les lignées, tout ça — tu en fais partie. Que les gens comme moi l'acceptent ou non.

— Les gens comme toi.

— Les connards. Sa bouche se tord. — Les lâches. Choisis ce que tu préfères.

L'honnêteté me surprend.

— Tu veux une chance, je dis lentement. — De prouver que tu es

différent.

— Oui.

— Et à quoi ça ressemble ? Tu me suis partout en étant gentil ? Tu portes mes livres ? Tu grognes sur quiconque m'insulte ?

— Si c'est ce qu'il faut.

— Ce n'est pas ce que je veux.

Il s'immobilise. — Qu'est-ce que tu veux ?

J'y réfléchis. Vraiment.

— Je veux que tu me traites comme une personne, je dis finalement. — Pas comme un cas de charité. Pas comme un trophée. Pas comme ce que ton loup pense que je suis. Juste une personne qui essaie de comprendre ce qu'elle fout dans un endroit comme celui-ci.

— Je peux le faire.

— On verra bien.

Il hoche lentement la tête. Quelque chose s'installe dans son expression — pas du soulagement, exactement. Plutôt de l'acceptation. Comme s'il comprenait que la route à venir est longue et qu'il est prêt à l'emprunter.

— Viens. Je me dirige vers l'arche. — Je meurs de froid et je veux retourner au lit.

— Luna.

Je m'arrête. Me retourne.

Il se tient dans la lumière des étoiles, les fleurs pulsant autour de lui, ne ressemblant en rien à l'alpha arrogant qui a fait de mes premiers jours ici un enfer.

— Merci, dit-il. — De m'avoir écouté.

— Ne me remercie pas encore. Je soutiens son regard. — Tu n'as encore rien prouvé.

— Je le ferai.

— On verra bien, je répète.

Mais quelque chose dans son expression me fait presque y croire.

Nous retournons en silence dans les couloirs sombres. À l'aile des dortoirs, il s'arrête.

— On se voit demain, dit-il. — Au bureau de Kane.

— J'ai hâte.

Sa bouche s'étire. Presque un sourire. — Menteuse.

— Bonne nuit, Knox.

— Bonne nuit, Luna.

Je me glisse dans ma chambre, j'enlève mes bottes et mon sweat, et je me glisse sous les couvertures.

— Tu ne l'as pas tué, marmonne Faye depuis son lit.

— Pas ce soir.

— Il s'est bien humilié ?

Je pense à Knox à genoux. À la fêlure dans sa voix. À la façon dont les fleurs ont réagi à nous deux.

— C'était… quelque chose.

— C'est précis.

— Rendors-toi, Faye.

Elle renifle mais ne discute pas.

Je ferme les yeux. Le lien vibre doucement — la présence de Lucian, lointaine mais consciente. Comme s'il savait que quelque chose s'est passé mais qu'il choisit de ne pas insister.

Demain, je m'occuperai de Kane. Des conséquences. De deux mâles surnaturels qui semblent tous les deux penser qu'ils ont une sorte de droit sur moi.

Mais pour l'instant, je suis juste fatiguée.

Je m'occuperai du reste plus tard.



13

Représailles

Luna

Le bureau de Kane était exactement aussi amusant que prévu. Deux heures de questions sur la manifestation, des avertissements formels sur la « maîtrise des signatures magiques anormales », de la paperasse à laquelle je ne comprenais presque rien. Le temps qu'il me congédie, j'avais la tête qui me battait et ma patience était à bout.

Maintenant, je marche dans des couloirs qui me semblent enfin familiers, en essayant de ne pas penser à Knox, à genoux dans le Jardin Stellaire.

J'essaie, sans succès.

Quand j'arrive à la salle de cours de Théorie Avancée de l'Illusion du professeur Nightshade, j'ai déjà dix minutes de retard.

Je ne comprends toujours pas pourquoi on m'a placée ici. Lorsque j'ai posé la question pendant l'interminable séance de paperasse de Kane, il a balayé ma question d'un revers de la main — quelque chose à propos de la signature de mon pouvoir qui correspondait à des niveaux avancés, même si ma maîtrise était inexistante.

— Nous plaçons les étudiants en fonction de leur capacité brute, pas de leur formation, avait-il dit sèchement. Vous rattraperez votre retard ou vous échouerez. Dans un cas comme dans l'autre, nous saurons de quoi vous êtes capable.

Inspirant.

La porte grince alors que je me glisse à l'intérieur. Quinze paires d'yeux me suivent tandis que je me dépêche vers une place vide au fond.

La salle est plus petite que la plupart des autres — circulaire, avec

de hautes fenêtres cintrées filtrant une étrange lumière aux teintes violettes. Ce qui signifie qu'il n'y a absolument nulle part où se cacher quand on est en train de se planter en beauté.

Et à en juger par les délicats papillons qui dansent déjà au-dessus des pupitres de mes camarades — chatoyants, translucides, vraiment magnifiques — je suis sur le point de me planter en beauté.

— Mademoiselle Brooks. La voix du professeur Nightshade traverse la pièce. Quelle générosité de votre part de vous joindre à nous.

Elle est grande, aux traits anguleux, avec des cheveux argentés coupés très courts et des yeux qui ne ratent rien.

— Désolée, Professeur. Le bureau de Kane, ça a duré plus longtemps que prévu.

— Je suis au courant. Elle fait un geste vers l'air vide au-dessus de mon pupitre. Nous nous entraînons aux illusions de manifestation prolongée. Quelque chose de simple — un animal, une fleur. Essayez de suivre.

Quelque chose de simple. Bien sûr.

Je me glisse sur ma chaise. La fille à côté de moi — cheveux sombres, oreilles pointues, une expression de dédain poli — s'écarte légèrement.

Autour de moi, des papillons voltigent. Un renard de lumière dorée s'enroule autour du bras d'un étudiant. Quelqu'un au premier rang a conjuré un oiseau qui chante réellement.

Je n'ai aucune idée de ce que je fais.

Je ferme les yeux. J'essaie de visualiser un papillon. Des ailes délicates. Un mouvement doux. La lumière qui filtre à travers.

Rien ne se passe.

J'essaie à nouveau. Je me concentre plus fort.

Mon pouvoir s'éveille — ce scintillement argenté familier. Mais au lieu d'un papillon, ce qui se forme au-dessus de mon pupitre est difforme.

Sombre. Déchiqueté. Moins un papillon qu'une ombre avec des dents.

Il reste suspendu une demi-seconde avant de se dissoudre en fumée.

La fille à côté de moi émet un petit son de dégoût.

— Intéressant, dit le professeur Nightshade, soudain à côté de mon bureau. Je ne l'ai pas entendue bouger. Votre pouvoir se tourne par défaut vers des constructions de peur. Essayez encore — concentrez-vous sur quelque chose de plus léger.

J'essaie encore. Cette fois, j'imagine une fleur. Quelque chose de simple. Une marguerite, peut-être.

Ce qui se forme a techniquement la forme d'une fleur. Mais les pétales sont noirs, bordés d'argent, et ils bougent comme s'ils respiraient.

— Moins sinistre, Mademoiselle Brooks. Les illusions doivent être plaisantes.

— J'essaie.

— Essayez plus fort.

Facile à dire pour elle. Elle est probablement sortie du ventre de sa mère en conjurant des papillons parfaits.

Je passe les vingt minutes suivantes à échouer. Un oiseau avec trop d'yeux. Un chat qui a l'air de vouloir dévorer des âmes. Un papillon qui laisse une traînée d'ombre au lieu de lumière.

Chaque tentative attire plus d'attention. Les étudiants se retournent vers moi en chuchotant. La fille à côté de moi a déplacé sa chaise aussi loin que possible sans pour autant changer de bureau.

— Peut-être, dit Nightshade, sa voix trahissant une pointe d'impatience, devriez-vous vous contenter d'observer pour le moment. Regardez comment les autres maintiennent l'équilibre entre substance et suggestion.

Génial. Mise sur la touche dans un cours où je ne devrais même pas être.

J'observe. Les autres étudiants donnent l'impression que c'est facile — papillons, oiseaux et fleurs apparaissant avec une précision délicate, planant gracieusement, se dissolvant sur commande. De la lumière, de la couleur et de la beauté.

Rien de ce que je crée ne ressemble à ça.

— Maintenant, s'adresse Nightshade à la classe, nous allons pratiquer l'interaction. Vos illusions doivent réagir les unes aux autres sans se déstabiliser. Un chaos contrôlé, si vous voulez.

Les étudiants envoient leurs illusions dériver vers le centre de la pièce. Les papillons dansent les uns autour des autres. Le renard doré poursuit l'oiseau chanteur. C'est en fait assez beau.

— Mademoiselle Brooks. La voix de Nightshade est cassante. Essayez une fois de plus. Quelque chose de petit.

Je n'en ai pas envie. Tout mon instinct me dit que c'est une mauvaise idée.

Mais tout le monde me regarde. Et j'en ai assez d'être le désastre ambulant.

Je ferme les yeux. Je puise dans ma magie. J'imagine le plus petit, le plus inoffensif des papillons que je puisse concevoir.

Mon pouvoir répond. Impatient. Trop impatient.

Quelque chose prend forme au-dessus de ma paume — non pas une projection délicate, mais quelque chose qui a du poids dès le premier instant. Les ailes qui devraient être translucides sont solides, leurs écailles captant la lumière avec un chatoiement métallique.

— Mademoiselle Brooks. La voix de Nightshade se fait plus tranchante. Arrêtez. Annulez-la maintenant.

J'essaie. C'est comme essayer de faire rentrer une rivière dans son lit.

Le papillon bat de ses ailes bien réelles. Crée une brise bien réelle. Il décolle de ma main et commence à tournoyer au-dessus de mon espace de travail.

La fille à côté de moi se lève précipitamment de sa chaise.

— Mademoiselle Brooks…

— Je ne peux pas. Ma voix sort, sans expression. Je ne sais pas comment faire.

Le papillon vole vers le centre de la pièce, là où les illusions de tous les autres dansent encore.

Il en touche une. Une délicate projection diaphane appartenant à un garçon près du premier rang.

Son papillon change.

Ses ailes s'épaississent. Son corps prend du poids. Ses antennes commencent à frétiller.

— Qu'est-ce que… Il fixe ses mains. Professeur, le mien fait quelque chose de bizarre.

Puis une autre illusion change. Et une autre.

Ma magie se propage. Elle contamine tout. Elle transforme leurs projections inoffensives en quelque chose de réel.

— Reculez tous, ordonne Nightshade. Maintenant.

Mais il est trop tard. En quelques secondes, quinze papillons qui devraient être faits de lumière et de suggestion deviennent soudainement, incroyablement, de véritables insectes. Volant de manière erratique. Se cognant contre les fenêtres. Atterrissant sur les bureaux avec un poids audible.

Une fille crie alors que l'un d'eux s'emmêle dans ses cheveux.

Mon papillon — l'original — se multiplie. Un devient trois. Trois deviennent une douzaine.

— Je suis désolée, j'arrive à dire. Je ne sais pas comment l'arrêter…

— Assez. La voix de Nightshade retentit, nette comme de la glace qui se brise.

Sa magie éclate — tranchante et absolue. Elle se propage dans la pièce comme un filet, attrapant chaque papillon, chaque manifestation, chaque trace de mon pouvoir incontrôlé.

Ils se dissolvent instantanément.

Silence.

Puis le chaos — les étudiants attrapent leurs affaires, se bousculent vers la porte, leurs voix s'élevant dans la panique et l'indignation.

— Le cours est terminé, dit Nightshade, sa voix perçant le bruit. Mademoiselle Brooks, restez.

La pièce se vide rapidement. Les étudiants attrapent leurs sacs, se bousculent, se regroupent dans l'embrasure de la porte pour chuchoter

avant de se déverser dans le couloir. Quelques-uns se retournent vers moi — curiosité, peur, satisfaction face au désastre d'un autre. L'habituel.

La fille qui était assise à côté de moi est déjà partie.

Quand la porte se ferme enfin, il ne reste que Nightshade et moi.

Elle me regarde longuement. Puis elle s'assoit sur le bord de son bureau.

— Savez-vous ce que vous venez de faire ?

— J'ai mis le bazar.

— Vous avez transformé des illusions en réalité. Sa voix est calme, mais ses yeux sont vigilants. Pas seulement les vôtres — celles de tout le monde. Votre pouvoir s'est étendu et a changé les leurs.

— Je ne voulais pas.

— Je sais. Elle reste silencieuse un moment. Vos illusions n'échouent pas, Mademoiselle Brooks. Elles sont trop avancées. Vous ne créez pas des images — vous créez des échos de la réalité.

— Je ne sais pas ce que ça veut dire.

— Ça veut dire que votre magie ne crée pas des choses qui ont l'air réelles. Elle crée des choses qui sont réelles, même si c'est temporaire. Elle m'étudie. C'est rare. Très rare. Et très dangereux.

J'attends.

— Faites attention à qui sait ce que vous pouvez faire. Sa voix baisse légèrement. Tout le monde ne réagira pas bien en découvrant que ce genre de pouvoir existe.

— C'est un avertissement ?

— C'est un conseil. Elle se lève, passant derrière son bureau. Vous pouvez y aller. Et Mademoiselle Brooks ? Si Seraphina Nightborne vous interroge sur vos capacités… soyez prudente dans ce que vous révélez.

Je pars avec plus de questions que de réponses.

Ce qui semble être un thème récurrent par ici.

Perdue dans mes pensées, je manque de voir la foule autour de mon casier. Les partisans de Seraphina se dispersent en me voyant,

gloussant.

Mon casier est couvert de photos. Des dizaines. Toutes de moi au Silver Veil — hauts à paillettes, jupes courtes, servant des verres avec ce faux sourire étudié.

Au centre, une note d'une écriture élégante : « Opportunité éducative. Silverwood Hall 3C. 12 h 30. Ne sois pas en retard. -S »

Des étudiants s'arrêtent. Me dévisagent. Sortent leurs téléphones. « C'est vraiment elle ? » « Du Silver Veil ? » « Je me demande ce qu'elle a fait pour mériter cette bourse. »

J'arrache les photos. Ça n'aide pas. Le mal est fait.

— Eh bien, ça manque d'originalité.

La voix vient de nulle part — amusée, masculine, juste à côté de mon oreille. Quand je me retourne, le couloir est vide.

— Nightborne fait le même coup depuis des années. On pourrait croire qu'elle développerait un peu de créativité.

Un scintillement perturbe l'air. Puis il est là.

Un instant, il n'y a rien, l'instant d'après, un garçon est appuyé contre le casier à côté du mien comme s'il avait été là depuis toujours. Grand. Des cheveux sombres qui semblent délibérément négligés. Des yeux comme du mercure liquide — un argent qui change quand il bouge.

L'uniforme du Cercle d'Élite, porté comme s'il avait oublié qu'il le portait.

— Salut, princesse. Il penche la tête, m'étudiant. Il t'a fallu du temps pour devenir intéressante.

Ma magie s'embrase. Les photos déchirées s'enflamment accidentellement.

Il reproduit le geste sans effort — des flammes dansent entre ses doigts avant de se dissoudre dans le néant. — Doucement. Je ne suis pas là pour me battre.

— Qui es-tu ?

— Felix Star. Il se détache du casier. Cercle d'Élite. Celui qui ne se montre jamais à rien.

Le quatrième membre. Le fantôme que Faye a mentionné une fois.

— Depuis combien de temps tu m'observes ?

— Assez longtemps. Il hausse les épaules. De la magie fae avancée chez une boursière sortie de nulle part. Ton pouvoir ressemble à quelque chose que je n'ai pas rencontré depuis longtemps.

— Tu étais dans la salle de classe.

— Invisible. Les cours de Nightshade sont nuls à mourir, mais te regarder transformer accidentellement des choses en réalité valait l'ennui.

— Je n'ai pas…

— Princesse. Il me coupe, sans méchanceté. Tu as transformé des illusions en véritables papillons. Ce n'est pas rien.

Il tend la main et arrache un fragment de photo de mon casier — moi dans mon uniforme du Silver Veil. D'une torsion paresseuse de ses doigts, l'image se transforme. Elle montre maintenant Seraphina dans la même pose.

— Manipulation de la réalité, dit-il. Pas de l'illusion. Tu changes ce qui est, pas ce qui paraît être.

Je n'ai rien à répondre à ça.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Te prévenir. Son amusement s'estompe. Les "opportunités éducatives" de Seraphina ne sont pas juste de l'humiliation. Ce sont des pièges. La dernière fille qui a accepté en a passé trois jours à l'infirmerie.

— Pourquoi me le dire ?

— Parce que te regarder tomber dans un piège aussi évident serait ennuyeux. Il croise mon regard. Et je déteste m'ennuyer.

La cloche sonne. 12 h 25.

Felix jette un coup d'œil à la note froissée dans ma main. — Tu vas y aller quand même.

— Oui.

— Même en sachant que c'est un piège.

— Surtout en sachant que c'est un piège.

Quelque chose passe sur son visage. Ça pourrait être du respect. Ça pourrait être de la curiosité.

— Intéressant. Sa silhouette commence à scintiller. Je serai dans le coin, princesse. Essaie de ne pas mourir avant que les choses deviennent amusantes.

Puis il disparaît.

Je reste dans le couloir, les photos éparpillées à mes pieds. Quelque part à proximité, je peux encore sentir son regard sur moi.

Deux mystères en une matinée. Les avertissements de Nightshade. Felix Star apparaissant de nulle part avec des informations qu'il ne devrait pas avoir.

Je froisse la note et me dirige vers Silverwood Hall.

Seraphina veut jouer ?

Parfait.



14

Plus d'excuses

Luna

Le Silverwood Hall 3C s'avère être un petit auditorium. Le genre d'endroit utilisé pour les présentations, avec des gradins et un écran de projection à l'avant.

Il est bondé.

Pas seulement des premières années, des élèves plus âgés aussi. Peut-être soixante étudiants au total, tous entassés sur les sièges, l'atmosphère électrique, chargée d'anticipation.

Ils sont venus pour le spectacle.

Seraphina se tient à l'avant, à côté d'un projecteur, ce petit sourire satisfait collé à son visage parfait. Quand elle me voit entrer, son sourire s'élargit.

— Ah, Mlle Brooks. Pile à l'heure. Je vous en prie, asseyez-vous.

Tout mon instinct me hurle de partir. De sortir d'ici avant que les choses n'empirent.

Mais m'enfuir signifierait sa victoire. Signifierait que je me cache. Que j'ai honte.

Je m'assois au dernier rang. Le dos droit. Refusant de lui donner la satisfaction de me voir effrayée.

Les lumières s'éteignent.

Le projecteur vacille et s'allume.

La première image est celle de l'extérieur du club de mon père, Le Silver Veil. Une bouffée de chaleur me monte à la nuque. C'est une photo de nuit, l'enseigne au néon brille au-dessus des voitures de luxe garées sur le parking. Une vidéo professionnelle, le genre qui coûte cher.

Puis l'intérieur.

Sol en marbre, éclairage d'ambiance, la scène principale avec ses barres de pole dance professionnelles. De magnifiques danseuses se mouvant avec une précision athlétique. Le genre d'établissement qui vous fait payer cinquante dollars pour un cocktail et vous donne l'impression de faire une bonne affaire.

Et me voilà.

En arrière-plan, au début. Servant des boissons pendant que les danseuses se produisent. Traversant la salle avec mon plateau, ce sourire professionnel figé sur mes lèvres.

Puis des plans plus rapprochés. Me penchant sur une table pour poser des flûtes de champagne, l'angle rendant la scène suggestive. Riant à la remarque d'un client, une parade diplomatique qui, hors contexte, ressemble à du flirt. Glissant un pourboire dans mon tablier tandis qu'un homme me regarde avec un intérêt évident.

Le montage est chirurgical. Chaque plan a été choisi pour empirer la situation.

La voix de Seraphina perce l'obscurité.

— Le contexte est important, n'est-ce pas ? C'est là que travaillait notre boursière. Voilà comment elle était employée.

Les images changent. Le carré VIP, maintenant. Des salons privés. Je sers des hommes qui sont clairement là pour regarder les danseuses.

— Et ceci, poursuit Seraphina, la satisfaction dégoulinant de chaque mot, c'est la façon dont Le Silver Veil se vendait à une certaine… clientèle.

Des captures d'écran apparaissent. Des URL de sites web, assez floues pour rester discrètes, mais assez nettes pour reconnaître la catégorie. Des sites de divertissement pour adultes. Des pages de rencontre pour hommes cherchant des services spécifiques.

Et mon visage est là. Sur ces photos marketing professionnelles pour lesquelles je n'ai jamais donné mon accord. Utilisées pour attirer des hommes dans un environnement sexualisé.

Anton a dû autoriser ça pour le marketing. L'argent se faisait rare

après la disparition de papa. Je n'ai jamais su. Jamais vu ces pubs, ni accepté que mon image soit utilisée de cette façon.

— Ces publicités étaient diffusées sur des sites web visités par des hommes en quête de divertissement pour adultes, dit Seraphina, d'un ton si raisonnable, si concerné. J'ai pensé qu'il était important que nous comprenions le contexte dans son ensemble. Pas seulement où elle travaillait, mais comment cet établissement se vendait.

Un temps de silence.

— Et comment *elle* se vendait.

La sous-entendu s'installe dans la pièce comme un voile de givre.

Autour de moi, des réactions ondulent dans l'obscurité. Choc. Dégoût. Fascination.

Puis les rires commencent.

Au milieu de la salle, Dante Crest est assis, immobile. Contrairement aux autres, il ne rit pas. Il me regarde un instant, quelque chose d'indéchiffrable dans ses yeux au regard vague, puis détourne le regard. La seule personne dans cette pièce qui semble avoir honte d'être là.

À l'arrière, le rire de Garrett couvre celui des autres.

— Putain de merde. Pas étonnant qu'elle soit si douée pour obéir aux ordres…

— Tu crois qu'elle faisait des danses privées ?

D'autres rires. Forts. Cruels.

Le feu me monte aux joues. Mais je me force à me lever quand même.

Du coin de l'œil, je capte une lumière rouge clignotante. Quelqu'un au troisième rang a son téléphone pointé vers la scène. Il enregistre. En train de streamer, probablement. Sur Silverpost, le réseau social de l'académie. Parce que, bien sûr.

En m'avançant vers l'avant, je regarde la salle devenir silencieuse. Le sourire de Seraphina s'élargit. Elle pense que je suis sur le point de pleurer. De la supplier. De m'effondrer.

Je lui prends la télécommande des mains.

Je mets la vidéo en pause sur mon propre visage. Cet uniforme à paillettes. Ce sourire mort.

— Ouais, dis-je. J'ai travaillé là-bas. Pendant six ans.

Silence.

— Mon père en était le propriétaire. Quand il a disparu, je suis restée. Je regarde les visages qui me dévisagent. J'aurais pu partir. Je ne l'ai pas fait. Parce que j'étais plus jeune, seule, et assez bête pour croire qu'il reviendrait.

Le sourire de Seraphina vacille.

— Tu crois que tu m'as piégée ? Tu crois que j'ai honte ? Je désigne l'écran figé. Ces femmes là-haut, Crystal, Amber, Madison… elles ont veillé sur moi. Elles se sont assurées que je rentre chez moi en toute sécurité. Elles m'ont traitée comme leur famille quand je n'en avais pas.

Je me retourne vers Seraphina.

— Qu'avez-vous jamais fait pour qui que ce soit, à part les rabaisser ?

Sa bouche s'ouvre. Rien n'en sort.

— C'est bien ce que je pensais. Je laisse tomber la télécommande. Elle se brise sur le sol. On a fini ici.

Je me retourne et marche vers la sortie.

La salle est plongée dans un silence de mort.

À trois pas de la porte.

— Hé, Brooks ! La voix de Garrett. Combien pour une séance privée ? J'ai du liquide…

Les portes s'ouvrent à la volée.

Knox et Lucian.

Les yeux de Knox sont d'or pur. L'expression de Lucian est glaciale, du rouge envahissant ses iris. Ils ont dû voir le stream sur Silverpost. Probablement toute l'académie l'a vu.

Knox bouge le premier.

En trois enjambées, il traverse la pièce. Sa main s'enroule autour de la gorge de Garrett et le plaque contre le mur.

— Répète un peu. Sa voix est à peine humaine. Vas-y.

Garrett émet un son étranglé.

— Knox. Ma voix tranche dans l'air. Lâche-le.

Il ne bouge pas. Chaque muscle est tendu.

— Knox. Maintenant.

Il le laisse tomber.

Garrett s'effondre en haletant. Knox ne lui jette pas un second regard. Son regard balaie la pièce.

— C'est terminé, dit-il. D'une voix calme. Mortelle. Si quelqu'un a un problème avec ça, il pourra venir me trouver plus tard.

Il sort. Sans se retourner.

Lucian bouge ensuite. Plus lentement. Les étudiants s'écartent sur son passage.

Il s'arrête devant Seraphina.

— Vous êtes démise de vos fonctions au Conseil des Élèves, dit-il. D'un ton de conversation. Presque ennuyé. Avec effet immédiat.

— Vous ne pouvez pas…

— Je viens de le faire. Il penche la tête. N'hésitez pas à faire appel. Cette conversation me plairait beaucoup.

Du rouge flamboie dans ses yeux.

Puis il est parti. Sortant sans même me regarder.

La salle est silencieuse.

Je sors. Sans courir. Sans me retourner.

Le couloir n'est pas vide.

Ils sont tous les deux là. À attendre.

Knox fait les cent pas, encore plus loup qu'homme. Lucian est appuyé contre le mur, les bras croisés, m'observant de ses yeux ancestraux.

Ils sont venus. Ils ont vu le stream et ils sont venus.

L'espoir se tord dans ma poitrine. Dangereux et inconnu.

Je le refoule.

— Luna… commence Knox.

— Ne dis rien. Je lève une main. Juste… ne dis rien.

— On voulait s'assurer que tu…

— Quoi ? Que ça va ? Je ris, et le son est faux. Je vais bien. J'ai géré la situation. Je n'avais pas besoin que vous débarquiez en trombe.

Silence.

— Je veux que vous arrêtiez tous les deux. Je croise les bras, consciente que mes mains tremblent. Je peux prendre soin de moi. Je le fais depuis six ans. Je n'ai pas besoin d'un vampire et d'un loup-garou qui débarquent pour mener mes combats.

— Ce n'est pas ce que… commence Knox.

— Ah non ? Tu as planté tes griffes dans la gorge de quelqu'un. Tu l'as virée du Conseil des Élèves. Je fais un geste entre eux. Ça ne m'aide pas. Ça fait de moi une cible. Ça fait croire à tout le monde que je suis une petite chose faible qui a besoin d'être protégée.

La mâchoire de Knox se crispe. — Personne ne pense que tu es faible.

— Ils le penseront maintenant.

Plus de silence. Plus lourd cette fois.

Lucian m'étudie. Ce regard ancestral, indéchiffrable.

— Tu n'es pas en colère qu'on t'ait défendue, dit-il lentement. Tu es en colère d'avoir eu besoin d'être défendue.

Je ne réponds pas. Je ne peux pas.

— Et tu as peur, continue-t-il, plus bas. Parce que si tu te permets de compter sur nous, même un peu, et que nous partons…

— Stop. Ma voix se brise. Ne fais pas ça. Ne fais pas comme si tu me connaissais.

— Je ne fais pas comme si. Il soutient mon regard. Je te lis. Il y a une différence.

Knox regarde de l'un à l'autre. Son expression se fissure, juste une seconde. De la vulnérabilité en dessous.

— On ne te demande pas de compter sur nous, dit-il. On ne demande rien.

— Alors pourquoi êtes-vous encore là ?

Ni l'un ni l'autre ne répond immédiatement.

Puis Knox prend une inspiration. Passe une main dans ses cheveux.

— Parce qu'on veut être là, dit-il simplement. On sera là, Luna. Pour te protéger. Pour t'aider. Pour se soucier de ce qui t'arrive. Il fait une pause, et sa mâchoire travaille. On ne demande rien en échange. Pas à moins que tu veuilles le donner.

Les mots atterrissent quelque part au fond de ma poitrine. Unendroit que je ne laisse personne atteindre.

— C'est un joli discours.

— Ce n'est pas un discours. Knox soutient mon regard. Fermement. C'est juste la vérité.

Lucian incline légèrement la tête. — Pour une fois, je suis d'accord avec le loup.

— N'y prends pas goût, marmonne Knox.

— Je n'y rêve même pas.

Ils me regardent tous les deux maintenant. Attendent. Ne forcent rien. Juste présents.

Je ne sais pas quoi faire de ça.

— J'ai besoin d'espace, dis-je finalement. J'ai besoin de réfléchir.

— D'accord. Knox recule. On dirait que ça lui coûte, mais il le fait. On s'en va.

Lucian hoche la tête. — Mais on n'est pas loin. Si tu as besoin de nous.

— Je n'aurai pas besoin de vous.

— Si tu as besoin. Il ne discute pas. Ne force pas. Il l'énonce comme un fait.

Ils se tournent pour partir. Dans des directions opposées. Me laissant l'espace pour respirer.

Je m'appuie contre le mur et ferme les yeux.

Mon téléphone vibre.

Puis encore. Et encore.

Je le sors. Faye.

LUNA JE VIENS DE VOIR LA VIDÉO SUR SILVERPOST T'ES OÙ J'ÉTAIS LITTÉRALEMENT SUR LE POINT DE M'ENFILER UN SAC

ENTIER DE VIENNOISERIES C'EST LE PREMIER JOUR DE MES RÈGLES ET J'AVAIS DES PLANS DES PLANS-CROISSANTS MAIS ÇA C'EST PLUS IMPORTANT T'ES OÙ T'AS BESOIN DE SOUTIEN ET DE SUCRE SURTOUT DE SUCRE

Malgré tout, quelque chose se détend dans ma poitrine.

Je réponds par texto : Couloir est. Devant l'auditorium.

Trois minutes plus tard, Faye déboule au coin du couloir en quasi-sprint, un sac de viennoiseries serré contre sa poitrine comme une bouée de sauvetage.

— Oh mon dieu. Elle pile net devant moi. Oh mon dieu. Luna.

— En chair et en os.

— J'ai vu la vidéo. Toute la vidéo. La tête de Seraphina quand tu as laissé tomber cette télécommande… Elle mime un baiser de chef. Iconique. Absolument iconique.

— Je ne me sens pas iconique.

— Ça viendra. Donne-toi le temps. Elle regarde autour d'elle dans le couloir. Viens. Pas ici. Trop d'oreilles qui traînent.

Elle m'attrape le bras et m'entraîne dans le couloir, tournant à gauche, puis à droite, jusqu'à une porte que je n'avais jamais remarquée. À l'intérieur se trouve une petite salle de classe, clairement inutilisée : de la poussière sur les bureaux, des chaises empilées dans le coin. Mais les murs sont couverts d'instruments que je n'ai jamais vus. Des instruments à cordes qui ressemblent à des harpes croisées avec des toiles d'araignée. Des tambours dont les peaux miroitent comme de l'huile sur l'eau. Des instruments à vent sculptés dans de l'os, du cristal ou quelque chose qui pourrait être des dents. Ils vrombissent faiblement, réagissant à notre présence.

— Salle de théorie musicale, dit Faye en refermant la porte derrière nous. Plus personne ne vient ici. La prof a pris sa retraite il y a trois ans et ils ne l'ont jamais remplacée.

Elle dégage un espace sur le sol, s'assoit en tailleur et tapote la place à côté d'elle.

— Assieds-toi. Mange. Elle ouvre le sac de viennoiseries. Parle. Dans

cet ordre.

Je m'affaisse à côté d'elle. Je prends un croissant. J'y mords à pleines dents. Feuilleté. Beurré. Mon estomac grogne son approbation.

— Knox Sterling a planté ses griffes dans la gorge de Garrett, dit Faye. Devant la caméra. Pour toi.

— J'étais là.

— Et Lucian Cross a viré Seraphina Nightborne du Conseil des Élèves. Devant tout le monde.

— Ça aussi.

— Et tu es assise là avec une tête d'enterrement.

— Je n'ai pas de chat.

— Luna. Elle me donne un petit coup de coude. Parle-moi.

Je mâche. J'avale. J'essaie de trouver les mots.

— Ils m'ont défendue, dis-je finalement. Tous les deux.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire… Je fais un geste vague. Les gens ne font pas ça. Pas pour moi. Pas sans vouloir quelque chose en retour.

Faye reste silencieuse un moment. L'un des instruments sur le mur vrombit plus fort, comme s'il répondait à l'émotion dans la pièce.

— Peut-être qu'ils tiennent juste à toi.

— Pourquoi est-ce qu'ils tiendraient à moi ?

— Parce que tu vaux la peine qu'on tienne à toi ? Elle le dit comme si c'était évident. Comme si c'était simple.

Ça ne me semble pas simple du tout.

— Je leur ai crié dessus, avoué-je. Après. Je leur ai dit que je n'avais pas besoin d'être protégée. Qu'ils avaient empiré les choses.

— C'est le cas ?

— Je ne sais pas. Je penche la tête en arrière contre le mur. Au-dessus de moi, quelque chose comme un xylophone fait de stalactites capte la lumière. Peut-être. Probablement. Mais aussi…

— Aussi ?

— Aussi, personne n'a jamais fait une chose pareille pour moi avant. Et ça me terrifie.

Faye ne dit rien. Elle reste juste assise avec moi. Me tend une autre viennoiserie.

Nous restons là, dans la salle de musique poussiéreuse. Les instruments fredonnent autour de nous, doux et étranges. Le silence est confortable. Sûr.

— Luna ?

— Oui ?

— Tu sais que tu as le droit de laisser les gens entrer dans ta vie, hein ? Même si ça fait peur.

Je regarde les instruments. Je regarde Faye, des miettes sur sa chemise, le sac de viennoiseries ouvert entre nous. Je regarde cette pièce bizarre et poussiéreuse où plus personne ne vient.

— J'essaie, dis-je finalement. Je crois.

— C'est suffisant. Elle sourit. Pour l'instant, c'est suffisant.

Nous restons assises là jusqu'à ce que le couloir extérieur devienne silencieux. Jusqu'à ce que mes mains cessent de trembler. Jusqu'à ce que je puisse respirer sans avoir l'impression d'être sur le point de me briser en mille morceaux.

Le téléphone de Faye vibre. Elle vérifie, grimace.

— Merde. J'ai Théorie Élémentaire dans dix minutes. Elle me regarde. Ça va aller ?

— Je crois que oui. Je suis surprise de constater que je le pense vraiment.

— Envoie-moi un message si tu as besoin de quoi que ce soit. Et je veux dire n'importe quoi. Elle se lève, époussette les miettes de sa jupe. Même si c'est juste pour envoyer des émojis en colère à propos de Seraphina.

— Je le ferai.

Elle s'arrête à la porte. — Luna ?

— Oui ?

— Ce que tu as fait là-dedans… te lever, prendre la télécommande, dire tout ça ? Elle sourit. C'était la chose la plus courageuse que j'aie jamais vue. Ne laisse personne te faire sentir petite pour ça.

Puis elle disparaît.

Je reste assise seule dans la salle de musique encore un moment. Les instruments fredonnent autour de moi, me tenant compagnie.

Le sol a tremblé aujourd'hui. Je peux le sentir sous mes pieds.

Je ne sais pas encore si c'est une bonne ou une mauvaise chose.

Mais je ne me suis pas effondrée.



15

Ombres de Rêve

Dante

Je n'arrive pas à dormir.

L'espace onirique de l'académie a quelque chose d'anormal ce soir — électrique, instable, comme l'air avant un orage. La montée en puissance de la nouvelle boursière cet après-midi a laissé des ondes dans l'inconscient collectif que je peux sentir à trois étages de distance.

Luna.

En me retournant dans mon lit, je regarde l'heure. 2 h 17 du matin. La plupart des étudiants sont à présent en sommeil paradoxal, leurs rêves s'écoulant dans l'espace psychique partagé qui relie tous les esprits au sein des protections de l'académie. Normalement, c'est paisible. De doux courants de mémoire et d'imagination dérivent comme des plantes sous-marines.

Ce soir, on dirait un ouragan.

J'ai conscience de sa présence depuis son premier jour — difficile de ne pas l'être quand elle est entrée dans ce réfectoire et a remis Lucian Cross à sa place sans ciller. Mais aujourd'hui…

Aujourd'hui, elle s'est effondrée devant la moitié de l'académie. La performance cruelle de Seraphina, cette vidéo, les rires. J'aurais dû dire quelque chose. J'aurais dû y mettre un terme. Au lieu de ça, je suis resté assis là comme un lâche, distrait par la façon dont son attitude pleine de défi a provoqué quelque chose dans ma poitrine.

Même maintenant, le souvenir d'elle debout — le menton levé, refusant de plier — me fait des choses que je ne devrais pas ressentir.

Et ce soir, sa détresse s'infiltre dans l'espace onirique comme une

plaie ouverte.

Je sais que je devrais laisser la perturbation onirique tranquille cette nuit. Me mêler de mes affaires. Faire profil bas comme je le fais depuis trois ans, depuis que je suis arrivé ici avec un nom qui pousse les professeurs à échanger des regards et les étudiants à chuchoter dans mon dos.

Mais quelqu'un souffre. Et chaque instinct protecteur que j'ai passé des années à tenter de refouler exige que j'aide.

Va juste voir comment elle va, je me dis. Assure-toi qu'elle n'est pas piégée dans une spirale de cauchemars. Devoir professionnel, rien de plus.

Le mensonge a un goût amer, même dans mon propre esprit.

Je m'assois et allume une unique bougie, ralentissant ma respiration jusqu'à ce que ma conscience puisse basculer dans le domaine onirique. La sensation est familière — comme si je franchissais une porte qui n'est pas tout à fait là, la réalité s'estompant sur les bords jusqu'à ce que je me retrouve dans l'inconscient collectif de l'académie.

La cour apparaît autour de moi, mais pas telle qu'elle existe dans la réalité. Cette version miroite d'une lumière éthérée, l'architecture s'écoulant comme de l'eau. Les rêves partagés de huit cents étudiants créent un paysage en constante évolution qui reflète leurs esprits endormis.

Habituellement, c'est magnifique.

Ce soir, c'est le chaos.

L'air crépite de magie résiduelle, des courants de pouvoir qui n'ont rien à faire ici. Peu importe ce que Luna a fait pendant sa confrontation avec Knox et Lucian, cela a surchargé tout l'espace onirique. Les couleurs sont trop vives, les sensations trop intenses. Je peux sentir d'autres arpenteurs de rêves éviter totalement cet espace — c'est trop écrasant, trop d'informations à traiter pour la plupart des esprits.

Mais sous les parasites magiques, je sens une détresse authentique. Des étudiants pris dans des cauchemars inhabituellement vifs, leurs

subconscients luttant pour traiter l'énergie accrue.

Ça, je peux le réparer.

Me déplaçant à travers le royaume des rêves, je les trouve un par un. Une première année piégée dans une boucle où elle rate son examen de manifestation. Un vampire luttant contre des rêves de soif de sang devenus sauvages à cause de l'amplification magique. Un jeune métamorphe perdu dans un souvenir d'enfance de sa première transformation ratée.

J'approche chacun d'eux avec soin, guidant doucement leur esprit endormi vers des eaux plus calmes. C'est un travail délicat — l'arpentage des rêves requiert une confiance et un consentement absolus. Un seul faux pas, un seul moment où j'imposerais ma volonté à la psyché de quelqu'un d'autre, et je trahirais tout ce que cette capacité devrait représenter.

Cette pensée me fait serrer les poings involontairement.

Concentre-toi, Crest. Ces étudiants ont besoin d'aide.

Le dernier cauchemar que je rencontre est particulièrement tenace — un étudiant de dernière année que je reconnais du cours d'Illusions Avancées, piégé dans un rêve récurrent où il déçoit ses parents. L'amplification magique a transformé une anxiété normale en une terreur écrasante. Son moi onirique court à travers des couloirs sans fin tandis que des voix font l'écho de ses échecs.

— Tu es en sécurité, lui murmuré-je dans son esprit endormi, en prenant soin de ne pas m'immiscer trop profondément. Ce n'est qu'un rêve. Tu as du pouvoir ici.

Lentement, son cauchemar se transforme. Les couloirs deviennent une bibliothèque où il étudie paisiblement. Les voix s'estompent pour devenir des murmures encourageants. Sa respiration se régularise dans le lit où il dort quelque part sur le campus.

Un soulagement m'inonde. C'est pour ça que j'ai appris l'arpentage des rêves — pour aider, pour protéger, pour être meilleur que l'homme qui partageait mon sang et qui a trahi tout ce que cette capacité devrait représenter.

Mais alors que je me prépare à me retirer de l'inconscient collectif, la signature de sa détresse attire mon attention.

Plus forte maintenant, plus ciblée. Venant de la direction des dortoirs des boursiers.

Je ne devrais pas. Ça franchit toutes les limites de l'éthique professionnelle de l'arpentage des rêves.

Mais si elle est piégée dans une sorte de cauchemar horrible à cause du traumatisme d'aujourd'hui...

Je dérive plus près de son esprit endormi, en maintenant une distance. Sans intrusion, juste… pour vérifier. Pour m'assurer qu'elle est en sécurité.

Ce que je trouve fait s'installer une prise de conscience dans ma poitrine, non désirée et indéniable.

Elle ne fait pas de cauchemars à propos de l'humiliation. Elle la revit, oui — des flashs de l'auditorium, le sourire satisfait de Seraphina, les rires cruels — mais il y a autre chose entremêlé aux souvenirs.

Du désir. Une douleur désespérée qui fait réagir mon propre corps, même à travers la connexion onirique.

La façon dont le corps de Knox s'est immobilisé, prédateur, quand Garrett l'a menacée. La manière dont la voix de Lucian est descendue à ce murmure létal quand il l'a défendue.

Dans son esprit endormi, elle rejoue ces moments encore et encore. Pas l'humiliation — la façon dont ils l'ont regardée après. Comme quelque chose qui valait la peine qu'on se batte pour elle. Digne d'être revendiquée.

Ce que je découvre me fait reculer presque immédiatement. Elle ne fait pas de cauchemars. Elle rêve d'eux — Knox, Lucian, Felix. Le désir et la peur s'entremêlent d'une manière dont je n'ai aucun droit d'être témoin. Son esprit endormi évoque des attouchements fantômes — la force protectrice de Knox, la précision contrôlée de Lucian, l'imprévisibilité dangereuse de Felix. Elle les désire. Tous.

Et elle a honte de les désirer. Terrorisée à l'idée qu'ils l'utilisent puis

la laissent tomber. La peur et le désir s'emmêlent dans son esprit endormi, créant une boucle de rétroaction de besoin et de déni de soi presque douloureuse à voir.

Mais sous tout ça, il y a autre chose. Une reconnaissance qu'elle ne comprend pas encore. Comme si son subconscient savait que ces trois-là sont censés être à elle, même si son esprit conscient ne peut l'accepter.

Dieux. Je devrais partir. C'est privé, intime, ça ne me regarde pas.

Je me retire de son esprit endormi, la culpabilité me tordant l'estomac. Ce que je viens de voir, ce n'était pas de l'aide.

Un mouvement attire mon regard. Tout au bord de ma vision, quelque chose bouge dans l'espace onirique.

Je me retourne et me fige.

Des ombres. Mais pas du genre normal — pas les doux espaces sombres entre les pensées qui existent naturellement dans les esprits endormis. Celles-ci bougent.

Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Je me plaque contre le mur onirique le plus proche, le cœur battant la chamade, tandis que je les regarde s'écouler à travers l'inconscient collectif comme des ténèbres liquides. Elles sondent les esprits endormis avec une précision délibérée, testant, cherchant quelque chose.

Durant mes années d'arpentage des rêves, je n'ai jamais rien vu de tel. Les ombres ne chassent pas. Elles ne se déplacent pas avec intention. Mais celles-ci, si, et chaque parcelle rationnelle de mon cerveau hurle que c'est impossible.

Elles passent près de ma cachette sans s'arrêter. Quoi qu'elles cherchent, ce n'est pas moi.

Je regarde, avec une horreur grandissante, tandis qu'elles se déplacent systématiquement à travers l'espace onirique, suivant une sorte de piste qui les mène méthodiquement à travers la population endormie de l'académie. Elles testent les signatures magiques comme des chiens de chasse sur une piste.

Mais elles reviennent sans cesse vers les dortoirs des boursiers. Vers l'endroit d'où sa détresse émotionnelle rayonne comme une balise.

La cherchent-elles ?

Cette pensée me glace le sang. Luna, celle qui peut remettre d'anciens vampires à leur place. Qui a survécu à une humiliation publique avec une dignité silencieuse. Qui a déchaîné assez de pouvoir brut aujourd'hui pour déstabiliser tout l'espace onirique de l'académie.

Et si elle n'était pas n'importe quelle étudiante boursière ? Et si ces choses savaient quelque chose sur elle que nous ignorons ?

Je dois sortir d'ici avant qu'elles ne me remarquent. Je dois découvrir ce que sont ces choses et prévenir quelqu'un. Mais qui me croirait ? Le professeur Ravencroft peut-être, mais elle voudrait des preuves que je n'ai pas.

En prenant soin de bouger lentement, je commence à me retirer de l'inconscient collectif, laissant ma conscience dériver vers mon corps physique. Les ombres continuent leur chasse méthodique, trop concentrées sur leur recherche pour remarquer ma retraite.

Alors que le royaume des rêves s'estompe autour de moi, une dernière pensée me glace jusqu'à la moelle :

Quoi que ces choses cherchent, elles sont patientes. Minutieuses. Et elles reviennent constamment vers elle.

J'ouvre les yeux dans ma chambre de dortoir, le goût d'un danger d'un autre monde encore vif sur ma langue. L'aube est encore à des heures, mais je sais que je ne dormirai plus cette nuit.

Quelqu'un doit la prévenir. Mais comment dit-on à quelqu'un que des ombres le chassent dans ses rêves ?

Et que vous avez vu exactement ce qu'elle désire dans les recoins sombres de son esprit endormi ?

Points de rupture

Je suis réveillée avant l'aube.

Non pas que j'en aie envie. C'est juste que mon cerveau ne veut pas se taire.

La main de Knox autour de la gorge de Garrett. Des griffes tirant le

sang. Cette voix — à peine humaine — annonçant à soixante personnes que j'étais sous sa protection.

Je devrais penser à l'humiliation. À la vidéo. Au sourire satisfait de Seraphina pendant que mon passé était projeté sur un écran pour que tout le monde le voie.

Au lieu de ça, je ne cesse de rejouer le moment où Knox a bougé. La vitesse à laquelle il a traversé cette pièce. Comment ses yeux sont devenus d'un or massif. Comment chaque muscle de son corps s'est tendu comme s'il était prêt à tuer quelqu'un pour moi.

Ça ne devrait pas être excitant.

Ça l'est quand même.

— Tu refais cette tête.

Je sursaute. Faye est assise dans son lit, les cheveux en bataille, plissant les yeux vers moi dans l'obscurité.

— Quelle tête ?

— Celle qui annonce que tu vas faire une connerie et que je vais devoir en entendre parler plus tard. Elle bâille, cherchant son téléphone à tâtons. Il n'est même pas cinq heures et demie, Luna. Pourquoi es-tu réveillée ?

— Je n'ai pas pu dormir.

— Menteuse. Ça fait des heures que tu te tournes et te retournes. Elle vérifie son écran, grimace face à la luminosité, et le jette de côté. C'est à propos de Knox, n'est-ce pas ? Tout ce truc où il a agrippé une gorge et failli assassiner son propre camarade de meute ?

Je ne réponds pas, ce qui est une réponse en soi.

— Tu sais que ce n'était pas un comportement protecteur normal, n'est-ce pas ? Elle remonte sa couverture jusqu'à son menton. C'était le mode loup territorial complet. C'était une énergie du style « touche à ce qui est à moi et je te supprime ».

— Je ne suis pas à lui.

— Va dire ça à son loup.

Le fait est que quelque chose a changé hier. Pas seulement Knox qui me défend. L'ensemble de la situation. Lui dans le Jardin des Étoiles, à

genoux, admettant qu'il avait eu tort. Lui me choisissant moi plutôt que sa propre meute devant tout le monde.

Il m'a blessée. Ces mots de l'entraînement au combat sont toujours dans ma tête. Pathétique. Nulle. Pas assez bien.

Mais il essaie. Et hier a prouvé que ce n'étaient pas que des paroles en l'air.

Ça ne veut pas dire que je lui pardonne. Ça veut dire que je suis prête à voir ce qui se passera ensuite.

Je balance mes jambes hors du lit et me dirige vers ma garde-robe.

— Oh non. La voix de Faye s'aiguise. Non, non, non. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je m'habille.

— Pour quoi faire ? Il est je ne sais quelle heure du matin.

— M'entraîner.

Silence. Puis le bruissement des couvertures alors qu'elle s'assoit complètement.

— T'entraîner. Avec Knox. Le lendemain du jour où il a failli tuer quelqu'un pour toi. Elle me regarde enfiler ma brassière de sport la plus moulante. Le legging qui me va vraiment bien. Luna. C'est quoi exactement, le plan ?

— Me pointer. M'entraîner. Voir ce qui se passe.

— Voir ce qui se passe, répète-t-elle d'un ton plat. Ce n'est pas un plan. C'est la recette parfaite pour soit une partie de jambes en l'air mémorable, soit un désastre complet.

— Peut-être les deux.

— Luna !

Je ne peux pas m'en empêcher — je souris presque. — Je ne vais pas coucher avec lui sur les tapis d'entraînement, Faye.

— Vu le regard de son loup hier ? Il pourrait ne pas te laisser le choix de l'endroit.

Je m'arrête, un t-shirt à la main. — Ce n'est pas drôle.

— Ce n'était pas entièrement une blague. Sa voix s'adoucit. Je suis sérieuse. Après ce qui s'est passé — la défense, la revendication

publique, tout ça — son loup sera juste à la surface. Tu te pointes là-bas habillée comme ça ? Elle fait un geste vers mon choix de tenue. En gros, tu agites un chiffon rouge devant un taureau. Un taureau très grand, très possessif et très excité.

— Les loups s'en fichent des chiffons rouges. Ça, c'est pour les taureaux.

— Tu sais ce que je veux dire.

Je sais ce qu'elle veut dire. C'est un peu le but, d'ailleurs.

Lentement, je croise son regard dans le miroir. — Je lui ai dit de me prouver les choses par des actes. Il l'a fait. Alors maintenant, j'ai besoin de savoir ce qui va se passer.

— Et si ce qui va se passer, c'est qu'il perd complètement le contrôle ?

Je pense aux mains de Knox. À l'or qui inondait ses yeux. À la façon dont tout son corps tremblait sous l'effort de ne pas déchiqueter Garrett.

— Alors je saurai à quoi j'ai affaire.

Faye m'observe attentivement. Puis elle se laisse retomber sur son oreiller en grognant.

— Tu es complètement cinglée. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— On me l'a déjà dit.

— Si tu n'es pas de retour pour le petit-déjeuner, je supposerai soit qu'il s'est passé quelque chose d'horrible, soit quelque chose de très, très bien, et dans tous les cas, j'attends les détails. — Elle tire la couverture sur sa tête. — Envoie-moi un texto si tu as besoin d'être secourue. Ou d'une diversion. Ou de quelqu'un pour mentir aux professeurs sur l'endroit où se trouve ton corps.

— Touchant.

— Je suis généreuse.

Quoi que ce soit qui m'attende à l'entraînement — j'ai fini de le fuir.

Attrapant ma veste, je sors avant que le doute ne puisse me rattraper.

Le terrain d'entraînement est presque vide quand j'arrive, le givre

crissant sous mes pieds. L'aube se lève à peine — la première lueur peignant l'horizon de nuances de gris et de rose. Une brume matinale épaisse flotte sur la cour, réduisant la visibilité à quelques mètres.

Knox est déjà là.

Il est torse nu malgré le froid glacial, exécutant une séquence de combat avec une précision mortelle. La sueur luit sur sa peau, chaque muscle défini et se contractant à chacun de ses mouvements.

Il a l'air d'une arme : magnifique et redoutable.

Des cernes sombres marquent ses traits, ses cheveux sont en désordre comme s'il y avait passé les mains toute la nuit. Il y a en lui aujourd'hui une sauvagerie qui n'était pas là avant. Un contrôle qui s'effiloche.

Le commandant Kane se tient à l'autre bout de la cour, les bras croisés, et observe.

Quelques lève-tôt se déplacent dans la brume aux abords de la cour. À cette distance, nous ne sommes que des silhouettes dans la grisaille. Des mouvements sans détails.

Knox s'arrête au milieu de son mouvement quand il me voit.

Son regard descend sur ma gorge. Sur les marques de Lucian.

Chaque muscle de son corps se tend. Ses griffes sortent, raclant ses paumes. Un grognement sourd gronde dans sa poitrine.

Ses narines se dilatent et je sais qu'il est en train de me sentir. Il sait probablement que je suis déjà mouillée. Que j'ai pensé à ça — à lui — depuis mon réveil.

— Tu es en avance. — Sa voix est rauque, mais il y a une pointe de sourire au coin de sa bouche.

— Je n'ai pas pu dormir. — Je laisse tomber ma veste au bord du tapis, le laissant voir exactement ce que je porte. La brassière de sport moulante. Le legging qui épouse chacune de mes courbes.

Son regard descend le long de mon corps. Lent. Appréciateur. Sans même essayer de le cacher.

— C'est ce que tu portes pour t'entraîner ?

— Pourquoi ? Ça te déconcentre ?

— Extrêmement. — Il n'a pas l'air de s'en soucier. On dirait plutôt qu'il savoure.

Je m'avance vers lui, sentant l'air s'épaissir à chaque pas. Au moment où j'atteins le tapis, la chaleur qui émane de lui est presque tangible.

— Aujourd'hui, on fait du corps à corps. — Le coin de sa bouche tressaille. — Défense contre immobilisation.

— Ça tombe bien.

— C'est ce que je me suis dit.

Il y a quelque chose de différent chez lui aujourd'hui. Toujours intense, toujours à peine maîtrisé — mais plus léger, en quelque sorte. Comme si la journée d'hier avait fait sauter un verrou et qu'il ne se battait plus autant pour le remettre en place.

— Si ça dérape, dit-il en se rapprochant, tu me dis d'arrêter.

— Est-ce que tu le feras ?

— Probablement. — Ses yeux brillent d'une lueur qui pourrait être de l'humour. — À un moment donné.

— C'est rassurant.

— Je suis un type rassurant.

Je renâcle. — Tu avais littéralement tes griffes dans la gorge de quelqu'un hier.

— Il le méritait. — Aucun remords. Aucune hésitation. — Quiconque parle de toi comme ça mérite pire.

La possessivité désinvolte dans sa voix devrait m'agacer. Au lieu de ça, elle envoie une chaleur qui s'enroule dans mon ventre.

— Alors. — Je monte sur le tapis. — Entraînement au corps à corps. Montre-moi.

Il se déplace derrière moi — pas à une vitesse de métamorphe, mais délibérément. Me laissant le temps de le sentir venir. Ses bras s'enroulent autour de ma taille, me tirant en arrière contre lui.

Il est chaud. Solide. Son cœur bat régulièrement contre ma colonne vertébrale.

— Libère-toi, dit-il contre mon oreille. C'est l'exercice.

Je me tords pour essayer. Le mouvement presse mes fesses contre lui — contre la dureté très évidente qui tend son pantalon d'entraînement.

Aucun de nous ne bouge.

— Eh bien, dis-je. Quelqu'un apprécie cet exercice.

Un rire sourd gronde dans sa poitrine. — Tu peux m'en vouloir ?

— Je pensais que c'était un entraînement professionnel.

— Ça l'est. — Sa prise se resserre sur ma taille. — Professionnellement, je t'apprends à échapper à une prise. Non professionnellement… — Il bouge ses hanches, se pressant plus fort contre moi. — J'essaie de ne pas penser à toutes les autres choses que je pourrais t'apprendre.

Mon souffle se coince. — Comme quoi ?

— Libère-toi d'abord. On en parlera après.

Je me tords à nouveau — plus fort cette fois, en essayant vraiment. Je parviens à tourner dans son étreinte, ce qui ne fait qu'empirer les choses. Sa cuisse se glisse entre les miennes. Mes paumes atterrissent sur ses épaules nues.

Nous respirons tous les deux plus fort que ne l'exige l'exercice.

— Ce n'est pas exactement être libre, fait-il remarquer. Ses pouces frôlent la peau nue là où ma brassière de sport s'arrête.

— J'y travaille.

— Prends ton temps. — Sa voix baisse. — Je pourrais faire ça toute la journée.

— Tu es censé m'enseigner des techniques de défense.

— Je t'enseigne plein de choses. — Il sourit — un vrai sourire, qui transforme tout son visage. Moins l'alpha ténébreux, plus le loup qui a attrapé exactement ce qu'il chassait. — Leçon numéro un : ne porte pas de leggings comme ça si tu veux que ton adversaire reste concentré.

— Noté. — Je ne recule pas. — C'est quoi la leçon numéro deux ?

Sa main remonte le long de mon flanc, sans se presser. Elle s'arrête juste en dessous de mon sein.

— La leçon numéro deux, murmure-t-il, c'est que certaines positions sont plus difficiles à quitter que d'autres.

Il me retourne — rapidement, sans effort — et soudain, je suis sur le dos, son poids m'immobilisant complètement. Ses hanches entre mes cuisses.

Mais il me sourit. Simplement... plein de désir.

— Leçon numéro trois ? parviens-je à dire.

— Leçon numéro trois. — Il s'abaisse jusqu'à ce que sa bouche soit presque contre la mienne. — C'est que parfois, on n'a pas envie de s'échapper.

Ses mains capturent mes poignets, les plaquant au-dessus de ma tête. Ses jambes forcent les miennes à s'écarter, m'ouvrant toute grande sous lui. Ses hanches se calent entre mes cuisses, et la longueur épaisse de son sexe appuie directement contre ma chatte à travers nos vêtements.

Il est si dur que je le sens pulser contre moi. La crête de son gland appuie sur mon clitoris à travers le tissu fin de mon legging, et je suis si mouillée que je sais qu'il peut le sentir aussi.

Son visage est à quelques centimètres du mien, son regard n'est plus qu'or en fusion. Le loup à la surface. L'humain s'accrochant à peine.

— Dernière chance. — Les mots sont du pur besoin.

— Je ne vais pas la saisir.

Le besoin déferle sur ses traits. La faim. La possession.

— Alors accroche-toi.

Sa bouche s'écrase sur la mienne.

Le baiser est une pure revendication — sa langue exigeant d'entrer, ses dents attrapant ma lèvre inférieure assez fort pour la faire picoter.

Je lui rends son baiser avec la même férocité, m'ouvrant à lui, répondant à son agression par la mienne. Mes mains se crispent contre sa prise, mais il me tient plaquée, prenant ce qu'il veut.

Quand il se retire, nous sommes tous les deux haletants.

— Tu sens ça ? — Ses hanches se meuvent contre moi, la tête épaisse de son sexe frottant délibérément contre mon clitoris à travers

nos vêtements. — Voilà ce que tu me fais. Voilà à quel point tu me rends dur, juste en respirant. — Son ton se change en grognement. — Je peux sentir à quel point tu es mouillée. Ta chatte est trempée, et je ne t'ai même pas encore touchée.

— Alors arrête de te battre.

Son rire est sombre. Dangereux. — Tu veux que j'arrête de me battre ? Que je cède à ce que mon loup hurle de faire ?

— Oui.

— Fais attention à ce que tu souhaites.

Sa bouche se déplace vers ma gorge. Pas les marques — pas encore. Juste en dessous, là où mon pouls s'emballe. Ses lèvres tracent ma peau, sa langue goûte, ses dents raclent doucement.

Chaque contact envoie des étincelles directement entre mes jambes. Ma chatte se serre, désespérant d'en avoir plus.

Son genou glisse entre mes cuisses, appuyant directement contre moi à travers mon legging.

La pression contre mon clitoris me fait crier. Le tissu est si fin, si humide, que je peux sentir la chaleur de sa peau à travers. Quand il contracte le muscle de sa cuisse, je me frotte contre lui sans honte, cherchant la friction que mon corps réclame à grands cris.

— Knox…

Sa prise sur mes poignets se resserre et je veux les marques. Je veux la preuve que c'est arrivé.

— Tu es tellement parfaite comme ça. — Sa main libre glisse sur mon corps — sur mes côtes, ma taille — pour se poser sur ma hanche avec une pression possessive. — Désespérée pour moi.

— Je n'y peux rien.

— Je sais, Luna. Dieux… Ton loup reconnaît le mien, n'est-ce pas ? — Sa main glisse de ma hanche à l'intérieur de ma cuisse, m'écartant davantage. — Ça te donne envie de choses que tu ne devrais pas vouloir.

— Oui.

Son pouce trouve l'endroit exact où je souffre, pressant plus fort à

travers le tissu humide jusqu'à ce que je halète son nom.

— Knox…

— Quoi ? — Son regard brille d'une sombre satisfaction. — De quoi as-tu besoin ?

— Plus. J'ai besoin de plus.

— Plus de ça ? — Son pouce appuie plus fort, tournant là où je suis endolorie et mouillée. — Je veux t'arracher ça. Je veux goûter à quel point tu es mouillée pour moi.

— Oui… oh mon dieu, oui…

Sa main glisse sous la ceinture de mon legging, ses doigts frôlant ma peau nue.

— Dis-moi d'arrêter, grogne-t-il contre ma gorge. Dis-moi d'arrêter ou je vais te faire jouir ici même, où n'importe qui pourrait nous voir.

— N'arrête pas.

— Tu vas jouir pour moi juste comme ça, n'est-ce pas ? Juste en te frottant contre moi comme une petite louve désespérée.

Il m'embrasse durement, avalant tout ce que j'allais dire ensuite. Le baiser me consume — sa langue glissant contre la mienne tandis que son pouce appuie plus fort entre mes jambes et j'y suis presque, juste sur le point de…

— STERLING !

La voix du commandant Kane claque dans la cour comme un fouet.

Knox se fige. Ses lèvres sur les miennes, sa main entre mes jambes, son corps me clouant au tapis alors que je suis à quelques secondes de jouir devant tout le monde.

Pendant plusieurs battements de cœur, personne ne bouge.

Puis Knox se retire lentement. Chaque muscle luttant contre le mouvement. Sa main quitte l'endroit où je suis endolorie. Sa bouche quitte la mienne. Il relâche mes poignets et se relève, mettant de l'espace entre nous.

Mais il ne peut cacher ce que cela nous a fait à tous les deux.

Son regard est d'or pur, ses griffes entièrement sorties, sa poitrine se soulevant. Son sexe tend son pantalon d'entraînement — dur et

évident, une tache humide déjà visible à travers le tissu.

Je suis rouge, tremblante, les lèvres gonflées par son baiser. Mes poignets portent des marques rouges là où il m'a agrippée.

Complètement marquée, même sans la morsure.

Kane s'arrête au bord du tapis. Son expression n'est pas neutre — elle est froide. Dégoûtée.

— Debout. Tous les deux.

Nous nous levons. Knox se positionne légèrement devant moi, d'un geste instinctif et protecteur. Le regard de Kane tombe sur le renflement évident dans le pantalon d'entraînement de Knox et sa lèvre se retrousse.

— J'attendais mieux de vous, Sterling. — Sa voix est glaciale. — C'est un centre d'entraînement, pas un bordel. Quoi que… — il fait un geste entre nous avec un mépris à peine dissimulé, — ce soit, ça n'a pas sa place sur mon terrain.

La mâchoire de Knox se serre, mais il ne dit rien.

— Vous avez fini de l'entraîner. — Les mots de Kane sont sans appel. — À compter de maintenant. J'assignerai un nouvel instructeur à Mlle Brooks — un qui saura garder sa bite dans son pantalon assez longtemps pour lui apprendre quelque chose d'utile.

Un muscle tressaute sur la joue de Knox. Ses mains se serrent en poings le long de son corps.

— Et pour l'amour de Dieu. — Le regard de Kane retombe sur l'érection tendue de Knox. — Allez vous nettoyer. Vous êtes une honte.

Knox ne bronche pas. Ne se défend pas. Il reste là et encaisse pendant que ses griffes se rétractent lentement.

— Rompez, Brooks. — Kane ne me regarde pas. — Disparaissez de ma vue. Tous les deux.

Knox se retourne et se dirige vers les douches privées. Sa posture est rigide. Ses mouvements sont secs. Il ne se retourne pas.

Je reste debout sur le tapis, à reprendre mon souffle, l'endroit entre mes jambes palpitant encore d'un besoin inassouvi.

Les étudiants s'écartent pendant que je récupère ma veste. Certains

me dévisagent. Certains chuchotent. Une métamorphe de deuxième année baisse les yeux en signe de soumission quand je passe.

Je ne sais pas ce qui vient de se passer.

Mais je sais que tout vient de changer.

Et quelque part sur le campus, une fureur froide pulse à travers le lien de sang.

Lucian a tout ressenti.



16

Revendications possessives

Luna

Ça fait seize heures que j'ignore les SMS de Lucian.

Le premier est arrivé pendant le dîner d'hier, juste après que la séance d'entraînement avec Knox m'a laissée endolorie et insatisfaite. « Il faut qu'on parle. »

Je l'ai effacé.

Le deuxième est arrivé à minuit. « Ne m'ignore pas, ma chérie. »

J'ai retourné mon téléphone.

Le troisième est arrivé à 6 h du matin, me tirant d'un sommeil agité. « Mon bureau. 7 h. Ce n'est pas une suggestion. »

Je l'ai fixé pendant une bonne minute. Puis je me suis retournée et me suis rendormie.

Maintenant, il est 9 h et je suis assise en cours d'Histoire de la Magie, faisant semblant de prendre des notes tandis que le professeur Alderton parle d'une voix monocorde des lignées fondatrices.

— Les sept familles originelles ont fondé l'Académie de Silverveil en 1632, déclame-t-il en faisant les cent pas devant un tableau noir couvert d'arbres généalogiques. Leurs lignées magiques combinées ont créé la structure de protections qui protège encore ces terres aujourd'hui. Les Sterling, les Cross, les Nightborne, les Crest…

Mon stylo reste suspendu au-dessus de mon carnet. Sterling. Cross. Nightborne.

Bien sûr. Bien sûr que les familles de Knox et de Lucian ont participé à la fondation de cet endroit. Bien sûr qu'ils font partie de la royauté surnaturelle, en plus de tout le reste.

— … ont travaillé ensemble malgré des siècles de conflit entre leurs

espèces. Vampires, métamorphes, faes… tous ont mis de côté leurs rancunes ancestrales pour un objectif commun.

Faye se penche depuis le siège à côté de moi. — Tu as une mine de déterrée, murmure-t-elle.

— Merci.

— Sérieusement. Tu as dormi, au moins ?

— Un peu.

— Menteuse. Elle jette un coup d'œil à Alderton, qui dessine maintenant des flèches entre les blasons de famille. Que s'est-il passé après l'entraînement hier ? Tu ne m'as jamais répondu.

— C'est compliqué.

— C'est toujours compliqué avec toi. Accouche.

Je garde les yeux fixés sur le tableau. — Knox a failli me revendiquer sur le tapis d'entraînement.

— Il a fait quoi ?

— Kane nous a surpris. Knox n'est plus mon entraîneur.

— Revendiquée comment ? Genre… vraiment revendiquée ? Devant tout le monde ?

— Il avait la main entre mes jambes quand Kane s'est mis à hurler.

Faye émet un son à mi-chemin entre un couinement et un étouffement.

— Mesdemoiselles. La voix d'Alderton résonne dans l'amphithéâtre. Je conçois que la fondation de l'Académie de Silverveil ne soit pas aussi passionnante que les ragots que vous êtes en train d'échanger, mais peut-être pourriez-vous faire semblant d'être intéressées ? Pour moi, à défaut d'autre chose.

Quelques ricanements d'étudiants proches.

— Désolée, professeur, dit Faye d'une voix douce. Ça ne se reproduira plus.

Il lui lance un regard qui suggère qu'il n'en croit pas un mot, puis retourne à ses arbres généalogiques. — Comme je le disais, le pacte fondateur exigeait que chaque famille contribue à la matrice de protection avec un artefact magique…

Faye attend trente bonnes secondes avant de se pencher à nouveau. Son murmure est à peine audible maintenant.

— On reprend cette conversation plus tard. Ne crois pas que tu vas y échapper.

— Je m'en doutais.

— C'était bien ? Avant que Kane n'interrompe ?

— Faye.

— Ce n'est pas un non.

Je ne réponds pas. Ce qui est une réponse en soi.

Elle sourit et se retourne vers son carnet, mais je peux pratiquement sentir les questions qui émanent d'elle.

De l'autre côté de la salle, dans le coin le plus éloigné, Seraphina Nightborne est assise, droite comme un piquet, à son bureau. Elle fixe le tableau noir comme s'il l'avait personnellement offensée, la bouche pincée comme si elle venait de sucer un citron.

Elle est comme ça depuis que Lucian l'a démise du Conseil des Étudiants. D'après Faye, elle n'a parlé à personne depuis deux jours.

Bien fait.

— … et la famille Nightborne a contribué aux protections ténébreuses, continue Alderton, en désignant un blason qui correspond à l'épinglette sur l'uniforme de Seraphina. Leur maîtrise de la magie des faes noirs a rendu possible la dissimulation de l'académie. Sans eux, Silverveil aurait été découverte par les humains il y a des siècles.

La mâchoire de Seraphina se crispe. Se faire rappeler l'héritage de sa famille alors qu'elle a été publiquement humiliée n'arrange probablement pas son humeur.

J'ai presque pitié d'elle.

Presque.

Mon téléphone vibre dans ma poche.

Je ne devrais pas le regarder. Pas après m'être fait rappeler à l'ordre.

Je le regarde quand même, en inclinant l'écran hors du champ de

vision d'Alderton.

« Tu me rends fou, petit cauchemar. Mon bureau. Immédiatement après ton cours. Ne me fais pas attendre plus longtemps. »

Faye se penche juste assez pour lire l'écran. Ses yeux s'écarquillent.

— « Petit cauchemar », articule-t-elle sans un bruit. C'est soit une menace, soit un surnom.

— Avec Lucian, c'est probablement les deux, je réponds de la même manière.

— Tu es tellement dans la merde.

— Je sais.

La cloche sonne. Les étudiants commencent à ranger leurs affaires autour de nous. Seraphina sort d'un pas rapide sans regarder personne, la colonne vertébrale rigide d'une fureur à peine contenue.

Je rassemble mes affaires lentement, nullement pressée d'affronter ce qui m'attend.

— Hé. Faye m'attrape le bras alors que nous nous dirigeons vers la porte. Sérieusement. Fais attention avec lui. Les vampires jaloux sont imprévisibles. Et il a passé seize heures à savoir que tu l'ignorais, alors que le lien porte encore la trace de ce qui s'est passé avec Knox.

— Je n'ai pas vraiment joui. Kane a interrompu.

— C'est encore pire. Vous êtes frustrés tous les deux. Elle met son sac sur son épaule. Envoie-moi un SMS après. Si je n'ai pas de nouvelles de toi dans une heure, je considérerai qu'il t'a soit tuée, soit baisée, et dans les deux cas, je veux les détails.

— Tu es une amie horrible.

— Je suis une excellente amie. Je suis aussi une fouine. Elle sourit. Bonne chance.

Puis elle disparaît, emportée par la foule d'étudiants.

Voici la version révisée avec une transition depuis la salle de classe et un dialogue moins robotique :

Je reste debout dans la salle de classe qui se vide, le téléphone lourd dans ma main.

Lucian attend.

Il est temps de découvrir ce qui se passe quand on rend un ancien vampire jaloux.

Le trajet jusqu'à l'aile du Cercle d'Élite prend dix minutes. J'utilise chacune d'elles pour me préparer : ce que je vais dire, comment je vais le dire, quelles limites je dois fixer.

Au moment où j'atteins la porte de son bureau, j'ai répété une douzaine de versions de cette conversation.

Je frappe une fois. Je n'attends pas la permission.

J'entre.

Il est derrière son bureau, impeccablement vêtu d'un pantalon noir et d'une chemise anthracite. L'incarnation même du puissant vampire. La pièce sent le vieux cuir et quelque chose de plus piquant : l'odeur métallique de la magie ancienne, peut-être. Ou simplement lui.

Ses crocs s'allongent légèrement quand j'entre. Juste assez pour presser contre sa lèvre inférieure.

— Assieds-toi.

— Non, merci. Je reste près de la porte. Tu as exigé que je vienne. Me voilà. Alors, parle.

Sa mâchoire se crispe. À travers le lien, une fureur déferle sur moi, sombre et à peine contenue. Et en dessous, quelque chose de brûlant.

Il est toujours affecté par ce qu'il a ressenti hier.

— Tu as laissé Sterling poser ses mains sur toi.

— Je l'ai laissé m'entraîner. C'est son travail.

— Est-ce que son travail consistait à avoir ses doigts entre tes jambes ?

— Cette partie-là a un peu dérapé, je l'admets.

Ses yeux flamboient d'un éclat rouge. Pas amusé du tout.

Je ne devrais probablement pas apprécier ça. Mais voir Lucian Cross perdre son sang-froid est étrangement satisfaisant.

— Tu voulais qu'il te revendique. Sa voix se fait plus basse, dangereuse. Je l'ai senti. Chaque pensée désespérée. Chaque douleur.

— Oui.

L'honnêteté le stoppe net. Il s'attendait clairement à un déni, une

dérobade, quelque chose contre quoi il pourrait argumenter.

— Je le désirais, dis-je. Je ne vais pas m'excuser pour ça.

— Fais attention, petit cauchemar.

— Pourquoi ? Je m'avance dans la pièce au lieu de reculer vers la porte. Tu veux parler de ce que j'ai ressenti ? Très bien. Parlons de ce que tu as ressenti.

La température chute. Sa magie vampirique filtre à travers son contrôle.

— C'est-à-dire ?

— Le lien fonctionne dans les deux sens, Lucian. Je soutiens son regard. Tu crois que je n'ai pas remarqué ?

Silence. Lourd et chargé d'électricité.

Il n'est pas habitué à ça. Pas habitué à ce que quelqu'un retourne ses propres armes contre lui.

Tant mieux.

— Tu étais jaloux. Furieux que quelqu'un d'autre me touche. Je fais un autre pas vers lui. Mais ce n'est pas tout, n'est-ce pas ?

— Luna…

— Tu étais excité.

Son expression vacille. Juste une seconde.

— Tu m'as sentie m'humecter. Tu as senti les mains de Knox sur moi. Tu as senti à quel point je le voulais. Je suis maintenant assez proche pour voir la tension dans ses épaules, la façon dont ses doigts agrippent le bord du bureau. Et une partie de toi a aimé ça.

Il ne le nie pas.

— Une partie de toi voulait être là. En train de regarder. Ou peut-être de participer. Je penche la tête, l'étudiant. Ai-je tort ?

Le silence s'étire.

Sa prise se déplace sur le bord du bureau. Les jointures de ses doigts sont blanches sous la pression.

— Je ne partage pas. Ton bas. Dangereux.

— Alors tu as un problème. Je croise les bras. Parce que je suis attirée par Knox. Son loup m'a choisie. Ça ne va pas disparaître juste

parce que ça te met mal à l'aise.

— J'en suis conscient.

— Et tu as ressenti mon plaisir hier et ça t'a excité. Alors qu'est-ce qu'on fait là, au juste, Lucian ? Si ce ne sont que des conneries territoriales de vampire, ça ne m'intéresse pas. Je ne suis pas une propriété.

— Non. Il bouge, à une vitesse vampirique, et soudain il est juste sur mon chemin, si près que je dois pencher la tête en arrière pour le regarder dans les yeux. Tu es bien plus dangereuse que ça.

— Dangereuse ?

— Exaspérante. Son regard descend sur ma gorge. Sur ses marques. Enrageante. Enivrante.

— Des compliments, maintenant ?

— De l'honnêteté. Sa main se lève, hésite près des croissants argentés sur mon cou. Puis-je ?

La question me prend par surprise. Une permission. Après tout ça.

— Tu demandes la permission de toucher tes propres marques ?

— J'essaie d'avoir un comportement civilisé. C'est plus difficile que ça en a l'air. Une pointe de ce vieux sourire narquois. Surtout avec toi.

— D'accord. Oui.

Ses doigts tracent les marques, frais contre ma peau, délibérés. La faim suinte à travers le lien. Le désir. Une retenue qui s'effiloche.

— Ces marques signifient que tu es sous ma protection, murmure-t-il. Ma revendication. Les vampires sont possessifs par nature. On ne fait pas ça. On revendique. On garde.

— J'ai remarqué.

— Mais. Sa mâchoire se crispe, comme si le mot lui coûtait. Hier. Te sentir avec lui. Ton excitation, ton besoin, à quel point tu voulais…

Il s'arrête. Lutte.

— Je voulais le mettre en pièces, dit-il finalement. Et je voulais regarder. Ressentir tout ce que tu ressentais. Savoir exactement ce qu'il te faisait.

Ses yeux rencontrent les miens. Un éclat rouge sang dans l'argent.

— Je suis en vie depuis des siècles, Luna. Je n'ai jamais rien ressenti de tel.

— Compliqué.

— C'est un mot pour le décrire.

— J'en ai d'autres. La plupart moins polis.

Sa bouche s'étire. Presque un sourire. — Je n'en doute pas.

— Et maintenant ? Je soutiens son regard. Tu vas broyer du noir à ce sujet pendant un autre siècle ? Ou tu vas vraiment faire quelque chose ?

— Que suggérerais-tu ?

— C'est toi qui m'envoies des SMS exigeants toute la journée.

— Exigeants ? Il hausse un sourcil. Je préfère « persistants ».

— Je préfère « agaçants ».

— Et pourtant, tu es là.

— Curiosité morbide.

— Menteuse. Il est plus proche maintenant. Quand s'est-il rapproché ? Tu es là parce que tu veux savoir ce qui va se passer ensuite. Tout comme moi.

— Peut-être.

— Certainement. Sa main glisse de ma gorge à l'arrière de mon cou. Sans serrer. Juste posée là. Tu veux savoir si je vais te punir pour avoir laissé un autre mâle te toucher. Si je vais perdre le contrôle. Si je suis aussi affecté par hier que toi.

Mon souffle se bloque. — L'es-tu ?

— Qu'en penses-tu ?

Je le sens à travers le lien : un désir, une faim à peine maîtrisée. Le souvenir de mon plaisir qui résonne en écho, enchevêtré avec le sien.

— Je pense, dis-je lentement, que tu devrais arrêter de parler et me montrer.

L'espace d'un battement de cœur, il ne bouge pas.

Puis sa bouche s'écrase sur la mienne.

Durement. Revendicatrice. Ses lèvres sont fraîches, sa langue un feu glacial qui glisse contre la mienne. Ses crocs effleurent ma lèvre

inférieure, une pointe de danger aiguisée qui me fait haleter.

Différent de Knox.

Knox est une chaleur brûlante et la perte de contrôle, tout en instinct et en besoin désespéré.

Lucian est un feu glacial qui choisit de lâcher prise, calculé même dans la passion.

Sa main remonte le long de mes côtes, délibérée et contrôlée. Cartographiant mon corps, apprenant ce qui me fait réagir.

— Il t'a touchée ici. Ce n'est pas une question.

— Oui.

Sa main frôle mes seins et mes tétons qui durcissent.

Le plaisir me transperce, plus vif maintenant parce que je suis déjà sensibilisée. Déjà endolorie d'avoir été laissée sur ma faim.

— Tu as aimé ?

— Oui.

— Tu aimes ça ?

Son pouce effleure mon téton à travers le tissu, et je me cambre contre lui involontairement.

— Oui.

— Bien. Son approbation vrombit à travers notre connexion. Maintenant, retourne-toi.

— Pourquoi ?

— Parce que je veux te montrer quelque chose.

Je me retourne, sa prise se resserre sur mes hanches, exactement là où se trouvaient celles de Knox ce matin. La position est délibérée. Calculée.

— Il te tenait comme ça. Son souffle est frais contre mon oreille. T'a fait te frotter contre lui.

Ses hanches se pressent contre mes fesses, et je sens exactement à quel point il est dur. Son sexe tendu contre son pantalon. Froid et inflexible là où Knox était une chaleur brûlante.

— Est-ce que ça te dérange ? je demande. Que je réagisse à vous deux ?

— Ça devrait. Sa prise se resserre. Chacun de mes instincts me dit que tu es à moi et à moi seule. Que je devrais détester qu'un autre mâle te touche. Te fasse t'humecter. Te fasse supplier.

Il se balance contre moi, et je halète.

— Mais j'ai senti ton plaisir. À quel point tu le voulais. Et putain… Son sang-froid se fissure, son ton devient rauque. Ça m'a fait quelque chose. Quelque chose que je ne peux pas expliquer.

— Lucian…

Il me fait pivoter soudainement, me soulevant sur son bureau d'un mouvement fluide. Des papiers s'éparpillent. Un stylo roule sur le sol.

Son bureau est en acajou, sculpté de motifs complexes qui changent quand je ne les regarde pas directement. Magie vampirique.

Il se place entre mes jambes, et la position nous met à hauteur des yeux. Les ombres dans la pièce semblent s'approfondir, répondant à sa magie.

— Alors voici ce qui va se passer. Ses mains encadrent mes cuisses, me maintenant en place. Je vais te toucher exactement là où il l'a fait. Et tu vas me dire comment ça se compare.

— Très territorial, non ?

— Extrêmement. Son sourire n'est que crocs et sombres promesses. Tu veux que j'arrête ?

— Non.

— Dis-le clairement. J'ai besoin de t'entendre le dire.

Une chaleur m'inonde à cette exigence. À son insistance sur un consentement explicite, même alors que la revendication se propage à travers notre lien.

— Je veux que tu continues.

— Bien.

Sa bouche retrouve la mienne. Sa main glisse entre mes jambes, pressant sur mon jean.

Je me cambre contre lui, en quête de plus de friction. C'est une revendication vampirique. Une possession territoriale mêlée de consentement et d'un désir complexe.

Et je le désire.

Sa bouche quitte mes lèvres pour ma mâchoire, déposant des baisers froids le long de ma gorge. Jusqu'à ses marques.

Ses doigts les effleurent — froids comme du marbre en hiver.

Je penche instinctivement la tête — en offrande.

— Mienne. Le mot gronde contre ma peau. Ses crocs frôlent le point où bat mon pouls, sans percer la peau, mais promettant qu'il le pourrait.

— Pour l'instant, je souffle.

Il se recule. Les ombres pulsent autour de lui. — Quoi ?

— Je suis à toi en ce moment. Dans cet instant. Avec ces marques. Je continue en soutenant son regard.

— Tu es exaspérante.

— Toi aussi.

— C'est dans ma nature. Sa main entre mes jambes appuie plus fort, et je halète. — Tout comme il est apparemment dans la tienne de collectionner les mâles surnaturels qui perdent la tête en ta présence.

— Je n'ai rien demandé de tout ça…

— Non. C'est vrai. Son expression s'adoucit d'un iota. — Tu t'es liée à moi par le sang durant une crise et tu as attiré l'attention d'un loup alpha dont les instincts t'ont choisie.

Il se penche en avant, son front se posant contre le mien.

— Nous naviguons tous les deux en territoire inconnu. Je suis juste meilleur pour faire semblant que ce n'est pas le cas.

Malgré tout — la revendication, la jalousie, l'intensité —, je ris.

— C'est une façon de voir les choses.

J'ai besoin de ça. Besoin de cette distraction.

Et il le sait. Il le sent à travers notre connexion.

— C'est ça. Sa bouche se déplace vers ma gorge. — Laisse-moi m'occuper de toi.

Sa main glisse de nouveau entre mes jambes, appuyant fort à travers le denim, tandis que son autre main se faufile sous mon pull pour trouver ma peau nue.

Haletante, je me cambre contre lui.

— Tu es si réceptive. Son ton est rauque. — Même submergée, ton corps sait ce dont il a besoin.

— Lucian…

— Je sais. Son contact s'active contre moi, augmentant la pression. — Je m'occupe de toi.

La peur et le désir s'emmêlent jusqu'à ce que je ne puisse plus les distinguer. Sa bouche sur mes marques. Sa main entre mes jambes. Son corps me pressant contre le bureau.

— Tu es à moi. Les mots contre ma gorge. — Personne d'autre ne te protège. Personne d'autre ne te touche comme ça. Juste moi.

— Oui…

Son pouce trouve mon clitoris à travers mon jean, décrivant des cercles avec une pression délibérée.

J'y suis presque. Juste au bord. La chaleur monte, le plaisir s'enroule, se resserre…

Mon téléphone vibre. Fort. Insistant.

Nous nous figeons tous les deux.

— Ne réponds pas, gronde Lucian contre ma gorge.

Il vibre encore. Et encore.

— Putain. Je cherche mon téléphone avec des doigts tremblants.

Le nom de Mlle Ravencroft s'affiche à l'écran.

Ouvrant l'écran des messages, j'essaie de me concentrer.

— Tu devrais lui répondre, dit Lucian derrière moi.

Je commence à taper : J'arr—

Son contact se pose sur ma hanche. Léger. À peine là.

— Dis-moi quelque chose. Son ton se fait plus bas, intime. — Quand Sterling t'avait sur ce tapis d'entraînement ce matin…

Mes doigts se figent sur le clavier.

— … est-ce qu'il t'a touchée ici ?

Sa main glisse le long de mes côtes, lente et délibérée, s'arrêtant juste en dessous de mon sein.

À travers notre lien, je sens son excitation monter en flèche. Il

connaît déjà la réponse. Il a tout ressenti grâce à notre connexion. Mais il veut m'entendre le dire.

— Oui. Mes mots sortent plus haletants que je ne le voudrais.

— Et ici ?

Sa main empaume mon sein à travers mon pull, son pouce effleurant mon téton avec une douceur angoissante.

J'essaie de taper : J'arri—

— Réponds-moi, Luna.

— Oui. Le mot est à peine un murmure. — Il m'a touchée là.

— C'est bien. Son approbation gronde dans sa poitrine, et je la ressens à travers le lien — de la satisfaction. — Continue à écrire. Dis à Ravencroft que tu es en chemin.

Son autre main descend, sur ma hanche, s'incurvant pour empaumer ma fesse. La serrant de manière possessive.

— Est-ce qu'il t'a touchée ici aussi ?

Je fixe l'écran de mon téléphone. Le curseur clignote. Je n'arrive pas à me souvenir de ce que j'étais en train de taper.

— Luna. Réponds à la question.

— Non… pas là… Mon souffle s'accélère alors qu'il serre plus fort.

— Dommage. Sa prise glisse plus bas, entre mes cuisses par-derrière, pressant contre ma chatte à travers mon jean. — Mais il t'a touchée ici. N'est-ce pas ?

Oh, mon Dieu.

J'essaie de taper : J'arriv—

— Je l'ai senti à travers notre lien. Sa main se balance contre moi, et mes genoux manquent de flancher. — J'ai senti à quel point tu t'es mouillée quand son genou a appuyé juste ici. Quand ses doigts ont glissé entre tes cuisses. Quand il a travaillé ton clitoris à travers tes vêtements jusqu'à ce que tu le supplies.

Le téléphone tremble dans ma main.

— Dis-moi. Ses lèvres frôlent mon oreille. — Tu avais envie qu'il te fasse jouir ?

— Oui…

— Tu le voulais en toi ?

— Oh putain, oui…

Sa main appuie plus fort, se frottant contre moi. — Est-ce que tu es mouillée pour moi, maintenant, en pensant à la façon dont il t'a touchée ?

Je ne peux pas répondre. Je ne peux pas penser. Le téléphone glisse de mes doigts et heurte le sol avec un craquement sec.

Aucun de nous ne bouge pour le ramasser.

— Oups, murmure Lucian contre mon cou. — Je suppose que Ravencroft va devoir attendre.

Il me fait pivoter pour lui faire face, et la faim dans son regard contracte mon ventre.

— Sais-tu ce que j'ai ressenti ce matin ? Ses mains encadrent mon visage. — À travers notre lien ? Chaque seconde ?

Je secoue la tête.

— J'ai senti ta chatte se mouiller quand il a empoigné tes hanches. Son pouce trace ma lèvre inférieure. — J'ai senti tes tétons durcir quand il a ajusté ta position. Je t'ai sentie te contracter quand son corps s'est pressé contre le tien.

Sa main glisse le long de ma gorge, sur ma clavicule, jusqu'à mon sein à nouveau.

— Sais-tu ce que ça m'a fait ? Son autre main s'attaque au bouton de mon jean. — Te sentir t'exciter par le contact d'un autre mâle ?

La fermeture éclair descend.

— Ça m'a fait bander. Ses doigts glissent à l'intérieur de mon jean, par-dessus mes sous-vêtements. — Ça m'a donné envie de sentir ce qu'il a senti. De toucher ce qu'il a touché. De te rendre aussi désespérée pour moi que tu l'étais pour lui.

Ses doigts appuient contre le tissu trempé, et je halète.

— Tu étais aussi mouillée pour lui ?

— Oui…

— Tu voulais qu'il fasse ça ? Il glisse ses doigts sous mes sous-vêtements, se frayant un chemin dans la chaleur moite. — Toucher ta

chatte ? Te faire jouir ?

— Oui… mon dieu, oui…

Il retire sa main, et je laisse échapper un son de frustration. Mais ensuite il me soulève — la force de vampire rendant le geste sans effort — et me porte jusqu'à son bureau.

Mon jean et mes sous-vêtements ont disparu en quelques secondes. Je remarque à peine qu'il me les enlève.

Il écarte largement mes cuisses, se plaçant entre elles, et l'air frais sur ma chatte exposée me fait frissonner.

— Quand Sterling t'avait comme ça… Ses mains caressent l'intérieur de mes cuisses, s'arrêtant juste avant la zone qui me fait tant souffrir. — Écartée pour lui, désespérée et pleine de désir… as-tu imaginé ce moment ? Lui te prenant ?

— Oui.

— Et maintenant ? Son pouce frôle mon clitoris, léger comme une plume.

Un gémissement m'échappe — fort, désespéré, sans aucune honte. Je m'en fiche.

— Maintenant, tu es écartée pour moi. Mouillée et prête. Sa voix se fait plus basse. — Est-ce que tu veux ça ?

— Oui… mon dieu, oui…

— Oui, quoi ? Il entoure à nouveau mon clitoris et glisse un doigt à l'intérieur de moi, lent et torturant. — Utilise tes mots, ma chérie.

— Baise-moi…

— Même si Sterling t'a touchée en premier ? Un deuxième doigt. Il se courbe et trouve ce point qui me rend folle. — Même si tu le voulais, lui ?

— Oui… à cause de ça… L'aveu jaillit. — Je vous veux tous les deux…

Son sang-froid se brise.

Il se libère de son pantalon — je n'enregistre à peine quand — et puis il est là, son sexe dur, épais, pressant contre mon entrée.

Nos regards se croisent dans la faible lumière du bureau.

— Dernière chance.

— Va te faire foutre avec tes dernières chances. Fais-le.

Il me pénètre d'un seul coup puissant, et les mots se dissolvent en pure sensation.

La plénitude. L'étirement. Son sexe me remplissant complètement.

— Oh, mon dieu…

— Luna… putain… Son front tombe sur mon épaule, son corps tremblant sous l'effort de rester immobile. — Ça va ?

Je ne peux pas former de mots. Je ne peux que planter mes ongles dans ses épaules et hocher désespérément la tête.

Il se retire et s'enfonce à nouveau, et l'angle atteint un point profond. Le bureau racle le sol sous la force du choc.

— Bouge, j'arrive à dire. — Maintenant…

— Dis mon nom, exige-t-il d'un ton rauque. — Je veux t'entendre le dire.

— Lucian…

Il impose un rythme punitif, son sexe s'enfonçant en moi avec une force de vampire. Je réponds à chaque coup de rein, m'agrippant alors qu'il me prend sur le bureau, de manière dure et désespérée, exactement ce dont j'ai besoin.

Notre lien s'embrase à chaque mouvement, montant, montant comme un orage sur le point d'éclater.

— Tu es… Il ne peut pas finir, s'enfonçant simplement plus fort en moi. — Parfaite. Tellement putain de parfaite.

Sa retenue est en train de voler en éclats. Je le vois dans son regard — rouge maintenant, le vampire totalement présent. Ses crocs sont entièrement sortis, étincelants.

— Marque-moi, je m'entends dire. — Je veux que tout le monde le voie.

Il grogne et ses crocs raclent ma gorge là où ses marques se trouvent déjà, sans percer la peau mais laissant des empreintes. Son vampire adore ça — je peux sentir la satisfaction qui émane de lui.

— Mienne, gronde-t-il.

— Tienne.

Mais ce n'est pas assez. Le lien entre nous hurle pour plus — plus de contact, plus de tout.

— J'ai besoin… Il halète maintenant. — Peux pas… bureau…

Il retire son sexe et je gémis à cette perte. Mais il me retourne, me penchant sur le bureau.

Le bois est frais contre ma peau surchauffée. Des papiers se froissent sous moi. J'entends quelque chose tomber et se briser mais je m'en fiche.

Il me pénètre par-derrière, son sexe glissant profondément, et le nouvel angle nous fait gémir tous les deux.

— Mieux, parvient-il à dire. — Je peux bouger correctement maintenant.

Il le prouve en se retirant presque complètement et en s'enfonçant à nouveau en moi.

Des étoiles explosent derrière mes paupières.

— Oui… mon dieu, oui…

Son rythme est brutal. Chaque coup de son sexe me propulse en avant, mes mains cherchant une prise sur le bois lisse. Le son de nos corps qui se rencontrent remplit le bureau, se mêlant aux halètements et aux gémissements qu'aucun de nous ne peut contenir.

Ma magie crépite en réponse au plaisir qui monte dans mon ventre. Des illusions fleurissent autour de nous — des ombres qui n'existent pas s'approfondissent, le bureau semble pulser de vie, la réalité elle-même se déforme. Je ne peux pas la contrôler, je ne peux me concentrer sur rien d'autre que le sexe de Lucian qui bouge en moi.

Son énergie vampirique répond, crépitant sur ma peau comme de l'électricité statique. Là où notre magie se touche, quelque chose de nouveau se forme. Quelque chose qui nous appartient à tous les deux.

La magie veut ça. Elle nous veut ensemble.

Il change légèrement d'angle et son sexe heurte quelque chose de si profond que je vois tout blanc.

— Là… juste là… n'arrête pas…

— Jamais. Ses doigts trouvent mon clitoris, le travaillant en cercles serrés tandis que son sexe me martèle. — Jouis pour moi. Je veux te sentir.

La double sensation est trop forte. Je bascule par-dessus bord avec un cri, ma chatte se contractant autour de son sexe. Il suit avec un rugissement qui résonne dans le bureau, et la magie entre nous s'embrase assez fort pour être visible même les yeux fermés.

Mais quelque chose n'est pas encore achevé. Nous sommes sur le point d'y arriver — je sens notre connexion qui veut s'approfondir — mais pas tout à fait.

Lucian est toujours dur en moi. L'endurance des vampires signifie que son sexe n'a pas du tout ramolli.

— Il m'en faut plus, je dis d'un ton rauque.

— Oui.

Il se retire et m'aide à me relever. Mes jambes tremblent, mais il me stabilise, me retournant pour lui faire face.

— Regarde-moi.

Forçant mes yeux à s'ouvrir, je croise son regard. Rouge pur maintenant, plus d'or. Le vampire totalement présent.

Il me soulève, et mes jambes s'enroulent instinctivement autour de sa taille. Son sexe glisse à nouveau en moi dans cette nouvelle position, et l'intimité de la situation — face à face, regard contre regard — me coupe le souffle.

— Voilà, souffle-t-il, une main dans mes cheveux, l'autre agrippant ma hanche. — J'ai besoin de te voir. Quand ça arrivera.

Il nous déplace — marchant alors que son sexe est toujours enfoui en moi — jusqu'à ce que mon dos heurte le mur. La position l'enfonce encore plus profondément, c'est impossible.

— Accroche-toi.

J'enroule mes bras autour de son cou, et il se met à bouger. Fort. Vite. Utilisant sa force de vampire pour me soulever et me faire redescendre sur son sexe à chaque coup de rein.

L'angle est parfait. Il touche ce point en moi à chaque mouvement

et je grimpe à nouveau, incroyablement vite.

— Lucian… quelque chose se passe…

— Je le sens…

Juste au bord. Si près de devenir permanent.

Sa bouche s'écrase sur la mienne, avalant mes gémissements. Ses crocs entaillent ma lèvre et le goût du sang le fait grogner.

— Viens avec moi, exige-t-il contre ma bouche. — Maintenant.

Ses doigts glissent entre nous, trouvant mon clitoris. La combinaison de son sexe qui frappe en profondeur et de ses doigts qui me travaillent me brise.

Je jouis avec un cri, ma chatte se contractant autour de lui. Il suit immédiatement, et je sens son sexe pulser en moi.

Mais cette fois, notre lien ne fait pas que s'embraser.

Il se transforme. Change. Devient quelque chose de plus que ce qu'il était.

Permanent. Plus profond. Plus connecté.

Ses émotions déferlent plus clairement maintenant. Pas seulement des sentiments de surface, mais des couches. Sa satisfaction de m'avoir marquée. Sa possessivité viscérale. Sa confusion d'être excité par mon désir pour Knox. Sa détermination à me garder en sécurité. Et sous tout cela, de plus en plus fort — de l'affection. De l'attention. Le début de quelque chose qui pourrait devenir plus.

Et il me ressent aussi. Mon émerveillement face à l'intensité. Ma peur de la façon dont tout cela est écrasant. Ma confiance, fragile mais réelle, qui se construit à chaque seconde. Ma certitude d'avoir fait le bon choix.

Nous restons figés un long moment — tous deux respirant fort, son sexe toujours en moi, mon dos contre le mur.

— Oh, putain de merde, j'arrive enfin à dire.

Son rire essoufflé vibre dans sa poitrine. — D'accord avec toi.

Il se retire doucement et je grimace à cause de la sensibilité. Il me pose délicatement, gardant un bras autour de moi jusqu'à ce que mes jambes cessent de trembler.

Nous sommes tous les deux en vrac. Ses cheveux sont en désordre. Ses vêtements de travers. Mon pull est quelque part de l'autre côté de la pièce. Mon jean est… je ne sais même pas où.

— Quelle heure est-il ? je demande quand je peux à nouveau parler.

Il jette un œil à une horloge ancienne sur le mur. — Tu as huit minutes pour te rendre au bureau de Ravencroft.

— Huit… Lucian !

— Tu as dit que tu avais besoin d'une heure. Son sourire est diabolique. — Je suis efficace.

Je me précipite pour retrouver mes vêtements. Je trouve mes sous-vêtements sous sa chaise. Mon jean près de la porte. Mon pull derrière le bureau.

Il se rhabille déjà à une vitesse vampirique, l'air parfaitement impeccable alors que je me bats encore avec mon soutien-gorge.

— Tes cheveux sont en vrac, observe-t-il.

— C'est de ta faute.

— Entièrement. Aucun remords dans son ton.

J'aperçois mon reflet dans la vitrine de la bibliothèque. Il a raison. Cheveux en bataille. Joues rouges. Lèvres gonflées. Les marques de morsure sur ma gorge brillent d'un éclat argenté.

Tout le monde va savoir ce que je viens de faire.

— Va. Il me tourne vers la porte. — Avant qu'elle n'envoie une équipe de recherche.

J'atteins la porte avant qu'il ne reprenne la parole.

— Luna.

Je me retourne. — Je veux te voir bientôt. Ce soir me paraît une éternité. Son regard flamboie brièvement. — J'ai encore besoin de toi. Une vague de chaleur m'envahit à cet aveu.

— Bien, dis-je. — Moi aussi.

Sa satisfaction vibre à travers notre connexion alors que je me glisse hors de son bureau et dans le couloir.

Je suis en retard. Je suis débraillée. Tous ceux que je croise me dévisagent.

Je m’en fiche.

Mais Mlle Ravencroft va être furieuse.



17

Arpenteur de rêves

Luna

Je me faufile dans les toilettes les plus proches avant d'aller retrouver Faye. Le miroir confirme ce que je soupçonnais déjà : j'ai une tête de déterrée.

Cheveux emmêlés. Lèvres gonflées. Les marques de Lucian brillent presque sur ma gorge. Un suçon se forme juste sous ma mâchoire, un que je n'avais certainement pas ce matin.

Génial.

Je fais ce que je peux avec mes doigts, lissant les pires nœuds, m'aspergeant le visage d'eau froide. Le suçon ne va pas disparaître, mais si je place bien mes cheveux, il est presque caché.

Presque.

Faye me trouve dans le couloir devant le réfectoire, me jette un regard et sourit.

— Bonne réunion avec Ravencroft ?

— Tais-toi.

— Tes cheveux disent le contraire. Elle se met à marcher à côté de moi. Aussi, tu as un suçon.

— Je suis au courant.

— Un gros.

— Faye.

— Je dis ça comme ça. Elle est presque en train de sautiller. Quelqu'un a eu un après-midi productif.

Je change de sujet. — Protocoles d'orage. Ravencroft a dit qu'on devait se mettre en binôme avant cinq heures. Elle t'a suggérée.

— Oh. Le sourire de Faye s'efface légèrement. À ce sujet…

— Quoi ?

— J'ai déjà un binôme. Elle a la décence d'avoir l'air désolée. Avec le métamorphe dragon du cours de Théorie élémentaire ? On discute, il m'a demandé ce matin et…

— Le ténébreux qui t'a fait perdre l'usage de la parole ?

— Il m'a encore souri. Elle soupire d'un air rêveur. Luna, ses écailles scintillent quand il est content. Elles scintillent vraiment. C'est injuste.

Je ne peux m'empêcher de rire. — Alors tu me laisses tomber pour un garçon qui brille.

— Je ne te laisse pas tomber ! C'est juste que… Elle se mord la lèvre. Je l'aime beaucoup. Et les nuits de tempête sont censées être intenses. Émotions à vif, magie amplifiée, tout ça. J'ai trouvé que c'était une bonne occasion pour…

— Pour quoi ?

— Apprendre à mieux le connaître. Ses rougeurs suggèrent qu'elle espère le connaître très intimement.

— Très bien. Va profiter de ton dragon.

— Tu n'es pas fâchée ?

— Je ne suis pas fâchée. Et je ne le suis pas, vraiment. Faye mérite quelque chose de bien. Je trouverai bien une solution.

Nous poussons les portes pour entrer dans le Grand Hall. Le chaos habituel du dîner est amplifié ce soir : les étudiants se rassemblent en groupes, comparent leurs binômes, observent le ciel à travers les hautes fenêtres avec des degrés de nervosité variables.

Les nuages sont plus sombres qu'ils ne le devraient à cette heure. Lourds. Violacés sur les bords.

Je prends une assiette et la remplis de nourriture que je ne suis pas sûre de manger. Faye bavarde à côté de moi à propos de Marcus : comment il vient d'un vieux clan de dragons des montagnes du nord, comment il ne parle presque à personne mais est venu la chercher spécifiquement, comment ses yeux virent à l'or quand il rit.

Je suis heureuse pour elle. Vraiment.

Mais je suis aussi très consciente que je n'ai toujours pas de

partenaire pour ce soir.

Nous trouvons des places à l'une des longues tables. Faye fait un signe de la main à son métamorphe de l'autre côté du hall ; il est assis avec d'autres métamorphes, brun, les traits fins, et quand il la voit, quelque chose dans son expression s'adoucit. Il hoche la tête une fois, presque timidement.

— Mon Dieu, qu'il est beau, souffle Faye.

— Tu es incorrigible.

— Complètement. Ça n'a pas l'air de la déranger.

Je pousse la nourriture dans mon assiette, sans vraiment manger. Mon esprit revient sans cesse à ce matin : le bureau de Lucian, la façon dont il m'a regardée quand il m'avait penchée sur son bureau. La sensation de son sexe en moi. La façon dont il a exigé que je dise son nom alors qu'il me baisait contre le mur.

Je serre les cuisses sous la table. Ça n'aide en rien.

— Ça va ? demande Faye.

Le premier éclair de foudre violette déchire le ciel avant que je puisse répondre.

Ce n'est pas un éclair normal. Celui-ci crépite d'une énergie magique visible, se propageant à travers les nuages comme des veines infectées. Le violet signifie une instabilité dimensionnelle, quand l'énergie magique déchire la réalité elle-même.

— Ce n'est pas bon signe, murmure Faye, sa magie d'élémentaire de l'eau sentant probablement la perturbation.

Les élèves regardent nerveusement les fenêtres alors que les conversations s'éteignent. La tempête se lève au-dessus de nos têtes. Certains plaisantent encore sur le fait que les protections ne faillissent jamais et que nous sommes complètement protégés, mais les membres du corps enseignant se regroupent près de la table d'honneur, conférant à voix basse, ce qui suggère qu'ils sont moins confiants.

En regardant autour de moi dans le hall, je ressens l'inquiétude de Lucian depuis la table des vampires de l'autre côté de la pièce, à travers notre lien de sang.

Les protections gravées sur les murs du Grand Hall commencent à pulser d'une faible lumière bleue, clignotant de manière erratique.

— Ça, c'est vraiment pas bon signe du tout, dit Faye.

Un autre éclair, plus proche cette fois. Le tonnerre secoue le bâtiment.

Le directeur Pyralis se lève, ses mots sont amplifiés par la magie. — Tous les élèves dans les salles communes immédiatement. Protocoles d'abri d'urgence. Ceci n'est pas un exercice.

Le hall éclate dans un chaos maîtrisé. Les élèves se lèvent, attrapent leurs affaires, les professeurs dirigent le flot vers les espaces renforcés.

— En binômes ! s'écrie le Dr Thorne. Personne ne dort seul pendant les fluctuations des protections. Les perturbations magiques peuvent affecter les esprits endormis.

Faye me prend la main. — Tu es sûre que tu vas trouver une solution ?

— Oui. Ça va aller.

Elle me lance un regard entendu avant que le mignon ténébreux ne l'entraîne vers le groupe de métamorphes.

Debout dans la foule, je regarde les gens se mettre en binôme naturellement. Knox est entouré de membres de la meute, car les métamorphes restent groupés lors des menaces surnaturelles. Lucian est avec les étudiants vampires, les organisant déjà avec une autorité efficace.

Tout le monde a les siens.

Sauf moi.

Je reste près du mur, regardant les élèves défiler par deux ou en groupes. Tout le monde a un endroit où aller. Quelqu'un avec qui être.

L'histoire de ma vie.

— Tiens, tiens. Regardez qui n'a pas de partenaire.

Je me retourne et vois trois élèves plus âgés s'approcher, arborant tous des expressions suffisantes qui suggèrent que coincer quelqu'un seul pendant une urgence est une forme de divertissement.

Celui de devant est grand, avec des cheveux blonds parfaitement

coiffés et un sourire qui doit marcher sur les filles qui n'ont pas passé des années à repousser des clients aux mains baladeuses. — Sebastian Cole. Quatrième année. Il dit ça comme si je devais être impressionnée. Et tu es la boursière dont tout le monde parle.

— Luna. Et je ne suis pas intéressée.

— Aïe. Il pose une main sur son cœur, feignant d'être blessé. Je t'offrais juste d'être ton binôme pour ce soir. Les nuits de tempête peuvent être intenses. Je ne voudrais pas que tu restes toute seule.

— Je préfère tenter ma chance avec la tempête.

Ses amis ricanent, mais son sourire reste figé. — J'ai entendu dire que tu travaillais dans un de ces clubs du centre-ville. Le Voile d'Argent ? Il se rapproche. Tu dois avoir l'habitude de tenir compagnie aux hommes.

— Et vous devez avoir l'habitude que les femmes partent au milieu de la conversation.

Quelque chose vacille derrière ses yeux. Moins amusé maintenant. — Du répondant. J'aime ça.

— Je me fiche de ce que vous aimez. Je garde ma voix neutre, ennuyée, comme je le faisais quand les clients devenaient trop amicaux. Bougez.

— Allez, ne sois pas comme ça. Il tend la main, ses doigts effleurant mon bras. On te rend service…

— Elle a dit de bouger.

La voix vient de derrière eux. Calme. Presque douce. Mais quelque chose dans cette voix les fait se figer tous les trois.

Je le reconnais avant même de voir son visage.

Le type de la bibliothèque. Boucles sombres, regard absent, celui qui m'a dévisagée cette première semaine comme s'il voyait quelque chose que personne d'autre ne pouvait voir. Je n'ai jamais appris son nom, mais je me souviens de la façon dont il m'a regardée : pas avec intérêt ou hostilité, mais avec une sorte de reconnaissance hantée.

Dante Crest. Cercle d'Élite. Celui qui a détourné les yeux de honte pendant la vidéo de Seraphina.

Il sort d'une alcôve sombre, ses yeux gris fixés sur Sebastian avec une intensité qui n'était pas là avant. Cette qualité distante et rêveuse a disparu. Ce qui regarde à travers ces yeux en ce moment est très, très présent.

— Crest. L'assurance du blond vacille. Ça ne te regarde pas.

— Ah oui ? Dante penche la tête. Je me demande à quoi tu rêvais mardi dernier. Le rêve où les couloirs devenaient de plus en plus étroits. Tu ne trouvais pas la sortie. Tu n'arrivais plus à respirer.

Sebastian blêmit.

— Ou le rêve de jeudi. La voix de Dante reste conversationnelle, presque agréable. Celui avec ton père. Les choses qu'il t'a dites. Comment tu t'es réveillé avec des larmes sur le visage.

— Comment… Le mot sort étranglé.

— Je vois des choses. Dante fait un autre pas en avant. Des choses privées. Les choses que les gens enterrent si profondément qu'ils oublient leur existence. Son regard glisse vers les deux types qui flanquent Sebastian. Devrais-je partager ce que j'ai vu sur tes amis ? Je suis sûr qu'ils trouveraient ça instructif.

Ils reculent déjà, le visage pâle.

— On s'en allait, marmonne l'un d'eux.

Sebastian tient bon une seconde de plus, la mâchoire serrée, voulant clairement sauver la face. Mais ce qu'il voit dans l'expression de Dante le fait changer d'avis.

Il se retourne et marche. Vite. Ses amis le suivent encore plus vite.

Le silence s'installe dans le couloir.

— Merci, dis-je dans le silence. C'était…

— Dérangeant ? Indiscret ? Éthiquement discutable ?

— J'allais dire impressionnant.

Sa bouche s'étire légèrement. Pas tout à fait un sourire. — D'habitude, je ne fais pas ça. Utiliser ce que je vois contre les gens. Il hausse les épaules, un geste presque d'excuse. Mais ça fait des années que Sebastian a besoin que quelqu'un le remette à sa place.

Je l'étudie : les boucles sombres, les pommettes saillantes, ces yeux

gris qui semblent regarder à travers les choses plutôt que de les regarder.

— Tu es un arpenteur de rêves.

— Entre autres.

— C'est comme ça que tu savais. À la bibliothèque, la première semaine. Les pièces du puzzle s'assemblent. Tu me dévisageais parce que tu avais déjà vu quelque chose.

Il reste silencieux un instant. — J'ai vu… du potentiel. Un pouvoir que tu ne savais pas que tu avais. Une autre pause. Et des gens qui essaieraient de t'utiliser pour ça.

Un frisson me parcourt l'échine, et ça n'a rien à voir avec la tempête dehors.

— Il te faut toujours un partenaire pour ce soir, dit-il, changeant de sujet.

— En effet.

— Je suis disponible. Simple. Sans sous-entendu. Sans attente. Je connais un endroit calme. Loin de la foule.

Après ce qui vient de se passer, « calme » me paraît parfait.

— D'accord. Je me mets à marcher à côté de lui. Ouvre la marche.

Il me guide à travers le chaos vers la salle commune principale. Des étudiants inondent les couloirs, transportant des couvertures et des oreillers pris dans les placards de rangement. La tempête s'intensifie. Je la sens à travers les murs du château, une pression qui monte comme une chose vivante pressant contre les protections magiques.

La salle commune est immense, assez grande pour accueillir plusieurs classes d'étudiants avec de la place à revendre. Les protections renforcées pulsent plus régulièrement ici que dans les couloirs. Cet endroit a été conçu pour les urgences. La plupart des gens se regroupent au centre, près de la cheminée, créant un dortoir improvisé. Des couples s'approprient des places ensemble. Des groupes se forment en cercles.

Un éclairage magique fournit une illumination tamisée dans tout l'espace, les systèmes de secours activés, car l'alimentation principale

vacille depuis le début de la soirée. Le tonnerre secoue tout le bâtiment, et certains étudiants sursautent à chaque grondement.

Dante me guide vers un coin près des fenêtres du fond, à l'écart des groupes principaux. Pas complètement isolés — quelques autres binômes ont choisi des places le long de ce mur — mais plus intime que le chaos du centre.

— Attends ici, dit-il. Je vais chercher des couvertures.

Il disparaît dans la foule et revient quelques minutes plus tard les bras chargés de couvertures et d'oreillers provenant du poste de ravitaillement près de l'entrée. D'autres étudiants font de même, jalonnant leur territoire, construisant de petits nids pour la nuit.

— Ça te va ? demande-t-il en les arrangeant par terre, de manière efficace, mais sans chichis.

Cette attention me prend au dépourvu. Il aurait pu me laisser me débrouiller toute seule. Il aurait pu m'offrir une place et rien de plus. Au lieu de ça, il a trouvé un endroit calme, à l'abri des regards, et l'a rendu confortable.

— C'est parfait. Merci.

Il hausse les épaules en s'installant sur l'une des couvertures, mais je surprends une petite lueur de satisfaction sur son visage.

Des membres du corps enseignant se positionnent aux quatre coins de la pièce, chacun surveillant un quart des étudiants. La voix du Dr Thorne résonne à travers l'espace. — Essayez de dormir. La tempête devrait être passée d'ici le matin.

Nous nous installons sur les couvertures, allongés assez près pour que je sente la chaleur qui émane de son corps sans pour autant le toucher. La proximité me rend hyperconsciente du moindre détail — la façon dont sa chemise confortable moule ses épaules, d'apparence douce et bien usée par les années. Des motifs de tatouages complexes serpentent le long de ses avant-bras, trop fouillés pour être distingués clairement dans la faible lumière magique, mais magnifiques dans leur complexité mystérieuse.

Autour de nous, d'autres étudiants trouvent leurs propres moyens de

gérer cette intimité forcée. Certains couples se blottissent ouvertement l'un contre l'autre, trouvant du réconfort dans des étreintes familières, tandis que d'autres maintiennent la même distance prudente que nous. Des bavardages nerveux remplissent d'abord l'espace caverneux, puis s'apaisent progressivement en murmures à mesure que l'éclairage magique baisse d'intensité, signifiant que l'académie attend de nous que nous essayions de nous reposer.

Mais allongée là, les yeux fixés sur le plafond voûté, je n'arrive pas à éteindre le tourbillon chaotique de pensées qui s'agitent dans mon esprit. La tempête poursuit son assaut implacable dehors, hurlant comme une créature vivante et en colère. Des éclairs violets zèbrent les hautes fenêtres par éclats irréguliers, projetant des ombres sinistres qui dansent et changent dans la pièce selon des motifs qui font sursauter mes nerfs déjà à vif.

De l'autre côté de la pièce, un étudiant pousse un cri dans son sommeil, un cauchemar ayant percé malgré les protections magiques qui vrombissent dans les murs. Un membre du corps enseignant se déplace vivement pour l'aider, sa magie s'embrasant d'une douce lumière bleue tandis qu'il ramène le rêveur affligé à une inconscience paisible. Quelques instants plus tard, le pouvoir d'un autre étudiant monte en puissance de manière visible, des étincelles crépitant comme de l'électricité vive dans l'obscurité jusqu'à ce que son partenaire le réveille doucement, murmurant des paroles rassurantes avant que la magie ne devienne dangereuse.

La tempête semble affecter chacun différemment, amplifiant les peurs et déstabilisant la maîtrise de soi, ce qui rend ce rassemblement plus précaire que protecteur. Cela me rend profondément reconnaissante de la présence stable et apaisante de Dante à mes côtés, même si nous ne nous touchons pas.

— Tu n'arrives pas à dormir ? Sa question posée à voix basse brise le silence entre nous.

— Trop de choses dans ma tête.

— Tu veux en parler ?

Quand je me tourne vers lui, la lumière sculpte les traits de son visage dans l'ombre, soulignant l'honnêteté franche dans son expression et l'inquiétude sincère qui émane de lui, sans la moindre trace du jugement que j'ai pris l'habitude d'attendre des autres.

— Je peux te poser une question ?

— Bien sûr.

— La première fois, dans le réfectoire, quand j'ai rencontré le Cercle d'Élite. Quand ils ont été si cruels à propos de mes origines. Je l'observe attentivement. — Je t'ai remarqué à ce moment-là — tu étais là, mais tu semblais distant. Comme si tu n'étais pas vraiment présent.

Il s'immobilise. — Tu as remarqué ça.

— Tu avais l'air perdu dans ton propre monde. J'ai cru que tu te fichais de ce qu'ils me disaient.

— Je ne m'en fichais pas. Son ton est calme et prudent. — J'étais encore piégé dans le cauchemar que Seraphina avait fait la nuit précédente. Elle était venue me demander de l'aide pour des rêves récurrents, et j'étais encore en train de digérer ce que j'avais vu dans sa tête.

Mon estomac se noue. — Qu'as-tu vu ?

— Sa pire crainte. Il croise mon regard dans la pénombre. — Être seule. Que tout le monde l'abandonne. Que sa famille la renie. Perdre tout son statut, son argent, et devenir… Il s'interrompt.

— Devenir moi, je termine à voix basse.

— Ouais. Sa mâchoire se crispe, une colère visible en mon nom. — Son pire cauchemar, c'était de devenir toi. Être une boursière. N'être personne. La peur derrière tout ça était si intense, si viscérale, que j'étais encore pris dans son écho quand elle était en train de te détruire.

Quelque chose se détend dans ma poitrine en entendant son honnêteté. En comprenant pourquoi il avait l'air si étrange ce jour-là.

— C'est presque triste, dis-je. — Sa plus grande peur, c'est d'être moi. Pas de mourir, pas de perdre ses pouvoirs, rien de ce qui compte vraiment. Juste… perdre son statut.

— Elle est piégée dedans. La voix de Dante est basse. — Elle tourne en rond autour de la même peur. Elle ne voit pas plus loin. Elle ne peut rien imaginer de pire. Il hausse les épaules. — Les cauchemars de certaines personnes sont insignifiants. Ça ne les rend pas moins réels pour la personne qui les fait.

— N'empêche. Je serre la couverture plus fort contre moi. — Imagine avoir tout ce pouvoir, tout cet argent, toutes ces relations… et passer ton temps à être terrifiée à l'idée de devenir une fille qui travaille pour gagner sa vie.

— C'est une vision à court terme.

— C'est pathétique.

— Ça aussi. Il sourit presque.

— Les gens pensent que je suis bizarre, continue-t-il. — Que je suis toujours ailleurs, perdu dans mon propre monde. Et ils ont raison. Je suis ailleurs la moitié du temps. Je suis dans les cauchemars des autres, je vois leurs peurs, leur honte et leurs pires moments. Ça rend parfois difficile d'être présent dans la réalité.

— Moi non plus, je ne me suis jamais intégrée, je m'entends dire. — Toujours la bizarre. La fille à l'écart.

Je ne sais pas pourquoi je lui raconte ça. C'est peut-être la tempête. Peut-être l'obscurité. Peut-être parce qu'il voit déjà mes rêves, alors à quoi bon faire semblant ?

— À l'école, tout le monde semblait connaître les règles d'un jeu que je n'ai jamais appris. Au club, j'étais la fille du patron qui servait les verres — pas tout à fait du personnel, pas tout à fait autre chose. Et maintenant, ici… Je hausse les épaules. — La boursière minable. La même merde, dans un bâtiment différent.

— Tu n'es pas minable.

— Je le sais. Je fixe le plafond où les ombres de la tempête se tordent et vacillent. — Mais c'est plus facile de les laisser voir le masque que ce qu'il y a en dessous.

— Je te vois, toi, dit Dante doucement. — Pas la boursière. Pas la fille du patron du club. Juste toi.

Quelque chose se fissure dans ma poitrine. Je ne sais pas quoi faire de ça.

— J'aurais dû venir te trouver après, ajoute-t-il. — Ce jour-là, avec Seraphina. J'étais encore empêtré dans son cauchemar quand tu es partie. Le temps que je m'en libère, tu avais disparu.

Je hoche la tête. Je ne fais pas confiance à ma voix.

La tempête s'intensifie dehors, le tonnerre fait vibrer les fenêtres assez fort pour que je sursaute. J'essaie de respirer, mais mes pensées ne veulent pas se calmer.

Le club. Papa. La façon qu'il avait de fredonner en faisant l'inventaire, complètement faux. La façon qu'il avait de m'ébouriffer les cheveux en m'appelant sa petite tempête. La façon dont il a juste… disparu.

Six ans, et je ne sais toujours pas pourquoi.

— Toujours pas détendue ? La voix de Dante me tire de mes pensées.

— Impossible d'éteindre mon cerveau. Je ferme les yeux. — Je n'arrête pas de penser à mon père.

— Quoi à son sujet ?

— Son club. Le Silver Veil. Je rouvre les yeux, fixant les ombres au plafond. — Il l'a nommé d'après cet endroit. La Silverveil Academy. Je ne savais pas que cette école existait avant de recevoir la lettre de bourse, mais lui, il savait. Il le savait et il ne me l'a jamais dit.

— Ça fait beaucoup de choses à digérer.

— Et si les cauchemars revenaient ? Ceux qui se manifestent ? Ma voix se fait plus basse. — Et si je blessais quelqu'un ? Et si mon pouvoir s'emballait à nouveau et que je n'arrivais pas à le contrôler ?

— Ça n'arrivera pas. Sa certitude est absolue. — Les protections ici sont puissantes. Le corps enseignant surveille tout le monde. Et je pourrais t'aider, si tu veux.

Il s'interrompt, hésitant.

— En faisant quoi ?

— L'oniscatie, dit-il, sans présumer, offrant juste la possibilité

comme un cadeau qu'il n'est pas sûr que je veuille accepter. — Je pourrais t'aider à éloigner les cauchemars, te laisser digérer tout ce qui s'est passé en toute sécurité. J'ai fait quelque chose de similaire pour ma sœur quand nous étions plus jeunes — elle avait de terribles terreurs nocturnes, elle se noyait encore et encore dans son sommeil.

Elle était une jeune adolescente et ne dormait presque plus, absolument terrifiée à l'idée de fermer les yeux parce qu'elle savait ce qui l'attendait dans ses rêves. J'avais deux ans de plus et je cherchais désespérément un moyen de l'aider, alors je me suis mis à l'oniscatie, j'ai passé des années à apprendre tout ce que je pouvais sur la navigation dans l'inconscient. Puis une nuit, j'ai enfin réussi à entrer dans son cauchemar avec elle, et tout a changé.

— Ça a marché ?

— Finalement, oui. Elle a appris qu'elle avait du pouvoir sur les cauchemars au lieu que ce soit eux qui en aient sur elle. Il fait une pause avec un petit sourire.

Quelque chose me fait mal dans la poitrine. — C'est magnifique. Le fait que tu aies appris toute une spécialité magique juste pour l'aider à dormir en sécurité.

— C'est ma sœur. Bien sûr que je l'ai fait.

La simple certitude dans son ton me serre la gorge.

— Je n'ai jamais eu quelqu'un comme ça. Les mots sortent avant que je puisse les retenir. — Au club, quand je faisais des cauchemars — et j'en faisais beaucoup — je devais juste gérer ça toute seule. Je me réveillais terrifiée, je fixais le plafond jusqu'à ce que mon cœur se calme, et je me rendormais. Et ainsi de suite.

Il reste silencieux un instant. — Ça a l'air solitaire.

— Je m'y suis habituée. La réponse automatique. Celle que je donne depuis des années.

— Ça ne veut pas dire que ce n'était pas nul.

Un rire surpris m'échappe. — Non. C'était nul.

Nous restons silencieux. La tempête hurle dehors.

— Je pourrais le faire pour toi, dit-il finalement. — L'oniscatie. Si tu

veux.

Je le regarde dans l'obscurité. Aucune arrière-pensée dans son expression. Juste une offre, simple et sincère.

— Tu ferais ça ? Entrer dans mes cauchemars ?

— J'ai vu pire que tout ce que ton cerveau peut me balancer. Un soupçon de sourire. — De plus, personne ne devrait avoir à traverser des mauvais rêves seul en serrant les dents. Pas quand il y a une autre option.

Personne ne m'a jamais proposé de me protéger dans mon sommeil. De s'assurer que je suis en sécurité, même dans mon inconscient. C'est une offre si étrange, si intime, de la part de quelqu'un qu'on connaît à peine.

— D'accord. Ma voix sort plus fluette que je ne l'aurais voulu. Oui. Merci.

— Ferme les yeux, dit-il. Concentre-toi sur ta respiration. Je m'occupe du reste.

Je ferme les yeux. Sa magie s'installe autour de moi — sans être intrusive, ni agressive. Plutôt comme une pression chaude aux confins de ma conscience. Rassurante. Présente.

La sensation est étrange. Comme si je franchissais un seuil qui n'existe pas vraiment. La réalité bascule et se déforme autour de moi. L'orage s'estompe en un tonnerre lointain. Mon corps semble léger, déconnecté.

Puis, je me retrouve dans la cour de l'académie. Mais elle est différente. Vide. Silencieuse.

Dante apparaît à côté de moi, et je sais instinctivement que ce n'est pas sa forme physique. C'est sa conscience, sa magie, qui rencontre la mienne dans cet espace onirique.

— Ça va ? demande-t-il doucement. Le voyage onirique peut être déroutant au début.

— C'est étrange d'être ici sans personne. Sans bruit.

— Ton esprit est en train de digérer tout ce qui s'est passé. Ce n'est que la couche superficielle.

À peine a-t-il prononcé ces mots que des scènes se mettent à défiler autour de nous, comme des souvenirs flottant sur des courants invisibles. Le baiser de Lucian, mais distant à présent. Le contrôle de Knox qui se brise pendant l'entraînement.

Dante regarde sans porter de jugement. Simplement présent. Un témoin silencieux.

Le rêve change. Des bords plus sombres s'insinuent autour de la cour.

— Et s'ils ne me voulaient que parce que je suis puissante ? Ma voix résonne étrangement dans l'espace onirique. Et si je ne suffisais pas, juste en étant moi-même ?

— Ce sont des peurs, pas des faits. La voix de Dante tranche dans l'obscurité grandissante. Trouvons quelque chose de solide. Un souvenir. Quelque chose de réel.

Je cherche mon père.

Pas consciemment — c'est plutôt comme si mon esprit se tournait vers lui de la même manière qu'une plante se tourne vers la lumière. Je m'attends au club. À l'appartement exigu au-dessus. À l'odeur de bière éventée et de désodorisant bon marché. À son fredonnement faux pendant qu'il faisait l'inventaire.

Le rêve change, cherche —

Mais le club n'apparaît pas.

À la place, quelque chose de plus ancien remonte des profondeurs. Quelque chose dont j'ignorais l'existence.

Une lumière argentée perce les ténèbres. Des formes se dessinent. Une architecture que je n'ai jamais vue, mais que je reconnais jusqu'à la moelle.

— C'est quoi ce bordel, je souffle.

Un palais se matérialise au loin. Une architecture d'argent cristallin s'élevant sous un ciel impossible. Des flèches tendues vers des étoiles qui ne devraient pas exister. Des jardins l'entourant, des fontaines brillant d'une lumière intérieure.

Je connais cet endroit.

La certitude me frappe. Je connais cet endroit, mais je n'y suis jamais allée. Si ?

Dante s'immobilise complètement à côté de moi. — Luna. Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas. Ma voix tremble. Je cherchais mon père. Le club. Ce n'est pas… je ne comprends pas…

Mais alors même que je parle, mes pieds se mettent en mouvement. La logique du rêve me tire vers l'avant, la distance s'effondrant à chaque pas. Un instant, le palais est loin. L'instant d'après, nous sommes devant les portes.

Et je sais — avec une certitude absolue — que la tour est abrite l'aile royale. Les appartements de la famille.

— C'est l'aile royale, je m'entends dire. Les appartements de la famille sont au troisième niveau. Il y a une nurserie avec des fenêtres qui donnent sur les jardins.

La voix de Dante n'est qu'un murmure. — Tu ne devrais pas savoir ça. Pas à moins d'y avoir vraiment vécu.

— C'était le cas.

Les mots me sortent sans ma permission. Et avec eux, le souvenir me frappe de plein fouet.

Soudain, je suis de nouveau petite. Quatre, peut-être cinq ans. Je cours dans ces couloirs en riant, mes pieds nus claquant sur un sol qui émet une faible lueur argentée en réponse à ma joie. Tout est si grand, si beau. Les murs miroitent et changent, me répondant comme si le palais tout entier était vivant et heureux que je sois heureuse.

— Luna ! La voix de mon père traverse le souvenir — urgente, effrayée d'une manière que je ne lui ai jamais connue. Viens ici. Vite.

Je cours vers lui, maintenant. Il m'attrape et son cœur bat si vite que j'en sens les vibrations. Il m'emporte à toute vitesse à travers des couloirs que je connais par cœur mais que j'ai somehow oubliés au fil des ans.

— On joue à cache-cache, murmure-t-il, mais ses mains tremblent terriblement. Très silencieusement. Tu peux être très silencieuse pour

Papa ?

J'acquiesce de la tête, sans comprendre pourquoi il a si peur. Pourquoi son regard est si écarquillé de terreur.

Il me glisse dans un espace caché derrière un panneau mural. Une cachette secrète dont j'ignorais l'existence. L'obscurité m'avale complètement.

— Reste ici. Quoi que tu entendes. Ne sors pas avant que je revienne te chercher.

— Papa, j'ai peur…

— Je t'aime, ma petite étoile. Souviens-toi de ça. Souviens-toi toujours de ça.

Il referme le panneau. L'obscurité la plus totale m'entoure à présent.

Mais je peux entendre à travers le mur. Des gens qui parlent dans la salle du trône. Des voix étouffées, mais suffisamment claires pour en comprendre le ton. Froid. Menaçant. Anormal.

Les mots suppliants de mon père. — S'il vous plaît, ce n'est qu'une enfant. Elle ne sait même pas encore ce qu'elle est.

Une autre voix, dure et impitoyable. — Le sang de Silverveil ne doit pas survivre.

— Elle est innocente. Elle ne s'est pas encore manifestée. Elle ne comprend pas…

— Nous ne pouvons en laisser aucun survivre. Pas après ce que votre famille a fait. Pas après la trahison.

Les mots ne sont que des fragments que mon moi d'enfant ne peut assembler en quelque chose de cohérent, mais même à cet âge, je comprends avec une clarté parfaite que mon père est terrifié comme jamais je ne l'ai vu, et je comprends avec une angoisse grandissante que quelque chose de très grave est en train de nous arriver. Puis j'entends des pas résonner dans les couloirs — de nombreux pas se déplaçant avec détermination vers l'endroit où se cache mon père.

Silence.

Il ne revient que le lendemain.

Le souvenir se fracture et avance rapidement avant que je puisse

assimiler toute l'horreur.

Maintenant, je le revois, mais plus tôt. Avant l'attaque. Avant que tout ne tourne mal.

Mon père est assis sur quelque chose qui ressemble à un trône, drapé dans des robes de cérémonie qui scintillent de motifs de constellations — de la lumière d'étoile vivante tissée dans l'étoffe. Les gens s'inclinent profondément en passant devant lui, leurs visages reflétant la révérence et la crainte. Le genre de respect réservé à ceux qui détiennent un réel pouvoir.

— Luna. La voix de Dante est prudente. Qui que soit ton père… ce n'est pas de la petite noblesse. Ce n'est pas une branche lointaine d'une lignée.

Je regarde un homme en tenue militaire s'agenouiller devant mon père, la tête baissée, attendant la permission de se relever.

— Les gens ne s'inclinent pas comme ça devant n'importe qui, sauf… Dante s'interrompt.

— Sauf quoi ?

— La royauté. Le mot flotte dans l'air du rêve. Ou quelque chose qui s'en approche.

Je ne peux pas parler. Je ne peux pas assimiler ce que je vois.

Mon père. L'homme qui m'a appris à préparer des cocktails et à équilibrer les comptes. Qui fredonnait faux et vivait au-dessus d'un club de strip-tease dans un appartement exigu. Qui a disparu sans un mot il y a six ans.

Sur un trône. Avec des gens agenouillés à ses pieds.

Le souvenir se fracture. Change violemment.

Maintenant, je vis au-dessus du club. Des années plus tard. Mon père est différent — les épaules voûtées, les yeux toujours en mouvement, regardant constamment par-dessus son épaule. M'enseignant des choses lors de leçons chuchotées que je prenais pour des jeux.

— Ce n'est qu'un jeu, ma petite étoile. Fais-leur voir ce que tu veux qu'ils voient. Montre-leur le sourire. La confiance. Tout ce qui peut

assurer ta sécurité.

— Comme ça ? Mon moi d'enfant fait voir à notre voisine, Mme Butler, un magnifique jardin là où le minuscule balcon de notre appartement ne contient que des plantes mortes et des pots vides.

— Parfait. Exactement comme ça. Ses mots se brisent légèrement, un mélange de fierté et de peur. Tu es si douée pour ça. Tu seras en sécurité. Je m'assurerai que tu sois en sécurité.

Je ne savais pas que c'était de la magie à l'époque. Je pensais que c'était juste faire semblant. Juste de la survie.

Le souvenir s'estompe complètement.

Je suis redevenue la Luna adulte, debout dans le palais de rêve. Les bras de Dante sont autour de moi, bien que je ne me souvienne pas quand c'est arrivé. Il me serre contre lui pendant que je pleure.

— Quelqu'un te chassait, dit Dante. Son ton est tendu de colère. Ton père te protégeait de quiconque voulait éliminer ta lignée.

— Dans ce souvenir, j'étais si jeune. Peut-être quatre ou cinq ans ? Je me recule pour le regarder. Mais il n'a disparu que quand j'avais seize ans. Ça fait douze ans.

— Donc, quoi qu'il se soit passé ce jour-là, quel que soit l'accord qu'il a passé ou l'évasion qu'il a réussie, ça t'a acheté douze ans. La mâchoire de Dante est crispée. Ça t'a gardée en sécurité. Ça t'a gardée cachée jusqu'à ce que quelque chose change.

— Jusqu'à ce que je commence à manifester quelque chose d'énorme. La prise de conscience s'installe comme de la glace dans mon estomac. Des illusions dont je ne réalisais même pas qu'elles étaient de la magie. Et d'une manière ou d'une autre, ils l'ont retrouvé à cause de ça.

— D'après ce que nous venons de voir… La voix de Dante est prudente. Ils voulaient que la lignée disparaisse. Pas à cause de quelque chose que tu as fait. Tu n'étais qu'une enfant.

Mais je peux voir dans son expression qu'il comprend ce que je pense. Que si je n'avais jamais existé, mon père n'aurait peut-être pas eu besoin de fuir. N'aurait peut-être pas passé des années à regarder

par-dessus son épaule. Serait peut-être encore là.

— Je ne veux plus penser à ça. Pas ce soir.

Dante hoche la tête avec une compréhension immédiate. — Alors, changeons le rêve.

Le palais change et se transforme autour de nous. Nous sommes maintenant dans un jardin, mais pas les jardins du palais Silverveil de mon souvenir. C'est quelque chose que mon subconscient crée de toutes pièces. Sûr. Beau. Privé.

Juste nous sous des étoiles impossibles.

— Mieux ? demande Dante.

— Mieux.

Nous nous asseyons sur une herbe de rêve plus douce que la réalité ne pourrait jamais l'être. L'orage existe quelque part en dehors de cet espace protégé, mais ici, tout est paisible et calme.

— Merci, dis-je. D'être là. De m'avoir aidée à affronter ces souvenirs, même s'ils me retournent complètement le cerveau.

— Bien sûr. Sa réponse est chaleureuse.

J'ai vécu dans un palais.

Mon père — l'homme qui fredonnait faux et m'a appris à servir des verres — était assis sur un trône pendant que des gens s'agenouillaient à ses pieds.

Quelqu'un voulait notre mort. Voulait ma mort. Et tout ce qui a suivi — le club, l'appartement exigu, les leçons chuchotées sur la façon de faire voir aux gens ce que l'on veut qu'ils voient — tout ça, c'était lui qui essayait de me garder en vie.

Il a appelé le club le Silver Veil. D'après cet endroit. D'après ce que nous fuyions.

Et il y a six ans, il a disparu sans un mot.

L'ont-ils finalement rattrapé ? Ou a-t-il fui à nouveau — cette fois sans moi ?

— Je ne sais plus qui je suis.

— Tu es toujours toi. La voix de Dante est stable. Le reste, ce n'est que du contexte.

Je ne sais pas si je le crois. Mais je suis trop fatiguée pour argumenter.

Nous restons assis en silence dans l'espace onirique. Le palais s'est estompé. Les souvenirs se sont tus. Il n'y a que nous deux et la douce lueur de cet endroit sûr que Dante a construit autour de mon subconscient.

— Merci, dis-je finalement. D'être resté. Pour… tout ça.

— Repose-toi, Luna. Sa voix est douce. On s'occupera du reste demain.

Je ferme les yeux dans le rêve. Je sens sa présence tout près — vigilante, protectrice, ne demandant rien en retour.

Et pour la première fois depuis des années, je dors sans crainte.



18

Choisir

Luna

Je me réveille dans la pâle lumière du matin, le bras de Dante autour de moi.

La salle commune s'est presque entièrement vidée autour de nous pendant que nous dormions. Les étudiants se sont déjà dispersés pour le petit-déjeuner ou sont retournés dans leurs dortoirs, et les professeurs sont partis depuis longtemps gérer les conséquences de la tempête. Il ne reste plus que nous, toujours blottis l'un contre l'autre sur les lits de fortune qui paraissent étrangement plus intimes dans la douce lumière du matin qui filtre à travers les hautes fenêtres.

Ses yeux s'ouvrent et croisent les miens. — Bonjour.

— Bonjour.

Nous nous séparons lentement. Un peu raides tous les deux après avoir dormi sur des tapis d'entraînement. Autour de nous, les quelques étudiants restants rassemblent leurs affaires.

— Ça va ? me demande doucement Dante alors que nous nous levons.

— Oui. Mieux que je n'ai dormi depuis des semaines, en fait. — Je m'étire, sentant les résidus du rêve encore accrochés à moi. Paisible et en sécurité. — Merci. D'avoir maintenu les cauchemars à distance.

— Quand tu veux. — Il me tend mon sac. — Je le pense vraiment.

Nous marchons ensemble vers l'aile résidentielle, sa main flottant près du bas de mon dos, un geste protecteur mais sans contact, une marque de respect pour mes limites. Quand nous atteignons le couloir qui mène à mon dortoir, il s'arrête et se tourne vers moi, ses yeux gris

adoucis par la lumière du matin.

— On se voit plus tard ? — Il y a une question dans sa voix, comme s'il n'était pas tout à fait sûr que je ne vais pas disparaître à nouveau derrière mes murs maintenant que nous sommes de retour dans le monde réel.

— Oui. Plus tard, je promets, et le sourire qui illumine son visage me donne des papillons dans le ventre.

Il s'éloigne avec cette démarche aisée qui semble lui venir naturellement, et je le regarde jusqu'à ce qu'il tourne au coin du couloir et disparaisse. C'est seulement à ce moment-là que je le sens.

La tempête est enfin passée, laissant derrière elle le genre de lumière matinale vive qui donne l'impression que tout a été lavé et remis à neuf. Au moment où les annonces annonçant que les cours reprennent leur horaire normal résonnent dans les couloirs, j'ai déjà pris une douche et je me suis changée, même si je suis toujours en retard pour le cours de Théorie Avancée de l'Illusion. Faye dort encore à poings fermés quand je sors de notre chambre sur la pointe des pieds — elle est rentrée tard de sa propre mission de binôme durant la tempête et a l'air si paisible, enroulée sous ses couvertures, que je n'ai pas le cœur de la réveiller.

Les couloirs sont bondés d'étudiants se rendant aux cours du matin. Tout le monde parle des dégâts de la tempête, de qui a été mis en binôme avec qui, des fluctuations dramatiques des protections qui ont apparemment affecté la moitié de l'académie.

Personne ne mentionne directement Dante et moi, mais je surprends les regards en coin. Les murmures qui s'interrompent quand j'approche.

Je reste concentrée et continue d'avancer.

Mais quelque chose semble différent ce matin. Plus clair. Comme si la tempête avait emporté plus que la simple tension atmosphérique.

Alors que je me hâte dans les couloirs vers ma classe, je sens que quelque chose est différent.

Ma magie ne me tiraille plus. Pas de déferlante poussant contre ma

peau, pas d'énergie sauvage menaçant de jaillir au pire moment possible.

Elle est juste… là. Calme. Comme un lac plutôt qu'une tempête.

Bizarre.

C'est peut-être le sommeil. J'ai vraiment dormi cette nuit — vraiment dormi, sans les cauchemars habituels qui m'entraînent vers le fond. Ce que Dante a fait dans l'espace des rêves, ça a marché.

Ou peut-être que le fait de digérer enfin toutes ces choses sur mon père a finalement débloqué quelque chose dans ma tête. A réarrangé les pièces du puzzle autrement.

Je ne sais pas. Je ne suis pas psy.

Mais je prends.

La salle de classe est déjà à moitié pleine quand j'arrive. Je me glisse sur un siège près du fond, sors mes affaires et, pour une fois, je me sens vraiment prête.

De l'autre côté de la pièce, Knox est déjà là. Assis avec d'autres métamorphes. Il ne me regarde pas.

Mais je le sens quand même. Cette attraction qui vibre entre nous comme une corde de guitare qu'on vient de pincer. Plus stable qu'avant. Moins frénétique.

Comme si son loup pouvait sentir le changement en moi. Le calme.

La professeure Nightshade arpente la salle de classe du regard alors que nous nous installons, ses yeux sombres évaluant chaque étudiant avec le genre de précision clinique qui fait que tout le monde se redresse un peu. — Excellent. Aujourd'hui, nous allons nous concentrer sur la manifestation durable — la différence entre l'illusion et la réalité temporaire. C'est un travail avancé qui exige non seulement de la puissance, mais aussi un contrôle extraordinaire.

Elle se déplace entre les bureaux avec une grâce de prédatrice, son regard s'attardant sur certains étudiants avant de passer à autre chose. — La plupart d'entre vous peuvent créer des illusions de base qui trompent l'œil, mais la véritable manifestation exige de convaincre la réalité elle-même de plier, ne serait-ce que temporairement.

Quand ses yeux se posent enfin sur moi, il y a quelque chose de calculateur dans son expression qui me noue l'estomac d'appréhension. — Mademoiselle Brooks, compte tenu de vos récentes… expériences en matière de manifestation, vous allez faire la démonstration pour la classe.

Il y a une semaine, ça m'aurait retourné l'estomac. Une démonstration publique signifiait perdre le contrôle. Signifiait une magie déferlante, sauvage et dangereuse.

Mais ce matin, j'hoche simplement la tête et je me lève.

Je me dirige vers le bureau de démonstration à l'avant de la classe. Tous les yeux sont rivés sur moi. Y compris ceux de Knox.

Je le sens qui me regarde, je sens son regard sur tout mon corps. Mais au lieu de me rendre nerveuse, c'est… rassurant. Comme si j'avais une ancre dont j'ignorais avoir besoin.

Je puise dans ma magie. Me prépare à la déferlante habituelle.

Elle ne vient pas.

Au lieu de ça, ma magie monte, lisse et contrôlée. Comme de l'eau remplissant un verre au lieu d'un barrage qui cède.

La tasse de café se matérialise sur mon bureau, si réelle que je tends presque la main pour la prendre.

Mais cette fois, je ne lutte pas pour la maintenir. Je ne me bats pas contre ma propre puissance. Elle est simplement… là. Solide. Réelle. Sous mon contrôle.

— Excellent, Mademoiselle Brooks. — La voix de la professeure Nightshade vient de derrière moi, me faisant sursauter légèrement mais sans me faire perdre ma concentration. — Maintenant, maintenez-la.

Sa main pâle s'approche de la tasse. Je sens ma magie réagir — pas une poussée, pas de panique, juste une réaction. S'ajustant à son contact. Gardant la manifestation solide et réelle.

La céramique est fraîche et lisse dans ses mains. Elle la tapote avec un ongle et le son résonne, clair et juste.

Autour de moi, les autres étudiants arrêtent leurs propres exercices

pour me regarder.

Mais pas comme avant. Pas comme s'ils attendaient que je perde le contrôle et que je provoque un incident.

Ils regardent parce que ça fonctionne vraiment.

Enfin. Ça fonctionne presque.

La tasse vacille légèrement sur le bureau, ses côtés se gonflant au milieu comme de l'argile humide qui n'a pas tout à fait décidé de sa forme. L'anse s'affaisse un peu. Mais elle est là. Solide. Assez réelle pour être touchée.

Et elle fait ce que je lui ai dit de faire.

— Intéressant, dit la professeure Nightshade, examinant la tasse de travers avec plus de curiosité que de critique. — Vous ne créez pas du tout une illusion, Mademoiselle Brooks. Vous manifestez une réalité temporaire. Vous faites voir aux gens ce que vous désirez qu'ils voient en le faisant exister réellement. — Elle incline la tasse, observant la lumière se refléter sur sa surface inégale. — La magie des Silverveil dans toute sa splendeur — même si l'exécution a besoin d'être peaufinée.

Elle repose la tasse. Me scrute avec ces yeux pâles et déconcertants. — Quelque chose a changé. Votre contrôle s'est considérablement amélioré par rapport à la semaine dernière.

— J'ai mieux dormi, je réponds. Ce qui est vrai, mais pas toute la vérité.

— Le sommeil affecte la magie plus que la plupart des étudiants ne le réalisent. — Elle hoche la tête d'un air approbateur. — Dissipez-la.

Je retire la magie et elle s'évanouit comme de la fumée. Proprement. Avec contrôle.

— Un tel niveau de puissance nécessite un contrôle adéquat, annonce la professeure Nightshade, sa voix portant à travers la salle de classe. — C'est pourquoi nous allons travailler en binômes aujourd'hui. Coopération inter-espèces — un apprentissage requis pour tous les étudiants des années supérieures.

Mon estomac se noue avant même qu'elle ne le dise.

— Knox. Luna. Vous êtes partenaires.

Évidemment.

Knox traverse la pièce vers mon poste. Chaque pas semble lourd de sens.

Le pin, la terre et quelque chose de sauvage. Son odeur m'atteint avant lui.

Il s'arrête à une distance prudente. — Salut.

— Salut.

— Je suis censé travailler sur le contrôle de ma transformation, dit-il, sans vraiment croiser mon regard. — La transformation partielle. Je n'arrête pas de perdre le contrôle et de me transformer complètement en loup.

Sa mâchoire est crispée. Ses mains se contractent le long de son corps comme s'il luttait contre l'envie de serrer les poings.

— Et moi, je suis censée travailler sur les illusions durables sans apparemment déformer la réalité.

Knox prend une profonde inspiration. Ses narines se dilatent et je sais qu'il peut sentir la magie de Dante qui m'imprègne après des heures passées dans les bras de l'arpenteur de rêves.

Ses yeux brillent d'un éclat ambré. Juste une seconde. Puis il les force à redevenir bruns.

— Ta magie semble différente, dit-il, la voix tendue. — Plus calme.

— J'ai bien dormi. Enfin.

Un muscle tressaille dans sa mâchoire et je peux presque voir son loup déferler en lui — possessif, exigeant. Voulant faire quelque chose à propos de l'odeur d'un autre mâle sur moi.

Mais Knox ne bouge pas. Il reste juste là, luttant visiblement contre ses instincts.

— C'est bien. — On dirait que ces mots lui coûtent. — Tu avais besoin de repos.

Il le pense. Malgré ce que son loup hurle. Malgré la jalousie que je sens émaner de lui.

— Knox…

— Je suis content que tu sois en sécurité, continue-t-il, sans toujours me regarder droit dans les yeux. — Que quelqu'un ait été là pour aider. Même si ce… — Il s'interrompt. Déglutit. — Même si ce n'était pas moi.

Ses mains tremblent légèrement. Il les fourre dans ses poches.

La professeure Nightshade apparaît à côté de nous avant que je puisse répondre. — L'exercice est simple. Luna, créez un environnement. Knox, maintenez une transformation partielle à l'intérieur. Vos magies devraient se compléter — la manipulation de la réalité de Luna crée un espace où le loup de Knox se sent assez en sécurité pour se manifester partiellement, et la présence ancrée de Knox devrait aider Luna à contrôler sa puissance.

Elle passe au binôme suivant.

Nous restons là, dans le silence soudain, une tension vibrant constamment entre nous comme un fil sous tension, l'attraction féroce et indéniable.

— Alors, dit Knox. — Quel genre d'environnement ?

— Je ne sais pas. Qu'est-ce qui aide ton loup à se sentir en sécurité ?

— La forêt, généralement. Les arbres. Le ciel ouvert. — Il fait une pause. — Les endroits naturels.

J'acquiesce et puise dans ma magie, cette fois sans me préparer au chaos, la laissant simplement couler.

Au début, l'illusion est faible. Des fragments scintillants de forêt. Des arbres qui apparaissent et se dissolvent comme de la fumée. Le même schéma frustrant que je combats depuis mon arrivée.

Puis Knox se rapproche.

Quelque chose change.

C'est comme si sa présence créait un circuit dans lequel ma magie peut circuler. L'énergie sauvage qui d'habitude déferle et se déverse trouve un canal, un point d'ancrage. Ma puissance cesse de me combattre et commence à… coopérer.

La forêt se solidifie autour de nous. Il y a des arbres anciens à l'écorce rugueuse, une lumière mouchetée filtrant à travers les feuilles

et l'odeur des aiguilles de pin et de la terre sombre.

Je cligne des yeux. Ce n'est pas censé se produire.

— Luna. — Le souffle de Knox se coupe. — C'est…

— Je ne sais pas comment je fais ça. — Ma voix sort bizarrement. — Ça n'a jamais été aussi facile.

— Ta magie semble différente quand je suis proche. — Il fixe les arbres comme s'il n'arrivait pas à y croire. — Mon loup peut sentir chaque détail. Ce n'est pas juste une illusion — c'est réel.

Je pense à la nuit dernière. Comment la présence de Dante dans l'espace des rêves a apaisé quelque chose dans mon subconscient. Et maintenant, la présence de Knox fait quelque chose de similaire, mais différent. Plus primal. Comme si son loup appelait ce qu'il y a de sauvage dans ma puissance et lui apprenait à se comporter.

D'abord, le lien de sang de Lucian a ancré ma magie pendant la crise.

Puis, l'arpentage des rêves de Dante m'a aidée à digérer et à dormir.

Maintenant, le loup de Knox ancre mes manifestations.

Trois hommes différents. Trois effets différents sur ma puissance.

Ça ne peut pas être une coïncidence.

— Ça marche, dit Knox, la voix plus rauque qu'elle ne le devrait. — Ta magie aide mon loup à rester partiel. Comme si la forêt lui donnait la permission d'être présent sans prendre le dessus.

— Et toi… — Je m'interromps, réalisant. — Ta présence calme ma magie. Je ne force pas du tout pour maintenir ça.

La forêt reste stable autour de nous. Des oiseaux chantent. La lumière filtre à travers des feuilles impossibles.

La professeure Nightshade avait raison. Nos magies se complètent.

Mais c'est plus que ça. C'est comme si quelque chose en moi reconnaissait quelque chose en lui, et que ma puissance répondait à cette reconnaissance.

Je ne sais pas encore ce que ça signifie.

Mais je commence à soupçonner que c'est important.

La forêt se solidifie encore plus autour de nous dans un flot de

détails parfaits. Des arbres anciens avec une écorce si réaliste que je peux imaginer sa rugosité sous mes doigts. Une lumière mouchetée filtrant à travers les feuilles pour réchauffer notre peau. La riche odeur des aiguilles de pin et de la terre sombre remplissant nos poumons. Un instant, nous sommes debout sur le sol froid de la salle de classe, l'instant d'après, nous sommes dans une clairière ensoleillée si complète que je peux même entendre des oiseaux chanter au loin.

Le souffle de Knox se coupe à côté de moi. — Luna. C'est…

— Trop ? je demande, craignant soudainement d'avoir dépassé les bornes.

— Non. — Ses épaules se détendent visiblement, et il y a de l'émerveillement dans sa voix. — C'est parfait. Mon loup le sent, il croit à chaque détail.

À travers notre lien, je sens son loup remonter à la surface — non pas agressif ou territorial, mais curieux et intéressé, comme il le ferait en explorant un nouveau territoire prometteur.

Knox ferme les yeux et je regarde ses mains se transformer. Ses griffes s'allongent, sombres et acérées. De la fourrure ondule sur ses phalanges. Une transformation partielle. Maîtrisée.

Je sens l'effort supplémentaire que cela lui demande. Son loup est agité, non pas par l'exercice, mais par moi. Par l'odeur de Dante, encore faiblement présente sur ma peau.

Il mène deux combats : maîtriser sa transformation et maîtriser sa jalousie.

— Ça marche, dit-il, la voix plus rauque qu'elle ne le devrait pour une simple transformation partielle. Ta magie aide mon loup à rester calme.

— Et toi… je réalise en parlant. Ta présence rend ma magie plus calme. Moins sauvage. Je n'ai pas à forcer pour maintenir ça.

La forêt qui nous entoure reste stable. Les oiseaux chantent toujours. La lumière filtre encore à travers des feuilles qui n'existent pas.

Nous nous tenons dans mon illusion, lui partiellement transformé et, malgré sa lutte, ça semble… naturel.

Comme une évidence.

Plus nous maintenons le lien, plus il devient intime. Je suis consciente de chacune de ses respirations, de chaque mouvement subtil de son corps partiellement transformé. La magie vrombit entre nous, plus forte dans cet espace où nos magies s'entremêlent.

Ses yeux ambrés croisent les miens dans le petit espace qui nous sépare. Même partiellement transformé, son regard est intensément humain… et affamé. Comme s'il luttait non seulement contre les instincts du loup, mais aussi contre son propre désir grandissant.

Je sens le moment où son contrôle vacille. Je sens la satisfaction de son loup d'être dans cette forêt avec moi, et en dessous, l'appréciation très humaine de Knox pour mon apparence au milieu de la beauté que j'ai créée.

Mon pouls s'accélère. La forêt répond à mon état émotionnel, la lumière se fait plus chaude, plus…

— Le lien, dit-il calmement. Il se renforce.

— Je sais. Je peux sentir sa lutte. La façon dont le maintien de sa transformation partielle tout en combattant son attirance pour moi le consume.

Nous dérivons l'un vers l'autre, attirés par la magie et quelque chose de plus profond. Assez près pour que je doive pencher la tête en arrière pour croiser son regard et que mes seins frôlent son torse à chaque respiration.

Son inspiration est brusque. Maîtrisée.

— Luna, prévient-il.

Mais je ne recule pas. Je ne peux pas. L'attirance vibre entre nous, exigeant cette proximité. Sa chaleur irradie contre moi, et je sens la dureté de son membre en érection presser contre mon ventre, preuve que cela l'affecte aussi.

Son souffle me caresse le visage alors qu'il se bat pour garder le contrôle. Ses mains planent au niveau de ma taille, ne me touchant pas tout à fait, mais assez près pour que je sente leur chaleur.

— On devrait… commence-t-il.

— Excellent travail ! La voix de la professeure Nightshade tranche le moment comme une lame. Nous nous écartons d'un bond juste au moment où elle s'approche de notre poste, mais pas avant que je ne surprenne l'éclair de satisfaction dans ses yeux. Comme si elle savait exactement ce qu'elle venait d'interrompre.

— C'est exactement ce que la coopération inter-espèces peut accomplir. Vos magies se renforcent mutuellement.

Elle passe à autre chose.

Nous restons dans la forêt qui n'est pas réelle, mais maintenant, une distance prudente nous sépare. La respiration de Knox est plus lourde qu'elle ne le devrait pour un exercice aussi simple. Ma peau picote encore là où nous avons failli nous toucher.

— À propos d'hier soir…

— Pas maintenant. Je ne peux pas faire ça ici. Pas en plein milieu du cours avec tout le monde qui regarde. Concentre-toi sur l'exercice.

Il hoche la tête. N'insiste pas. Sa bouche se crispe comme s'il ravalait ses mots, mais il reste silencieux.

L'ancien Knox aurait exigé qu'on parle. Ce Knox-là est en train d'apprendre quand il faut lâcher prise.

Nous travaillons en silence pour le reste du cours. Lui, maintenant sa transformation partielle. Moi, maintenant la forêt. Ça devient plus facile à mesure que nous le faisons, comme si nos magies apprenaient à se faire confiance, même si nous n'en sommes pas encore là.

Mais le silence est chargé. Je ressens chaque changement de poids de son corps. Ses yeux suivent chaque ajustement que j'apporte à la lumière de la forêt. Nous gardons nos distances maintenant, prudents, délibérés, mais cela ne fait qu'empirer les choses.

Je le surprends à me regarder quand il pense que je suis concentrée sur l'illusion. Son regard s'attarde sur ma bouche. Ma gorge. La courbe de ma taille. Quand je croise son regard, il soutient le mien une seconde de trop avant de détourner les yeux.

Son loup s'est calmé. Concentré. Mais sous cette quiétude, le désir vrombit entre nous comme un courant électrique. Il veut être ici. Dans

cette forêt. Avec moi.

Et moi aussi, je veux qu'il soit là.

Quand la professeure Nightshade annonce la fin du cours, nous expirons tous les deux comme si nous avions retenu notre souffle.

L'illusion disparaît et la salle de classe vide semble trop austère après la beauté des arbres imaginaires — et l'intimité de partager cet espace avec Knox.

Les yeux de Knox reprennent lentement leur couleur brune humaine, comme s'il était réticent à quitter la forêt. Ses griffes se rétractent complètement, ses mains retrouvant leur aspect normal.

— C'était… commence-t-il.

— Intense, je termine.

Un petit sourire se dessine au coin de sa bouche. — C'est une façon de le dire.

— Quel mot utiliserais-tu ?

Ses yeux se plantent dans les miens un instant, l'ambre vacillant encore dans leurs profondeurs. — Dangereux.

— Pour qui ?

— Mon self-control. L'aveu est calme, honnête. C'est de ta faute si tu crées des forêts qui semblent plus réelles que la réalité.

Malgré tout, je lui souris en retour. — C'est de ta faute si tu as un loup qui aime ma magie.

— Juste mon loup ? La question reste en suspens entre nous, lourde de sous-entendus.

Mes joues s'échauffent.

— Compris. Il s'éclaircit la gorge, mettant son sac sur son épaule. Limites. Distance. J'ai compris.

Nous rangeons nos affaires dans un silence chargé, mais c'est différent maintenant. Plus léger, en quelque sorte. Les étudiants sortent autour de nous, bavardant sur leurs propres exercices, mais l'énergie entre Knox et moi semble séparée de tout ça. Privée.

Knox s'attarde comme s'il voulait dire quelque chose. Ses mains se contractent — s'ouvrent, se ferment — comme s'il luttait contre

l'envie de m'attraper.

— Je… Il s'arrête. Sa mâchoire se crispe. Je devrais y aller. Avant de faire quelque chose de stupide.

— Comme quoi ?

Ses yeux brillent d'un éclat ambré. — Comme t'envahir. Comme exiger de savoir ce qu'il s'est passé hier soir. Comme… Il se coupe. Se détourne. Tu n'as pas besoin de ça de ma part.

Il sort rapidement, les épaules rigides.

Me donnant de l'espace, même si ça le tue visiblement.

Je le regarde s'éloigner et j'essaie d'ignorer la façon dont mon corps souffre de cette distance. Mais c'est différent maintenant. Ni désespéré, ni frénétique. Juste conscient. De ce qui pourrait être. De ce que nous construisons. Du prix que lui coûte sa retenue.

Et pour la première fois, ça ne me terrifie pas. Ça me pousse à le respecter.

Je ne peux pas affronter le réfectoire. Pas alors que je suis encore embrouillée par ce qui s'est passé dans cette forêt artificielle. La façon dont nos magies ont fonctionné ensemble. À quel point ça semblait juste. Et à quel point cette justesse est terrifiante.

Au lieu de ça, je prends une pomme dans la cuisine et je m'échappe sur le campus. La journée est claire et fraîche, des étudiants sont éparpillés sur les pelouses entre les cours. Je marche sans destination. Laissant mes pensées revenir à la chaleur de son souffle sur mon visage, au désir auquel il a refusé de céder.

Le temps de traverser la cour centrale, je suis si perdue dans mes pensées que je manque presque d'entendre les voix.

— …elle le rend faible. Tu ne le vois pas ?

Je lève les yeux. Trois métamorphes bloquent le chemin devant moi. Je les reconnais pour les avoir vus sur le campus avec Knox — sa meute. Garrett, le bêta grande gueule. Deux autres dont j'ignore les noms.

Tous me lancent des regards furieux.

Je pourrais faire demi-tour. Prendre un autre chemin. Éviter tout ça.

Mais j'en ai marre d'éviter. Marre de me faire toute petite pour que les autres se sentent à l'aise.

Je continue de marcher.

— Tiens, tiens. Garrett se met sur mon chemin alors que j'approche. La princesse du pole dance en personne.

— Bouge. Ma voix sort plate. Froide.

— Sinon quoi ? Tu vas dire à ton vampire de nous mordre ? À ton arpenteur de rêves de nous donner des cauchemars ? Il rit et les membres de sa meute se joignent à lui. Tu n'es rien sans eux pour te protéger.

Autour de nous, d'autres étudiants ralentissent. Observent.

Merveilleux. Un public.

— Je n'ai besoin de personne pour me protéger de toi. Je croise son regard. Maintenant, bouge.

— Knox a sauté la course de la meute ce matin. La voix de Garrett se durcit. Il ne manque jamais la course de la meute. Il court avec nous depuis qu'il a six ans. Mais aujourd'hui ? Aujourd'hui, il n'a pas daigné venir. À cause de toi.

— C'est son choix.

— Il fait les mauvais choix ! La voix de Garrett s'élève, portant à travers la cour. Il remet en question la loi de la meute. Défie nos traditions. Agit comme si les enseignements de son père ne signifiaient rien. Et tout ça parce que tu t'es pointée et que tu lui as retourné le cerveau.

— Je n'ai rien retourné du tout. Knox pense par lui-même pour la première fois. Si ça te fait peur, c'est ton problème, pas le mien.

Le métamorphe balafré à la gauche de Garrett s'approche. Assez près pour que je sente l'agressivité qui émane de lui. — Tu dois mettre fin à ça. Rejette ces conneries qu'il s'imagine. Tire-toi.

— Ça n'arrivera pas.

— L'Alpha nous envoie. La voix de Garrett devient plus sombre. Le père de Knox veut que ça cesse. Tu es une menace pour la structure de la meute. Pour notre avenir. Pour tout ce que nous avons construit.

Mon cœur se met à battre la chamade, but je garde un visage neutre. — Si son père a un problème avec moi, il peut venir me voir lui-même.

— C'est nous qui venons te voir. La main de Garrett jaillit et attrape mon bras. Ses doigts se serrent assez fort pour laisser des marques. Tu vas le rejeter. Publiquement. Montre clairement que tu n'es pas intéressée.

— Sinon ?

— Sinon, on règle ça à l'ancienne. Son sourire n'atteint pas ses yeux. Les loups ne partagent pas. Et on ne laisse pas des étrangers affaiblir la meute.

La menace reste suspendue dans l'air entre nous.

Autour de nous, les étudiants reculent. Personne ne veut s'impliquer quand des métamorphes sont aussi agressifs. Je ne leur en veux pas — je peux sentir la violence qui irradie de Garrett et de ses amis, la colère à peine contenue.

J'ouvre la bouche pour dire à Garrett exactement où il peut se carrer ses menaces…

— Lâche. La.

La voix vient de derrière moi. Basse. Dangereuse. L'ordre d'Alpha est tissé dans chaque syllabe.

Knox.

La main de Garrett lâche immédiatement mon bras, son corps répondant à l'ordre avant que son cerveau ne puisse suivre. Les three membres de la meute reculent par réflexe, l'instinct l'emportant sur la volonté.

Knox me dépasse, se plaçant entre sa meute et moi. Je vois que ses épaules sont rigides, ses mains serrées en poings sur ses côtés. Luttant contre l'envie de se transformer ici, au milieu du campus.

— Vous l'avez menacée. Sa voix est à peine contrôlée.

— L'Alpha nous a envoyés… commence Garrett.

— Je me fiche de ce que mon père vous a dit de faire. Les yeux de Knox flamboient d'or. Le loup est complètement présent. Vous ne la

touchez pas. Jamais.

La cour est devenue silencieuse. Tout le monde est figé. Observe.

— Tu la choisis au lieu de la meute ? La voix de Garrett se brise. Au lieu de ton propre sang ?

— Je choisis ce qui est juste.

— Il te bannira. Le métamorphe balafré le dit plus doucement. Presque avec pitié. Tu sais ce qui se passera, Knox. Tu l'as vu. Ton cousin…

— Arrête. Tout le corps de Knox se rigidifie.

— …six mois seul et il ne reconnaissait même plus sa propre mère à la fin. C'est ce qui t'attend. C'est ce que tu jettes pour une boursière qui passera à autre chose à la seconde où…

— J'ai dit arrête.

L'air autour de Knox miroite d'une violence à peine contenue.

Je ne comprends pas entièrement leur menace. Mais j'en comprends assez. Quoi qu'il arrive aux loups sans meute, c'est terrible. Assez terrible pour que le métamorphe balafré ait l'air presque désolé. Assez terrible pour que Knox ait tressailli au nom de son cousin.

— Alors qu'il le fasse. Knox s'avance, et Garrett recule en trébuchant. Bannissez-moi. Laissez-moi devenir sauvage. Je n'en ai plus rien à foutre.

Ses griffes sont maintenant complètement sorties. Sa voix à peine reconnaissable.

— Mais si l'un d'entre vous la touche à nouveau — si vous la regardez même de travers — je vous éventrerai avant que la meute ait une chance d'intervenir. Et j'y prendrai du plaisir.

Ils partent. Lentement. Nous lançant des regards noirs à tous les deux. Mais ils partent.

La cour reste silencieuse un long moment. Puis les murmures commencent, se propageant comme une traînée de poudre alors que les étudiants commencent à s'éloigner en petits groupes, les têtes penchées les unes vers les autres, les voix basses mais pressantes.

Knox se tourne vers moi. Ses yeux sont encore plus ambrés que

bruns, le loup très proche de la surface. — Ils t'ont fait mal ?

— Non. Ils m'ont juste attrapé le bras. Je vais bien.

Son regard descend là où Garrett m'a attrapée. Je peux déjà voir les bleus se former — cinq marques sombres là où ses doigts se sont enfoncés.

Le visage de Knox devient très immobile. Cette immobilité dangereuse que prennent les prédateurs juste avant de frapper.

— Knox…

— Je dois y aller. Sa voix est tendue, à peine maîtrisée. Je dois me transformer avant de perdre le contrôle et de les pourchasser.

— D'accord.

Il commence à se détourner, puis s'arrête. Me regarde à nouveau. — Je suis désolé. Pour eux. Pour tout ça.

— Ce n'est pas de ta faute.

— Je vois mon père ce soir. À la maison de la meute. Au coucher du soleil. Il le dit comme une confession. Comme quelque chose de lourd. Il va me faire choisir.

Entre le changement et la tradition. Entre qui il était et qui il essaie de devenir.

— Knox…

— Luna, je… Il s'interrompt. Secoue la tête. Je dois y aller.

Il court presque vers la lisière des arbres au bord du campus, retirant déjà son t-shirt par-dessus sa tête.

Je me détourne avant de le voir se transformer complètement.



19

Accomplissement

Luna

Vingt minutes.

C'est le temps que je tiens avant de partir à sa recherche.

Je passe les dix premières à me dire que ce n'est pas mon problème. Il a choisi de me défendre, ça ne veut pas dire que je lui dois quoi que ce soit. Les cinq suivantes à me convaincre que je suis juste curieuse, pas inquiète. Les cinq dernières à renoncer complètement à faire semblant.

Quelque chose m'attire vers lui. Quand j'atteins la lisière de la forêt, il s'est déjà transformé. Je l'aperçois à travers les arbres : un énorme loup noir, plus grand que n'importe quel animal naturel, qui arpente nerveusement les sous-bois. Même sous sa forme de loup, je peux sentir son agitation. Il en a besoin. Besoin de courir, de laisser son loup évacuer la colère et la frustration de la confrontation.

J'attends à la lisière des arbres, le regardant faire les cent pas et grogner après des ombres. Vingt minutes s'écoulent avant que le loup ne se calme enfin. Dix autres avant que je ne le voie reprendre sa forme humaine, la transformation l'ondulant comme de l'eau. Il remet ses vêtements et s'assoit lourdement sur une bûche tombée, la tête entre les mains.

C'est à ce moment-là que je suis le sentier qui s'enfonce dans les arbres.

Pendant un instant, nous nous contentons de nous regarder.

— Que fais-tu ici ? je demande enfin.

Sa voix est lasse. Tendue. — Je devais me vider la tête avant de voir mon père. Un endroit qui ne soit ni l'académie, ni la maison de la

meute. Un endroit où je pouvais réfléchir.

— Je voulais du calme aussi. Je m'avance franchement dans la clairière. La lumière du soir qui filtre à travers la canopée transforme tout en or et en ombres. — Je ne m'attendais pas à te trouver ici.

Il lève les yeux vers moi, un petit sourire triste étirant ses lèvres. — Tu m'as suivie.

— Oui.

Je vais m'asseoir sur la bûche, laissant un espace entre nous, mais pas autant que je l'aurais fait hier. Pas tout à fait proches, mais pas loin non plus.

La forêt qui nous entoure est paisible d'une manière que l'académie ne l'est jamais. Comme si nous étions sortis du monde normal pour entrer dans un lieu à part. Intact.

— Ce que ta meute a dit dans la cour, je lui dis. Tout le monde l'a vu.

— Ouais. Je me doutais que ça se saurait.

— Tu as peur ? De les perdre ?

Il reste silencieux un long moment. Puis : — Terrifié. La meute, c'est tout pour les métamorphes. Nous ne sommes pas faits pour être seuls.

Mon estomac se noue, même si je m'en doutais déjà. L'entendre le dire rend la chose réelle.

— Mais tu vas quand même le voir. Tu vas quand même choisir… Je m'interromps parce que je ne sais pas vraiment ce qu'il choisit.

— Je dois le faire. Il me regarde et il y a quelque chose de brut dans son expression. De vulnérable. — Rester signifierait être celui que j'étais. Obéir aux règles de mon père sans poser de questions. Accepter que les lignées comptent, que la pureté est une force et que les gens qui ne correspondent pas à notre définition étroite de l'acceptable nous sont inférieurs.

Il reporte son regard sur les arbres. — Je ne peux plus faire ça. Même si tu t'en vas. Même si tu rejettes le lien d'âme sœur. J'en ai fini d'être la copie de mon père.

Les mots s'installent sur moi, lourds et vrais.

— J'ai pensé à toi toute la journée, j'avoue.

Son souffle se coupe. — Ah oui ?

— À ce que tu as dit l'autre soir. À propos de ton père et de cette fille oméga. Sur le fait que tu obéissais sans poser de questions depuis vingt-cinq ans. Je me rapproche sur la bûche. Je ne le touche pas, mais je suis assez près pour sentir la chaleur de son corps. — À tout ce que tu risques.

Knox ne me regarde pas, mais je vois ses mains se crisper sur ses genoux.

— Je voulais te détester, je continue doucement. Après ce que tu as fait. Comment tu m'as fait me sentir. Une partie de moi voulait juste te détester et en finir.

— Je ne t'en voudrais pas.

— Mais je n'y arrive pas. Les mots sortent plus bas que je ne le voulais. — Parce que tu essaies vraiment. Je t'ai observé, j'ai vu combien tu as été différent depuis cette première nuit. Plus doux. Plus attentionné. La façon dont tu as pris tes distances quand je t'ai demandé de l'espace. Comment tu remets en question tout ce qu'on t'a appris à croire.

Je me rapproche encore. Je n'y peux rien.

— Et parce que tu m'attires, j'admets, la chaleur inondant mes joues. Pas seulement le lien d'âme sœur. Toi. Ta façon de bouger, ton odeur, la façon dont tu me regardes comme si j'étais quelqu'un qui vaille la peine d'être protégé.

Il se contente de me regarder.

— Dans la cour, aujourd'hui, quand tu t'es interposé entre eux et moi. Quand tu as choisi ce qui est juste plutôt que la loyauté envers ta meute. Ma voix baisse. — C'est à ce moment-là que j'ai su.

— Su quoi ?

— Que je veux accomplir le lien.

Il devient complètement immobile.

— Luna…

— Je veux être avec toi, Knox.

Il ne bouge pas. Ne respire pas.

— Tu es sûre. Ce n'est pas une question. C'est plutôt comme s'il essayait de se convaincre qu'il m'a bien entendue.

— Je ne dis pas que j'ai oublié ce que tu as fait. Je soutiens son regard. — Mais tu as tenu tête à ta propre meute pour moi. Tu es sur le point d'affronter ton père en sachant qu'il pourrait te bannir. Ça veut dire quelque chose.

— Et si je merde ?

— Alors je te tuerai moi-même, je dis sans détour. Mais je ne pense pas que tu le feras.

Il me fixe. Je vois quelque chose changer dans son expression : l'espoir qui lutte contre l'incrédulité.

— Luna. Sa voix est devenue rauque. — J'ai besoin que tu sois sûre. Parce qu'une fois qu'on aura fait ça, je ne pourrai pas te laisser partir. Mon loup n'y survivrait pas.

— Je suis sûre.

— Si tu changes d'avis plus tard…

— Knox. Je tends la main et la pose sur sa mâchoire, tournant son visage vers moi. — Tais-toi.

Pendant un battement de cœur, aucun de nous ne bouge.

Puis il comble la distance qui nous sépare.

Le baiser n'est pas doux. Il est désespéré, toute la tension des derniers jours se brisant enfin. Sa main se glisse dans mes cheveux, m'attirant plus près, et le lien d'âme sœur s'embrase si intensément qu'il m'en coupe le souffle.

Différent de Lucian. Lucian, c'est un feu froid et une passion calculée.

Knox, c'est de la chaleur. Une chaleur pure, dévorante. Que des dents et des mains qui ne savent pas où se poser.

Je lui rends son baiser avec la même férocité.

— Oui, grogne-t-il contre ma bouche. Moi aussi, je choisis ça.

Il se lève, m'entraînant avec lui. Ses mains tremblent.

— Viens avec moi. Sa voix est rauque. — Plus loin. Il y a une

clairière. Plus intime.

Il me prend la main et me conduit hors du sentier, dans les parties les plus sombres de la forêt où les arbres poussent, denses et anciens.

La clairière est un cercle d'herbe entouré d'arbres immenses. Le crépuscule filtre à travers la canopée. Des fleurs brillent faiblement sur les bords, une sorte de magie, probablement. Le genre d'endroit qui vous fait baisser la voix sans savoir pourquoi.

— Ici, dit-il, la voix à peine maîtrisée. Personne ne nous trouvera.

Je regarde la clairière, je le regarde lui, je regarde la façon dont la lumière déclinante rend ses yeux plus dorés que bruns.

— Juste pour qu'on soit clairs, je dis. Je ne fais pas ça à cause du lien. Je le fais parce que j'ai envie de toi.

— Je sais. Ses mains encadrent mon visage, douces malgré l'urgence qui vibre en lui. — Et je te le jure, Luna. Je passerai chaque jour à prouver que je mérite ça.

— T'as intérêt.

Puis il m'embrasse à nouveau et il n'y a plus de place pour les mots.

Le baiser s'approfondit, non pas frénétique, mais déterminé.

Je sens son loup se manifester, exigeant qu'il me marque, qu'il fasse de moi la sienne. Mais il se retient. Me donnant une dernière chance de changer d'avis.

Je glisse mes mains sous sa chemise, sentant les muscles durs de son ventre, le battement rapide de son cœur. — Knox. Arrête de te retenir.

Ses yeux s'embrasent d'un or pur. — Répète.

— Arrête. De. Te. Retenir.

Le dernier fil de sa retenue craque.

Il m'embrasse assez fort pour me laisser une marque, et je lui rends son baiser avec autant de feu. Nous avons dépassé le stade des paroles. Le stade de l'hésitation.

Knox me fait reculer vers l'arbre le plus proche et je le suis volontiers. Mon dos heurte l'écorce rugueuse et je halète à la sensation de frottement à travers ma fine chemise.

— J'ai envie de ça, dit-il contre ma bouche. Depuis la première fois

que je t'ai vue.

Ses mains sont partout. Avares. Impatientes. Il soulève ma chemise, ses doigts traçant des lignes de feu sur ma peau. Quand il trouve mes seins, il grogne comme s'il avait été affamé de ce contact.

— Une simple brassière de sport, murmure-t-il contre ma gorge. Putain, Luna.

— Je n'avais pas prévu de me faire tripoter dans la forêt.

— Menteuse. Ses pouces effleurent mes mamelons et je me cambre contre lui avec un gémissement que je ne pourrais retenir même en essayant. — Tu savais exactement ce que tu faisais en me suivant ici.

Peut-être bien. Impossible de vraiment y penser alors qu'il roule mes tétons entre ses doigts, les pinçant juste assez fort pour me faire haleter.

— J'adore ce son. Sa bouche se déplace vers ma gorge, ses dents raclent ma peau. — Je veux cataloguer chaque bruit que tu fais pour savoir lesquels signifient « plus fort » et lesquels signifient que je suis sur le point de jouir.

Je suis déjà en train de panteler. Je sens sa queue pressée contre mon ventre à travers nos jeans, dure, épaisse et tendue contre le tissu. Je le veux avec une intensité qui me cause une douleur physique. Mes hanches se balancent vers l'avant sans ma permission, se frottant contre lui, désespérées de friction.

— Alors arrête de parler, j'arrive à dire. Et fais-moi jouir.

Son rire est sombre. Prometteur. — Exigeante.

— Tu aimes ça.

— J'adore ça, putain.

Il prend son temps quand même. Le salaud. Sa bouche descend le long de ma gorge tandis que ses mains explorent : la courbe de ma taille, le creux de mes reins, le galbe de mes fesses. Il m'apprend. Il me mémorise. Comme si nous avions tout le temps du monde et qu'il avait l'intention d'utiliser chaque seconde.

Quand sa main glisse enfin sur mon ventre, je suis pratiquement en train de vibrer de désir. Il fait sauter le bouton de mon jean. La

fermeture éclair semble obscènement forte dans le silence de la forêt.

Ses doigts se glissent sous la ceinture de mes sous-vêtements, et je retiens mon souffle. Il s'arrête là, sa main simplement posée sur mon bas-ventre, sans bouger, me rendant folle.

— Knox.

— Patience.

— Je te jure que si…

Ses doigts glissent plus bas. Me trouvent. Et le son que je produis est embarrassant, un gémissement brisé qui résonne contre les arbres.

— Trempée, souffle-t-il contre mon oreille. Absolument trempée. Tout ça pour moi ?

— Oui. Inutile de mentir alors que la preuve recouvre ses doigts.

Il caresse lentement ma chatte, explore, répandant la moiteur. Il encercle mon clitoris sans vraiment le toucher. Plonge vers mon entrée sans y pénétrer. Il me taquine jusqu'à ce que mes hanches poursuivent sa main et que j'émette des sons que je ne me savais pas capable de produire.

— Knox… s'il te plaît…

— S'il te plaît, quoi ?

— Touche-moi comme il faut. Arrête de me taquiner.

— Mais tu es si belle quand tu supplies. Il effleure à nouveau mon clitoris — à peine — et je suis au bord des larmes. — Dis-le encore.

— S'il te plaît.

Son pouce finit par appuyer, et je me cambre contre lui. Il me travaille en cercles lents et délibérés tandis que son autre main me maintient plaquée à l'arbre. Le plaisir monte par vagues, chacune plus haute que la précédente.

Mes propres mains s'attaquent maladroitement à sa ceinture, rendues gauches par le désespoir. Je parviens enfin à ouvrir son jean et à le descendre juste assez pour enrouler mes doigts autour de son sexe.

Il est énorme. Imposant, dur et lourd dans ma main, sa peau comme de la soie chaude tendue sur de l'acier. Quand je le caresse, son corps

entier est secoué d'un frisson.

— Putain… Ses hanches se cambrent vers l'avant, s'enfonçant dans ma poigne. — Luna…

— Tu es énorme, murmuré-je en passant mon pouce sur son gland. Il suinte déjà, et il est luisant quand je porte mon pouce à mes lèvres. Ses yeux deviennent de l'or en fusion en me regardant le goûter. — Tu crois que ça va rentrer ?

— On fera en sorte que ça rentre. Sa voix est devenue gutturale. À peine humaine.

Il retire ma main et tombe à genoux devant moi.

Je cligne des yeux. — Qu'est-ce que tu…

— J'ai besoin de te goûter. Il tire mon jean et mes sous-vêtements le long de mes cuisses, juste assez loin. — Je pense à ça depuis la première fois que j'ai senti ton odeur.

Avant que je puisse répondre, sa bouche est sur moi.

Ma tête heurte l'arbre. Sa langue glisse entre mes lèvres, chaude, humide et dévastatrice. Il me lèche comme s'il essayait de me consumer — plus de taquinerie maintenant, juste de la faim. Quand il referme ses lèvres autour de mon clitoris et aspire, mes genoux manquent de se dérober.

— Oh, mon dieu… Knox…

Il grogne contre moi, la vibration me faisant pousser un cri. Une main agrippe ma hanche pour me maintenir stable tandis que l'autre glisse entre mes cuisses. Deux doigts s'enfoncent à l'intérieur — lentement, m'étirant, s'enroulant pour trouver ce fameux point — pendant que sa langue continue de travailler mon clitoris.

Je ne vais pas tenir. Le plaisir monte trop vite, s'enroulant fermement dans mon ventre. Mes doigts s'emmêlent dans ses cheveux, le maintenant contre moi, sans honte et désespérée.

— Je vais… Knox, je vais…

Il se retire juste avant que je ne bascule. Je laisse échapper un son de pure frustration.

— Pas encore. Il se relève, essuyant sa bouche du dos de sa main.

Ses lèvres sont humides. Ses yeux sont d'or pur. — Je veux te sentir jouir autour de ma queue.

— Alors entre en moi, dis-je les dents serrées. — Maintenant.

Il ne se le fait pas dire deux fois.

— Saute, ordonne-t-il en agrippant mes cuisses.

Je saute et il m'attrape comme si je ne pesais rien, me soulevant contre l'arbre. Mes jambes s'enroulent autour de sa taille. Je peux sentir la tête arrondie de sa queue se caler contre ma chatte, et nous nous arrêtons tous les deux.

Nos regards se croisent dans la pénombre.

— Tu es sûre ? demande-t-il, une dernière fois.

— Knox. Si tu ne me baises pas tout de suite, je vais…

Il s'enfonce.

Ni vite. Ni lentement. Juste une pression constante et implacable alors qu'il me remplit centimètre par centimètre. L'étirement brûle — il est plus imposant que ce à quoi mes doigts m'avaient préparée — mais c'est le bon genre de brûlure. Celui qui vous fait crisper les orteils, couper le souffle et court-circuiter le cerveau.

Le temps qu'il soit complètement enfoncé, nous tremblons tous les deux.

— Putain, je souffle. — Tu es…

— Je sais. Son front tombe sur mon épaule. — Donne-moi une seconde. Tu es si étroite que j'ai à peine la force de penser.

Je me contracte autour de lui pour voir, et il grogne.

— Ne fais pas ça. Ses doigts s'enfoncent dans mes cuisses. — Sauf si tu veux que ça se termine en un temps record et embarrassant.

— Noté. Je le refais quand même, parce que je suis une garce.

— Luna. Moitié avertissement, moitié supplication.

— Bouge, je lui dis. — J'ai besoin que tu bouges.

— Dieu merci.

Il se retire lentement, presque complètement, et je sens chaque centimètre de son recul. Puis il se rue en avant, et le son que j'émets n'est même pas humain.

— Là, halète-t-il contre ma gorge. — Juste là. C'est le point sensible.

Il le frappe encore. Et encore. Chaque coup de rein me pousse plus haut contre l'arbre, l'écorce éraflant mon dos à travers mon t-shirt remonté. Ça devrait faire mal. Ça fait mal. Mais mélangée au plaisir qui inonde mon corps, la douleur ne fait que tout rendre plus intense.

— Plus fort, je halète.

Il obéit. Sa force de métamorphe lui permet de vraiment se lâcher — me martelant avec assez de vigueur pour que je m'inquiète pour l'arbre, si seulement je pouvais penser à autre chose qu'à la façon dont sa queue frappe ce point en moi, encore et encore.

— Tu es incroyable, grogne-t-il. — Si mouillée. Si chaude. Tu me prends si bien.

— Moins de paroles, j'arrive à articuler entre deux coups de rein.

Son rire gronde contre ma gorge. — À vos ordres.

Le rythme qu'il impose est brutal et parfait. Rapide et dur, exactement ce dont j'ai besoin. Mes ongles griffent son dos assez fort pour faire couler le sang, et le son qu'il émet est animal — la satisfaction pure du loup d'être marqué par sa compagne.

Le plaisir monte en une vague énorme. Je le sens s'accumuler à la base de ma colonne vertébrale, s'enroulant plus fermement à chaque poussée.

— J'y suis presque, je halète. — Knox… j'y suis presque…

— Je sais. Je le sens. Sa main se glisse entre nous, son pouce trouvant mon clitoris. — Jouis pour moi, Luna. Laisse-moi te sentir.

L'association de sa queue qui s'enfonce profondément et de son pouce qui encercle mon clitoris est trop forte. L'orgasme déferle en moi sans prévenir — aveuglant, dévastateur, tout mon corps se crispant autour de lui alors que je hurle.

Il me baise à travers l'orgasme, prolongeant le plaisir jusqu'à ce que je sois tremblante et hypersensible. Mais il ne jouit pas. Ne ralentit même pas.

— Encore un, grogne-t-il contre mon oreille.

— Je ne peux pas…

— Tu peux. Tu le feras. Son pouce continue de travailler mon clitoris même si je me dérobe à l'intensité. — Je veux te sentir jouir à nouveau sur ma queue avant de te remplir.

Ces mots me transpercent jusqu'au plus profond de mon être. Je remonte déjà, c'est impossible, les répliques du premier orgasme se transformant en la montée du second.

— Marque-moi, je m'entends dire. — Je veux que tout le monde le voie.

Un son guttural s'échappe de sa poitrine. Ses dents trouvent mon épaule — appuyant fort, sans tout à fait percer la peau — et le plaisir-douleur me propulse à nouveau vers le bord du gouffre.

— Mienne, gronde-t-il contre ma peau.

— Tienne.

Mais ce n'est pas assez. Le lien hurle pour en avoir plus. Il exige d'être complété.

— J'ai besoin de… Il halète maintenant, son rythme faiblit. — Plus d'espace… besoin de…

Il se retire et je pousse un cri de protestation, mon corps se contractant autour du vide.

— Knox…

— Je sais, je sais. Ses mains me stabilisent quand mes jambes me lâchent complètement. Il me rattrape avant que je ne puisse glisser le long de l'arbre, me tenant contre sa poitrine. — Je sens à quel point tu as besoin de jouir à nouveau. Je vais t'y amener. Je te le promets.

Mes joues brûlent mais je ne le nie pas. Je ne peux pas vraiment argumenter alors que je suis tremblante, désespérée et probablement sur le point de le supplier.

— Tu peux marcher ? demande-t-il.

Je ris faiblement. — Je ne suis pas sûre de sentir mes jambes.

Son sourire est empreint d'une pure satisfaction masculine. — Bien.

Il saisit ma main et me guide plus profondément dans la clairière où l'herbe est douce. Le clair de lune filtre à travers la canopée, rendant tout argenté. Joli. Ce n'est probablement pas le moment de le

remarquer.

Quand nous atteignons l'endroit qu'il a choisi, il se tourne vers moi.

Pendant un instant, il se contente de regarder mon corps nu. Assez longtemps pour que je veuille me couvrir. Assez longtemps pour que je ne le fasse pas.

— Tu es tellement belle, dit-il. Comme si ce mot lui coûtait.

Puis il tend la main vers moi, mais j'attrape son poignet.

— Attends. Je le repousse, le suivant jusqu'à ce qu'il soit allongé dans l'herbe et que je sois à califourchon sur ses cuisses. — À mon tour.

Ses yeux s'écarquillent. — Luna…

— Tu as eu le droit d'explorer. Je passe mes mains sur son torse. — Maintenant, c'est moi.

Je me penche et l'embrasse, lentement et profondément, goûtant ma propre saveur sur ses lèvres. Puis je descends le long de sa gorge, de sa poitrine, faisant une pause pour mordiller sa clavicule. Il grogne, ses mains se crispant dans l'herbe.

Quand j'enroule ma main autour de sa queue, il siffle.

Je me penche et je le prends dans ma bouche. Il est assez épais pour que ma mâchoire s'étire, son goût est un mélange de sel, de musc et de quelque chose de plus sombre. Ses hanches se soulèvent du sol.

Voici la section de la fellation étendue :

— Si dur, je murmure en le caressant lentement. Il est imposant et lourd dans ma main, plus gros que ce à quoi je m'attendais. Sa peau est de la soie chaude sur de l'acier, et quand je passe mon pouce sur son gland, il suinte déjà. — Quelqu'un a souffert, on dirait.

— Tu n'as pas idée, lâche-t-il les dents serrées.

Je me penche et fais glisser ma langue de la base à la pointe. Il a un goût de sel, de peau et de quelque chose de plus sombre — quelque chose qui me donne envie d'en avoir plus. Son corps entier tressaute.

— Luna…

Je prends le gland dans ma bouche, enroulant ma langue autour, et sa main vole vers mes cheveux. Il ne pousse pas. Il s'accroche juste,

comme s'il avait besoin de quelque chose pour s'ancrer.

— Putain. Le mot sort étranglé. — Ta bouche…

Je le prends plus profondément, détendant ma gorge, pour voir jusqu'où je peux aller. Il est assez gros pour que ma mâchoire me fasse mal, mais les sons qu'il produit en valent la peine. Des gémissements brisés, des demi-mots et mon nom répété comme une prière.

J'établis un rythme — lent et humide, creusant mes joues en remontant, utilisant ma main pour travailler ce que je ne peux pas atteindre. Ses hanches tressautent comme s'il luttait pour ne pas pousser, et j'apprécie la retenue même si une partie de moi veut le voir la perdre.

— Mon Dieu… Sa prise se resserre dans mes cheveux. — Attends… je ne vais pas tenir…

Je me retire avec un bruit humide, me léchant les lèvres. Il est rouge et haletant, sa queue luisante de ma salive, l'air complètement anéanti. Bien.

— Alors tu as intérêt à te retenir.

Son rire est tendu. — Exigeante.

— Tu aimes ça.

Je le reprends dans ma bouche. Plus profondément cette fois. Plus vite. Je veux voir jusqu'où je peux le pousser avant qu'il ne craque.

Sa tête retombe dans l'herbe, les tendons de son cou saillant. Les sons qu'il produit ne sont même plus des mots — juste des bruits bruts et désespérés qui me vont droit entre les jambes. Je deviens plus mouillée juste en lui faisant ça, en ayant ce genre de pouvoir sur un loup alpha.

Je le travaille avec ma bouche et ma main, alternant entre des mouvements lents et profonds et des coups rapides de langue sur son gland sensible. Chaque fois que je pense qu'il est sur le point de basculer, je me retire — juste assez pour le maintenir sur le fil.

— Luna… s'il te plaît… je ne peux pas…

Je me retire complètement et il pousse un son comme si je l'avais blessé.

— Pas encore. Je dépose un baiser à l'intérieur de sa cuisse, sentant le muscle tressaillir sous mes lèvres. — Je n'ai pas fini avec toi.

— Tu vas me tuer.

— Sûrement. — Je passe ma langue le long de sa verge, regardant sa queue tressaillir. — Mais tu mourras heureux.

Je le prends profondément dans ma bouche une dernière fois, suçant avec force, et il pousse un cri. Ses hanches se cambrent avant qu'il ne puisse les retenir, s'enfonçant plus loin dans ma gorge. J'ai un léger haut-le-cœur, mais je ne recule pas — je me contente de respirer pour le surmonter et d'en prendre encore plus.

— Putain… putain… Luna, il faut que tu arrêtes ou je vais jouir dans ta gorge…

J'y songe. L'idée est séduisante. Mais je veux le sentir en moi encore plus.

Je me retire lentement, lui faisant sentir chaque centimètre de ma retraite. Il tremble. Il tremble pour de vrai. Sa verge est sombre et gonflée, luisante de ma salive, se contractant contre son ventre.

— Maintenant, dis-je en me positionnant au-dessus de lui. Je veux te chevaucher.

— Oui. — Sa voix est rauque. — Prends ce que tu veux.

Je me place au-dessus de lui, sentant le gland de sa verge presser contre ma chatte. Pendant un instant, je reste là, nous aguichant tous les deux.

— Luna. — Ses mains se contractent sur mes cuisses. — Tu vas me tuer.

— Tant mieux.

Je descends lentement. Si lentement. L'accueillant centimètre par centimètre, sentant chaque relief et chaque veine alors qu'il m'écarte. Il est imposant — plus que l'angle ne me l'avait laissé croire — et le temps que je sois complètement installée sur lui, nous sommes tous les deux à bout de souffle.

— Putain, j'arrive à articuler. Tu es si…

— Je sais. — Sa mâchoire est serrée, les tendons de son cou

ressortent. — Tu es si étroite. Si humide. Je sens tout.

Je reste immobile un instant, m'habituant à sa plénitude. Puis je fais rouler mes hanches pour essayer.

Nous gémissons tous les deux.

— Recommence, dit-il d'une voix rauque.

Je m'exécute. Des cercles lents, me frottant contre lui, trouvant l'angle qui envoie des étincelles le long de ma colonne vertébrale. Ses mains trouvent mes hanches, mais il n'essaie pas de me guider ou de me faire accélérer. Il s'agrippe simplement, comme s'il essayait de s'ancrer.

— Tu es incroyable, je halète, posant mes mains sur sa poitrine. Comme si tu avais été fait pour t'emboîter en moi.

— C'est peut-être le cas.

Je commence à bouger pour de bon maintenant — me soulevant jusqu'à ce qu'il glisse presque hors de moi, puis redescendant. Imposant un rythme d'une lenteur suppliciante pour nous deux.

— Luna. — Sa voix est tendue. — Plus vite. S'il te plaît.

— Non. — Je garde un rythme régulier, faisant rouler mes hanches à la fin de chaque mouvement. — Je veux sentir chaque centimètre.

Il gémit, sa tête retombant contre l'herbe. — Tu vas me tuer.

— Sûrement. — Je me penche en avant, changeant l'angle, et nous sifflons tous deux à la nouvelle sensation. Mes tétons frôlent sa poitrine. Sa verge touche quelque chose au plus profond de moi. — Mais quelle belle façon de mourir.

Son rire se transforme en gémissement quand je me contracte autour de lui.

Je le chevauche lentement et profondément, prenant mon temps, savourant l'étirement et le frottement de sa présence en moi. Ses mains parcourent mon corps — mes cuisses, ma taille, mes seins — mais il me laisse contrôler le rythme.

— Touche-moi, je finis par dire alors que la pression commence à monter. J'ai besoin de…

Son pouce trouve mon clitoris avant que je termine ma phrase.

Faisant des cercles. Appuyant. Adoptant le rythme que j'ai imposé.

— Comme ça ? demande-t-il, bien qu'il connaisse déjà la réponse.

— Oui… putain… exactement comme ça…

J'accélère maintenant, à la poursuite de l'orgasme. Montant et descendant plus vite, me frottant plus fort sur lui. Ses hanches commencent à bouger pour rencontrer les miennes, et le son de nos corps qui s'entrechoquent remplit la clairière.

— C'est ça, grogne-t-il en me regardant bouger au-dessus de lui. Prends ce dont tu as besoin. Sers-toi de ma bite. Je veux te sentir jouir autour de moi.

Ces mots me poussent plus près du but. Son pouce s'active plus vite. Je le chevauche sauvagement maintenant, désespérée, toute cette lente provocation se transformant en quelque chose d'urgent.

— Je suis proche, je halète. Knox… je…

— Je sais. Je le sens. — Sa main libre agrippe ma hanche assez fort pour laisser une marque. — Lâche-toi. Je te tiens.

J'explose dans un cri, tout mon corps se contractant autour de lui. Vague après vague de plaisir me submerge, et il m'accompagne à travers cet état — son pouce toujours en train de tourner, ses hanches bougeant encore, prolongeant le plaisir jusqu'à ce que je sois tremblante, haletante et complètement anéantie.

Avant même que j'aie cessé de trembler, il nous retourne — moi à quatre pattes, lui derrière moi. Il me pénètre avant que les répliques ne s'estompent.

— Encore un, grogne-t-il. Avec moi cette fois.

— Je ne peux pas…

— Si, tu peux. — Sa main se glisse autour de moi, trouvant l'endroit où nous sommes unis. — Ensemble.

Il s'enfonce en moi sans relâche, ses doigts faisant des merveilles. Incroyablement, un autre orgasme monte. Plus profond. Plus intense. Le lien est à son point critique.

Nous sommes tous les deux proches. Deux vagues sur le point de s'écraser l'une sur l'autre.

— Ça arrive, je halète. Knox…

— Je le sens. Laisse-le venir.

Je me penche pour l'embrasser et ses dents s'enfoncent dans mon épaule — sans percer la peau, mais presque — et le mélange de plaisir et de douleur me fait basculer.

Je jouis dans un cri. Je le sens suivre une pulsation plus tard, pulsant au plus profond de moi tandis qu'il gémit mon nom.

Mais cette fois, c'est différent.

Cette fois, le lien ne fait pas que s'embraser.

La sensation est comme celle de trouver une fréquence sur laquelle je ne savais pas que j'étais réglée.

Le lien d'accouplement se fige dans la permanence. Solide. Indestructible. Éternel.

Et soudain, je ne suis plus seule.

Ses émotions me frappent comme un mur. Le soulagement d'abord — si fort que ma gorge se serre. Le triomphe. La protection. Et sous tout cela, quelque chose que je n'attendais pas.

De l'amour.

Il m'aime. Depuis un moment, apparemment.

Eh bien. Merde.

Et en dessous, son loup. Enfin satisfait. Content. En paix. Le besoin désespéré et griffant qui le tourmentait depuis des semaines… s'apaise. Comme un retour à la maison.

Lui aussi me ressent. Tout. L'émerveillement. La légère peur face à l'intensité de la chose. La certitude grandissante que j'ai fait le bon choix. La confiance qui se construit à chaque battement de cœur.

Plus de murs. Plus de cachettes.

Nous sommes liés.

L'éternité, c'est long. Mais pour le moment, ça ne semble pas aussi terrifiant que ça devrait l'être.

Nous nous effondrons vers l'avant dans l'herbe, toujours unis, tous deux tremblants. Aucun de nous ne peut bouger.

Je me contente de respirer. Incapable de former des mots pour

l'instant.

Il presse son front contre mon épaule. Ne parle pas. N'en a pas besoin.

Il se retire doucement et je grimace. Tout semble à vif, utilisé, comme il se doit. Il nous fait rouler sur le côté, me ramenant contre sa poitrine.

Le lien s'installe. Se calme. Comme s'il avait enfin obtenu ce qu'il voulait.

— Je peux te sentir, dis-je après un moment. Tout.

— Je sais. — Sa main trace des motifs paresseux sur ma hanche. — Tu es submergée.

— Un peu. — Je tourne la tête pour le regarder.

Il dépose un baiser sur mon épaule là où il m'a mordue.

— Liés, dit-il, testant le mot. Nous sommes vraiment liés.

— Oui, nous le sommes.

Nous restons allongés là, dans l'herbe, les étoiles visibles à travers les trouées de la canopée.

— Je tiens à toi, j'avoue. De toute façon, le lien ne me laisserait pas mentir. Plus que je ne m'y attendais. Plus que ce à quoi je suis prête.

— Heureusement que je suis patient. — Ses lèvres effleurent mon épaule. — J'ai le temps.

Aucune pression dans sa voix. Aucune déception. Juste la certitude tranquille que nous y arriverons un jour.

Je peux sentir ma propre certitude grandir. Pas encore de l'amour, mais son potentiel. La conscience qu'un jour, je pourrais ressentir ce qu'il ressent.

Le lien le sait, même si je ne suis pas prête à lui donner un nom.

Ça, c'est nouveau. Sentir que « un jour » pourrait être acceptable.

Quelques minutes de paix supplémentaires. Juste respirer ensemble.

Puis Knox se tend.

— Merde. Mon père.

La réalité revient en force. Je me redresse avec lui. — Quelle heure est-il ?

— Je ne sais pas. Mais je suis presque sûr que je suis en retard pour le voir.

Je le regarde chercher ses vêtements dans l'obscurité, sentant sa peur. Pas pour lui-même. La peur de ce que son père pourrait faire.

— Tu devrais y aller seul ?

— Ce serait probablement plus sûr pour toi si je le faisais. — Il trouve son jean, commence à l'enfiler. — Il va être furieux. Et si tu es là…

— Nous sommes liés maintenant, je l'interromps. Ça veut dire qu'on affronte les choses ensemble.

Il s'arrête. Me regarde. Ses émotions sont en conflit — le désir de me protéger, de me garder en sécurité. Mais aussi la conscience que se présenter lié change tout.

— Tu en es sûre ?

— J'en suis sûre.

Sa décision se solidifie. — Alors, ensemble.

Nous nous habillons rapidement, nous aidant mutuellement à trouver les vêtements éparpillés dans le noir. Nous avons tous les deux l'air d'avoir bien, et même très bien, baisé — des taches d'herbe, des vêtements froissés, des cheveux en désordre. Impossible de cacher ce que nous avons fait.

Voici la section révisée avec un pont montrant leur confort tranquille :

Knox prend ma main alors que nous quittons la clairière. Le lien s'apaise au contact, vibrant de contentement.

Nous marchons en silence à travers la forêt sombre, mais ce n'est pas gênant. Juste… facile. Son pouce trace des cercles sur la paume de ma main. De temps en temps, il me tire pour éviter une racine ou un creux dans le sentier que je ne peux pas voir dans l'obscurité — vision nocturne de loup, je suppose.

— Tu es silencieuse, dit-il finalement.

— J'assimile.

— Bonne assimilation ou mauvaise assimilation ?

Je réfléchis. — Bonne, je pense. C'est juste… beaucoup.

Il serre ma main. N'insiste pas pour en savoir plus.

Les arbres commencent à s'éclaircir, le clair de lune perçant par endroits. Quelque part à proximité, un hibou hulule. Nos pas sont légers sur les aiguilles de pin — du moins, les miens le sont. Les siens sont silencieux. Instincts de prédateur.

— Tu marches comme un chat, je lui dis. C'est troublant.

— Comme un loup, corrige-t-il. Et toi, tu marches comme un faon. Toutes ces feuilles qui craquent.

— Tu viens de me traiter de faon ?

— Bambi. — Je peux entendre le sourire dans sa voix. — Mignon. Chancelant. Délicieux.

— Je vais te pousser dans un fossé.

— Je te manquerais.

Ce qui est agaçant, c'est qu'il a probablement raison. Le lien pulse d'un accord chaleureux.

Nous retombons dans un silence confortable. Sa main reste enroulée autour de la mienne, chaude et stable. À travers le lien, je peux sentir son contentement — et en dessous, la tension croissante à mesure que nous nous rapprochons de ce qui nous attend.

Nous atteignons la lisière de la forêt. Les lumières de l'académie sont devant nous. Au-delà, la maison de la meute où son père attend.

Alors que nous débouchons sur le chemin principal, des sonneries d'alarme lointaines retentissent depuis l'académie — stridentes et urgentes. Protocole d'urgence. Des étudiants se dispersent sur le campus, des professeurs les dirigeant vers des abris.

Knox se tend à côté de moi. — Qu'est-ce qui se passe ?

Un malaise me picote le long de la colonne vertébrale. Les alarmes signifient quelque chose de grave.

— On s'en occupera après, dis-je. Ton père d'abord.

Nous continuons à marcher vers la maison de la meute, main dans la main.

Son père va être furieux. Il pourrait essayer de le forcer à rejeter le

lien — ce qui est impossible maintenant qu'il est complet. Il voudra peut-être le bannir complètement.

Knox risque tout. Pour ses principes et pour moi. Même pour le droit de penser par lui-même.

— Prête ? demande-t-il, bien que je sente qu'il n'est pas du tout prêt.

— Prête, je mens, et il sait que je mens.

Mais nous marchons quand même vers la maison de la meute. Main dans la main. Liés.



20

Exil

Knox

Mon loup ronronne.

Putain, il ronronne pour de vrai, comme un énorme chat d'appartement. La main de Luna est chaude dans la mienne, nos doigts sont entrelacés, et le lien de partenaires vibre entre nous tel un moteur parfaitement réglé. Satisfait. Complet. Nôtre.

Pour la première fois depuis des semaines, mon loup est content.

Mais sous ce contentement ? Une pure et putain de terreur.

Parce que je sais ce qui nous attend.

Le chemin menant au manoir de la meute s'étend devant nous, à travers des arbres familiers. J'ai emprunté cette route des milliers de fois — en rentrant de l'école en courant, en revenant de la chasse, en titubant, ivre, après des fêtes à l'académie. Chaque pas devrait me donner l'impression de rentrer à la maison.

Au lieu de ça, j'ai l'impression de marcher vers mon exécution.

La peur de Luna fait écho à la mienne. Des pulsations vives et rapides qui m'oppressent la poitrine. Elle essaie d'être courageuse. Sans succès. Chaque pas qui la rapproche du territoire de la meute accélère les battements de son cœur.

— Nous ne sommes pas obligés de faire ça ce soir, dit-elle à voix basse. On pourrait attendre. Laisser le temps à ton père de…

— Non. Le mot sort plus brutalement que je ne le voulais. Attendre ne servira à rien. Arriver ensemble, liés… c'est une déclaration. Je ne cache pas mon choix.

Notre choix.

Mais alors même que je le dis, une angoisse glacée me parcourt l'échine. Le contentement du loup vacille, la confusion filtre. Pourquoi peur ? Partenaire en sécurité. Meute comprendra. Meute est famille.

Il ne comprend rien à la politique. Il ne comprend pas que parfois, la famille devient l'ennemi.

Le manoir de la meute apparaît à travers les arbres, et j'ai l'estomac qui tombe dans les talons. Une bâtisse tentaculaire de bois et de pierre construite à flanc de colline, une lumière chaude se déversant des fenêtres, la fumée s'enroulant des cheminées. Les bruits normaux de la meute flottent dans l'air — des voix, des rires, le cliquetis de la vaisselle.

Mais quelque chose cloche.

Il y a trop de monde dehors. Des membres de la meute rassemblés en petits groupes, tous tournés vers l'entrée principale. Tous en train d'attendre.

Les odeurs portées par le vent. Tension. Colère. Attente.

Ils sentent notre approche. Sentent ce que nous avons fait.

— Knox. La voix de Luna est à peine un murmure. Il y a tellement de monde.

Sa panique monte en flèche. C'était censé être une conversation privée avec mon père. Pas un procès public.

Parce que c'est bien de cela qu'il s'agit. Je le vois maintenant — la disposition formelle des membres de la meute, la façon dont ils sont positionnés. Les anciens à leurs places de cérémonie près de l'entrée.

Ils attendaient. C'était prévu.

Mon père savait exactement quand nous arriverions. Il avait probablement posté des guetteurs à l'académie. Il a eu des heures pour préparer ce moment.

Garrett se tient près de l'entrée avec deux autres bêtas, les bras croisés, une satisfaction irradiant de lui. Quand il nous voit, sa lèvre se retrousse. — Tiens, tiens. Le fils prodigue est de retour. En retard. Et avec sa putain.

Luna tressaille comme s'il l'avait frappée. La fureur explose en moi,

mes griffes tentent de sortir, à peine contenues par ma volonté humaine.

Le tuer. Lui arracher la gorge. Défendre partenaire.

Pas ici. Pas maintenant. Mais bientôt. Bientôt.

Avant que je puisse dire quoi que ce soit, la porte d'entrée s'ouvre.

Mon père se tient dans l'embrasure.

L'Alpha Sterling. Grand, les épaules larges, il rayonne d'autorité et d'une rage à peine contenue. Ses yeux se posent d'abord sur moi — une déception si vive qu'elle en est tranchante. Puis ils se déplacent sur Luna. Sur nos mains jointes. Sur la marque de possession sur sa gorge.

Son expression devient froide. Distante. Définitive.

— Tu es en retard, mon fils. Sa voix a la froideur de l'hiver. Et tu l'as amenée.

La façon dont il dit « l'a » est sans équivoque. Pas une personne. Pas ma partenaire. Juste un problème à régler.

La peine de Luna me submerge. Mais en dessous — la colère monte. Sa magie commence à crépiter en réponse à ce mépris.

Je fais un pas en avant, m'interposant entre eux. — Elle s'appelle Luna. C'est ma partenaire. Officiellement.

— Je vois bien. Son regard s'attarde sur elle, le dégoût manifeste. Entrez. Nous devons discuter de ça.

Pas une demande. Un ordre.

Le hall principal est bondé. Les anciens de la meute sont assis en un demi-cercle formel, les exécuteurs montent la garde, la moitié de la meute est rassemblée dans la galerie supérieure pour assister à ce qui va se passer.

J'ai l'estomac dans les talons.

La main de Luna se crispe dans la mienne, sa terreur est vive et aiguë. Mais elle garde la tête haute, affrontant les regards de dizaines de personnes avec une dignité tranquille qui me gonfle la poitrine de fierté.

Mon père désigne le centre du cercle. — Mettez-vous là. Tous les

deux.

Nous obéissons.

Entourés par la meute. Des gens que je connais depuis ma naissance, qui me dévisagent tous comme si j'étais un étranger.

L'Ancien Morrison, qui m'a appris à pister quand j'avais six ans, me regarde comme s'il ne me connaissait pas. Sarah, qui me gardait quand j'étais petit, secoue la tête avec déception. Marcus, mon meilleur ami d'enfance, ne veut même pas croiser mon regard.

Luna serre ma main. Je suis là. Tu n'es pas seul.

Je ne me suis jamais senti aussi seul de ma vie.

— Sais-tu ce que tu as fait ? La voix de mon père tranche l'air de la pièce comme une lame.

Je me force à redresser la colonne vertébrale. — Je me suis uni à ma partenaire. Mon loup l'a reconnue. Je l'ai revendiquée. Nous sommes liés.

— Ton loup a TORT. Les mots claquent comme un fouet, empreints de l'injonction de l'alpha qui tente de me mettre à genoux. Elle ne fait pas partie de la meute. Ce n'est même pas une métamorphe. C'est une abomination.

Luna tressaille.

Le loup bondit en avant, luttant contre mon contrôle. — Ne la traitez pas comme ça.

— Comment devrais-je appeler une sorcière Silverveil corrompue par la magie des vampires ? Il s'approche, son pouvoir irradiant de lui par vagues. Elle a utilisé des liens contre nature pour te prendre au piège. Un lien de sang avec un vampire. La marche des rêves avec un manipulateur mental. Et maintenant un lien de partenaire avec toi. Elle collectionne les mâles puissants comme des trophées.

— Ce n'est pas… commence Luna.

— SILENCE. L'injonction de l'alpha s'entrelace dans sa voix, essayant de forcer la soumission.

Mais Luna n'est pas une métamorphe. L'ordre glisse sur elle sans aucun effet — je sens sa confusion, puis sa prise de conscience. Elle

n'est pas liée par son autorité. Elle ne fait pas partie de la meute.

Elle continue de parler malgré tout. — Je n'ai collectionné personne. Je n'ai rien demandé de tout ça.

Les yeux de mon père se plissent. Il n'a pas l'habitude d'être défié. Surtout pas dans son propre hall.

— Vous ne parlez pas ici, dit-il, plus bas maintenant. Plus dangereux.

— Elle parle quand elle veut. Je fais un pas en avant, laissant le loup transparaître dans ma voix. C'est ma partenaire. Pas votre subordonnée.

Quelque chose vacille dans son expression. De la surprise, peut-être. Ou une réévaluation.

— Elle ne m'a pas infecté. Je force ma voix à rester stable malgré la rage. Je l'ai choisie. Mon loup l'a choisie. La reconnaissance du partenaire n'est pas quelque chose qu'elle a créé. Vous le savez.

— Je sais ce que je vois. Ses yeux sont froids comme la pierre. Un garçon qui jette son droit d'aînesse pour une fille de club de strip-tease. Inférieure à lui en tous points.

— Père…

— Issue d'une lignée qui a détruit des meutes entières. Sa voix tombe dans un silence mortel. Dis-moi, mon garçon. A-t-elle mentionné son précieux héritage ?

Luna devient très immobile à côté de moi. — Quoi ?

Mon père la regarde enfin directement, et son sourire est aussi tranchant que du verre brisé. — Vous ne saviez pas ? À propos de votre lignée Silverveil ? Son rire est amer. Il y a deux cents ans, la Maison Silverveil s'est alliée à plusieurs meutes de métamorphes. A promis protection. Unité. En moins d'une décennie, chacune de ces meutes était devenue sauvage.

Le choc de Luna me frappe comme une vague.

— La corruption dans sa lignée… ce n'est pas seulement Silverveil. Il y a autre chose. Quelque chose de plus sombre. La magie des ombres.

— Vous êtes prêt à détruire votre propre fils sur la base de soupçons et de peur, dit Luna, la voix légèrement brisée. Qu'est-ce que cela dit de votre lignée ?

— Ce que ça dit, c'est que j'aime assez mon fils pour le sauver de devenir un monstre, réplique-t-il. Chose que vous ne comprendrez jamais.

La pièce plonge dans un silence de mort.

Une terreur glaciale emplit mes veines. La confusion de Luna filtre à travers le lien — elle ne sait pas ce que cela signifie.

Moi, si.

— Père, non. S'il vous plaît…

— Défi pour le titre d'Alpha. Sa voix prend une formalité rituelle, portant le poids de la loi de la meute. Deux choix. Répudie ta partenaire publiquement et reviens dans la meute. Ou défie-moi pour le commandement — un combat à mort.

La terreur. Une terreur pure et liquide s'écrase sur moi.

— Ce n'est pas un choix ! Les mots jaillissent. Vous me demandez de briser un lien de partenaire — ce qui est impossible — ou de mourir en vous combattant !

— Il y a une troisième option. Ses yeux sont durs comme la pierre. L'exil. Tourne le dos à la meute. À la famille. À tout. Deviens un loup solitaire.

Les loups solitaires ne survivent pas.

Toutes les personnes dans cette pièce le savent.

Sans les liens de la meute, le loup déchire l'esprit humain.

Il ne me donne pas le choix. Il me propose différentes manières de mourir et me demande de choisir ma préférée.

L'horreur de Luna déferle sur moi. — Knox, non. Il doit y avoir un autre moyen…—

Mais nous savions tous les deux que ça allait arriver. Nous sommes entrés ici en nous attendant au pire.

Ça ne rend pas la chose plus facile à entendre.

— On ne peut pas rompre un lien de partenaire une fois qu'il est

scellé, dis-je assez fort pour que la meute entende. — C'est permanent. Indestructible.

Mais ce n'est pas pour ça que je ne la renierai pas. Je pourrais mentir. Je pourrais prononcer ces mots, jouer le jeu, faire semblant de me soumettre aux exigences de mon père. Le lien survivrait à des promesses vides.

Je ne le ferai pas parce qu'il a tort.

Tort à propos de Luna. Tort de croire que les lignées déterminent la valeur. Tort à propos de la pureté, de la tradition et de toutes les croyances empoisonnées qu'il essaie de m'inculquer depuis vingt-cinq ans.

Si je la renie — même pour la forme — je deviens comme lui. Je deviens tout ce que j'ai passé les dernières semaines à réaliser que je ne veux pas être.

L'expression de mon père ne change pas. — Alors, tu l'as choisie, elle, au détriment de la meute.

— J'ai choisi de ne pas être comme vous. Les mots m'échappent. — J'ai choisi d'arrêter de croire aux choses que vous m'avez apprises. Ça ne concerne pas Luna. Ça me concerne moi, qui pense enfin par moi-même.

Quelque chose vacille dans son regard.

— Ça la concerne quand ta compagne te détruira. Il s'approche, et je sens sa rage, contenue mais absolue. — Dernière chance, mon fils. Défie-moi — bats-toi pour le droit de diriger cette meute — ou accepte l'exil.

Je le regarde. Vraiment.

Cet homme m'a élevé. Il m'a appris à me transformer quand j'avais cinq ans. Il m'a entraîné pour devenir alpha, a passé vingt-cinq ans à me préparer à diriger. J'ai consacré toute ma vie à mériter son approbation.

Je ne lui plairai jamais. Pas comme ça. Pas quand ça implique de choisir entre ma compagne et ma meute.

— Je ne peux pas vous combattre. Les mots sortent, bas. Honnêtes.

— Vous me tueriez. Vous êtes plus fort, plus expérimenté, et vous ne montreriez aucune pitié. Nous le savons tous les deux.

Le désespoir de Luna me frappe. *Il doit bien y avoir une autre solution. Je t'en prie. Ne gâche pas tout pour moi.*

Elle ne comprend pas. La renier nous détruirait tous les deux. Le lien de partenaire déchirerait nos âmes de l'intérieur.

Il n'y a qu'un seul vrai choix.

— Je choisis l'exil. Les mots sortent, assurés. Forts. — Je m'en vais.

La meute a un hoquet de surprise. Certains visages affichent de la sympathie — de vieux amis qui se souviennent de l'époque où je n'étais qu'un garçon. Mais la plupart montrent de l'approbation. Du soulagement. Garrett se met carrément à rire.

— Tu le fais vraiment, dit-il. — Tu choisis la sorcière plutôt que ton propre sang.

— Je choisis ma compagne. Je soutiens le regard de mon père, le laissant voir ma détermination. — Comme le ferait n'importe quel véritable alpha.

Son expression devient plus glaciale que je ne l'ai jamais vue. Définitive.

— Soit. Sa voix résonne dans la salle comme un glas funèbre. — Knox Sterling, fils de l'Alpha Sterling, héritier de la meute Sterling — je te déclare formellement exilé. Tu ne fais plus partie de la meute.

Il lève la main.

Je le sens commencer.

Les liens de la meute.

Qui se brisent.

Un par un.

Ça commence par une tension inconfortable dans ma poitrine — là où vivent les liens de la meute, où ils ont toujours vécu. Puis la douleur. Comme des fils invisibles qu'on arrache de mon âme.

Le lien de Marcus part en premier. La connexion qui était là depuis l'enfance s'effiloche, se déchire, disparaît. Le garçon qui m'a appris à chasser le lapin dans les bois derrière sa maison. L'adolescent qui me

couvrait quand je faisais le mur pour aller à des fêtes. Mon meilleur ami depuis vingt ans.

Parti.

Le lien de l'Ancien Morrison se brise ensuite. Une rupture nette, franche. L'homme qui me racontait des histoires au coucher sur les grands alphas du passé. Qui m'a enseigné l'histoire et la loi de la meute. Une figure paternelle quand mon propre père était trop occupé à être l'Alpha.

Sectionné.

Le lien de Sarah ne se brise pas — il se dissout. S'estompe comme de la fumée dans le vent. La femme qui embrassait mes genoux écorchés et me disait que j'étais courageux. Qui me préparait un chocolat chaud quand je rentrais de bagarres. Qui disait qu'elle serait toujours fière de moi.

Plus maintenant.

Chaque rupture est une agonie. Chaque connexion perdue laisse un trou béant là où se trouvait un sentiment d'appartenance. Où vivait l'amour.

Le lien de Garrett se rompt avec une cruauté particulière. Je sens sa satisfaction alors qu'il se brise, son soulagement d'être débarrassé de moi. Bon débarras, l'alpha faible qui a choisi une fille plutôt que son devoir.

D'autres liens se brisent en succession rapide. Des membres de la meute que j'ai connus depuis toujours. Des connexions qui définissaient qui j'étais. Ce que j'étais.

Le lien de mon père est le dernier. Le plus fort. Le plus ancien. Il était là depuis l'instant de ma naissance — le premier lien que j'aie jamais formé.

Quand il se brise, je m'effondre.

Impossible de rester debout. Mes genoux heurtent le sol en pierre assez fort pour me faire des bleus, mais je le sens à peine. La douleur dans ma poitrine est indescriptible. Comme si quelqu'un avait plongé la main dans ma cage thoracique pour m'arracher la moitié de mes

organes.

Le loup hurle d'agonie. Sans ancre. Perdu. Confus, terrifié et seul d'une manière qui va à l'encontre de tous ses instincts.

Où est la meute ? Où est la famille ? Où est le foyer ?

La meute était tout. La survie. L'identité. Le but. Le réseau de connexions qui me disait qui j'étais et où était ma place.

Maintenant, il n'y a plus rien.

Plus rien du tout.

Je suis plus vide que je ne l'ai jamais été. Sans attache. À la dérive. Rien à quoi me raccrocher.

Le loup gémit, se pressant contre ma conscience. Désespéré. Effrayé. Cherchant les connexions qui ont toujours été là.

Ne trouvant rien d'autre que le silence.

Luna se laisse tomber à côté de moi, ses bras s'enroulant autour de mon corps tremblant. Le lien de partenaire — le seul lien qui reste — se remplit de son amour. Tentant de colmater les brèches. Tentant de m'ancrer alors que tout le reste a été arraché.

— Je suis là, me murmure-t-elle à l'oreille. — Tu n'es pas seul.

Le loup se tourne vers le lien de partenaire comme un noyé vers une planche de salut.

Luna. Notre compagne. Elle est la meute maintenant. Elle est le foyer.

Ce n'est pas la même chose que des dizaines de liens vibrant ensemble en harmonie. Pas la même chose que le réseau qui m'a soutenu toute ma vie.

Mais c'est quelque chose. Un fil unique là où se trouvait autrefois toute une tapisserie.

Lentement — si lentement — je me force à respirer. À me concentrer sur la chaleur de Luna. Sur l'amour qui se déverse à travers notre connexion alors même qu'elle ressent ma dévastation.

— C'est fait. La voix de mon père semble venir de très loin. — Tu ne fais plus partie de la meute. Tu n'es plus mon fils. Pars. Si tu reviens, tu seras traité comme un solitaire.

Permanent.

Pas de retour en arrière. Pas de seconde chance. Pas de pardon.

La meute a disparu. La famille a disparu.

Pour toujours.

Je me force à me relever. Mes jambes tremblent comme celles d'un poulain nouveau-né, mais j'y parviens. Luna m'aide, sa détermination transpirant à travers notre lien. Se montrant forte pour moi alors que je ne peux pas l'être pour moi-même.

Nous nous tournons vers la porte. La foule s'écarte en silence, des visages que j'ai connus toute ma vie sont maintenant ceux d'étrangers. Personne ne parle. Personne ne tend la main.

Nous sortons dans la nuit.

Dehors, l'air froid me frappe le visage comme une gifle. Je tremble si fort que j'ai à peine la force de mettre un pied devant l'autre.

— Je suis là, murmure à nouveau Luna. — Je ne vais nulle part.

Tu es tout ce qu'il me reste maintenant.

Alors je suffirai.

Je ferme les yeux et j'espère qu'elle a raison. J'espère que le lien de partenaire pourra remplacer ce que j'ai perdu. J'espère que je serai assez fort pour survivre en tant que loup solitaire.

Parce que l'alternative est de devenir sauvage. De devenir le monstre que mon père a toujours craint que Luna ne fasse de moi.

Nous retournons au campus en silence, nous appuyant l'un sur l'autre. La marche semble interminable — chaque pas m'éloignant un peu plus de ce qui était autrefois mon foyer, me rapprochant de ce qui m'attend.

Je ne me retourne pas.

Nous atteignons ma chambre et je m'effondre à l'instant où la porte se ferme. Pas seulement émotionnellement — physiquement aussi. Le poids de tout s'abat sur moi en même temps.

Luna me serre dans ses bras. — Je suis tellement désolée, murmure-t-elle.

— Ne le sois pas. Le mot sort, brisé. — Ce n'est pas ta faute.

Mais le doute s'insinue. Et si mon père avait raison ? Et si elle était vraiment dangereuse ?

Non. Je repousse cette pensée. Le loup grogne à la seule idée d'y penser.

Compagne est à nous. Compagne est en sécurité. Protéger compagne.

— Tu as tout perdu à cause de moi, continue Luna, la culpabilité transparaissant dans chacun de ses mots. — Ta meute, ta famille…

— J'ai perdu une meute qui exigeait que je rejette ma compagne. Je me force à la regarder. — Ce n'est pas une perte. C'est une évasion.

Elle sent mon honnêteté. Mais aussi le chagrin sous la surface. L'espace sombre où se trouvait autrefois la meute.

— Ça fait mal quand même, dit-elle doucement. — Même s'ils avaient tort.

— Oui. Ma voix se brise. — Ça fait mal.

Elle me serre plus fort, et je la laisse faire. Je me permets d'être brisé. Je la laisse maintenir les morceaux ensemble.

Son amour se déverse à travers le lien — stable, constant, inébranlable. Le loup s'y tourne désespérément. La seule ancre qui reste dans la tempête.

— Quoi qu'il advienne, murmure-t-elle, on y fera face ensemble.

Ensemble. Je me raccroche à ce mot comme si c'était la seule chose qui me maintenait debout.

Pas seul. Jamais seul tant qu'elle est là.

Le lien de partenaire luit entre nous dans l'obscurité. Un fil unique là où il y en avait tant.

Mais il est fort. Réel. À nous.

Demain, nous devrons répondre à des questions sur tout ce qui s'est passé. Décider de la suite. Gérer le chaos qui nous attend.

Ce soir, nous nous tenons l'un l'autre au milieu des décombres de tout ce que j'étais.

Et d'une manière ou d'une autre, ça suffit.



21

Noms cachés

Luna

Je me réveille seule.

Knox m'a raccompagnée jusqu'à ma chambre hier soir après tout ce qui s'est passé — la maison de la meute, l'exil, le tenir dans mes bras alors qu'il se brisait en mille morceaux que je ne pouvais pas recoller. Il ne voulait pas partir et ne cessait de trouver des excuses pour s'attarder sur le pas de ma porte, les yeux vides, comme si me perdre de vue risquait de briser autre chose.

Mais je l'ai obligé à partir. Il avait besoin d'espace pour faire son deuil sans se soucier de savoir si je le regardais s'effondrer.

Maintenant, sa peine s'infiltre en moi malgré tout. Cette douleur qui pèse sur ma poitrine comme du verre brisé. Le vide là où des dizaines de liens existaient autrefois — le silence là où régnait une symphonie.

Je reste là, allongée, à fixer le plafond, épuisée mais trop sur les nerfs pour dormir. La lumière grise de l'aube se glisse à travers les rideaux. Ma chambre semble trop silencieuse. Trop vide.

Sang de Silverveil.

La voix de son père ne veut pas se taire. Elle tourne en boucle dans ma tête depuis cette nuit — le dégoût suintant de chaque syllabe, la certitude, comme si mon héritage était une maladie qu'il pouvait sentir pourrir sous ma peau.

J'ai vu des fragments dans la promenade onirique de Dante. Le palais. Mon père sur un trône pendant que des gens s'agenouillaient. La terreur de me cacher dans cet endroit sombre tandis que des voix parlaient d'éliminer des lignées.

Ma lignée.

Mais des fragments ne suffisent pas. J'ai besoin de contexte. D'une histoire. De savoir pourquoi le père de Knox m'a regardée comme si j'étais du poison. Pourquoi six anciennes familles ont apparemment décidé que ma lignée devait être effacée de l'existence.

Je ne peux pas continuer à tâtonner dans le noir, à attendre que quelqu'un d'autre m'explique ma propre vie.

Le père de Knox savait ce que j'étais. Il me l'a craché au visage comme une malédiction.

Felix le sait. Il le sait probablement depuis la première fois qu'il m'a regardée avec ses yeux calculateurs.

La moitié du monde surnaturel semble mieux connaître mon propre héritage que moi.

Et puis merde.

Je jette les couvertures si fort qu'elles heurtent le sol. Mes pieds sont froids sur la pierre tandis que j'avance à pas feutrés vers la salle de bains, mais l'inconfort est agréable. Il m'ancre. Il est réel.

De l'eau froide éclabousse mon visage. Une fois. Deux fois. Trois fois, jusqu'à ce que le choc dissipe le brouillard dans mon esprit.

Quand je lève les yeux vers le miroir, la fille qui me regarde a une mine affreuse. Des cernes sombres creusés sous ses yeux. Des cheveux emmêlés après une nuit agitée. Une peau trop pâle, des lèvres trop sèches, ce regard vide qui vient des larmes qu'on a versées sans s'en rendre compte.

Mais sous l'épuisement — autre chose. De la colère, peut-être. Ou juste une obstination trop stupide pour savoir quand abandonner.

Mon père a nommé sa boîte de nuit « The Silver Veil ».

Ce n'est pas une coïncidence. Rien dans ma vie n'a jamais été une coïncidence.

Il savait. Il savait pour Silverveil — quelle que soit l'histoire complète — et il me l'a caché. Pour me protéger de ça. Ou peut-être pour le protéger de moi.

Quoi qu'il en soit, j'en ai fini d'attendre que les réponses me

tombent toutes cuites dans le bec.

Je regarde mon téléphone. 5 h 47. La bibliothèque ouvre à six heures, mais la section interdite nécessite un accès spécial. Approbation du corps professoral. Formulaires signés. Toute cette paperasse bureaucratique conçue pour tenir les étudiants curieux à l'écart des savoirs dangereux.

Une bonne chose que Ravencroft m'ait ajoutée à la liste d'accès la semaine dernière. Une sorte de projet d'étude indépendant qu'elle supervise — probablement juste une excuse pour garder un œil sur moi. Pour l'instant, je ne m'en plains pas.

Les couloirs sont plus sinistres que d'habitude.

L'éclairage d'urgence rouge peint tout en ombres sanglantes. Pas d'étudiants se pressant pour les cours du matin. Aucune voix ne résonne sur les murs de pierre. Juste ce silence étrange qui signifie que les protocoles de confinement sont toujours en vigueur suite à ce qui a déclenché les alarmes de la nuit dernière.

Ah oui. L'urgence. J'avais presque oublié, trop occupée à regarder le monde de Knox s'effondrer autour de lui.

L'alarme hurlait quand nous avons quitté la forêt. Des étudiants qui se dispersaient. Des professeurs qui criaient des ordres. Une perturbation des protections, a dit quelqu'un. Des fluctuations magiques dans les zones interdites.

Personne ne nous a dit ce qui s'était réellement passé. Nous étions trop occupés à marcher vers l'exécution de Knox pour poser des questions.

Maintenant, les conséquences m'entourent — des couloirs vides, des portes scellées, cette sensation de picotement des protections qui tournent à plein régime.

Génial. Me faufiler à travers une académie confinée à l'aube. Exactement la façon dont je voulais commencer ma matinée.

Je me plaque contre le mur alors que des bruits de pas résonnent au coin du couloir. Lourds. Déterminés. Une patrouille de professeurs, qui vérifie que les gentils petits surnaturels restent bien dans leurs

chambres où ils doivent être.

Les bruits de pas se font plus forts. Plus proches.

Je retiens ma respiration.

Ils passent l'intersection sans tourner dans mon couloir. De la chance.

Je compte jusqu'à dix, puis je bouge.

Le trajet jusqu'à la bibliothèque prend habituellement cinq minutes. Cette nuit, il en faut quinze — me cachant dans des alcôves, me figeant à chaque son lointain, prenant les chemins de traverse pour éviter les couloirs principaux où les patrouilles sont les plus nombreuses. Mon cœur bat la chamade tout le long. Chaque ombre ressemble à une menace. Chaque craquement de vieille pierre me fait sursauter.

Le temps que j'atteigne l'entrée de la section interdite, je suis en sueur malgré le froid et mes nerfs sont à vif.

Les protections scintillent faiblement dans la pénombre. Une magie ancienne, superposée au fil des siècles, conçue pour repousser quiconque n'a pas sa place ici.

J'appuie ma paume contre la barrière, m'attendant à moitié à ce que des alarmes se déclenchent malgré mon soi-disant accès. La magie me goûte. Me sonde. M'interroge.

Puis la résistance s'évanouit, et je me glisse à l'intérieur.

La section interdite m'enveloppe comme un secret. De la poussière, du vieux papier et cette odeur particulière de savoir accumulé pendant des siècles. Des étagères s'étirent vers un plafond perdu dans l'ombre, remplies de livres qui brillent faiblement de sorts protecteurs. L'air vibre du pouvoir accumulé — de la magie emprisonnée entre les pages, attendant d'être libérée.

Ma propre magie picote en réponse. Comme si une partie de moi connaissait cet endroit.

Je secoue la tête pour chasser cette sensation et je sors mon téléphone.

Section interdite. Besoin de toi.

Envoyé à Knox.

Je trouve une table dans l'ombre et j'attends. Le silence semble lourd. Vigilant.

Des bruits de pas dans la bibliothèque principale. Lourds. Déterminés.

Je me fige, la main planant au-dessus du dos d'un livre.

Les bruits de pas s'arrêtent. Quelqu'un vérifie l'entrée de la section interdite, peut-être. Teste les protections.

Je retiens ma respiration jusqu'à ce que mes poumons me brûlent.

Après une éternité, les bruits de pas s'éloignent. J'expire lentement, le cœur battant contre mes côtes.

C'était moins une. J'ai besoin de renforts. Maintenant.

Knox arrive dix minutes plus tard, on dirait que la mort a essayé de revêtir une enveloppe humaine et a abandonné à mi-parcours. Il est voûté sous un poids invisible, des cernes si profonds qu'ils ressemblent à des ecchymoses. Il est habillé, techniquement. Un jean qui était peut-être propre hier. Une chemise si froissée qu'il a probablement dormi avec. Des chaussures non lacées, comme s'il n'avait pas pris la peine de les faire.

Mais il est venu. Malgré tout. Malgré la blessure béante à la place de ce qui était sa vie.

— Comment tu as fait pour passer les patrouilles ? je demande.

— L'ouïe du loup. Il hausse les épaules, le mouvement fatigué. Je les ai entendus arriver à trois couloirs de distance.

— Salut, je dis doucement.

— Salut. Sa voix est rauque, comme du gravier traîné sur du verre brisé.

Il s'approche de moi et je le rejoins à mi-chemin, enroulant mes bras autour de lui avant de pouvoir trop réfléchir. Ses bras se lèvent — plus lentement que d'habitude, comme si le mouvement lui coûtait — puis il s'accroche à moi comme si j'étais la seule chose solide qui restait dans son monde.

Je ressens ce qu'il ne peut pas dire. Le vide là où les liens de la

meute vibraient autrefois. Son loup, confus et en deuil, cherchant des connexions qui ne sont plus là.

C'est comme se tenir à côté d'une blessure ouverte.

— Comment vas-tu ? je lui demande contre sa poitrine, même si je connais déjà la réponse.

— Je respire. Une longue pause. C'est à peu près tout ce que j'arrive à faire en ce moment.

— C'est suffisant.

Nous restons là un moment. À simplement exister ensemble. Son cœur bat sous mon oreille. Le lien d'âme sœur qui vrombit — le seul lien qui lui reste, et il est à moi.

— Pourquoi sommes-nous ici ? finit-il par demander. Je ne me plains pas, mais enfreindre le confinement pour un rencard à la bibliothèque semble extrême. Même pour toi.

— Ton père a dit quelque chose hier soir. À propos de mon sang.

Il se crispe. — Quelle partie ? Celle où il t'a traitée d'abomination, ou…

— Je savais que j'étais une Silverveil. Je recule juste assez pour le regarder. Ton père l'a bien fait comprendre. Ce que je ne sais pas, c'est pourquoi ce nom lui a fait me regarder comme si j'étais une maladie. Ce que mon père cachait.

— Donc tu veux du contexte.

— Je veux toute la putain d'histoire. Pas seulement des fragments de promenades oniriques et les insultes de ton père. Je veux savoir pourquoi ma lignée devait être effacée de l'existence.

Knox m'étudie avec ses yeux fatigués et vides. Mais sous l'épuisement, je le vois se concentrer. Se ressaisir.

— D'accord, dit-il finalement.

— D'accord ? Comme ça ?

— Comme ça. Ses mains trouvent mon visage, l'enserrant doucement malgré la rudesse de ses paumes. Quoi que nous trouvions, Luna. Quelle que soit l'histoire complète. Je ne vais nulle part.

— Tu viens de tout perdre à cause de moi. Ta meute, ta famille…

— J'ai perdu une meute qui voulait que je rejette ma compagne. Son pouce trace ma pommette. Ce n'est pas une perte. C'est découvrir qui ils étaient vraiment.

Ma gorge se serre. Je n'ai pas les mots pour exprimer ce que sa loyauté signifie pour moi. Alors, à la place, je l'embrasse.

Ça commence doucement — du réconfort, de la gratitude, deux personnes qui s'accrochent l'une à l'autre au milieu des décombres. Puis sa main glisse dans mes cheveux, la mienne se crispe sur sa chemise, et le baiser s'approfondit pour devenir quelque chose de plus exigeant. Tous les deux désespérés de trouver quelque chose de solide. De réel.

Son chagrin se presse contre ma peur, s'entremêlant jusqu'à ce que je ne puisse plus distinguer mes émotions des siennes. Mais ça n'a pas d'importance. Nous sommes là-dedans ensemble. Quoi qu'il arrive.

Quand nous nous séparons enfin, nous respirons tous les deux plus fort que le baiser ne le justifierait.

— J'ai peur, j'avoue. — De ce que nous allons trouver.

— Je sais. Il presse son front contre le mien. — Nous y ferons face ensemble.

Je me permets de le croire.

J'envoie ensuite un message à Dante : « Section confidentielle. J'ai besoin de toi ici. »

La réponse ne se fait pas attendre : « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Rien. Tout. J'ai besoin de quelqu'un qui était là. Qui a vu ce que j'ai vu.

Une pause. Puis : « Le palais. »

« Ouais. »

« J'arrive. »

Knox lit par-dessus mon épaule. Quelque chose vacille dans son expression — pas exactement de la jalousie. Plutôt comme si les oreilles de son loup se dressaient à la mention d'un autre mâle appelé pour aider sa compagne.

— Il a vu des choses quand il a exploré mes rêves avec moi,

j'explique avant qu'il ne puisse demander. — Il était là quand je me suis souvenue du palais. De mon père sur ce trône. Des gens qui essayaient de nous tuer. Il est témoin de souvenirs auxquels je ne peux pas accéder complètement seule.

— Logique. Sa voix est soigneusement neutre.

— Tu vas être chiant à ce sujet ?

— Probablement. L'ombre de son sourire habituel réapparaît. — Mais je vais essayer de garder ça pour moi.

Pendant que nous attendons, j'envoie un message à Lucian : « Bibliothèque, section confidentielle. Besoin de ton expertise sur les anciennes lignées. »

Sa réponse est immédiate : « J'arrive. Est-ce lié aux perturbations des protections ? »

C'est lié à moi. À ce que je suis. Au contexte qui me manque.

Une pause plus longue. Puis : « Je vois. »

La mâchoire de Knox se crispe quand il voit le nom sur mon écran. — Le vampire aussi ?

— Il vit depuis des siècles. Il connaît des choses sur les anciennes familles, les vieilles politiques. Sa lignée a des liens que les nôtres n'ont pas.

— La mienne a largement assez de liens.

— Et pourtant, ni toi ni moi ne savions pourquoi le nom Silverveil a poussé ton père à me regarder comme si j'étais du poison.

Ça le fait taire. Mais sa main trouve la mienne, possessive et rassurante.

Dante arrive le premier — plus vite que je ne l'imaginais. Soit il était déjà réveillé, soit il a couru. Il a mauvaise mine. La peau pâle, des cernes sous les yeux, cet air absent de quelqu'un qui a traversé des cauchemars au lieu de dormir.

— Les patrouilles ? je demande.

— Une ruse de arpenteur de rêves. Il s'installe sur une chaise avec un épuisement total. — Leur faire voir un couloir vide. Utile pour se faufiler pendant les confinements. Son regard se pose sur Knox. —

Sterling.

— Crest.

La température chute de plusieurs degrés.

Avant que la testostérone ne puisse monter, Lucian se matérialise depuis les ombres — une seconde il n'y a que de l'air, la suivante il est simplement là. Impeccable comme toujours, pas un cheveu de travers, ses yeux sombres balayant la scène d'un regard froid et calculateur.

Knox se tend. — Comment… ?

— Vitesse de vampire. Lucian époussette une poussière inexistante de sa manche. — Les patrouilles ne m'ont jamais vu. Son regard s'attarde sur moi un instant de trop avant de se porter sur les autres. — Sterling. Crest. Quelle joie. Un projet de groupe.

Maintenant, Knox a deux cibles pour son énergie possessive. Le lien d'accouplement est inondé de chaleur — pas du désir, juste un pur instinct territorial. Son loup qui évalue les menaces.

— On peut éviter ça ? je coupe avant que la parade ne s'intensifie. — J'essaie de découvrir si toute ma vie est bâtie sur des mensonges. Le concours de celui qui pisse le plus loin peut attendre.

Dante renifle. — Elle n'a pas tort.

Le sourcil de Lucian grimpe vers la naissance de ses cheveux. — Éloquemment formulé, ma chère.

La prise de Knox sur ma main se resserre. Je le sens lutter contre sa jalousie. Se forcer à se concentrer sur ce qui compte.

— Très bien, parvient-il à dire. — Mais je ne fais pas de promesses pour plus tard.

— Noté. Maintenant, est-ce que tout le monde peut se concentrer, s'il vous plaît ?

Nous nous rassemblons autour de l'énorme table de recherche en chêne — quatre personnes qui n'ont rien à faire dans la même pièce, unies par un seul facteur commun. Moi. Quelle chance pour eux.

— Alors, dit Dante en étudiant le groupe réuni. — L'équipe de recherche Silverveil. Avec un loup-garou fraîchement exilé, un aristocrate vampire, un arpenteur de rêves en manque chronique de

sommeil et la fille qui pourrait être de la lignée Silverveil. Il jette un regard circulaire. — Pas de pression.

— Tu as oublié ancienne serveuse de club de strip-tease, j'ajoute. — Ne me sous-estime pas.

— C'est vrai. La qualification la plus importante.

La tension de Knox se relâche légèrement. Même la bouche de Lucian s'étire en quelque chose qui pourrait, généreusement, être qualifié de sourire.

— Je devrais diriger les recherches, annonce Lucian. — J'ai des siècles d'expérience en plus dans le domaine historique…

— Tu as des siècles d'expérience en plus pour être insupportable, le coupe Knox.

— Les enfants. Je lève une main. — Voilà le marché. Le premier qui trouve quelque chose d'utile aura le droit de se vanter. Assez compétitif pour tout le monde ?

Ils échangent des regards. Se jaugeant mutuellement.

— Acceptable, concède Lucian.

— Ça me va, approuve Knox.

— Super. Prenez des livres.

Nous nous séparons. Knox prend la section de généalogie — les archives des meutes, les lignées de métamorphes, tout ce qui mentionne des alliances entre des familles surnaturelles. Il se déplace entre les étagères avec une familiarité surprenante, sortant des volumes sans vérifier les dos.

Lucian disparaît dans les archives des vampires. Des textes anciens dans des langues que je ne sais pas lire, aux reliures en cuir craquelées par l'âge. Certains d'entre eux murmurent quand il les ouvre, et je décide de ne pas poser de questions.

Dante gravite vers les archives des arpenteurs de rêves — visions documentées, compilations de prophéties, tout ce qui pourrait mentionner Silverveil dans le contexte d'événements prédits.

Je prends les histoires générales. La vue d'ensemble. Le contexte que personne d'autre ne cherche parce qu'ils sont tous trop concentrés sur

leurs propres spécialités.

Pendant un moment, les seuls bruits sont les pages qui tournent et un soupir frustré de temps à autre. Des grains de poussière flottent dans la faible lumière. Les protections magiques bourdonnent doucement, presque comme une respiration.

C'est presque paisible. Presque.

— J'ai quelque chose, dit Lucian, en sortant un tome si massif qu'il faudrait deux personnes normales pour le soulever. Registres du Conseil, 1823. Il y a une section sur les lignées contestées qui mentionne…

Il ouvre le livre. Fronce les sourcils.

— Quoi ? je demande.

— Les pages sont blanches. Il les feuillette rapidement. — Il y avait du texte il y a un instant. J'ai vu l'écriture.

Knox lève les yeux de sa propre pile. — Pareil ici. J'ai trouvé un arbre généalogique avec Silverveil en haut. Quand j'ai essayé de remonter les liens familiaux, ils ont juste… Il fait un geste vague. — Disparu. Juste devant moi.

Un malaise me monte le long de la colonne vertébrale.

— Quelque chose cloche, dit doucement Dante. Il tient un livre ouvert, regardant les mots se dissoudre sous ses yeux — l'encre s'effaçant comme si quelqu'un l'effaçait en temps réel. — Ce n'est pas un vieux dommage. Ces textes sont en train d'être détruits. Au moment où nous les lisons.

J'attrape le volume prometteur le plus proche — *Lignées des Six Conseils* — et feuillette jusqu'à l'index avec des doigts tremblants.

Silverveil. Page 847.

Je vais à la page 847.

Les mots sont là. Je peux les voir. « La Maison Silverveil, l'une des fondatrices… »

La page s'effrite en cendres dans mes mains.

— Putain de merde.

Le tome de généalogie de Knox s'embrase — de vraies flammes,

bleu-blanc et voraces. Il le lâche avec une malédiction. Lucian lâche ses registres du Conseil juste avant que la couverture en cuir ne commence à fumer, l'odeur âcre remplissant l'air. Dante recule de sa table alors qu'une pile entière de livres se dissout en une brume grise, des siècles de savoir s'évaporant comme un brouillard matinal.

— Quelqu'un ne veut pas qu'on lise ça, grogne Knox, en éteignant les dernières flammes du pied.

— Sans déconner. Je regarde la brume qui était autrefois mes réponses se dissiper dans le néant. — Ce n'est pas un vieux sabotage. C'est actif. C'est en train de se passer, là, maintenant, en réponse à notre tentative de trouver des informations.

— Mais pourquoi maintenant ? demande Dante. — Ces livres sont ici depuis des siècles. Si quelqu'un voulait les détruire, pourquoi attendre que…

Il s'arrête.

Nous le réalisons tous en même temps.

— Le moment où Luna essaie de les lire, termine Lucian, sa voix devenue plate et prudente. — Ils ne sont pas déclenchés par n'importe qui. Ils sont déclenchés par elle. Par son sang.

Je fixe le tas de cendres sur la table. Mes mains en sont grises. L'Histoire réduite en poussière parce que j'ai eu l'audace d'essayer de l'apprendre.

— Comment efface-t-on une famille entière de l'Histoire ? je murmure.

— On ne l'efface pas, dit Knox d'un ton sombre, sa main trouvant la mienne malgré la cendre. — On fait en sorte que leurs héritiers ne puissent jamais apprendre la vérité. On truque le système pour que tout brûle au moment où ils essaient.

La section confidentielle semble plus petite qu'avant. Plus sombre. Les ombres entre les étagères ressemblent soudain moins à un mystère qu'à une menace.

Quelqu'un s'est donné beaucoup de mal pour s'assurer que je ne découvre jamais ce que je suis.

Ce qui signifie que ce que je suis doit valoir la peine d'être caché.

— Un travail impressionnant, n'est-ce pas ?

Nous nous tournons tous vivement vers la voix.

Felix est adossé à une étagère près du fond de la réserve, les bras croisés sur sa poitrine, comme s'il avait été là depuis le début. Ses yeux couleur d'orage captent la lumière des protections et la renvoient en éclats argentés.

Knox est devant moi en un clin d'œil, l'échine raide, un grognement montant dans sa poitrine.

— Depuis combien de temps es-tu là ?

— Assez longtemps pour voir si les anciens déclencheurs fonctionnaient encore. La bouche de Felix se courbe, mais sans la moindre trace d'humour. Ils fonctionnent. La paranoïa du Conseil reste impressionnante, même après deux siècles.

— Tu nous testais ? grogne Knox.

— Je confirmais une théorie. Il y a une différence. Felix se décolle de l'étagère et se dirige vers nous d'un pas nonchalant, les mains bien en évidence. Détends-toi, Sterling. Si j'avais voulu lui faire du mal, j'en ai eu de nombreuses occasions.

— Le Conseil, je répète, en contournant Knox malgré son grognement de protestation. Tu n'arrêtes pas de les mentionner. Qui sont-ils ?

— Six familles. Felix s'arrête assez près pour parler, mais assez loin pour ne pas être envahissant. Les plus anciennes cours de vampires. Des dynasties de loups-garous. La noblesse Fae. Ils dirigent le monde surnaturel depuis plus de mille ans, tirant les ficelles et prenant les décisions pendant que tous les autres essaient juste de survivre à leurs manigances politiques.

— Je sais ce qu'est le Conseil, l'interrompt Lucian, et il y a dans sa voix une pointe que je ne lui avais jamais entendue. Quelque chose de personnel.

— Alors tu sais de quoi ils sont capables. Felix soutient son regard sans ciller. La Maison Silverveil était autrefois la septième famille. Le

vote décisif. Ceux qui empêchaient une faction de devenir trop puissante.

— Était autrefois, je répète.

— Jusqu'à ce que les six autres décident que l'équilibre n'était pas dans leur intérêt.

Il nous laisse digérer l'information.

— L'histoire officielle est que la Maison Silverveil a été corrompue, poursuit Felix. Qu'elle trempait dans la magie interdite, passait des pactes avec des entités avec lesquelles il ne faut pas traiter. Une menace pour la stabilité surnaturelle qui devait être éliminée pour la sécurité de tous.

— Et l'histoire officieuse ? je demande.

Ses yeux rencontrent directement les miens. — L'histoire officieuse, c'est que la Maison Silverveil devenait trop puissante. Trop influente. Les six autres familles n'aimaient pas voir leur autorité remise en question, leurs décisions bloquées par un veto, leurs pires impulsions maîtrisées. Alors elles ont conclu une alliance. Elles se sont retournées contre la septième famille. Elles ont tué tous les membres qu'elles ont pu trouver, brûlé leurs domaines et effacé de l'histoire toute trace de leur existence.

La température dans la réserve semble chuter.

— Elles n'ont pas seulement détruit une famille, ajoute doucement Felix. Elles ont essayé de détruire le concept même de cette famille. Elles ont interdit de prononcer son nom. Posé des pièges dans chaque archive, chaque bibliothèque, chaque collection de documents. Elles se sont assurées que même si quelqu'un survivait, il ne pourrait jamais apprendre qui il était vraiment.

— Ces déclencheurs, dis-je en fixant la cendre qui recouvre mes mains. S'ils sont liés au sang des Silverveil, mon père ne les aurait-il pas activés ? S'il avait déjà essayé de faire des recherches…

— Ces protections ont moins de deux cents ans. L'expression de Felix change, affichant quelque chose qui ressemble presque à du respect. À mon avis ? Elles ont été mises en place après la disparition

de ton père. Le Conseil a réalisé que quelqu'un avait survécu et s'est mis à sa recherche. Quand ils n'ont pas pu le trouver, ils ont posé des pièges à la place. Pour s'assurer que si un héritier Silverveil essayait un jour d'apprendre la vérité…

— Tout brûle, je termine.

— Tout brûle.

Je pense à mon père. À sa vigilance constante. À la façon dont il m'a appris à me cacher, à faire diversion, à faire voir aux gens ce que je voulais qu'ils voient. Il n'était pas seulement protecteur.

Il était traqué.

— Mais des lignées aussi puissantes ne disparaissent pas comme ça, continue Felix. Elles se cachent. Elles attendent. Elles apprennent à leurs enfants à survivre sans comprendre pourquoi la survie est si importante. Et elles préparent leurs héritiers pour le jour où la vérité éclatera enfin.

— Mon père, je murmure. Il me cachait.

— Brooks n'a jamais été ton vrai nom, princesse. La voix de Felix s'adoucit légèrement, la première note de douceur que j'entends de sa part. Ton père t'a donné ce nom pour te protéger des gens qui te tueraient pour ton véritable héritage. Il a appelé son club « Le Voile d'Argent » comme un rappel personnel, peut-être, de ce qu'il avait perdu. De ce contre quoi il te protégeait.

— Comment sais-tu tout ça ? demande Dante. Sur les déclencheurs. Le Conseil. Tout ça.

Le sourire de Felix n'atteint pas ses yeux. — J'ai mes sources.

— Ce n'est pas une réponse.

— Non. Ce n'en est pas une.

Il n'en dit pas plus.

Je m'effondre sur la chaise la plus proche, car mes jambes ne me portent plus.

Je le savais. Une partie de moi le savait déjà : les rêves, le palais, la façon dont ma magie réagit à ce nom comme si elle attendait de l'entendre. Mais le savoir et l'entendre confirmer sont deux choses

différentes.

L'une est une suspicion. L'autre est la vérité.

— Je suis une Silverveil, dis-je. Ce n'est pas une question.

— La dernière. L'expression de Felix redevient sérieuse. Pour autant que l'on sache, tu es la seule héritière survivante de la Maison Silverveil. Ce qui fait de toi soit la personne la plus précieuse du monde surnaturel, soit la plus dangereuse. Ça dépend entièrement de celui qui juge.

La main de Knox se resserre sur la mienne. Lucian se rapproche, se positionnant de manière protectrice malgré la tension précédente. Même Dante bouge, se plaçant de façon à bloquer la sortie.

Trois hommes qui peuvent à peine supporter d'être dans la même pièce serrent les rangs autour de moi.

Felix le remarque. — Détendez-vous, messieurs.

— Qu'est-ce que tu veux ? exige Knox.

— La prévenir. Le regard de Felix retrouve le mien. Le Conseil a passé deux cents ans à s'assurer que la Maison Silverveil reste morte et enterrée. Ils ont des gens partout : dans les académies, dans les cours, dans les meutes. Dès qu'ils confirmeront qui tu es, ils viendront te chercher avec tout ce qu'ils ont.

— Ils le savent déjà, je dis, en pensant au père de Knox. À la certitude dans sa voix quand il a prononcé le nom Silverveil comme une malédiction. N'est-ce pas ?

— Certains s'en doutent. Mais la suspicion et la confirmation sont des choses très différentes en politique. Il jette un coup d'œil aux tas de cendres, à la table roussie, à la destruction que nous avons accidentellement causée. Ces déclencheurs ne s'activent pas pour des étudiants ordinaires. Ils ne réagissent qu'au sang des Silverveil. En essayant de faire des recherches sur ton héritage, tu viens de confirmer ton identité à quiconque surveille ces protections.

J'ai l'impression que le sol se dérobe sous mes pieds.

— Donc, en essayant de découvrir qui je suis, je me suis en quelque sorte signalée à tous ceux qui veulent ma mort.

— Plus ou moins. Felix se redresse, ajustant ses manchettes comme si nous discutions de la pluie et du beau temps au lieu de mon assassinat imminent. Fais attention à qui tu fais confiance à partir de maintenant, princesse. Ton père t'a cachée pendant vingt-deux ans. Maintenant, tu es visible. Ça change tout.

— Attends. Je me lève alors qu'il se tourne pour partir, ignorant le tremblement de mes genoux. Pourquoi m'aider ? Qu'est-ce que tu y gagnes ?

Il s'arrête. Me regarde avec une expression que je n'arrive pas à déchiffrer. Une colère ancienne et furieuse semble se cacher sous son masque habituel d'insouciance.

— Disons simplement que j'ai mes propres raisons de vouloir voir les plans soigneusement élaborés du Conseil perturbés. Un éclair dangereux dans son regard. Et toi, petite Silverveil, tu pourrais bien être exactement la perturbation dont ils ont besoin.

Puis il disparaît. Se fondant dans les ombres entre les étagères comme s'il n'avait jamais été là.

Le silence qui suit le départ de Felix est comme une respiration suspendue.

Je fixe mes mains. Grises de cendres. Les vestiges de l'histoire de ma famille recouvrant ma peau.

Mon père a passé vingt-deux ans à me cacher de ça. À fuir ça. À m'apprendre à survivre sans jamais me dire pourquoi la survie était si importante.

Et maintenant il est parti, et je me tiens au milieu des décombres des secrets qu'il a emportés avec lui.

Non. Pas parti. Disparu. Il y a une différence.

Peut-être qu'il se cache encore. Peut-être qu'il fuit encore.

Ou peut-être qu'il est temps d'arrêter.

Je les regarde chacun à leur tour. Mon âme sœur, toujours en deuil de sa meute mais solidement à mes côtés. Mon vampire lié par le sang, ancien et dangereux, qui choisit de me protéger. Mon arpenteur de rêves, qui a vu mes cauchemars de l'intérieur et n'a pas encore fui.

— Des questions ?

— Juste une, dit Knox. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Je pense à mon père. Au palais de mes rêves. Au trône sur lequel il était assis pendant que les gens s'inclinaient. À la peur dans sa voix quand il m'a cachée dans cet espace sombre et m'a dit de rester silencieuse, quoi qu'il arrive.

Il a passé toute sa vie à me protéger de ce moment. À me cacher de ceux qui voulaient que notre lignée soit effacée de l'existence.

Peut-être qu'il est temps d'arrêter de se cacher.

— Maintenant, nous allons découvrir pourquoi la Maison Silverveil leur faisait si peur. Je redresse la colonne vertébrale. Ce qui nous rendait assez puissants pour que six anciennes familles décident que le génocide était plus simple que la coexistence.

— Et ensuite ? demande Lucian.

Je souris, et ce sourire me semble acéré, dangereux. Comme celui que mon père aurait pu avoir, il y a longtemps, avant que la peur ne lui apprenne à se cacher.

— Ensuite, nous allons leur rappeler pourquoi ils avaient peur, au départ.



22

La Toile

Felix

Ils pensent que je suis parti.

Ce n'est pas le cas. La magie du chaos courbe la lumière autour de moi comme une seconde peau pendant que je regarde le cercle de protection de Luna me tailler en pièces. Knox me traite de prédateur. Lucian, de collectionneur. Dante essaie de me défendre, que son cœur optimiste soit béni.

Mais c'est Luna qui fissure la table en chêne de la paume de sa main et grogne :

— Arrêtez de décider à ma place.

Fille intelligente. Têtue comme une mule.

Exactement ce sur quoi ma reine compte.

Je m'éclipse avant qu'aucun d'eux ne sente ma présence, me déplaçant dans des couloirs qui bourdonnent d'une énergie nerveuse. Les étudiants se rassemblent en groupes serrés, chuchotant à propos des fluctuations des barrières et des protocoles d'urgence. Ils ne paniquent pas encore.

Ils devraient.

De retour dans ma chambre, je lâche le sort de dissimulation et laisse l'épuisement me frapper de plein fouet. Mon colocataire est à son groupe d'étude du soir, me laissant seul avec des pensées que je préférerais noyer plutôt que d'examiner.

Mon téléphone vibre. Un SMS concernant le devoir de calcul de demain. Les préoccupations normales et banales d'un étudiant qui ignore que son colocataire prépare une trahison surnaturelle.

Je m'enfonce dans ma chaise de bureau et me permets de me souvenir comment tout cela a commencé.

La Reine est apparue pour la première fois dans mes rêves trois jours après que Luna Brooks a franchi les portes de Silverveil. J'étais déjà là depuis deux ans, à jouer au gosse de riche qui s'ennuie, à me la couler douce en cours, attendant l'héritière que ma reine avait promis de voir arriver. La couverture parfaite pour un mage du chaos ayant pour ordre de surveiller et de faire son rapport.

Et puis, la voilà. Des paillettes, un instinct de survie et assez de puissance brute pour raser un pâté de maisons.

« C'est elle », m'avait murmuré ma reine cette nuit-là, sa voix glissant dans mon inconscient comme de la soie sur du verre brisé. « La porte s'affaiblit de jour en jour. Guide-la. Prépare-la. Le temps nous est compté. »

Depuis, ce n'est que manipulation prudente. Observer. Attendre les bons moments pour pousser Luna vers son héritage sans l'effrayer.

Maintenant, ma reine veut des résultats. Son dernier message résonne encore : « Utilisez toute la pression nécessaire pour l'éveiller complètement. »

C'est à ce moment-là que j'ai compris que la mission avait des crocs que je n'avais pas vus venir.

« Le Conseil règne par la peur et l'oppression depuis trop longtemps », avait-elle dit la première nuit, toute pleine d'une fureur vertueuse et de griefs anciens. « L'héritière de Silverveil s'est éveillée. Elle aura besoin d'être guidée. »

La justice. La révolution. La chance de cesser d'être le chien enragé que tout le monde s'attend à ce que les mages du chaos deviennent.

J'avais tout gobé comme un affamé devant un banquet. Je n'ai même pas remarqué le poison avant d'être déjà ferré.

Elle a promis que Luna serait en sécurité. Protégée. Qu'on lui donnerait le choix d'embrasser son héritage de son plein gré.

Elle m'a aussi montré ce qui arrive aux mages du chaos qui la déçoivent. Des cauchemars si vifs que je me suis réveillé en griffant

ma propre peau pendant une semaine.

La carotte et le bâton. Surtout le bâton.

C'est drôle comme elle n'a jamais mentionné que les créatures de l'ombre blesseraient les gens que Luna aime. Ça a dû échapper à son esprit ancestral et manipulateur.

Un léger coup à la porte interrompt mes sombres pensées. J'ouvre et trouve une étudiante de première année, nerveuse, qui serre le bulletin d'information de l'académie comme s'il allait la mordre.

— Mise à jour d'urgence, dit-elle en me tendant le papier. Des mesures de sécurité supplémentaires.

Je le parcours rapidement. Rien d'évident, mais enfoui dans les notes administratives : « Les archives de l'aile à accès restreint seront examinées pour trouver des précédents historiques concernant les protocoles de sécurité des étudiants. »

L'aile à accès restreint. Là où ils gardent les trucs dangereux.

J'attends que le bruit de ses pas s'estompe avant de bouger.

Vingt minutes plus tard, je suis trois niveaux sous l'aile interdite, et ma magie perd la tête.

Me glisser à travers les barrières de l'académie, c'est comme lécher une pile en plein orage : vif, électrique, et mauvais d'une manière qui fait hurler mon cerveau reptilien des avertissements que j'ai appris à ignorer. Les couloirs interdits pèsent lourdement, des siècles de pouvoir accumulé, assez épais pour qu'on puisse les mâcher. Ma peau picote. Mes dents me font mal. Chaque pas plus profond fait chanter ma magie plus fort, tendant la main vers quelque chose de familier.

La porte de la voûte est en fer ancien, rouillée par endroits, couverte de symboles qui me font pleurer quand je les regarde directement. Mais quand je pose ma paume à plat contre le métal, ma magie du chaos ne fait pas que reconnaître les barrières.

Elle ronronne.

Distorsion de la réalité de Silverveil, tissée étroitement avec la magie des ombres. Les deux lignées sanguines intimement entrelacées. L'œuvre d'Edward : désespérée, brillante, imprudente. Quoi que ce soit

qui soit enfermé derrière cette porte, il n'a jamais voulu que quelqu'un le trouve.

Dommage pour lui. Ma reine a d'autres plans.

C'est ce qu'elle a décrit dans ces rêves auxquels je ne peux échapper. La voûte familiale qu'Edward a scellée avant de se sacrifier, contenant des secrets qui pourraient soit sauver Luna, soit la détruire.

« La voûte se trouve sous l'aile interdite », m'avait-elle dit, sa voix portant le poids de l'autorité absolue. « Derrière des barrières qui reconnaîtront la magie du chaos comme étant apparentée à leur créateur. Edward Silverveil a tissé nos deux lignées dans ces défenses — manipulation de la réalité et marche-ombre, entrelacées. Vous pourrez interagir avec elles sans déclencher les contre-mesures létales. »

Nuit après nuit, elle m'a transmis les détails à travers des rêves auxquels je ne pouvais échapper. Les schémas des barrières. Les signatures magiques. La fréquence exacte du cristal du chaos nécessaire pour laisser des traces que Luna suivrait. Je me réveillais avec ces connaissances gravées dans mon cerveau, sans aucun souvenir de les avoir apprises.

« Mène-la là-bas quand elle sera assez forte. Quand elle aura des liens qui l'ancreront. Laisse-la découvrir ce que son père a caché. »

Mes mains tremblent en traçant les motifs des barrières.

Je sors un petit cristal du chaos de ma poche et le presse contre la porte de la voûte. Ma magie interagit avec les barrières d'Edward, laissant des traces qui seront détectables demain. Des miettes de pain pour une fille qui a déjà appris à ne pas faire confiance aux chemins faciles.

Quand Luna et ses mâles viendront chercher des réponses sur les étudiants disparus, ils trouveront ma signature magique. Ils suivront la piste jusqu'ici. Et Luna découvrira ce qu'Edward a sacrifié sa vie pour protéger.

Cette pensée devrait avoir le goût de la victoire.

Au lieu de ça, ma poitrine se creuse comme si on venait de m'en

arracher les organes.

Quand Luna est-elle devenue plus importante que la mission ?

Probablement au moment où j'ai touché sa magie et que j'ai eu l'impression de rentrer à la maison. Son pouvoir a appelé le mien d'une manière à laquelle je ne m'attendais pas, à laquelle je ne m'étais pas préparé. La magie du chaos de Silverveil reconnaissant les siens — belle, terrifiante et complètement addictive.

Elle est censée être une cible. Un moyen pour arriver à une fin.

Au lieu de ça, je me surprends à cataloguer la façon dont elle regarde Knox, Lucian et Dante. Voyant des gens qui l'aiment sans condition ni arrière-pensée. Qui mourraient pour elle sans calculer le coût. Qui la voient comme plus que son pouvoir, sa lignée ou ce qu'elle peut faire pour eux.

Ils l'aiment vraiment.

Et ma mission va tous les détruire.

« Elle doit faire le choix elle-même », avait ordonné ma reine. « La force la brisera, et nous avons besoin d'elle entière. »

Luna est assez forte maintenant. Le lien de sang avec Lucian, la reconnaissance d'âme sœur avec Knox, la connexion onirique avec Dante — elle a des points d'ancrage. Des gens qui se battront pour elle, saigneront pour elle, brûleraient le monde entier si elle le leur demandait.

Elle est prête.

Et c'est moi qui vais la conduire tout droit dans le piège.

Le retour à travers les couloirs vides semble plus long qu'il ne le devrait. Mes pas résonnent sur les murs de pierre qui se dressent depuis des siècles, et je me demande combien d'autres personnes ont parcouru ces couloirs en portant des secrets qui pourraient les faire tuer.

La fenêtre de ma chambre donne sur le campus de l'académie, peint dans des tons d'or et de rouge par le soleil couchant. Magnifique. Paisible. Un endroit où quelqu'un comme Luna pourrait réellement être heureuse, entourée de gens qui l'aiment.

Une paix que je m'apprête à briser.

Des ombres bougent à l'extérieur de ma fenêtre — pas celles, normales, qui suivent la lumière. Celles-ci encerclent le campus avec une intelligence surnaturelle, des prédateurs testant les défenses, se rapprochant chaque nuit. Plus nombreuses qu'hier. Plus nombreuses que la semaine dernière.

Elles se préparent à quelque chose de plus grand.

Ma reine s'impatiente. Et les reines patientes ne le restent pas longtemps.

Je regarde les ombres se resserrer. Patientes. Affamées.

Je vais leur servir sur un plateau exactement ce qu'elles veulent.

Luna commence à me faire confiance. J'ai vu la façon dont elle me regarde quand elle pense que je ne la vois pas — comme si elle essayait de déterminer si je vaux le risque.

Je ne le vaux pas.

Mais elle le découvrira bien assez tôt.



23

La Chasse aux Ombres

Dante

Trouver Luna dans la serre à l'aube du jour suivant, c'est comme découvrir un animal blessé qui se serait traîné dans un coin tranquille pour souffrir en silence.

Elle est assise au milieu des jasmins de nuit, dans ses vêtements de la veille, les cheveux emmêlés par un sommeil qu'elle n'a manifestement pas trouvé. La lumière matinale filtre à travers les parois de verre, baignant tout d'or, mais Luna paraît terne au milieu de la verdure éclatante qui l'entoure. Quelque chose cloche. Comme une photographie dont on aurait baissé la saturation.

L'espace se déforme légèrement autour du bout de ses doigts tandis qu'elle trace les contours des pétales d'un pavot onirique. La fleur scintille d'une lueur surnaturelle, passant de l'argenté au doré. Lorsque ses émotions s'emballent, les parois de verre se lézardent un instant en motifs géométriques avant de se réparer d'elles-mêmes.

— Tu n'arrivais pas non plus à dormir ? je demande doucement.

Elle lève vers moi des yeux fatigués.

— Je n'arrête pas de penser à ce que Felix a dit. — Elle ne me regarde pas. — Que je ne suis pas Luna Brooks. Que toute mon identité est un mensonge inventé par un type mort pour tenir les assassins à distance. — Un rire amer lui échappe. — Et apparemment, ça n'a même pas fonctionné.

— Tu penses que les perturbations des protections sont liées à toi. — Ce n'est pas une question.

— Comment pourrait-il en être autrement ? — Sa magie s'embrase,

et les pavots oniriques autour de nous se mettent à briller plus intensément. — Sept étudiants à l'infirmerie, maintenant. Des blessures cauchemardesques que les guérisseurs n'arrivent pas à expliquer. Ils ont dit avoir vu des ombres avec mon visage. — Sa voix se brise. — Chaque fois que je perds le contrôle, des gens sont blessés. Les protections se déstabilisent. Ces créatures se rapprochent. Tout ça, c'est à cause de ce que je suis.

Avant que je puisse répondre, la porte de la serre s'ouvre.

Knox entre le premier, son lien d'âme sœur l'ayant probablement traîné jusqu'ici dès l'instant où Luna a quitté sa chambre. Lucian le suit, se déplaçant avec cette immobilité prudente propre aux vampires, même dans cet espace paisible.

— On t'a sentie partir, dit simplement Knox en s'asseyant à côté de Luna sur le banc de pierre. Ses épaules à elle s'affaissent aussitôt. Les distorsions de la réalité autour d'elle s'apaisent. Quelles que soient les complications entre eux, sa présence l'ancre comme rien d'autre ne le peut.

Lucian s'appuie contre une poutre de soutien.

— L'académie est sur les nerfs. De plus en plus d'étudiants se présentent à l'infirmerie chaque jour. Les guérisseurs sont débordés, et personne ne peut expliquer pourquoi les cauchemars s'aggravent. — Ses yeux pâles croisent les miens. — Tu as une idée.

En effet. Debout ici, au milieu des plantes vivantes, sentant le bourdonnement des choses qui croissent et des esprits qui rêvent, la solution semble évidente.

— Je peux enquêter à travers l'espace onirique. L'inconscient collectif traverse tous les esprits endormis. Si quelque chose corrompt les rêves de l'académie, ça y laissera des traces. Une piste que je pourrai suivre jusqu'à la source.

Le souvenir remonte sans y être invité. Ces ombres se déplaçant avec une intelligence délibérée, sondant les esprits endormis avec une précision de prédateur. Retournant en cercle vers la détresse émotionnelle de Luna, comme des chasseurs traquant une proie

blessée.

— J'ai déjà vu des traces de ce qui cause tout ça, j'avoue, la culpabilité me tordant l'estomac. — Quand j'aidais les étudiants avec leurs perturbations cauchemardesques, j'ai trouvé des ombres qui se déplaçaient dans l'inconscient collectif. Pas des ombres de rêve normales ; celles-ci avaient un but. Une intelligence. Elles revenaient sans cesse en cercle vers les dortoirs des boursiers.

Knox se raidit.

— Vers Luna.

— Comme des chasseurs qui suivent une piste olfactive. — Les mots ont un goût amer. — J'aurais dû dire quelque chose à ce moment-là. Je pensais être paranoïaque.

— Quand ? demande Lucian.

— Depuis que son pouvoir a commencé à se manifester visiblement. Elles sont apparues presque immédiatement, comme si sa magie avait émis un signal qu'elles attendaient. Elles n'ont cessé de se rapprocher depuis.

La respiration de Luna s'accélère.

— Elles m'observaient ?

— Elles testaient. Pour confirmer que tu étais bien ce qu'elles cherchaient avant de passer à l'action.

Même maintenant, je peux sentir l'inconscient collectif s'agiter. Ces courants sombres que j'avais détectés auparavant sont plus forts à présent. Quoi que ce soit qui se trouve là-dehors, ce n'est pas fini. Il se prépare.

— C'est pourquoi je dois y retourner, je poursuis. — Ces ombres ont laissé des pistes. Si je peux les suivre jusqu'à leur provenance, nous saurons à quoi nous avons affaire. Où ça se cache.

Luna se redresse, la peur laissant place à la détermination.

— Je viens avec toi.

Knox se tend de tout son corps.

— Le royaume des rêves n'est pas sûr…

— Je ne peux pas enquêter seul, je l'interromps. — Ce n'est pas

comme aider des étudiants avec leurs cauchemars, où je reste près de leurs paysages oniriques individuels. Suivre ces pistes d'ombres signifie aller en profondeur, dans des endroits où la logique des rêves s'effondre complètement et où l'on peut errer pour l'éternité sans retrouver son chemin.

Mon regard passe de l'un à l'autre, laissant le poids de ma proposition s'installer.

— J'ai besoin d'ancres dans le monde de l'éveil. La connexion de Luna avec tout ce qui se passe. Le lien d'âme sœur de Knox pour la garder ancrée. La magie du sang de Lucian pour la stabilité. Tout ça.

— Knox. — La voix de Luna est empreinte d'une autorité tranquille. — On travaille ensemble, ou on ne travaille pas du tout. Quelle que soit la chose qui affecte cette académie, nous l'affrontons en équipe.

Le mot reste en suspens dans l'air. Équipe. Pas Knox et sa compagne avec des alliés réticents. Pas Lucian lié par une dette de sang. Pas moi offrant du réconfort depuis la touche. Une équipe.

Lucian émet un grognement d'approbation.

— Ses capacités fonctionnent mieux lorsque nous sommes connectés. Nous l'avons vu. Combattre séparément nous affaiblit tous.

J'étudie les trois. La tension territoriale de la veille s'est muée en une coopération prudente. Un progrès, même si aucun d'eux ne l'admettrait.

Un frisson me parcourt l'échine. Quelque chose à la lisière de ma perception ; une présence qui ne correspond pas tout à fait au bourdonnement onirique de la serre. Pas hostile, mais… qui observe. Je tourne lentement la tête vers le coin le plus éloigné, là où les fougères d'ombre sont les plus denses.

Je ne suis pas le seul à le sentir. La tête de Luna pivote vers le même endroit, ses instincts plus vifs que les miens.

— Felix. Depuis combien de temps ?

La magie du chaos scintille et retombe comme une cape que l'on jetterait. Il ne prend pas la peine d'avoir l'air embarrassé.

— Assez longtemps pour savoir que vous vous apprêtez à faire une

bêtise sans moi.

— Nous suivre n'est pas vraiment rassurant, gronde Knox.

— Je ne vous suivais pas. — Felix se rapproche, et son habituel sourire narquois a disparu. — Les pavots oniriques se comportent bizarrement depuis des jours ; ils fleurissent au mauvais moment, réagissent à des signatures magiques qu'ils ne devraient pas pouvoir sentir. Je suis venu enquêter. — Il roule des épaules. — Puis votre arpenteur de rêves a commencé à parler de plonger dans l'inconscient collectif et ma magie du chaos a failli s'arracher de ma poitrine en essayant de réagir.

— Tu as senti les courants oniriques ? je demande.

— La magie du chaos résonne avec les instabilités dimensionnelles. Je peux les sentir, interagir avec elles, mais je ne peux pas y naviguer en sécurité seul. L'instabilité me mettrait en pièces. — Sa mâchoire se crispe. — Je suis les pistes d'ombres depuis des jours dans le monde de l'éveil. Elles mènent quelque part au plus profond des fondations de l'académie. Un endroit ancien. Je n'arrive simplement pas à le localiser sans voir à travers l'espace onirique.

Les yeux de Knox se plissent.

— Un timing bien pratique.

— Pratique serait de ne pas avoir besoin de l'aide de gens qui se réjouiraient de me voir brûler. — La voix de Felix est tranchante. — C'est une nécessité.

— Soit on fait ça ensemble, soit on ne le fait pas du tout, dit Luna. — Quoi qu'il y ait là-dedans, on l'affronte ensemble.

— Alors, nous devons nous préparer correctement, je dis, balayant déjà la serre du regard pour trouver le bon endroit. — L'arpentage des rêves, ce n'est pas juste s'endormir. C'est trouver les lieux ténus où la conscience se fond dans l'inconscient collectif. Mais pour aller si profond, avec autant de monde… nous devons être ancrés. Protégés.

Je désigne du menton le centre de la serre où les pavots oniriques poussent le plus dru, leurs pétales argentés et dorés pulsant d'une douce lumière. Les fleurs ont toujours été sensibles à l'énergie

psychique. Ici, entourés de leur bourdonnement tranquille, le voile entre l'éveil et le rêve est fin comme du papier de soie.

— Que chacun trouve un endroit pour s'allonger. Les pavots aideront à faciliter la transition.

Knox a l'air sceptique mais aide Luna à s'installer parmi les fleurs. Elle s'allonge, ses cheveux sombres s'étalant sur les dalles tièdes, les pavots oniriques s'enroulant vers elle comme s'ils reconnaissaient une âme sœur. Knox prend la place à côté d'elle, assez près pour que leurs épaules se touchent. Lucian s'installe avec une précision de vampire de l'autre côté, sa peau pâle contrastant vivement avec la pierre usée.

Felix hésite au bord du cercle, la magie du chaos vacillant avec incertitude autour de ses doigts.

— Toi aussi, je lui dis. Si ta magie résonne avec les instabilités dimensionnelles, tu dois être ancré, sinon tu te disperseras au moment où nous traverserons.

Il s'installe en face de Luna, complétant le cercle. Quatre points autour d'elle, comme les points cardinaux. Comme des gardiens.

Je m'agenouille à sa tête, posant doucement le bout de mes doigts sur ses tempes.

— Fermez les yeux. Concentrez-vous sur votre respiration. Inspirez par le nez, expirez par la bouche. Laissez tout le reste s'évanouir.

— C'est des conneries, marmonne Knox, mais il ferme quand même les yeux.

— Tu câlines tous tes patients comme ça, arpenteur de rêves ? La voix de Felix a une pointe qui n'est pas tout à fait de l'humour.

— Jaloux de ne pas être plus près d'elle ? réplique Lucian sans ouvrir les yeux.

— Les enfants, dit Luna d'un ton neutre. Fermez-la, ou j'y vais seule.

Ça les fait taire. Leurs respirations trouvent un rythme commun.

Celle de Knox est profonde et régulière, le calme d'un prédateur au repos. Celle de Lucian est à peine perceptible, une immobilité vampirique qui frôle la mort. Celle de Felix est d'abord saccadée, puis s'adoucit alors qu'il force sa magie du chaos à se calmer. Celle de Luna

se bloque une fois, deux fois, avant de trouver son propre rythme.

Je laisse ma conscience s'étendre, et la serre se transforme.

Luna flamboie comme une étoile naissante.

L'argent et l'ombre sont si étroitement entrelacés que je ne peux dire où l'un finit et l'autre commence. Son héritage Silverveil se manifeste en une lumière qui altère la réalité, tandis que quelque chose de plus sombre — de plus ancien — se meut en dessous, comme des courants en eaux profondes. Les liens qui la relient aux autres ne font pas que s'attacher à elle. Ils s'enracinent dans son essence même, puisant leur force dans ce noyau flamboyant tout en l'ancrant simultanément.

Elle est le centre. L'ancre. L'axe autour duquel nous orbitons tous. {pourquoi n'a-t-il pas vu ça la dernière fois qu'il l'a accompagnée}

Pas étonnant que les ombres la traquent. Un tel pouvoir ne se cache pas. Il appelle à travers les dimensions, un phare pour tout ce qui est attiré par la puissance.

— Je vais nous guider, je murmure, en gardant ma voix basse et stable. Restez près de moi. Ne lâchez pas les liens qui vous unissent les uns aux autres — ce sont vos filins de sauvetage vers vos corps. Si nous nous séparons, suivez ces fils pour rentrer.

Je rassemble doucement leurs consciences, comme si je recueillais de l'eau dans le creux de mes mains, et je fais un pas de côté dans le rêve.

La serre se dissout autour de nous.

Pendant un instant, il n'y a rien. Juste l'obscurité vaste et vivante de l'espace entre les esprits endormis — l'inconscient collectif dans sa forme la plus pure. C'est comme flotter dans une eau chaude, des courants de pensées et de souvenirs nous frôlant comme des poissons dans les profondeurs.

Puis le royaume des rêves prend forme.

Nous nous tenons dans le reflet de la serre — mais tordu. Anormal. Les parois de verre sont fissurées et sales, des lianes mortes pendent des poutres de soutien comme des linceuls funèbres. Là où des fleurs

vivantes s'épanouissaient il y a quelques instants, il ne reste que des tiges flétries. De la cendre tombe à travers des trous dans le toit, recouvrant tout d'une poussière grise.

Les autres apparaissent à mes côtés, leurs essences se traduisant en formes de rêve. Knox paraît plus acéré ici, plus loup qu'homme, ses yeux ambrés brillant faiblement dans la pénombre. Lucian est lumineux, sa nature vampirique plus proche de la surface, sa peau pâle presque incandescente face à la décomposition. Felix vacille, sa forme luttant pour conserver une apparence cohérente alors que la magie du chaos combat la structure de cet espace.

Mais Luna…

Alors qu'elle fait ses premiers pas dans ce jardin mort, la couleur commence à réinvestir le monde.

Là où ses pieds touchent le sol, de minuscules fleurs percent à travers la cendre. Le vert s'étend autour d'elle en ondulations, la vie revenant à des endroits morts depuis des années. Les pavots de rêve près de ses pieds s'épanouissent en argent et en or, s'étirant vers elle comme des suppliants devant une reine.

— Incroyable, souffle Felix, sa forme se stabilisant tandis qu'il observe la transformation.

Sa lignée Silverveil n'interagit pas seulement avec cet espace — elle le guérit. Se connecte à lui. Comme si sa place était ici, d'une manière qui ne s'applique à aucun de nous.

— Restez groupés, je leur rappelle, à la recherche des courants corrompus que j'avais sentis auparavant. Les ombres ont laissé des traces. Nous les suivons jusqu'à la source.

L'inconscient collectif s'écoule autour de nous comme une rivière, transportant des fragments de rêves de chaque esprit endormi dans l'académie. La plupart sont normaux — des angoisses à propos des examens, des souvenirs qui se remodèlent, des désirs qui prennent forme dans la sécurité du sommeil.

Mais il y a maintenant des courants sombres. Des canaux creusés dans le tissu onirique, menant à un tout autre endroit.

Je les suis.

La serre cède la place à des couloirs. Pas ceux de l'académie telle qu'elle existe aujourd'hui, mais plus anciens — des murs de pierre couverts de symboles avec des arches sculptées de visages qui semblent nous regarder passer. Nous nous déplaçons à travers la mémoire que l'académie a d'elle-même, des couches d'histoire compressées en une logique de rêve.

— Les ombres ont utilisé ces chemins, je murmure en lisant le résidu psychique. Elles ont creusé des canaux à travers l'inconscient collectif. Des autoroutes pour se déplacer sans être repérées.

— Vers où ? demande Knox, ses yeux de loup scrutant chaque ombre.

— Là. Je pointe devant nous, là où le courant corrompu est le plus fort.

L'architecture moderne disparaît complètement. Nous sommes dans une partie de l'académie qui n'existe plus — si tant est qu'elle ait jamais existé. Une maçonnerie ancienne, des blasons de la famille Silverveil gravés sur chaque surface, leur magie altérant la réalité vibrant encore, même dans l'espace onirique.

Et puis nous la trouvons.

Une porte de chambre forte. Massive. En fer ancien, recouverte d'autres de ces symboles. Dans le monde éveillé, elle serait cachée derrière des murs et des protections. Ici, dans l'espace onirique, elle brille de mille feux — la source de chaque courant corrompu, de chaque ombre cauchemardesque, de chaque perturbation affectant l'académie.

Des énergies magiques massives en émanent par vagues. La facture est sans équivoque Silverveil — une magie qui altère la réalité, tissée dans la pierre même.

— C'est ça, je souffle. Quoi que ce soit qui déstabilise les protections, corrompt les rêves, envoie des ombres après Luna — ça vient d'ici.

Luna s'approche, son héritage résonnant avec la magie ancienne. Je

regarde son essence s'illuminer, son noyau d'argent et d'ombre flamboyant en réponse à ce qui se trouve au-delà de cette porte.

— Je peux le sentir, murmure-t-elle. Ça sait que je suis là.

Knox se place aussitôt à ses côtés, une main planant près de son dos. — Alors nous en avons assez vu. Nous savons où c'est — trois niveaux sous l'aile réglementée, derrière les anciennes fondations. Nous reviendrons dans le monde éveillé. Ensemble. Préparés.

Il a raison. Je suis déjà en train de superposer l'emplacement sur le plan physique de l'académie. Un endroit qui a probablement été muré il y a des siècles et oublié.

Mais maintenant, nous savons.

— Luna, je dis doucement. Nous devrions…

Un mouvement dans les ombres à côté de la porte de la chambre forte.

Nous nous figeons. Tous.

Elle s'élève des ténèbres — haute, fluide, faite d'ombre vivante qui se déplace et s'écoule comme de la fumée ayant pris forme. Sous nos yeux, elle se matérialise. Devient plus définie. Presque de forme humaine, mais entièrement faite de vide. Une silhouette découpée dans le tissu même de la réalité.

Elle n'attaque pas.

Elle penche la tête, étudiant Luna. Et puis, lentement, gracieusement, elle s'abaisse en une révérence.

La résonance émotionnelle me frappe comme une vague.

De la créature : une reconnaissance avide. Quelque chose de primal et de possessif, comme un prédateur reconnaissant son véritable maître. Ce n'est pas de l'obéissance. C'est un désir ardent.

De Luna : une terreur pure. Pas de la créature — mais d'être reconnue. D'être revendiquée par un héritage qu'elle n'a jamais demandé, une lignée qui continue de surgir des ténèbres pour l'y entraîner.

Mais sous la terreur, enfouie si profondément qu'elle ne sait probablement même pas qu'elle est là — une étincelle de fierté.

Involontaire. Instinctive.

Elle se déteste de ressentir cela.

— Il faut qu'on y aille. La voix de Knox est tendue. Maintenant.

Luna ne peut quitter des yeux la créature qui s'incline. Ni la chambre forte qui pulse de la magie de sa famille. Je vois ce que cela lui coûte — des réponses dont elle a désespérément besoin, juste là, derrière cette porte.

Je ne lui laisse pas le temps de reconsidérer.

— Suivez vos liens, je leur dis, en rassemblant les fils de conscience. Ne résistez pas à l'attraction.

Je nous extirpe de là.

Le royaume des rêves se fracture. La couleur s'estompe. Le son s'évanouit.

Et puis…

J'ouvre les yeux.

Le plafond de la serre devient net. Du vrai verre, non fissuré. Des lianes vivantes, vertes et saines. Des pavots de rêve pulsant d'une douce lumière autour de nous.

Knox se redresse avec un hoquet, sa main trouvant immédiatement Luna à ses côtés. Les yeux de Lucian s'ouvrent d'un coup, sa vigilance vampirique revenant instantanément. Felix met plus de temps, la magie du chaos crépitant autour de ses doigts tandis que sa forme se souvient comment être solide.

Luna reste immobile un instant de plus, fixant le plafond.

Elle se redresse lentement, les pavots de rêve la relâchant à contrecœur, et nous regarde chacun à notre tour.

— On y va ce soir. Ensemble.

Knox hoche la tête, la mâchoire crispée. Lucian incline la tête, ses yeux anciens calculateurs. Le sourire en coin de Felix réapparaît, mais il y a quelque chose de plus acéré en dessous maintenant.

Et je sens le poids de notre découverte s'abattre sur nous tous.

Quoi que contienne cette chambre forte, cela attend Luna depuis très longtemps.

Ce soir, elle va enfin répondre à l’appel.



24

Liens brisés

Lucian

L'air de la serre semble différent à notre réveil. Plus lourd. Comme si le royaume des rêves avait laissé un résidu sur notre peau.

Luna s'assoit lentement et ne dit rien. Aucun de nous ne parle, pas tout de suite. Nous sommes tous encore en train d'assimiler ce que nous avons vu. La chambre forte. La magie ancestrale qui pulse derrière cette porte.

La créature qui s'est inclinée.

— C'était quoi, ce putain de truc ? finit par dire Knox, la voix rauque. Ce n'était pas de la magie de Silverveil. C'était tout autre chose.

Il a raison. J'ai déjà entendu parler du pouvoir de Silverveil. Capable de déformer la réalité, certes, mais toujours avec une certaine luminosité. Ce que nous avons vu dans le royaume des rêves était plus ancien. Plus sombre. L'ombre incarnée, dotée d'une volonté propre.

— La créature l'a reconnue, dit doucement Dante. Pas seulement sa lignée. Elle.

Luna ne dit rien. Elle fixe ses mains, son esprit tournant manifestement à plein régime derrière ses yeux sombres. Je peux sentir sa peur, mais en dessous, il y a quelque chose de plus complexe. Elle n'a pas seulement peur de la créature.

Elle a peur de ce que cette dernière lui a fait ressentir.

— Luna. Knox tend la main vers elle. Parle-nous.

— Je vais bien.

Ce n'est pas vrai. Mais la presser maintenant ne fera que la pousser à se replier davantage sur elle-même.

Felix s'étire, faisant craquer son cou avec une nonchalance étudiée. — Bon. Ce soir, alors. On le fait vraiment.

— On a dit qu'on le ferait. La voix de Luna est blanche. Maîtrisée. La chambre forte ne va nulle part, et ce qu'il y a dedans non plus.

— Le confinement joue en notre faveur, je propose. Pas de cours. Moins de gens dans les couloirs. Les professeurs sont concentrés sur l'infirmerie et la défaillance des protections.

Knox secoue la tête. — Ça veut aussi dire plus de patrouilles. Ils ne vont pas laisser des étudiants se balader trois niveaux en dessous de l'aile interdite.

— Alors, on ne se fera pas prendre. Luna lève enfin les yeux, et il y a de l'acier sous sa fatigue. On se retrouve à minuit. Le vieil accès de service derrière la bibliothèque… il y a un point d'accès aux niveaux inférieurs que la plupart des gens ont oublié.

— Comment tu sais ça ? demande Felix.

— Parce que je le lui ai dit, je réponds. Il y a des siècles, les couloirs de service étaient utilisés par le personnel pour se déplacer dans l'académie sans être vus. La plupart ont été scellés ou oubliés. Mais pas tous.

Les yeux de Felix se plissent, mais il n'insiste pas. Malin, le garçon.

— Minuit, confirme Knox. Et d'ici là ?

— D'ici là, on attend. Elle se lève, époussetant la poussière de pierre de ses vêtements. Comportez-vous normalement. Restez dans vos dortoirs. Ne donnez à personne une raison de nous surveiller.

— Je te raccompagne, dit immédiatement Knox.

— Je peux…

— Les protections sont instables, l'interrompt gentiment Dante. Laisse-le te raccompagner.

La mâchoire de Luna se crispe, mais elle ne discute pas. Un progrès, peut-être. Ou de l'épuisement.

Felix miroite déjà, sa magie du chaos l'enveloppant comme une cape. — Je vais prendre mon propre chemin. Moins suspect si on n'est pas vus ensemble.

Il disparaît avant que quiconque puisse répondre, la réalité se repliant sur lui pour le déposer ailleurs.

— Marche-rêve. La voix de Knox est un avertissement. Tu t'en sortiras pour rentrer tout seul ?

Dante hoche la tête, l'air encore un peu hébété par l'effort de nous avoir tous guidés à travers l'inconscient collectif. — Je me débrouillerai. De toute façon, je dois analyser ce que j'ai perçu.

Ce qui me laisse seul.

Luna croise brièvement mon regard avant que Knox ne la guide vers la porte de la serre. Je les regarde partir et me concentre sur la façon dont elle se tient à l'écart, même avec la main de Knox dans son dos. La distance prudente qu'elle maintient, même en acceptant de l'aide.

Je vais bien.

Les mots résonnent dans mon esprit alors que je prends mon propre chemin pour retourner à l'aile est.

Elle ne va pas bien. Elle est terrifiée, dépassée, et porte le poids d'une lignée qu'elle n'a jamais demandée. Et au lieu de laisser l'un de nous l'aider à partager ce fardeau, elle fait ce qu'elle fait toujours.

Elle nous repousse. Érige des murs. Prétend n'avoir besoin de personne.

J'ai déjà vu ça. Des siècles à regarder les autres se convaincre que la force est synonyme d'isolement. Que le besoin des autres est une faiblesse. Ils se brisent en essayant de tenir seuls et, quand ils réalisent leur erreur, il est trop tard.

Je ne la laisserai pas connaître le même sort.

Les couloirs sont vides tandis que je les traverse. Les lumières de secours des protections clignotent à intervalles irréguliers, baignant tout d'une lueur orange maladive. Par deux fois, je croise des professeurs qui se dépêchent quelque part, l'air sombre, trop concentrés sur la crise qui requiert leur attention pour remarquer un vampire se déplaçant dans l'ombre.

Le confinement a transformé Silverveil en quelque chose qui ressemble plus à un mausolée qu'à une école.

Mes appartements dans l'aile est sont heureusement calmes. Je referme la porte derrière moi et laisse le silence s'installer.

Minuit. Dans plusieurs heures.

Je devrais me reposer. Conserver mes forces pour ce qui nous attend.

Au lieu de ça, je me retrouve debout à la fenêtre, à observer le parc en contrebas. Des étudiants sont regroupés près des dortoirs, interdits de cours mais trop agités pour rester à l'intérieur. Même d'ici, je peux voir l'énergie nerveuse dans leur façon de se mouvoir. Des conversations à voix basse. Des regards vers le bâtiment principal. Tout le monde le sent : quelque chose ne va pas à l'académie, quelque chose que les professeurs n'expliquent pas.

Aucun d'eux n'a la moindre idée de ce qui dort sous leurs pieds.

Mon téléphone vibre. Puis encore. La discussion de groupe de mon séminaire d'histoire ancienne, apparemment. Des étudiants qui devraient réviser pour leurs examens remplissent le silence de bruit.

Je fais défiler sans lire. Des photos de nourriture du réfectoire arrangée pour ressembler à des visages. Le chat de quelqu'un portant une minuscule toque de diplômé. Une fille qui fait la moue devant l'objectif, les lèvres gonflées comme un poisson, des filtres lissant sa peau jusqu'à lui donner un aspect plastique.

Les balivernes insensées de jeunes gens qui se distraient d'une peur qu'ils ne peuvent nommer.

Je pose le téléphone.

Le lien du sang vrombit doucement, m'indiquant que Luna est en sécurité. Anxieuse, mais en sécurité. Probablement en train de faire les cent pas dans sa chambre, comme Knox le fait sans doute devant sa porte. Aucun d'entre nous ne trouvera le repos aujourd'hui.

Mais je dois essayer.

Je m'allonge sur le lit sans prendre la peine d'ôter mes bottes. Je ferme les yeux. Laisse le silence de la pièce m'envelopper comme un linceul.

Pour une fois, l'obscurité derrière mes paupières reste vide. Pas de

rêves. Pas de visions. Pas d'échos de magie ancestrale ou de créatures de l'ombre qui s'inclinent.

Juste le silence.

Et l'attente.

Quand je me réveille, la lumière a changé. Le soir s'infiltre par ma fenêtre, projetant de longues ombres sur le sol. Mon téléphone indique qu'il reste trois heures avant minuit.

Je m'habille avec soin. Vêtements sombres, bottes pratiques, rien qui n'attirera la lumière ou ne gênera mes mouvements. Je vérifie la petite lame que je garde dans un fourreau à mon poignet, au fil d'argent, enchantée pour trancher les barrières magiques. Une relique d'un autre siècle, d'une autre vie.

J'espère ne pas en avoir besoin.

Le couloir de service est exactement là où je m'en souvenais, caché derrière une tapisserie si défraîchie que son motif original est devenu méconnaissable. Le passage au-delà sent la poussière et l'abandon. Personne n'a emprunté ce chemin depuis des décennies.

Les autres arrivent à intervalles. Knox et Luna en premier, son rythme cardiaque élevé mais son expression maîtrisée. Dante se matérialise quelques instants plus tard, l'air toujours un peu détaché. Felix arrive en dernier, la magie du chaos crépitant au bout de ses doigts.

— Tout le monde est prêt ? demande Luna.

Personne ne répond. Il n'y a rien à dire.

Nous commençons notre descente.

Les couloirs de service s'enfoncent plus profondément que ne le montrent les plans officiels de l'académie. J'ai déjà parcouru ces chemins, il y a des siècles, quand Silverveil était plus jeune et ses secrets moins enfouis. Mais même moi, je ne reconnais pas où nous allons maintenant.

— Les murs sont différents, je murmure en faisant glisser mes doigts le long d'une pierre à la texture étrange. Trop lisse. Trop froide.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demande Knox.

— L'académie se modifie. La plupart des étudiants ne le remarquent jamais. Un couloir qui semble plus long un jour, un escalier qui n'était pas là avant. Des fluctuations mineures dans l'architecture magique du bâtiment. Je m'arrête à une intersection qui ne devrait pas exister. Mais à cette profondeur, les changements sont plus importants. Des parties de l'académie entrent et sortent de l'alignement avec notre réalité.

— Entrent et sortent ? La voix de Luna est tendue.

— Silverveil a été construite sur un point de convergence. De multiples dimensions qui s'entremêlent. Les fondateurs ont utilisé cette instabilité, l'ont canalisée dans les protections, la magie défensive, les pierres elles-mêmes. Je désigne le couloir devant nous, qui semble faiblement miroiter. Mais certains espaces n'existent que partiellement dans notre monde. Des poches qui dérivent entre les dimensions, ancrées ici pendant des années ou des décennies avant de glisser complètement ailleurs.

— Tu es en train de dire que cette chambre forte pourrait ne pas toujours être là, dit lentement Felix.

— Je veux dire que cette chambre forte n'est peut-être pas là du tout. Pas dans le sens où nous entendons « là ».

Nous continuons de descendre. L'air se fait plus froid, plus dense, chargé d'une magie qui précède l'académie. Les lumières de protection d'urgence se sont éteintes deux niveaux plus haut. Maintenant, nous nous orientons grâce à la faible lueur de la vision de marche-rêve de Dante et au scintillement argenté du pouvoir de Luna qui réagit à quelque chose devant nous.

L'architecture change progressivement. La pierre moderne cède la place à une maçonnerie ancienne. Des gravures apparaissent sur les murs — des symboles que je reconnais, issus de textes tombés en poussière avant même que la plupart des civilisations n'apprennent à écrire.

— Nous ne sommes plus dans l'académie, dit doucement Dante. Pas entièrement. Je peux sentir la frontière. Elle est fine, ici. Perméable.

— Là. Luna montre droit devant.

Une porte. Massive. Du fer ancien recouvert de symboles qu'il est douloureux de regarder directement — la même porte que nous avons vue dans le royaume des rêves, mais solide maintenant. Réelle. La magie qui en émane me fait mal aux dents.

— De la facture Silverveil, je confirme. Mais ancienne. Bien plus ancienne que l'académie. Plus ancienne que l'histoire consignée de la famille.

Luna s'approche lentement. Son pouvoir s'embrase à chaque pas, une lumière argentée s'écoulant de ses doigts comme si elle était sur le point de se déchirer aux coutures. La porte répond. Les symboles s'embrasent, passant par des couleurs qui n'existent pas dans l'espace normal.

— Elle est scellée sur sa lignée, souffle Felix. Seule une Silverveil peut l'ouvrir.

Luna plaque la paume de sa main contre le fer.

Le monde hurle.

La réalité se replie sur elle-même comme du papier qui se froisse. Pendant un instant, je vois tout — chaque dimension superposée aux autres, chaque version possible de ce couloir existant simultanément. Puis tout reprend sa place, et la porte est ouverte.

Ce qui se trouve au-delà n'est pas une pièce.

C'est une fenêtre vers un ailleurs.

Le temps cristallisé est suspendu en plaques fracturées, réfractant une lumière qui ne vient de nulle part. Les murs — si on peut les appeler ainsi — ondulent comme de l'eau figée en plein mouvement. La gravité tire dans des directions qui changent à chaque respiration.

— Une dimension de poche, je m'entends dire. Ancrée à l'académie, mais n'en faisant pas partie. Une fenêtre sur les limbes.

Luna franchit le seuil avant qu'aucun de nous ne puisse l'arrêter, attirée par quelque chose de plus profond qu'un choix conscient.

Knox s'apprête à la suivre, mais je lui saisis le bras.

— Attends, je murmure, sentant la pression magique qui émane de

l'espace ouvert. Laisse-la passer en premier.

Elle pénètre dans la chambre impossible, une lumière argentée traînant derrière elle comme la queue d'une comète. Son héritage Silverveil réagit à ce lieu d'une manière que je ne saisis pas entièrement.

— Il n'y a rien ici, dit-elle, sa voix résonnant étrangement — trop d'échos, se superposant depuis des moments différents. Juste le vide. De la vieille magie et rien d'autre.

Mais ce n'est pas ce que je vois.

Au centre de la chambre, suspendue dans une stase magique qui ressemble à un éclair gelé, se trouve une silhouette.

Un homme. À peine solide. Pris entre les royaumes, vacillant entre le corporel et l'ombre. La magie l'a parfaitement conservé — aucun vieillissement, aucune décomposition, juste une suspension éternelle dans un espace entre la vie et la mort. Il n'est pas emprisonné au sens traditionnel du terme. Il est l'ancre. La seule chose qui empêche cette dimension de poche de s'effondrer complètement.

Luna passe juste devant l'endroit où il flotte.

Regardant droit à travers lui comme s'il n'existait pas.

— Luna, j'appelle doucement. Arrête-toi. Regarde à nouveau.

Elle se retourne, la confusion se lisant sur ses traits. — Regarder quoi ? Il n'y a rien ici à part de la vieille magie et…

Ses yeux s'ouvrent.

Notre lien de sang pulse au moment exact où son monde bascule. Son cœur s'arrête une fraction de seconde avant de repartir avec une telle force que je le sens dans ma propre poitrine.

Luna ne bouge pas. Ne respire pas. Elle reste figée, tout son corps tremblant sous l'effort de ne pas voler en éclats.

J'ai été témoin d'innombrables horreurs au cours de mes siècles d'existence. J'ai vu des royaumes s'effondrer, des amants mourir et l'espoir se transformer en désespoir. Mais je n'ai jamais rien ressenti de tel que l'émotion qui déferle dans notre lien en ce moment.

Ce n'est pas du chagrin. Pas encore.

C'est le son de chaque histoire qu'elle s'est racontée sur son père — chaque explication sur la raison de son départ, chaque mur qu'elle a dressé pour survivre à son absence — qui s'effrite en poussière.

— Non. Le mot sort, plat. Sans émotion. La voix de quelqu'un dont l'esprit rejette ce que ses yeux voient. — Non, ce n'est pas possible.

Mais son regard croise le sien par-delà la distance impossible. Et l'amour dans ces yeux — féroce, désespéré, douloureux de toutes ces années de séparation — me serre mon cœur ancien.

Ses lèvres bougent, formant un unique mot.

Luna.

— Papa ?

Le mot sort de sa gorge, rauque, la voix d'une enfant dans la bouche d'une femme. — Papa, est-ce que c'est… comment est-ce que…

Elle tend la main vers lui.

— Petite étoile, dit-il, et sa voix porte malgré la barrière qui les sépare. Tu l'as ouverte. Je savais que tu le ferais.

Luna pousse un son que je ne veux plus jamais entendre.

Ce n'est pas un cri. Pas un sanglot. Quelque chose de plus primal — le bruit que fait un enfant qui a été perdu dans le noir si longtemps qu'il ne croyait plus que quelqu'un le cherchait.

Elle avance vers lui sans réfléchir. Le bras de Knox jaillit, lui attrapant la taille avant qu'elle ne puisse entrer dans le vide magique.

— Toutes ces années. Sa voix se brise. — Je pensais que tu m'avais abandonnée. Je pensais que tu ne voulais pas…

— Jamais. La silhouette d'Edward ondule comme un mirage de chaleur, mais sa voix reste stable. — Je ne t'ai jamais abandonnée, Luna. J'étais ici. Piégé. Essayant de protéger les deux mondes.

La vérité réécrit tout ce qu'elle croyait sur son abandon en un seul instant dévastateur. Ses genoux fléchissent, et Knox supporte son poids tandis que la compréhension déferle à travers notre lien — il n'a jamais choisi de partir, ne l'a jamais abandonnée, n'a jamais cessé de l'aimer.

— Ton seizième anniversaire, dit Edward, chaque mot lui coûtant

un effort visible. Tu te souviens ?

Luna hoche la tête, les larmes coulant sur ses joues. — Les cauchemars ont commencé. Tout semblait étrange.

— Ton pouvoir… il était si beau… plus puissant que tout ce à quoi on s'attendait… Il peine à maintenir sa forme. — Mais les anciennes barrières… elles n'ont pas été conçues pour quelqu'un comme toi…

— Que veux-tu dire, quelqu'un comme moi ?

— Quelque chose s'est déchiré, Luna. Un trou entre les mondes. Il vacille presque jusqu'à disparaître, puis se solidifie avec une tension visible. — La barrière entre les dimensions a toujours été fine ici — c'est pourquoi l'académie a été construite à cet endroit. Quand ton pouvoir s'est manifesté, c'était trop. La barrière n'a pas pu tenir.

Luna a le souffle coupé. — C'est moi qui ai fait ça ?

— Pas exprès. Jamais exprès, petite étoile. La fierté et le chagrin luttent dans sa voix qui s'estompe. — Tu es plus que ce que quiconque avait prévu. Plus que ce que les barrières pouvaient contenir.

— Alors tu as…

— Quelqu'un devait refermer la blessure. La maintenir fermée avant que tout ce qui se trouve de l'autre côté ne déferle. Son sourire est spectral. Triste. — J'étais le seul assez fort. Le seul qui pouvait s'ancrer dans l'espace intermédiaire.

— Pendant six ans ? La voix de Luna se fissure. — Tu as maintenu ça fermé pendant six ans ?

— Le temps s'écoule différemment dans les limbes. Parfois, ça semble durer des jours. Parfois des siècles. Sa forme se dissout sur les bords, se reformant avec un effort visible. — Mais je pouvais te sentir. Toujours. Devenir plus forte. Devenir celle que tu étais destinée à être.

— Alors arrête ! Reviens avec nous… on trouvera un autre moyen de la fermer…

— Si je lâche prise, le trou s'ouvre en grand. Tout ce que j'ai retenu déferlera. Ses yeux trouvent les siens avec une terrible clarté. — Je suis la seule chose qui se dresse entre ton monde et ce qui veut le consumer.

— Il doit y avoir un autre moyen. La voix de Luna est pleine d'une détermination désespérée. — J'en trouverai un. Je vais…

— Il y en a un. Le regard d'Edward dérive au-delà d'elle, nous considérant chacun notre tour. Knox, la soutenant toujours. Dante, observant avec une intensité tranquille. Felix, la magie du chaos crépitant au bout de ses doigts.

Moi.

Ses yeux s'attardent le plus longtemps sur moi. Il sait ce que je suis. Ce que j'ai vu. Depuis combien de temps je parcours cette terre. Et il me confie sa fille.

— Mais ce choix devra être le tien, Luna, poursuit-il, la voix s'éteignant. Personne ne peut le faire à ta place.

— Quel choix ? Papa, dis-moi…

— Le moment venu, tu comprendras. Sa forme se dissout maintenant, ses contours se fondant dans la lumière cristallisée. Fais confiance à tes liens, petite étoile. Fais confiance à la famille que tu as choisie.

Ses yeux nous retrouvent tous les quatre. Un homme mourant qui jauge les personnes que sa fille a rassemblées autour d'elle.

— Ils sont bien, murmure-t-il, et je ne sais pas si Luna peut encore l'entendre. — Tu as bien choisi.

— Non ! hurle Luna alors que son image s'efface. — Ne m'abandonne pas encore ! Papa, s'il te plaît…

Mais il a disparu.

L'espace où il flottait ne contient plus que de l'air vide et une magie ancienne.

Et Luna…

Luna ne crie plus. Ne pleure pas. Ne s'effondre pas.

Elle reste simplement là, à fixer le vide où se trouvait son père, et devient complètement silencieuse.

Cela me terrifie plus que ne l'auraient fait les cris.



25

Le Caveau

Luna

La dimension de poche ne s'effondre pas.

Elle se vide.

Un instant, mon père est là — s'estompant, mais là — et l'instant d'après, tout l'espace commence à se replier sur lui-même comme l'eau qui tourbillonne dans un siphon. Le temps cristallisé, la lumière fracturée, la géométrie impossible — tout est aspiré vers un point unique, là où il se tenait.

— Bouge ! me lance Knox en me poussant vers l'entrée alors que la réalité se déforme autour de nous.

Nous courons. Le sol bascule sous nos pieds, la gravité nous attire dans de mauvaises directions. J'entrevois Felix et Dante devant nous, déjà de l'autre côté du passage…

La porte se referme avec fracas.

La pierre s'écrase contre la pierre dans un bruit qui résonne jusque dans mes os. L'impact me projette en arrière, et Knox me rattrape avant que je ne heurte le sol.

Silence.

Je me précipite en avant, plaquant les paumes de mes mains là où se trouvait la porte. Ce n'est plus du fer. Plus une porte ancienne gravée de symboles. Juste de la roche. Solide, sans jointure, comme s'il n'y avait jamais eu d'entrée.

La faible pulsation de magie sous mes paumes est le seul signe que quelque chose existe de l'autre côté.

— Ils sont passés, dit doucement Lucian. Je les ai vus traverser avant que ça ne se scelle.

Felix et Dante. En sécurité. Mais inatteignables.

J'appuie plus fort contre la pierre, comme si je pouvais la traverser par la seule force de ma volonté. Rien. Pas même une vibration. Les murs sont trop épais pour entendre quoi que ce soit, trop solides pour sentir quoi que ce soit.

Nous sommes seuls.

— La dimension de poche a disparu, continue Lucian. Quand l'ancre de ton père s'est dissoute, l'espace s'est replié sur lui-même. C'est ce qu'il reste. Le caveau.

Je me retourne lentement, examinant l'espace dans lequel nous sommes piégés.

Ce n'est pas grand. Peut-être six mètres de diamètre, grossièrement circulaire, avec des murs de pierre qui pulsent faiblement. Pas d'autres sorties. Pas de fenêtres. Pas d'artefacts anciens ou de chambres secrètes.

Juste de la roche. Et de la magie résiduelle. Et nous trois.

— On peut l'ouvrir ? Knox examine déjà les bords de l'ancienne porte, à la recherche de fissures. De points faibles.

— Pas de ce côté. La voix de Lucian porte le poids des siècles. Ce type de sceau est temporel, pas mécanique. La magie doit se réinitialiser.

— Combien de temps ?

— Si cela suit les schémas que j'ai observés dans des constructions similaires… l'aube. Quand le soleil franchit le seuil entre la nuit et le jour, la magie liminale est à son plus faible. Le sceau devrait se libérer.

Knox vérifie son téléphone. — Il est un peu plus d'une heure du matin. L'aube est dans plusieurs heures.

Plusieurs heures. Enfermée dans une chambre de pierre avec deux de mes âmes sœurs. À attendre une porte qui s'ouvrira… ou peut-être pas.

Pendant que mon père s'efface quelque part entre les mondes et que tout ce que je croyais savoir se reconfigure autour d'une vérité que je

peux à peine comprendre.

Mes jambes se dérobent sous moi.

Je ne décide pas de m'asseoir. Mon corps cesse simplement de me maintenir debout. Je glisse le long du mur jusqu'à me retrouver sur le sol de pierre froid, les genoux ramenés contre ma poitrine.

Knox s'installe à côté de moi sans un mot. Assez près pour que nos épaules se touchent. Chaleureux, solide et réel.

Lucian s'abaisse de mon autre côté, frais là où Knox est chaud, et immobile là où Knox vibre pratiquement d'énergie contenue.

Personne ne parle.

Il n'y a rien à dire. Rien à faire. Nulle part où aller.

Juste le temps, le silence et le poids de tout ce qui s'est passé, m'oppressant la poitrine jusqu'à m'empêcher de respirer.

Mon père est en vie.

Mon père a été en vie pendant tout ce temps.

Six ans à croire qu'il m'avait abandonnée et à construire des murs autour de la blessure qu'il avait laissée. Des années à me répéter que je n'avais pas besoin de lui, qu'il ne me manquait pas, que je ne passais pas mes nuits à me demander ce que j'avais fait de mal pour qu'il parte.

Et il était là. Piégé entre les mondes. Tenant une porte fermée avec ses propres pouvoirs pour que ce qui se trouvait de l'autre côté ne puisse pas passer.

Pour moi.

Il l'a fait pour moi.

Parce que mon pouvoir — mon magnifique, terrible, trop grand pouvoir — a déchiré la réalité en s'éveillant. Et quelqu'un devait refermer la brèche.

Petite étoile.

Le sanglot me prend par surprise. Il s'arrache de ma gorge avant que je puisse le retenir, rauque et brutal. Puis un autre. Et encore un autre.

Le bras de Knox m'entoure, m'attirant contre sa poitrine. J'enfouis mon visage dans son t-shirt et m'effondre.

Je pleure pour le père que je croyais m'avoir abandonnée, mais qui est en fait suspendu entre les mondes, regardant le temps s'écouler sans lui. Pour l'adolescente de seize ans qui a attendu à la fenêtre tous les soirs pendant un mois, convaincue qu'il reviendrait, et pour la femme qui a cessé d'attendre et a enfoui cet espoir si profondément qu'elle en a oublié l'existence.

Il ne m'a jamais quittée, ni cessé de m'aimer.

Et maintenant, il se meurt — s'efface — et il y a un choix que je suis censée faire, et je ne sais même pas lequel.

Knox me serre contre lui sans rien faire pour arrêter mes larmes ni m'offrir de vaines consolations. Il se contente de me servir d'ancre pendant que je me brise en morceaux.

À un moment donné, la main de Lucian trouve la mienne. Des doigts frais s'entrelacent avec les miens, les serrant doucement.

Ils ne me lâchent pas.

Les larmes finissent par s'arrêter. Non pas parce que le chagrin a disparu, mais parce que mon corps n'a plus rien à donner.

Je suis vidée. Vide. Épuisée d'une manière qui va bien au-delà du physique.

— Tu dois dormir, dit doucement Knox.

— Je ne peux pas. Mais au moment même où je le dis, mes yeux se ferment déjà. L'adrénaline qui me tenait debout s'estompe, ne laissant qu'une lassitude jusqu'au plus profond de mes os.

— Le caveau est stable, dit Lucian. Quoi qu'il doive arriver, ça n'arrivera pas avant l'aube. Repose-toi.

Je veux protester. Rester alerte, vigilante, prête pour la prochaine catastrophe.

Mais Knox est si chaud contre mon dos. Et la présence fraîche de Lucian devant moi est apaisante plutôt que froide. Et le caveau lui-même semble vibrer d'un sentiment qui ressemble presque à du réconfort — la pierre irradie une chaleur douce, la faible pulsation de la magie est aussi régulière qu'un battement de cœur.

Comme un cocon.

Comme si on me tenait dans des bras.

— Juste une minute, je marmonne.

Je suis endormie avant d'avoir fini ma phrase.

Je me réveille lentement.

Pas de cauchemars. Pas de réveil en sursaut, le cœur battant à tout rompre. Juste un retour progressif à la conscience, comme si je remontais des profondeurs de l'océan.

La première chose que je remarque est la chaleur. Je suis entourée de chaleur — Knox est blotti dans mon dos, un de ses bras lourds drapé sur ma taille. Lucian me fait face, assez près pour que je sente le souffle frais de sa respiration.

La deuxième chose que je remarque est qu'aucun des deux ne dort.

Les yeux de Knox croisent les miens au moment où je les ouvre. Ambrés et alertes. Derrière moi, je sens le subtil mouvement qui m'indique que Lucian veille aussi.

— J'ai dormi combien de temps ? Ma voix est rauque. Éraillée.

— Quelques heures. Le pouce de Knox trace un cercle distrait sur ma hanche. Il reste encore un peu de temps avant l'aube.

Je cligne des yeux, essayant de comprendre. — Est-ce que l'un de vous a dormi ?

Silence.

— Vous n'avez pas dormi. Je me redresse sur un coude, les regardant l'un après l'autre. Vous êtes restés éveillés tout ce temps ? Juste… à me regarder dormir ?

— Il fallait bien que quelqu'un monte la garde, dit Lucian d'un ton neutre.

— Nous sommes dans un caveau scellé. Contre quoi exactement est-ce que vous montiez la garde ?

Knox hausse les épaules, sans le moindre remords. — Toi.

— Ce n'est pas… je laisse échapper un soupir. Vous êtes ridicules tous les deux. Vous le savez, n'est-ce pas ?

— Tu baves quand tu dors, propose Knox.

— Pas du tout…

— Juste un peu. Il montre un minuscule espace entre son pouce et son index. Un tout petit peu.

— Adorable, en fait, ajoute Lucian. Comme un bébé dragon.

— Un bébé dragon.

— Petit. Féroce. Légèrement humide.

Knox s'étouffe de rire. — Tu viens de traiter notre âme sœur de lézard humide ?

— Les dragons ne sont pas des lézards. Ce sont…

— Oh, pardon, le vampire de trois cents ans est devenu un expert en taxonomie des dragons, maintenant ?

— J'ai lu de nombreux ouvrages sur le sujet.

— Tu as lu des… Knox secoue la tête. Luna, tu entends ça ? Il pense que les livres font de lui un expert en dragons.

— Par opposition à quoi ? En renifler un ?

Je ris avant de pouvoir m'en empêcher. Le son rebondit sur les murs de pierre, étrange et clair dans cet endroit impossible.

— Vous êtes horribles tous les deux, je parviens à dire. Absolument horribles.

— Et pourtant. Le bras de Knox se resserre autour de moi. Te voilà. Coincée avec nous.

— Piégée, plutôt.

— C'est la même chose.

— C'est lui qui a commencé, disent-ils à l'unisson, puis s'interrompent.

Knox bouge derrière moi. — On vient de… ?

— Ne reparlons jamais de ça, dit Lucian d'un ton sec.

Le rire s'apaise pour devenir quelque chose de plus doux. De plus calme. Je me réinstalle entre eux, la tête posée sur le bras de Lucian. Knox se rapproche derrière moi, sa poitrine pressée contre mon dos.

La position qui semblait protectrice un instant plus tôt ressemble maintenant à tout autre chose.

Le souffle de Knox agite mes cheveux. Le battement régulier de son cœur résonne contre ma colonne vertébrale, sa main posée sur le

creux de ma hanche, chaude à travers mes vêtements.

Devant moi, Lucian m'observe avec des yeux argentés qui captent la faible lueur. La peau de marbre frais sous le bout de mes doigts là où ils reposent sur son torse. Il n'a pas cligné des yeux depuis plus longtemps qu'un humain ne le pourrait.

Le caveau vibre autour de nous. Cette étrange magie pulsant doucement à travers les murs. Comme s'il attendait quelque chose.

— Depuis combien de temps vous vous connaissez tous les deux ? je demande.

Knox grogne. — Trop longtemps.

— Nos familles sont les plus puissantes du monde surnaturel, explique Lucian. Ce qui signifie d'interminables réceptions politiques. Des dîners officiels. Des alliances stratégiques déguisées en événements sociaux.

— On nous a collés ensemble à chaque événement depuis qu'on est gamins, ajoute Knox. L'héritier Stirling et l'héritier Cross. Tout le monde s'attendait à ce qu'on soit alliés.

— Au lieu de ça, on a failli s'entretuer lors d'un bal du solstice d'hiver, dit Lucian d'un ton neutre. Je crois que tu m'as jeté par une fenêtre.

— Tu le méritais.

— J'ai fait une remarque sur tes manières à table.

— Tu m'as traité de chien sauvage devant tout le Conseil des Vampires.

— J'ai dit que tes habitudes alimentaires rappelaient celles d'un chien sauvage. Il y a une nuance.

Je me mords la lèvre pour ne pas rire. — Donc vous vous détestez depuis des années.

— Des décennies, disent-ils à l'unisson.

— Et maintenant ?

Un temps de silence.

— Maintenant, dit lentement Knox, sa main se crispant sur ma hanche, je le tolère.

— Grand compliment de la part d'un loup, murmure Lucian. Mais il n'y a aucune animosité dans sa voix. Quelque chose a changé entre eux. Quelque chose qui a tout à voir avec moi.

— Qu'est-ce qui a changé ? je demande.

Les lèvres de Knox frôlent mon oreille quand il parle. — Toi.

Ce mot envoie une vague de chaleur le long de ma colonne vertébrale.

Les doigts de Lucian se posent sur ma mâchoire, inclinant mon visage vers lui. — Tu nous as donné une chose sur laquelle être d'accord.

La chaleur du caveau s'est infiltrée dans mes os, me rendant languide. Me rendant consciente de chaque point de contact entre leurs corps et le mien. Knox, dur et chaud derrière moi. Lucian, frais et solide devant. Deux forces opposées avec moi, prise au milieu.

Pas prise. Tenue.

— Knox, je murmure. Quand as-tu su ? Pour le lien d'âme sœur ?

— À la seconde où je t'ai vue. Sa main s'étale sur mon ventre, me serrant plus fort contre lui. Chaque instinct hurlait « mienne ».

— Eh bien, ça devait être sacrément terrifiant.

— Terrifiant. Parfait. Fou. Sa voix se fait plus basse. Tout ça à la fois.

— Et toi ? je demande doucement à Lucian.

— Ton sang m'a appelé. Ses yeux d'argent sont rivés aux miens. Ça n'arrive qu'avec un lien.

— Donc on est tous des bêtes de foire.

— Les meilleures qui soient, murmure Knox contre mes cheveux.

Leurs mains bougent maintenant avec une intimité naturelle — les doigts de Lucian traçant de lentes lignes sur mon cou, la paume de Knox chaude contre la peau nue là où mon t-shirt est remonté. Les contacts ne sont pas exigeants. Juste… présents. Constants. Comme s'ils ne pouvaient pas s'arrêter et ne le voulaient pas.

La lueur du caveau s'adoucit autour de nous, et je réalise que mon cœur s'emballe. Ils peuvent tous les deux l'entendre. Knox avec ses

sens de loup. Lucian avec ses sens de vampire.

Aucun des deux ne le mentionne.

Mais la main de Knox se presse plus à plat contre mon ventre. Et les yeux de Lucian s'assombrissent, passant de l'argenté à une teinte fumée.

— Je n'arrête pas de penser… commencé-je, avant de m'interrompre. Les mots me semblent trop lourds. Trop dangereux.

— Penser à quoi ? demande Lucian d'une voix douce.

Je déglutis. Le pouce de Knox trace maintenant des cercles sur l'os de ma hanche. Les doigts de Lucian ont trouvé le point où mon pouls bat dans mon cou. Je suis cernée par eux. Je me noie en eux.

— À nous, je parviens enfin à dire. À la façon dont ça pourrait marcher. Nous trois.

L'air s'immobilise.

La main de Knox cesse de bouger. — Nous trois ?

— J'en rêve. La confession m'échappe avant que je puisse la retenir. Toutes les nuits. De vous deux. Ensemble.

Quelque chose change. Leur attention s'aiguise, se concentre, comme si j'avais prononcé un mot dans une langue qu'ils ont attendu toute leur vie d'entendre.

— Quel genre de rêves ? La voix de Knox est devenue rauque. Avide.

Lucian est déjà là, ses lèvres effleurant les miennes avant même que je puisse réfléchir. Il a le goût de la nuit fraîche et du danger. Mes doigts se glissent dans ses cheveux et il gémit doucement contre ma bouche.

— Ce genre-là, je murmure quand nous nous séparons.

— Luna… La voix de Knox est tendue contre mon oreille. Tu es sûre ?

— J'en suis sûre. Je tends la main derrière moi, trouve sa mâchoire et le tire plus près. Je vous veux tous les deux. J'en ai fini de faire semblant.

Un temps de silence. Je les sens communiquer au-dessus de moi —

une sorte de négociation silencieuse entre prédateurs qui apprennent à partager.

— Son plaisir passe en premier, dit enfin Knox à voix basse.

— Toujours, approuve Lucian.

Puis la bouche de Knox trouve le creux de mon cou, et les lèvres de Lucian reviennent sur les miennes, et il n'y a plus de paroles du tout.

— Ton cœur s'emballe, observe Knox, la satisfaction perçant dans sa voix.

— Tu peux m'en vouloir ? Je suis déjà à bout de souffle, une chaleur lente et croissante au plus profond de moi, provoquée par le simple contact de leurs mains sur ma peau. Encore.

La bouche de Lucian dessine une courbe pleine de sombres promesses. — Petite chose impatiente. Ses mains descendent jusqu'à l'ourlet de mon t-shirt. Je peux ?

Je hoche la tête et lève les bras pour qu'il puisse retirer le tissu par-dessus ma tête. Knox inspire brusquement quand il me voit debout, vêtue seulement de mon soutien-gorge.

— Magnifique, murmure Knox, ses mains effleurant la peau nouvellement exposée.

Les mains de Knox glissent sur mes flancs, ses pouces frôlant le dessous de mes seins. Les doigts de Lucian tracent ma colonne vertébrale, s'attardant dans le creux de mes reins. Quatre mains cartographiant mon corps comme un territoire qu'ils revendiquent.

Les doigts de Knox effleurent mon épaule, son contact plein de révérence.

Lucian se rapproche, ses yeux d'argent virant à la couleur de la fumée. — L'agrafe, Knox.

Les mains de Knox trouvent le dos de mon soutien-gorge, ses doigts s'activant avec une précision minutieuse. Le tissu se détend, glisse et tombe.

Les deux hommes s'immobilisent complètement.

Je me tiens entre eux, le torse nu, et le poids de leurs regards est une sensation physique. La poitrine de Knox se soulève et s'abaisse

plus vite maintenant, son érection tend visiblement son pantalon. Lucian n'est pas en reste ; je peux voir la ligne épaisse de son sexe presser contre le tissu, son calme habituel se fissurant sur les bords.

Deux hommes puissants, se contenant à grand-peine. À cause de moi.

— Touchez-moi, c'est tout, je halète. Je ne peux pas… J'ai besoin…

— Dis-nous ce que tu veux, murmure Lucian contre mon oreille.

— Vous. Vous deux. Peu importe comment, juste… s'il vous plaît.

Knox grogne, son contrôle s'effritant visiblement. — Luna…

Les mains de Lucian trouvent la ceinture de mon pantalon. D'un mouvement fluide, il le fait glisser avec ma culotte, puis me guide doucement sur le dos contre le sol de pierre tiède.

Je suis complètement nue entre eux. Exposée. Leurs yeux dévorent chaque centimètre de moi — le regard de Knox sombre de faim, celui de Lucian, argenté, me cataloguant comme une chose précieuse qu'il a l'intention de corrompre.

Leurs sexes bandés se tendent contre leurs vêtements, et savoir que je leur fais cet effet, qu'ils sont aussi durs rien qu'en me regardant…

— Knox. La voix de Lucian prend une intonation autoritaire. Glisse tes doigts en elle. Deux doigts.

L'air s'épaissit de l'odeur de mon excitation et de leur intention concentrée.

Je pousse un cri lorsque Knox s'exécute, cette délicieuse sensation de plénitude faisant grimper la tension au plus profond de moi. — Dieux, oui…

— Maintenant son clitoris, continue Lucian, son regard fixé là où Knox me touche. De petits cercles fermes.

Le pouce de Knox me trouve, et je suis déjà si humide, si prête.

— Plus lentement, ordonne Lucian. Laisse-la sentir chaque mouvement.

Knox obéit, ses cercles devenant délibérés, exaspérants.

— Maintenant en haut. Ce point tout en haut — oui, là. Frotte.

Je suffoque, mes hanches se soulevant brusquement.

— Fais des cercles autour. Lentement.

La pression monte, s'enroule, se resserre.

— Il lui en faut plus. Mouille tes doigts davantage, utilise son excitation.

Knox traîne ses doigts à travers mes replis, recueillant ma lubrification, puis retourne à mon clitoris. La glisse est plus douce maintenant, électrique.

— Frotte encore, dit Lucian. Mais très légèrement. À peine un contact.

Le toucher est diaphane, taquin. Mes mains griffent la roche sous moi, cherchant désespérément quelque chose à quoi m'agripper.

— S'il vous plaît, je geins. J'ai besoin…

— Pas encore. La voix de Lucian est impitoyable. Knox, glisse à nouveau tes doigts en elle. Trouve ce point — celui qui la fait trembler.

Les doigts de Knox glissent en moi, se recourbant vers le haut, cherchant. Quand il le trouve — cette crête spongieuse qui envoie des étincelles derrière mes yeux — tout mon corps tressaille.

— Là, dit Lucian avec satisfaction. Maintenant, frotte à nouveau son clitoris. Plus fermement cette fois.

Le pouce de Knox appuie plus fort, décrivant des cercles en rythme avec le mouvement de ses doigts à l'intérieur de moi.

— Arrêtez de parler de moi comme si je n'étais pas là, je parviens à dire, mais ma voix sort haletante, désespérée. Si vous voulez me voir jouir, alors faites-le.

— Ajoute un autre doigt, ordonne Lucian à Knox. Étire-la pour moi.

Knox obéit. Trois doigts maintenant, la plénitude frôlant le trop-plein.

— Elle est proche, observe Lucian. Tu sens comme elle se resserre ?

— Oui, souffle Knox. Elle se contracte si fort…

— Maintenant ton petit doigt, dit Lucian, sa voix plus sombre. Juste le bout. Taquine son cul.

Je halète tandis que l'auriculaire de Knox — glissant de ma propre

humidité — encercle cette entrée étroite. Une pression douce qui envoie une décharge à travers tout mon système.

— Garde ton pouce sur son clitoris, instruit Lucian. Des cercles fermes. N'arrête pas.

La main de Knox me travaille des deux côtés maintenant — ses doigts profondément à l'intérieur, son pouce broyant mon clitoris, son petit doigt me taquinant par-derrière. Je suis haletante, me tortillant contre le sol de pierre, complètement à leur merci.

— Maintenant ta bouche, dit Lucian. Goûte-la.

Knox baisse la tête entre mes cuisses. Son nez frôle l'intérieur de ma cuisse avant que sa langue ne trace une ligne chaude et humide à travers mes replis. Il grogne contre moi comme si j'étais la meilleure chose qu'il ait jamais goûtée.

Sa bouche sur moi, ses doigts en moi, cette pression taquine derrière…

La tempête éclate.

Mon orgasme me percute sans prévenir. Un cri à bout de souffle s'arrache de ma gorge alors que le plaisir déferle en vagues, irradiant de l'endroit où Knox me touche. Le monde devient blanc. Je me contracte autour de ses doigts, me frotte contre sa bouche, émettant des sons que je ne peux contrôler. Ça dure encore et encore, jusqu'à ce que je sois tremblante, haletante, complètement essorée.

Je tremble encore lorsque la voix de Lucian retentit.

— Maintenant ta bite, dit-il à Knox. Remplis-la.

En les regardant me regarder, en voyant leur retenue se fracturer, quelque chose change en moi. Je n'ai pas envie qu'on s'occupe de moi en ce moment. Je veux prendre les choses en main.

— Non, dis-je, et ma voix sort plus stable que je ne l'aurais cru. À mon tour. Allonge-toi.

Knox n'hésite qu'une seconde avant de céder, s'étirant sous moi. Son sexe se dresse, épais et prêt, brillant à son extrémité. Je n'attends pas. Je m'enfonce sur lui en une glissade fluide, un gémissement nous échappant à tous les deux. L'étirement est exquis.

Mon regard trouve Lucian, sa propre érection tendue, enfin libérée de son pantalon. — Alors ? je le défie, chevauchant Knox d'un rythme lent et délibéré. Tu ne nous rejoins pas ?

La main de Lucian se pose sur ma hanche, sa voix tombant à un murmure de velours. — Luna. Je veux ton cul. Est-ce que tu as déjà…

— Non, je halète, toujours en train de chevaucher Knox. Mais je veux essayer. Avec toi.

Ses doigts glissent entre mes fesses, lubrifiés par quelque chose qui picote — de la magie de vampire, peut-être. — Dis-moi si c'est trop.

Je hoche la tête, me préparant. Il y a une pression brève et vive alors qu'il pousse la pointe épaisse de son membre au-delà de cet anneau serré, et je suffoque. La brûlure est intense mais pas insupportable. Et puis il est à l'intérieur, et la sensation d'être complètement remplie, d'être le centre de leur attention, est transcendante.

Il agrippe mes hanches, imposant un rythme de balancement qui se synchronise avec mes mouvements sur Knox, et je suis perdue.

C'est tellement. Impossiblement pleine, étirée entre eux, et c'est à la fois tout et trop et pas assez.

Le rythme de Lucian est exigeant — des coups secs qui contrastent avec les mouvements profonds et amples de Knox sous moi.

Je presse mes mains contre le torse de Knox pour prendre appui, répondant à chaque assaut de Lucian par une poussée de ma part, forçant Knox encore plus profondément. Les bruits sont obscènes — peau contre peau, gémissements rauques, le glissement humide de nos corps unis. Les mains de Knox agrippent mes hanches, ses pouces s'enfonçant dans ma chair alors qu'il me regarde les prendre tous les deux.

— Regarde-la, grogne Lucian, la voix tendue. Regarde comme elle nous prend tous les deux.

La pression s'enroule à nouveau, alimentée par la friction double et brutale. Je peux sentir le contrôle de Knox se déliter, ses mouvements devenant désespérés sous moi. Derrière moi, Lucian répond avec un

rythme punitif, sa prise sur mes hanches laissera certainement des marques.

— Jouis encore pour nous, crache Knox, les mots rauques, sa propre fin à un souffle.

Mon corps se bloque, s'arquant violemment alors que mon monde explose. Mon second orgasme déferle en moi — pas de montée en puissance, juste une violente déflagration de plaisir qui efface tout sauf la sensation de les avoir en moi. Mes parois internes se contractent en spasmes rythmiques autour de Knox, et je sens le flot chaud et pulsatile de sa libération au plus profond de moi. Un son guttural s'échappe de sa gorge.

Sentir Knox jouir est le dernier fil qui lâche pour Lucian. Il s'enfonce en moi une dernière fois, une poussée punitive qui me coupe le souffle. Sa libération le déchire dans un grognement brisé contre mon épaule, son corps tremblant tandis qu'il se déverse en moi.

Nous nous effondrons dans un enchevêtrement de membres, tous tremblants, luisants de sueur et vidés.

Pendant un long moment, aucun de nous ne bouge.

Je suis étendue sur le torse de Knox, incapable de sentir mes jambes. Le poids de Lucian pèse sur mon dos, sa respiration saccadée. La lueur de la crypte s'est adoucie autour de nous, pulsant doucement comme un battement de cœur.

Putain de merde.

Mon cerveau est hors service. J'ai l'impression que mon corps a été démonté et réassemblé différemment — ou peut-être correctement pour la première fois.

— Luna. La voix de Lucian est rauque. Il faut que je bouge.

— Mmm. C'est tout ce que je peux articuler.

Il se retire prudemment, et cette perte me fait haleter. Tout est hypersensible, mon corps enregistrant chaque mouvement, chaque glissement.

Quand il s'est retiré, je m'affale complètement sur Knox. Mes jambes sont inutiles.

— Toujours avec nous ? La main de Knox se glisse dans mes cheveux.

— À soixante-dix pour cent.

Il laisse échapper un petit rire. — C'est pas mal, vu les circonstances.

Lucian s'installe à côté de nous, son corps froid se pressant contre mon dos. Tous les trois enchevêtrés, nus et luisants de sueur, nos respirations retrouvant lentement leur rythme normal.

Les bras de Knox s'enroulent autour de moi, me serrant contre sa poitrine. La main de Lucian repose sur ma hanche, son pouce traçant des motifs distraits sur ma peau. Les deux me tenant entre eux. Me protégeant. Prenant soin de moi d'une manière que je n'avais jamais laissée personne faire auparavant.

La crypte bourdonne autour de nous — plus chaude maintenant, acceptant notre présence.

Je devrais penser à mon père. Au choix qu'il a mentionné. À tout ce qui nous attend quand la porte s'ouvrira.

Mais le battement de cœur de Knox est régulier sous mon oreille. Le souffle frais de Lucian agite mes cheveux. Et pour la première fois depuis plus longtemps que je ne peux me souvenir, je me sens complètement en sécurité.

Aucun de nous ne parle. Nous nous contentons de respirer. D'exister. De laisser le silence nous envelopper.

Les minutes passent. Peut-être plus. Le temps s'écoule étrangement ici.

Puis la crypte change.

Une faible lueur illumine la paroi rocheuse en face de nous — douce au début, puis plus forte. La pierre commence à pulser de lumière, des fissures fines apparaissant là où il n'y avait auparavant qu'une surface lisse.

— L'aube, dit tranquillement Lucian.

Les fissures s'élargissent. Se propagent. Et lentement, incroyablement, le contour d'une porte émerge de la roche solide.

Le monde n’attend plus.



26

Soupçon

Luna

Nous nous habillons en silence, enfilant des vêtements qui semblent appartenir à d'autres personnes — aux versions de nous-mêmes qui existaient avant cette nuit. Avant mon père. Avant nous.

La main de Knox se pose dans le creux de mes reins au moment où nous franchissons le seuil. Lucian nous suit de près, sa présence froide et stable à mon épaule.

Le couloir, de l'autre côté, est vide. Silencieux. Quelle que soit la magie qui nous a enfermés, elle n'a laissé aucune trace. Juste la pierre ancestrale et des grains de poussière flottant dans la faible lumière qui filtre de quelque part au-dessus.

— Les autres, dis-je d'une voix rauque. Felix et Dante…

— Téléphone. Knox a déjà sorti le sien et fronce les sourcils en regardant l'écran. Pas de réseau, ici. Il faut qu'on monte.

Nous grimpons en silence. L'architecture change à mesure que nous montons — la maçonnerie ancienne laissant place à de la pierre plus récente, puis finalement à des couloirs que je reconnais. L'aile interdite. Toujours déserte, mais je perçois maintenant des bruits lointains. L'académie qui s'éveille.

Le téléphone de Knox vibre. Puis encore. Un déluge de notifications.

— Dix-sept messages de Dante, dit-il. Felix a appelé douze fois.

Ma poitrine se serre. Ils ont dû devenir fous toute la nuit, coincés de l'autre côté de cette porte sans savoir si nous étions vivants ou morts.

Knox est déjà en train d'écrire. Un instant plus tard, son téléphone sonne.

— Elle va bien, dit-il en guise de bonjour. On va tous bien. On remonte de l'aile interdite, là.

J'entends la voix de Dante à travers le haut-parleur — rapide, pressante, un mélange de soulagement et de peur. Quelque chose se détend dans ma poitrine à ce son.

— Il arrive, dit Knox en raccrochant. Felix aussi.

— Je dois d'abord prendre une douche. Les mots sortent avant même que j'y aie vraiment réfléchi. Mais c'est vrai — je suis couverte de poussière et de sueur, et je sens encore leur odeur sur ma peau. L'odeur de tous les deux. La preuve de ce que nous avons fait, inscrite sur tout mon corps d'une manière que je ne suis pas prête à expliquer à qui que ce soit d'autre. J'ai besoin d'une heure. Juste une heure pour me sentir à nouveau humaine.

— On vient avec toi, dit Knox immédiatement.

— Non. Je m'arrête de marcher et me tourne pour leur faire face. Knox a l'air prêt à protester — sa mâchoire est crispée, son loup hérissé par le besoin de protéger. Lucian est plus difficile à déchiffrer, mais je sens sa réticence à travers notre lien.

— J'ai besoin d'espace, leur dis-je. Juste un peu. Pour me doucher, respirer, digérer tout ça avant ce qui nous attend.

— Luna…

— Elle a raison, dit Lucian calmement. Elle en a besoin.

Les mains de Knox se ferment en poings le long de son corps. Chacun de ses instincts hurle à l'idée de me laisser hors de sa vue — je le sens pulser à travers notre connexion. Mais quelque chose sur mon visage doit le convaincre, car il expire lentement et hoche la tête.

— Une heure, dit-il. Après, on vient te chercher.

— Dis à Felix et Dante que je rejoins tout le monde dans une heure. Dans la salle commune, ou ailleurs.

Lucian acquiesce. — On coordonnera ça. Il hésite, puis tend la main pour écarter une mèche de cheveux de mon visage. Le geste est étonnamment tendre après tout ce qui s'est passé. Sois prudente.

— Je vais juste dans ma chambre.

— Quand même.

Ils me regardent partir, et je sens leur réticence à travers nos liens — le loup de Knox faisant les cent pas, l'immobilité de Lucian tendue comme un ressort. Mais ils me laissent m'éloigner.

Les couloirs principaux sont différents de la dernière fois que je les ai vus. Le confinement a été levé, mais pas la tension. Les étudiants se déplacent en petits groupes, à voix basse, jetant des regards par-dessus leur épaule comme s'ils s'attendaient à voir quelque chose surgir de l'ombre. Personne ne rit. Personne ne flâne dans les couloirs comme ils le font d'habitude entre les cours.

Un groupe de premières années se hâte de passer devant moi, leur conversation s'éteignant dès qu'ils remarquent quelqu'un approcher. Un étudiant plus âgé est appuyé contre une fenêtre, regardant le parc d'un air absent. Deux professeurs marchent d'un pas vif en sens inverse, leurs expressions sombres et tirées.

Quoi qu'il se soit passé pendant que nous étions dans la chambre forte — la surtension magique, les perturbations des protections — cela a laissé sa marque sur tout le monde.

Normalement, je serais en train de cataloguer chaque murmure, chaque regard en coin, me demandant s'ils parlent de moi. La boursière. Celle qui n'a rien à faire ici.

Mais là, maintenant ? Je m'en fiche royalement.

Je garde la tête baissée et j'avance rapidement. Mon couloir est plus calme — la plupart des étudiants sont probablement au petit-déjeuner ou cachés dans leur chambre, attendant que quelqu'un en position d'autorité leur dise que tout va bien.

Ma chambre est exactement comme je l'ai laissée. Le côté de Faye est impeccable, son lit fait avec une précision militaire, son bureau organisé de cette manière si particulière qui lui est propre — stylos triés par couleur, livres empilés par taille. Typique de Faye. Même l'apocalypse ne pourrait pas perturber son système d'organisation.

Je laisse tomber mon sac sur mon lit et commence à rassembler ce dont j'ai besoin. Serviette. Vêtements propres. Du savon qui sent autre

chose que la poussière ancestrale, la sueur et le sexe.

Mon Dieu, je dois empester. Imprégnée de Knox et Lucian. Si quelqu'un s'approchait assez près pour me sentir vraiment, il saurait exactement ce que j'ai fait dans cette chambre forte. Cette pensée provoque en moi une bouffée de chaleur qui n'a rien à voir avec de la gêne.

D'abord la douche. Ensuite, je pourrai penser à tout le reste. Mon père piégé entre les mondes. Le choix dont il a parlé et que je ne comprends toujours pas. Quelle que soit la nouvelle catastrophe qui nous attend au tournant.

— Tu es rentrée.

Je pivote sur moi-même, le cœur battant à tout rompre contre mes côtes.

Faye est assise sur la chaise près de la fenêtre — si immobile que je ne l'ai pas remarquée en entrant. Comment diable ai-je pu la manquer ? Elle était là depuis le début.

— Putain, Faye. Je pose une main sur ma poitrine, suppliant mon pouls de ralentir. Tu m'as fichu la trouille de ma vie. Je ne t'avais pas vue.

Elle ne bouge pas. Ne sourit pas. Elle se contente de me regarder avec une expression que je n'arrive pas à déchiffrer.

— Ça va ? Je fais un pas vers elle, la dévisageant vraiment cette fois. Elle a une mine affreuse — sa peau est pâle, presque grise dans la lumière du matin. Des cernes sombres meurtrissent les creux sous ses yeux, comme si elle n'avait pas dormi depuis des jours. Tu as l'air épuisée.

— Impossible de dormir. Sa voix sonne creuse. Vide. Trop d'événements.

— À qui le dis-tu. Je me retourne vers mon armoire, sortant des sous-vêtements propres, un t-shirt. Le confinement, les protections qui ont lâché… Dehors, tout le monde a l'air d'attendre que le ciel lui tombe sur la tête. Tu as mangé quelque chose ? On pourrait aller prendre le petit-déjeuner après ma douche. Je meurs de faim.

Silence.

Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule. Faye n'a pas bougé. Pas le moindrement. Elle est assise exactement comme avant, les mains jointes sur ses genoux, les yeux rivés sur moi.

— Faye ?

— Où étais-tu ? La question fuse dans les airs, dure et exigeante. Ça ne ressemble pas du tout à Faye.

— Je… Un malaise me picote la nuque. Il y a eu un incident dans l'aile interdite. On s'est retrouvés coincés pour la nuit.

— On ?

La façon dont elle le dit me fait marquer une pause. Je pose lentement ma serviette.

La regarde vraiment, cette fois.

Sa poitrine ne bouge pas. Pas de soulèvement ni de descente de la respiration. Ses mains sur ses genoux sont parfaitement immobiles — pas de tripotage, pas de mouvements inconscients. Même ses cheveux semblent figés, pas une mèche ne bouge malgré le courant d'air de la fenêtre.

— Faye, tu te sens bien ? Tu es vraiment pâle. Genre, une pâleur effrayante.

— Je vais bien. Les mots sortent comme s'ils étaient récités. Comme si elle lisait un script qu'elle ne comprenait pas tout à fait.

— Tu n'as pas l'air d'aller bien. L'inquiétude me ronge l'estomac. Peut-être qu'elle couve quelque chose. Peut-être que le stress de tout ça a fini par l'atteindre. Tu as mangé ? On pourrait aller prendre le petit-déjeuner ensemble. Te prendre un de ces muffins aux myrtilles dont tu raffoles.

Rien. Aucune réaction. Pas de sourire à la mention de sa friandise préférée. Pas de plainte sur le fait que le réfectoire était en rupture de stock la semaine dernière et qu'elle a dû se contenter d'un muffin aux canneberges comme une simple paysanne.

Faye aurait dit quelque chose. Faye dit toujours quelque chose. Cette fille est capable de transformer une pénurie de muffins en une

tirade de quinze minutes sur les priorités budgétaires de l'académie.

— Tu veux que j'aille chercher le guérisseur ? Tu n'as vraiment pas l'air bien.

Elle se lève.

Le mouvement est d'une fluidité qui me retourne l'estomac — comme si ses os s'étaient liquéfiés. Tous mes instincts me hurlent de reculer.

— Je n'ai pas besoin de guérisseur. Sa tête s'incline à un angle qui me glace le sang. Personne n'a un cou qui se plie comme ça. J'ai besoin que tu écoutes, Luna.

— Écouter quoi ? je demande d'une voix stable qui ne correspond pas à ce que je ressens. Faye, qu'est-ce qui se passe ? Tu me fais flipper.

— Le message que l'on m'a envoyée te délivrer.

La peur se noue dans ma poitrine. — Envoyée ? Qu'est-ce que tu veux dire, envoyée ? Qui t'a envoyée ?

Et je vois le moment exact où quelque chose d'autre me regarde à travers ses yeux. Quelque chose d'ancien et de calculateur et qui n'est absolument pas ma douce colocataire fae de l'eau qui classe ses manuels par ordre alphabétique et pleure devant des vidéos de chiens.

— Oh, dit la chose qui porte le visage de Faye, et son sourire étire ses traits en quelque chose d'inhumain. Elle commence à comprendre.

— Où est Faye ? Ma voix tremble. Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Elle est là. La créature désigne le corps de Faye avec des mains qui se plient à des angles anormaux. On partage l'espace, si on peut dire. On a fait connaissance.

— Depuis quand ?

— Pas longtemps. Le ton est presque plaisant. Convivial. Comme si nous discutions de la météo. Depuis ton retour de cette petite aventure dans l'aile interdite, en fait. La perturbation magique que tu as provoquée était un véritable phare. Ça a rendu les choses si faciles pour la trouver, pour me glisser à l'intérieur pendant qu'elle dormait.

La culpabilité me tord les entrailles. — Tu es là à cause de ce que

j'ai fait dans la chambre forte ?

— En quelque sorte. La créature incline la tête de Faye, m'étudiant. L'éveil de ton pouvoir nous attire. La douce Faye constituait un réceptacle si pratique.

— Laisse-la partir. Je recule vers la porte, ma main cherchant à l'aveugle la poignée. Quoi que tu me veuilles, laisse-la en dehors de ça.

— Tu vas m'y forcer ? La créature se déplace vers moi de cette manière désossée et liquide, et je trébuche en arrière. Quand me faire du mal signifiera faire du mal à la précieuse petite Faye ?

Je ne peux pas la combattre. Je ne peux même pas essayer. Pas sans détruire ma colocataire au passage.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux que tu rentres à la maison, fille des cauchemars. La voix qui sort de la bouche de Faye n'est plus la sienne — plus profonde, stratifiée, comme plusieurs voix parlant à l'unisson. Quelqu'un t'attend. Quelqu'un qui a tant à t'apprendre sur ce que tu es vraiment.

— Qui ? Qui m'attend ? j'exige. Dis-le-moi, espèce de merde.

— Tu le découvriras bien assez tôt. Le sourire de la créature s'élargit, fendant le visage de Faye d'une manière qui ne devrait pas être possible. Quand tu cesseras de fuir ta vraie nature.

L'air change. Le crépitement de quelque chose d'électrique, de malsain — de la magie du chaos qui traverse les murs.

La chose qui habite Faye le sent aussi. Sa tête se tourne brusquement vers la porte, ses narines frémissant.

— Le garçon du chaos. Du noir se répand dans les yeux de Faye comme de l'encre dans de l'eau. Intéressant. On aurait pu faire ça à la manière douce.

La porte s'ouvre à la volée — Felix, les yeux d'argent flamboyants, la magie du chaos crépitant déjà autour de ses poings.

— Luna…

— Tu aurais dû venir sans faire d'histoire, siffle la créature à travers la bouche de Faye. Elle ne demandera pas gentiment la prochaine fois.



27

Rupture

Luna

Les yeux noirs de la créature glissent de moi à Felix, et quelque chose change dans son expression. De l'amusement. De la connivence.

— Ah. Le mot s'échappe de la bouche de Faye comme du poison. — Le prince du chaos. Toujours tenu en laisse, à ce que je vois.

La mâchoire de Felix se crispe, mais il ne nie pas. Il ne dit absolument rien.

— De quoi diable ça parle ? je demande.

Aucun d'eux ne répond. La créature qui habite ma colocataire se contente d'afficher ce sourire tordu, et Felix reste figé sur le seuil, la magie du chaos s'éteignant autour de ses poings.

— Un choix intéressant, murmure la créature, en étudiant Felix comme s'il était une énigme qu'elle a déjà résolue. — Protéger la chose que tu as été envoyé livrer. Ton maître ne va pas apprécier.

— Sors d'elle. La voix de Felix est neutre. Dangereuse. — Maintenant.

— Je suis déjà sur le départ. La créature étend les bras de Faye, ses articulations craquent d'une manière qui me retourne l'estomac. — Mais d'abord, un message pour la fille des cauchemars.

Ses yeux noirs se fixent sur les miens avec une concentration terrible.

— Ton père pourrit entre les mondes, petite. Chaque jour, la barrière l'affaiblit davantage. Chaque jour, il s'efface un peu plus. Les lèvres de Faye se retroussent en une expression cruelle. — Si tu veux le sauver, tu répondras à l'appel quand il viendra. Si tu refuses… La créature hausse les épaules de Faye. — Il mourra en hurlant dans

l'entre-deux.

Un froid glacial me parcourt les veines. — Quel appel ? Répondre à quoi ?

— Tu le sauras bien assez tôt. Le sourire s'élargit, fendant le visage de Faye. — Ils ont attendu des années que tu t'éveilles. Quelques jours de plus ne changeront rien. On ne peut pas en dire autant de ton cher papa.

— Espèce de…

Une fumée noire s'échappe de la bouche de Faye avant que je puisse finir, s'écoulant de son nez, de ses yeux, avant de se dissiper en volutes dans le néant avant de toucher le sol. Son corps devient flasque, et je me jette en avant, mais je ne suis pas assez rapide.

Felix la rattrape avant qu'elle ne heurte la pierre. Un bras sous ses genoux, l'autre soutenant son dos, se déplaçant avec une vitesse qui me rappelle qu'il n'est pas non plus entièrement humain.

— Elle respire, dit-il avant que je puisse le demander. — Faiblement, mais elle respire.

Je presse quand même mes doigts contre sa gorge. Son pouls bat faiblement sous mon contact, trop rapide, trop filant. Sa peau a pris une teinte grisâtre, des cernes sombres meurtrissent ses yeux. Du sang a séché autour de ses narines, étalé sur sa lèvre supérieure.

— Elle a besoin des guérisseurs. Je déteste le tremblement dans ma voix.

— Je sais. Felix ajuste sa prise, la berçant contre sa poitrine. — L'infirmerie. Maintenant.

Nous nous déplaçons dans les couloirs dans un silence tendu. La tête de Faye roule contre l'épaule de Felix, son bras pendant mollement à chaque foulée. Mes yeux restent fixés sur le soulèvement superficiel de sa poitrine.

Elle est en vie. Elle est en vie. Elle est en vie.

Les mots tournent en boucle dans mon esprit comme une prière, comme si les répéter suffisamment les rendrait vrais pour de bon.

— Comment tu as su ? La question s'éraille au fond de ma gorge. —

Comment es-tu arrivé ici si vite ?

— J'ai senti la magie des ombres. Ses yeux restent fixés droit devant. — Le chaos résonne avec les perturbations dimensionnelles.

— N'importe quoi. Ma main se tend, agrippant son bras et le forçant à s'arrêter. — J'ai renvoyé Knox et Lucian il y a vingt minutes. Tu étais censé te coordonner avec les autres. Mais tu t'es « juste » pointé à ma porte au moment exact où cette chose me menaçait ?

Un muscle tressaute sur sa joue. — J'étais déjà dans le coin.

— Pourquoi ?

Silence.

— Cette créature te connaissait, Felix. Je me place devant lui, lui bloquant le chemin. Faye est suspendue entre nous, inconsciente, grise, anormale. — Elle t'a appelé le prince du chaos tenu en laisse. Elle a dit quelque chose à propos de me livrer à ton maître.

Le masque arrogant se fissure. Ce que je vois en dessous, c'est de l'épuisement. De la frustration. Le poids de quelque chose qu'il porte seul depuis trop longtemps.

— Quelqu'un m'a contacté, finit-il par dire. — Quand tu es arrivée à l'académie. Avant que tout ça ne commence.

— Qui ?

— Je ne peux pas te le dire.

— Tu ne peux pas ou tu ne veux pas ?

— Les deux. Sa prise se resserre sur Faye. — Il y a des règles, Luna. Des promesses que j'ai faites bien avant de savoir qui tu étais.

— Ma colocataire vient de se faire posséder. Mon père est apparemment en train de mourir entre les mondes. Et tu me parles de putains de promesses ?

— Elle a besoin des guérisseurs. Il me contourne, reprenant sa course dans le couloir. — Cette conversation peut attendre.

— Pas question de…

— Ton amie s'affaiblit. Les mots me giflent. — Quelles que soient les réponses que tu penses mériter, rien de tout ça n'aura d'importance si on ne lui trouve pas de l'aide. Tu me détesteras plus tard, princesse.

Faye émet un petit son, un gémissement à peine audible, et toute ma fureur s'évapore pour laisser place à la peur.

Nous courons.

L'infirmerie s'étend au rez-de-chaussée de l'aile est, un labyrinthe de rideaux blancs et de tuyaux de cuivre qui transportent des potions de guérison entre les postes. L'air est chargé d'une odeur âcre de romarin et d'antiseptique, assez forte pour me faire pleurer les yeux. La lumière du matin traverse de hautes fenêtres, attrapant des grains de poussière et de magie résiduelle qui flottent paresseusement dans l'espace.

Une guérisseuse en robe vert pâle lève les yeux alors que nous faisons irruption par les portes. Elle est d'âge mûr, ses cheveux gris acier sévèrement tirés en arrière, le genre de visage qui en a trop vu pour s'étonner de quoi que ce soit.

— Elle était… Je ne sais pas exactement… quelque chose était à l'intérieur d'elle. Les mots se bousculent, trébuchant les uns sur les autres. — Ça la portait comme un costume. Ça parlait à travers elle. Et puis c'est juste… parti. De la fumée est sortie et elle s'est effondrée et elle ne se réveille pas. Ses yeux sont devenus noirs, complètement noirs, et…

— Lit trois. La guérisseuse fait un signe de tête à Felix, son expression inchangée. — Vite.

Aucun choc. Aucune question. Combien d'étudiants a-t-elle traités pour ça ? À quel point la possession est-elle courante dans cette foutue école ?

Felix dépose Faye sur le lit étroit, reculant alors que d'autres guérisseurs convergent. Des mains brillent de magie diagnostique, des doigts se pressent sur les points de pouls, des incantations murmurées emplissent l'air. Quelqu'un tire un rideau autour du lit, me bloquant la vue.

Inutile. Je reste là, inutile, les mains ballantes le long de mon corps.

— Les Fées de l'eau sont résistantes. La voix de Felix vient de quelque part derrière moi. — Elle s'en sortira.

— Ne fais pas ça. Je ne me retourne pas. — N'essaie pas de me réconforter. Pas alors que tu gardes des secrets qui auraient pu empêcher ça.

— Tu crois que je voulais que ça arrive ?

— Je crois que je n'ai aucune idée de ce que tu veux. Finalement, je me retourne, le trouvant à quelques pas de moi, les bras croisés, le visage soigneusement impassible. — Cette créature t'a reconnu. Elle te connaissait. Ce qui veut dire que tu sais quelque chose sur celui qui l'a envoyée.

Pendant un instant, l'armure sardonique se fissure. Ce que je vois en dessous ressemble presque à de la douleur.

— Quelqu'un vient pour toi, dit-il doucement. — Quelqu'un qui attend depuis longtemps. J'ai été envoyé pour surveiller le développement de ton pouvoir. Pour m'assurer que tu survivrais assez longtemps pour… Il s'interrompt.

— Assez longtemps pour quoi ?

— Je ne peux pas. Les mots semblent lui être arrachés. — Il y a des liens, Luna. Des liens magiques. Si j'essaie de dire certaines choses…

— Alors trouve un moyen de les contourner.

— J'essaie. Sa main se tend vers mon visage, puis retombe. — Ce n'est pas ce que je voulais. Rien de tout ça.

Derrière le rideau, les guérisseurs murmurent avec urgence. Les tuyaux de cuivre gargouillent de potions. Ailleurs dans l'infirmerie, un autre étudiant gémit dans un sommeil agité.

Je m'enfonce dans la chaise à côté du lit de Faye, dissimulé par le rideau.

Près de la porte, Felix hésite, pris entre rester et partir.

— Va-t'en. Mes yeux restent fixés sur le rideau. — Mais ce n'est pas terminé.

— Je sais.

— Quand elle se réveillera, tu me diras tout.

— Tout ce que je peux. Une pause. — Ce qui n'est pas autant que ce dont tu as besoin.

— Alors trouve un moyen de m'en donner plus.

Des bruits de pas s'éloignent sur le sol de l'infirmerie. Ils s'arrêtent à la porte.

— Pour ce que ça vaut… je suis désolé. Pour tout ça.

La porte se referme dans un déclic avant que je puisse répondre.

Seule maintenant, je fixe mes mains. Ces mêmes mains qui ont tenu mes partenaires la nuit dernière, qui ont touché le visage de mon père à travers une vitre dimensionnelle, qui n'ont pas pu empêcher ma colocataire d'être utilisée comme une marionnette.

Quelqu'un attend, dehors. Quelqu'un qui m'observe depuis des années. Et mon père est en train de mourir dans l'entre-deux-mondes à cause de choix que je ne comprends pas encore.

Juste une autre putain de journée à l'Académie Silverveil.



28

Le calme avant

Luna

La main que la guérisseuse pose sur mon épaule est douce, mais ferme.

— Elle est stable, dit la femme, ses yeux gris bienveillants mais las. La possession l'a beaucoup affaiblie, mais les faes de l'eau sont résistantes. Elle dormira toute la nuit, peut-être plus longtemps.

Le soulagement dénoue une tension qui serrait ma poitrine depuis des heures. La respiration de Faye est régulière à présent, et des couleurs reviennent peu à peu sur ses joues. Elle est redevenue elle-même — non plus la marionnette grise et vide que cette chose avait faite d'elle.

— Je peux rester ?

— Protocoles de confinement. La guérisseuse secoue la tête d'un air désolé. Seuls les patients dont l'état n'est pas critique peuvent passer la nuit à l'infirmerie. Nous avons besoin de la place au cas où… Elle s'interrompt et jette un regard vers la fenêtre où les gyrophares clignotent encore sur le campus. Les incidents liés aux cauchemars s'aggravent. Trois autres étudiants sont arrivés pendant que vous étiez avec votre amie. Nous manquons de lits.

Trois de plus. Quoi que ce soit qui s'infiltre à travers les barrières ne ralentit pas : ça accélère.

— Elle sera en sécurité ici, ajoute la guérisseuse. Je vous le promets.

Partir, c'est comme l'abandonner. Faye est ma colocataire, mon amie, et elle a failli mourir par ma faute. Parce que quelque chose, là-dehors, me veut au point d'utiliser les gens auxquels je tiens comme moyen de pression.

Mais discuter ne changera pas les protocoles, et l'épuisement pèse sur mes os comme du plomb.

— Dites-lui que j'étais là, dis-je doucement. Quand elle se réveillera.

— Bien sûr.

Les couloirs s'étendent, silencieux et étranges, tandis que je traverse l'académie. Les lumières de sécurité projettent sur tout une lueur ambrée et tamisée, délavant les murs de pierre familiers jusqu'à leur donner l'apparence d'un rêve fiévreux. Aucun rire ne résonne depuis les salles communes. Nulle musique ne filtre sous les portes. Pas de disputes à propos des devoirs ni de ragots sur qui est sorti avec qui.

Tout le monde est enfermé, attendant des réponses qui pourraient ne jamais venir.

Mes pieds me portent à la porte de Knox sans que j'en aie conscience. Pas à ma chambre, non. Je ne peux pas affronter cet espace pour le moment, pas avec le souvenir des yeux noirs de Faye et de son sourire déplacé gravé dans mon esprit. Pas avec la possibilité que la crypte, mon père, quoi que j'aie réveillé là-dessous — que tout soit lié à ce qui se passe maintenant. Les barrières entre les mondes étaient déjà minces. Il se pourrait bien que je les aie affaiblies davantage.

Knox ouvre la porte avant que je puisse frapper. Évidemment. Le lien d'âme sœur a probablement hurlé mon approche dès l'instant où j'ai tourné dans son couloir.

— Salut. Sa voix est rauque, inquiète. Ses yeux dorés parcourent mon visage, cataloguant chaque signe d'épuisement. Faye ?

— Stable. Ils m'ont mise dehors.

Il ne pose pas de questions. Il recule simplement, ouvrant plus grand la porte, et je trébuche dans la chaleur de sa chambre comme si c'était le seul havre de paix qui restait au monde.

L'endroit est si profondément empreint de Knox que quelque chose dans ma poitrine se desserre rien que d'être ici. Une veste en cuir usée est jetée sur le dossier de sa chaise de bureau, assouplie par des années d'utilisation. Des livres sur la dynamique de meute et le droit

territorial s'empilent au hasard sur chaque surface plane, hérissés de marque-pages et de notes adhésives. Son odeur subtile imprègne tout — ses draps, ses vêtements, l'air même. Une unique lampe projette des flaques de lumière chaude sur le lit défait, laissant les coins dans une ombre confortable.

— Assieds-toi, dit-il en me guidant vers le bord du matelas. Tu as mangé quand, pour la dernière fois ?

Je dois y réfléchir. — Je ne… Au dîner hier ? Peut-être ?

Un grognement sourd gronde dans sa poitrine — du mécontentement, pas une menace. Il se dirige vers une petite étagère près de la fenêtre et fouille dans ce qui semble être toute sa réserve de nourriture : une boîte de crackers à moitié vide, quelques barres protéinées et un paquet de biscuits qui a connu des jours meilleurs.

— Ce n'est pas grand-chose. Il se retourne, l'air presque embarrassé, un verre ébréché de jus d'orange dans une main et les biscuits dans l'autre. Je mange habituellement au réfectoire. Mais tu as besoin de quelque chose.

Les biscuits sont légèrement cassés, s'effritant sur les bords. Le jus est à température ambiante.

— Merci. Ma voix sort pâteuse.

Knox s'installe à côté de moi sur le lit, assez près pour que sa cuisse presse la mienne. Il me regarde manger avec l'intensité silencieuse d'un loup qui s'assure que sa meute est nourrie, ne se détendant que lorsque j'ai terminé le dernier biscuit cassé et vidé le verre.

— Maintenant, tu devrais dormir, dit-il.

— Je ne peux pas. Le mot se brise dans ma gorge. Chaque fois que je ferme les yeux, je la vois. Cette chose portant le visage de Faye, parlant avec sa bouche, faisant bouger son corps d'une manière qui… Je frissonne. Et si elle était toujours là, quelque part ? Si les guérisseurs avaient manqué quelque chose ?

— Ce n'est pas le cas. La certitude de Knox est une chose solide, inébranlable. Tu l'as fait sortir. Elle est redevenue elle-même.

— C'est Felix qui l'a fait sortir. Moi, je suis restée là, à ne servir à

rien.

— C'est toi qui as compris que quelque chose n'allait pas avant tout le monde. Tu l'as fait parler jusqu'à l'arrivée des secours. Son épaule heurte la mienne. Arrête de te dévaloriser.

— C'est un truc de loup ? Les discours de motivation agressifs ?

— C'est un truc de moi. Un fantôme de sourire traverse son visage. Tu es trop dure avec toi-même. Il faut bien que quelqu'un compense.

Nous restons assis dans un silence confortable, le poids de la journée pesant sur nous deux. À travers le lien d'âme sœur, je sens son épuisement refléter le mien — lui aussi a fonctionné à l'adrénaline, se maintenant pour moi.

— Allonge-toi, dit-il finalement. Ce n'est pas un ordre. Une invitation.

Trop fatiguée pour trop réfléchir, je le laisse me guider sur le matelas. Nous ne prenons pas la peine de nous déshabiller au-delà de nos chaussures et de nos vestes. Knox s'allonge derrière moi, sa poitrine chaude contre mon dos, un bras protecteur drapé sur ma taille.

— Ce qui m'inquiète, c'est qu'elle revienne, je murmure dans l'obscurité. Cette chose de l'ombre. Et si elle essayait à nouveau, avec quelqu'un d'autre ?

— Alors je lui arracherai la gorge.

— On ne peut pas arracher la gorge d'une ombre.

— Regarde-moi bien.

Malgré tout — la peur, l'épuisement, les mille questions sans réponse qui tourbillonnent dans mon crâne — mes lèvres s'étirent. Seul Knox pouvait faire d'une menace de mort une promesse de sécurité.

Sa main trouve la mienne, ses doigts s'entrelaçant. Le lien d'âme sœur vibre entre nous, chaud et constant. Dehors, l'académie se terre sous les protocoles de confinement, les étudiants se cachant de cauchemars qui ne cessent d'empirer. Mais ici, dans cette chambre, enveloppée dans les bras de Knox, je me sens presque en sécurité.

Presque.

Le sommeil me tire, lourd et insistant. Mon corps fonctionne sur les réserves depuis trop longtemps, et il n'a plus l'intention d'attendre la permission pour s'éteindre. La chaleur de Knox s'infiltre dans mes os, sa respiration régulière un rythme auquel je commence à m'accorder.

— Dors, murmure-t-il contre mes cheveux. Je suis là.

Cette fois, je le crois.

L'obscurité. Profonde et sans rêve.

Puis —

Quelque chose change.

Pas un son. Pas un mouvement. Juste un changement dans l'air lui-même, comme la chute de pression avant un orage. Mes yeux s'ouvrent brusquement, mon cœur s'emballe déjà avant que mon cerveau ne rattrape son retard.

Knox est réveillé, lui aussi. Je le sens à travers le lien — son loup bondissant en alerte, le poil hérissé face à quelque chose que ni lui ni moi ne pouvons voir.

— Tu le sens ? Sa voix n'est qu'un murmure.

— Ouais.

La chambre semble identique. La lampe projette toujours des ombres chaudes. La veste en cuir est toujours jetée sur la chaise. Les livres sont toujours empilés dans leurs piles désordonnées. Mais quelque chose de fondamental a changé. L'air a un goût étrange — métallique et froid, comme si on léchait une pile.

Puis je la vois.

Une seule fine ligne d'obscurité absolue apparaît sur le mur derrière la tête de lit. Pas une ombre — les ombres ont une profondeur, une texture. Ceci n'est rien. L'absence complète de tout. Une fracture capillaire dans la réalité même, plus sombre que le sombre, impossible à regarder directement.

— Ça ne vient pas de moi, je chuchote en me redressant lentement.

Mais alors même que je le dis, l'angoisse s'enroule dans mon estomac. La crypte. Mon père. Les barrières entre les mondes qui

s'amincissent depuis que mon pouvoir s'est éveillé. Quoi que j'aie touché là-dessous, quoi que j'aie ouvert —

Il se pourrait bien que ça vienne exactement de moi.

Knox est déjà en mouvement, enfilant ses vêtements avec une efficacité de prédateur. À travers le lien, son loup hurle des avertissements qui n'ont pas besoin d'être traduits.

— Ça ne vient pas de moi non plus. Ses yeux dorés suivent la fissure qui commence à s'étendre, des fractures capillaires se ramifiant comme de la glace se formant sur un lac gelé. Luna, il faut qu'on bouge.

Mais je ne peux pas détacher mon regard.

Parce que là où la fissure touche le mur, le plâtre ne se contente pas de se briser.

Il est en train d'être effacé.



29

Le portail

Luna

Les fissures se propagent plus vite maintenant.

Ce qui a commencé par une simple fracture est devenu une toile de ténèbres qui s'étend sur le plafond de Knox, descend le long des murs, suinte à travers la fenêtre et jusque dans le ciel au-dehors. À travers la vitre, je vois les gyrophares d'urgence clignoter sur tout le campus, des éclats ambrés et rouges qui scintillent sur les bâtiments alors que les étudiants fuient vers les lieux sécurisés.

La voix de Mme Ravencroft résonne depuis le cristal de communication posé sur le bureau de Knox, tranchante, empreinte d'une panique maîtrisée : « Tous les étudiants doivent se rendre immédiatement dans les lieux sécurisés. Les protocoles de brèche dimensionnelle sont activés. Ce n'est pas un exercice. »

Mais je suis incapable de bouger.

Parce que les ombres qui s'infiltrent par ces fissures n'attaquent pas. Elles s'accumulent sur le sol comme de l'encre renversée, s'enroulent autour des pieds des meubles, dérivent vers moi avec une détermination patiente. Et elles chuchotent. Des voix trop basses pour être comprises, prononçant des mots qui ressemblent à des souvenirs que je n'ai jamais eus.

Puis, faible, impossible, une voix que je connais.

— Aie confiance en ce que tu es, ma petite étoile.

Mon cœur se serre. Je ne sais pas si je l'ai entendue ou imaginée. Je ne suis pas sûre qu'elle provienne des ombres ou de quelque part dans ma propre tête. Mais c'était la voix de mon père. J'en suis certaine.

— Luna ? La main de Knox agrippe mon bras, me tirant contre sa poitrine. Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que tu entends ?

— Mon père. Les mots sortent, étranglés. Je crois que j'ai entendu…

La porte s'ouvre brutalement.

Lucian apparaît le premier, se déplaçant à une vitesse de vampire, ses yeux pâles balayant la pièce pour répertorier chaque menace. Le lien de sang s'enflamme entre nous : sa fureur, sa peur, son besoin désespéré de protéger ce qui lui appartient.

Dante entre en titubant derrière lui, les doigts pressés contre ses tempes. — J'ai tout senti. Ta panique m'a frappé à trois étages de distance.

Puis Felix.

Il s'arrête sur le seuil, la magie indomptée jaillissant déjà de ses poings. Mais contrairement aux autres, il n'a l'air ni surpris ni confus.

Il ressemble à un homme qui voit enfin arriver quelque chose d'inévitable.

— C'est l'heure, dit-il tranquillement.

Knox se tourne vers lui, les yeux dorés flamboyants. — L'heure de quoi ? Putain, qu'est-ce que tu sais sur tout ça ?

Felix ne répond pas. Son regard argenté reste fixé sur la plus grande fissure, celle derrière le lit de Knox, qui n'est plus une simple fracture. Elle s'approfondit. S'élargit. Devient autre chose.

Un portail.

— C'est à cause de moi, n'est-ce pas ? Ma voix semble étrange à mes propres oreilles. Creuse. Ce qu'il y a en moi, ça vient de là-bas. De l'autre côté. Et maintenant, ça me rappelle.

— Oui. La mâchoire de Felix se contracte. Les ombres te reconnaissent, Luna. Elles t'ont toujours reconnue. Et la barrière entre les royaumes s'affaiblit depuis que ton pouvoir s'est éveillé.

— Alors comment on arrête ça ? demande Dante.

— On n'arrête rien. Felix lève les mains, et la magie du chaos s'échappe de ses paumes, non pas sauvage et destructrice, mais contrôlée. Précise. L'énergie s'enroule autour de la plus grande

fracture, et au lieu de la sceller, la fissure se stabilise. Se solidifie. Devient un véritable portail, aux bords nets et définis, dont les ténèbres pulsent à l'intérieur comme un cœur vivant.

— Qu'est-ce que tu fais ? La voix de Lucian est tranchante comme de la glace. Il s'avance vers Felix, les crocs sortis.

— Ce que j'ai toujours été censé faire. La magie du chaos de Felix s'embrase plus vivement, retenant Lucian. C'est le seul moyen de sauver son père. Si elle ne passe pas maintenant, tant que je peux encore contrôler le passage, tout va se déchirer. L'académie. Les étudiants. Tous ceux à qui elle tient.

Le portail pulse, les ombres pressant avec urgence contre ses bords. À travers, je ne vois rien. Pas l'obscurité, non, le néant. L'absence totale de toute chose, s'étirant à l'infini.

— Conneries. Knox se place devant moi, s'interposant entre le portail et moi. C'est ce que tu prévois depuis le début. La livrer à quiconque attend de l'autre côté.

— Oui. Le mot tombe comme une sentence. Felix ne bronche pas, ne me quitte pas des yeux. J'ai été envoyé ici pour te surveiller. Pour attendre que ton pouvoir s'éveille complètement. Pour m'assurer que tu trouves ton chemin le moment venu. Tout… Sa voix se brise. Tout a mené à cet instant.

La trahison me consume, brûlante et féroce. — Salaud. Pendant tout ce temps, tu n'as fait que…

— Suivre des ordres que je ne pouvais pas refuser. La douleur vacille sur ses traits, vite réprimée. Mais je te dis aussi la vérité. Ce portail est le seul moyen de sauver ton père. Cela fait six ans qu'il maintient la barrière fermée, et ça le tue. Chaque seconde que tu passes ici à discuter, il s'efface un peu plus.

— Ne l'écoute pas. La main de Knox trouve la mienne, la serrant très fort. Il ment depuis le jour où il est arrivé…

— Je sais. Ma gorge me fait mal à force de retenir mes cris. Mais je le sens, Knox. L'attraction. Quelque chose de l'autre côté qui me connaît. Et mon père… Ma voix se brise. Je ne peux pas le laisser

mourir. Pas alors que je suis la raison pour laquelle il est piégé là-bas.

— Alors je viens avec toi.

— Knox, non…

— Ne dis rien. Ses yeux dorés brûlent d'une détermination farouche. Ne me demande pas de rester en arrière pendant que tu marches seule dans le vide. Le lien d'âmes sœurs ne fonctionne pas comme ça. Je ne fonctionne pas comme ça.

— Les métamorphes ne peuvent pas survivre dans les royaumes d'ombre. La voix de Lucian est vive, désespérée. La magie y est toxique pour ton espèce. Tu mourras avant de pouvoir l'aider.

— Alors je mourrai en essayant. Knox ne détourne pas le regard de mon visage. Mais je ne la laisserai pas y aller seule.

La magie du chaos de Felix vacille, la tension se lisant dans la crispation de ses yeux. — Décidez-vous. Maintenant. Je ne peux pas tenir ça beaucoup plus longtemps.

La voix mentale de Dante frôle mon esprit, féroce et angoissée : *Je te trouverai. Quoi qu'il arrive, où que tu atterrisses, je défoncerai tous les royaumes jusqu'à ce que je t'atteigne.*

À travers le lien de sang, Lucian ne dit rien. Mais je sens sa rage. Son angoisse. Son refus absolu d'accepter que cela puisse être un adieu.

Je regarde Knox. L'homme qui marcherait vers le néant plutôt que de me laisser l'affronter seule.

— Je dois le faire. Ma voix se brise. Mais tu ne peux pas venir avec moi. Tu as entendu ce que Lucian a dit…

— Luna…

— Non. Je retire ma main de la sienne, reculant vers le portail. Je ne te laisserai pas mourir pour moi. Pas comme ça.

Ses yeux dorés s'embrasent de fureur. D'amour. De ce refus obstiné qui fait de lui ce qu'il est.

— Luna, ne t'avise même pas de…

Je me retourne et franchis le portail.

Le monde se dissout.

Plus de haut, plus de bas, plus de lumière, plus de son. Juste l'absence soudaine de tout, la réalité arrachée comme la chair de l'os.

Puis une main se referme sur mon poignet.

Knox. Le salaud a sauté derrière moi.

Avant que je puisse lui hurler dessus, avant que je puisse faire quoi que ce soit, le vide nous avale tous les deux.

Puis l'impact.

La pierre se fissure sous nous alors que nous heurtons un sol solide. La douleur explose dans mon épaule, ma hanche, mon crâne. À côté de moi, Knox gémit, mais sa main ne lâche jamais la mienne.

Le silence.

Un silence froid, profond comme une tombe.

Je force mes yeux à s'ouvrir.

Knox.

Cette pensée traverse le brouillard de la douleur avant que toute autre chose ne s'impose. Pas où je suis. Pas ce qui s'est passé. Juste lui.

Nous sommes allongés sur de la pierre fissurée dans un lieu qui n'en est pas un : une obscurité s'étendant dans toutes les directions, seulement brisée par de faibles pulsations de lumière argentée au loin. L'air a un goût de rien. Le goût du vide entre les étoiles.

— Knox ? Ma voix sort rauque, écorchée. Knox, est-ce que tu es…

— Vivant. Il tousse, roulant sur le côté. Du sang coule d'une coupure sur son front, mais ses yeux trouvent les miens dans la pénombre. Et toi ?

— Je crois.

Nous restons là un moment, respirant difficilement, essayant de comprendre où nous sommes. Le portail a disparu. Felix a disparu. L'académie, Lucian, Dante… tout ce que nous connaissions, envolé.

Juste nous et l'obscurité sans fin.

Puis une voix perce le silence.

Douce. Mélodieuse. Une voix que je n'ai pas entendue depuis six ans mais que je reconnaîtrais n'importe où.

— Bon retour à la maison, ma fille.

Je me redresse si vite que ma vision se trouble. Une silhouette émerge des ombres, grande, gracieuse, les traits à moitié cachés par les ténèbres. Mais je peux voir ses yeux. Ils sont comme les miens, mais scintillent d'argent. Brillants de larmes, de triomphe et de quelque chose qui pourrait être de l'amour.

— Il est temps que tu apprennes qui tu es vraiment.



Royaume des Ombres

Knox

L'a femme qui émerge des ombres fait gémir mon loup mourant.

Grande. Majestueuse. Drapée dans un tissu qui oscille entre l'étoffe et des ténèbres vivantes. Elle a les cheveux sombres de Luna, mais des traits plus vifs, plus anguleux. Des yeux qui possèdent la même intensité argentée que ceux de ma compagne, mais anciens. Prédateurs. Le pouvoir émane d'elle en vagues qui font s'incliner le néant lui-même.

Ce n'est pas seulement la mère de Luna. C'est la souveraine de tout un royaume.

Et je suis étendu à ses pieds pendant que mon corps essaie de s'autodétruire.

Chaque respiration est comme une noyade dans l'acide. Mon loup griffe mes entrailles, cherchant désespérément à échapper au poison, quel qu'il soit, qui nous ronge vivants au niveau cellulaire. Le mal du royaume — les histoires que nous avons apprises dans le lore de la meute, des avertissements destinés à empêcher les jeunes loups de s'aventurer dans des territoires interdits. Lorsque les métamorphes pénètrent dans des dimensions qui ne sont pas faites pour notre espèce, nos corps rejettent la magie étrangère avec une telle violence qu'elle nous met en pièces.

J'essaie de me redresser, de m'interposer entre Luna et cette femme qui partage les yeux de sa fille, mais rien de sa chaleur. Mes bras ne supportent pas mon poids. L'engourdissement s'est propagé à mes extrémités, rendant tout lointain et assourdi.

— Il est en train de mourir. — La voix de Luna se brise. Elle regarde alternativement sa mère et moi, et je sens déjà le choix impossible se former dans son esprit. — Le royaume des ombres… il est en train de le tuer.

— Oui. — Sa mère n'a pas l'air inquiète. Elle a l'air curieuse. — Les métamorphes ne sont pas censés survivre ici. Son loup rejette la magie qui imprègne ce lieu. Encore une heure, peut-être deux, et il n'y aura plus rien à sauver.

— Alors renvoyez-nous. — Luna est maintenant sur ses pieds, des ombres s'enroulant autour de ses chevilles en réponse à sa peur. — Ouvrez le portail et renvoyez-nous.

— Je pourrais. — La reine incline la tête, étudiant sa fille comme un spécimen. — Mais tu n'apprendrais alors jamais ce que tu es vraiment. Et ton père continuerait de pourrir entre les mondes jusqu'à ce que la barrière le consume entièrement.

Luna tressaille comme si elle venait d'être frappée.

— Ah. — Le sourire de sa mère est aussi tranchant qu'une lame. — Il te l'a dit, n'est-ce pas ? Dans le caveau. Qu'il a maintenu le portail fermé pendant six ans. Que ça le tue. — Elle se rapproche, le néant s'écartant sous ses pieds. — T'a-t-il dit que tu es la seule à pouvoir le libérer ? Que ton pouvoir — pleinement éveillé — est la clé pour sauver tous ceux que tu aimes ?

— Sauvez Knox d'abord. — La voix de Luna est devenue glaciale. Dangereuse. — Ensuite, nous parlerons de mon pouvoir.

— Quelle loyauté. — La reine nous contourne lentement, son regard cataloguant chaque détail — la posture défensive de Luna, ma respiration laborieuse, le lien qui pulse entre nous. — Ton père inspirait la même dévotion. Téméraires, tous les deux. Vous aimez des choses qui peuvent vous être enlevées.

— Ce n'est pas une chose. — Les ombres s'élèvent plus haut autour des pieds de Luna, et je sens sa rage monter à travers notre connexion. — C'est mon compagnon. Et si vous le laissez mourir pour prouver je ne sais quelle foutue théorie sur le pouvoir…

— Je ne le laisse pas mourir, Luna. — Sa mère agite une main dédaigneuse. — Je te montre quels sont les véritables enjeux. Chaque choix a un coût, Luna. Plus tôt tu comprendras ça, plus tôt nous pourrons discuter de la manière de sauver ton loup, ton père, et de faire de toi ce que tu es née pour être.

Luna blêmit. — Les barrières…

— Les barrières se fissurent depuis que ton pouvoir s'est éveillé, dit sa mère. — Ton père les a maintenues aussi longtemps qu'il a pu. Mais il est en train de flancher. Et sans quelqu'un pour prendre sa place, les deux royaumes s'effondreront l'un sur l'autre.

Les mains de Luna tremblent. — Alors, tout ça allait arriver de toute façon.

— Oui. La seule question était de savoir si tu serais prête le moment venu. — Le regard de sa mère la parcourt, l'évaluant. — Felix a fait son travail. Il t'a amenée ici. Maintenant, le vrai travail commence.

À travers notre lien, je sens la culpabilité de Luna, vive et dévastatrice. Elle pense que tout est de sa faute.

— Non. — Le mot m'échappe, râpeux, avant que je puisse le retenir. — Ne vous avisez pas de la blâmer pour ça.

Le regard de la reine se tourne vers moi et, même mourant, je le soutiens sans ciller. Mon loup est peut-être empoisonné et défaillant, mais il n'est pas vaincu. Pas encore.

— Intéressant, murmure-t-elle. — La plupart des créatures dans votre état peuvent à peine respirer, encore moins parler. Votre lien avec ma fille doit être remarquablement fort.

— Assez fort pour savoir quand quelqu'un la manipule. — Je me force à me redresser sur un coude, ignorant ma vision qui s'assombrit sur les bords. — Vous avez tout manigancé. Le timing, le portail, Felix…

— Felix a suivi les ordres, confirme-t-elle, absolument pas troublée par mon accusation. — Tout comme tous les autres qui ont joué leur rôle pour amener Luna ici. Mais je n'ai pas créé son pouvoir. Je n'ai pas forgé ses liens. J'ai simplement… attendu l'inévitable.

— L'inévitable, répète Luna d'un ton plat.

— Tu allais toujours finir ici, ma fille. Dans ce royaume, face à ce choix. Ton père n'a fait que retarder l'échéance en s'enfermant dans la barrière. Mais un pouvoir comme le tien ne reste pas contenu éternellement. — Elle écarte les mains, des ombres dansant entre ses doigts. — Alors oui, j'ai attendu. J'ai observé à travers les yeux de Felix. J'ai guidé les événements quand je le pouvais. Et maintenant, te voilà — exactement là où tu as toujours été censée être.

Le lien de compagnonnage est inondé par sa lutte pour ne pas s'effondrer — une rage, un chagrin et une peur si entremêlés qu'ils menacent de la déchirer.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Ce que j'ai toujours voulu. — La voix de sa mère s'adoucit — non pas de chaleur, mais avec quelque chose qui pourrait être de la fierté. — Que tu deviennes ce que tu es née pour être. Une Marcheuse des Ombres. Une reine. Le pont entre les royaumes que ton père s'est tué à protéger.

— Et si je refuse ?

— Alors ton loup mourra d'ici une heure. Ton père continuera de souffrir. Les barrières s'effondreront complètement, détruisant les deux royaumes. Et tu passeras ce qu'il te reste de ta vie de mortelle en sachant que tu aurais pu sauver tout le monde — mais que tu as choisi de ne pas le faire.

Le silence s'étire entre elles. Les ombres de Luna se sont immobilisées, enroulées étroitement autour de ses pieds comme des serpents attendant de frapper.

— Sept jours, dit enfin sa mère. — C'est le temps que je peux stabiliser l'état de ton loup. Les barrières tiendront encore un peu avant que les dégâts ne deviennent irréversibles. Tu as le temps d'apprendre ce que tu es vraiment, de maîtriser le pouvoir que tu as fui toute ta vie.

— Et au bout de sept jours ?

— Tu choisis. — Le sourire de la reine découvre ses dents. —

Devenir l'ancre entre les royaumes — sauver ton père, ton loup, tous ceux que tu aimes. Les regarder vieillir pendant que tu restes figée. Les enterrer un par un. Et lentement, au fil des siècles, oublier pourquoi tout cela a un jour compté pour toi. — Elle incline la tête. — Ou refuser. Rester humaine. Rester toi-même. Et les regarder tous mourir maintenant, plutôt que plus tard.

Luna perd toutes ses couleurs. — Ce n'est pas un choix. Ce sont deux manières différentes de tout perdre.

— Bienvenue dans le monde du pouvoir, Luna. Il coûte toujours plus cher que ce que tu es prête à payer.

Luna me regarde et je sens qu'elle cherche quelque chose — des conseils, peut-être. La permission de se sacrifier pour des gens qui ne le méritent peut-être pas.

Ne fais pas ça, je lui envoie par la pensée. *N'ose pas abandonner qui tu es pour moi.*

Son expression se durcit.

— Vous voulez voir de quoi je suis capable ? — La voix de Luna tombe à un niveau qui fait frissonner la réalité elle-même. — Très bien. Sept jours. Mais je ne deviendrai pas vous.

— On verra bien. — Le sourire de sa mère ne faiblit pas. — Le pouvoir a une façon de remodeler ceux qui le manient. Demande à ton père — lui aussi a été idéaliste autrefois.

Elle se tourne pour partir, le néant tourbillonnant déjà à ses pieds.

— Attendez. — La voix de Luna se brise. — Mon père… dans le caveau, il a dit qu'il y avait un choix. Que je comprendrais le moment venu. C'est de ça qu'il parlait ?

Sa mère s'arrête. Pour la première fois, quelque chose vacille sur son visage — pas de la chaleur, mais un souvenir.

— Edward a toujours cru que tu trouverais un autre moyen, dit-elle calmement. — Une troisième option que personne d'autre ne pouvait voir. Il pensait que ton sang Silverveil te permettrait de plier la réalité d'une manière que les purs Marcheurs des Ombres n'ont jamais pu. — Une pause. — Il avait peut-être raison. Mais il était aussi prêt à mourir

pour cet espoir. L'es-tu ? Je reviendrai quand tu auras pris ta décision.

Elle n'attend pas de réponse.

Les ombres l'engloutissent entièrement, et Luna et moi restons seuls dans l'obscurité crépusculaire d'un royaume qui veut ma mort.

Luna tombe à genoux à côté de moi, ses mains trouvant mon visage, ma poitrine, vérifiant des dommages qu'elle ne peut voir. — Sept jours, murmure-t-elle. — Je peux trouver une solution. Je le dois.

— Luna. — Ma voix s'éteint, le froid se propageant plus profondément. — Ta mère… elle n'a pas tort sur les enjeux. Mais elle ne te dit pas tout non plus. Je le sens.

— Je sais. — Sa mâchoire se crispe. — Elle manipule tout ça depuis le début. Mais ça ne veut pas dire qu'elle ment à propos de mon père. À propos de toi. — Des larmes coulent sur ses joues, mais sa voix reste ferme. — Je ne vais perdre aucun de vous deux. Ni à cause de ce royaume, ni de ses jeux, ni de quoi que ce soit d'autre.

— Même si ça signifie devenir ce qu'elle veut ?

Les yeux de Luna croisent les miens — brillants de détermination et de quelque chose de plus féroce encore.

— Elle pense qu'il n'y a que deux choix. Sauver tout le monde et devenir comme elle, ou rester humaine et regarder tout le monde mourir. — Son sourire est comme du verre brisé. — Mais je suis à moitié Marcheuse des Ombres. Moitié Silverveil. Peut-être que ça veut dire que je peux plier les choses différemment de ce à quoi elle s'attend et trouver quelque chose qu'elle n'avait pas prévu.

Le froid dans ma poitrine s'atténue légèrement — non pas parce que le poison s'estompe, mais parce que le lien de compagnonnage est inondé de quelque chose de plus fort que la peur. L'espoir. La défiance. Le refus absolu d'accepter des choix impossibles.

Ma compagne impossible, têtue, magnifique.

— Quel est le plan ? je parviens à articuler.

Ses murs s'effondrent. Pas ceux, prudents — les barrières plus profondes qu'elle a érigées pour cacher l'étendue de son pouvoir. Tout ce qu'elle a retenu toute sa vie.

Les ombres autour de nous se transforment — elles ne sont plus menaçantes. Elles répondent, reconnaissant en elle quelque chose qu'elles attendaient.

— Je ne suis plus la fille qui s'excuse d'exister, Knox. — Son pouvoir monte à travers notre lien — vaste, sombre et terrifiant. Mais contrôlé. Délibéré. — Je ne laisserai pas ma mère décider de ce que je deviens. Ni le sacrifice de mon père. Ni les attentes de personne d'autre.

Le sourire de Luna s'aiguise. — Elle voulait voir de quoi je suis capable ? Elle est sur le point de le découvrir.

Et je réalise qu'elle ne prévoit pas seulement de survivre à ça.

Elle prévoit de devenir quelque chose d'inarrêtable.

Sa mère réapparaît des ombres comme si elle n'était jamais vraiment partie. — Assez de déclarations. Ton loup est en train de mourir pendant que tu te donnes en spectacle. — L'impatience, et non l'approbation, colore son ton. — Suis-moi. Il y a un endroit où le poison du royaume ne l'atteindra pas. Pour l'instant.

À travers le lien, je sens Luna vérifier mon état — s'assurant que je peux encore bouger, que je n'ai pas encore perdu conscience.

— Tu peux marcher ? demande-t-elle doucement.

Je me force à me lever, les jambes tremblantes. — Pour toi ? Toujours.

Le bras de Luna glisse autour de ma taille, supportant plus de mon poids que je ne veux l'admettre. Ensemble, nous suivons la Reine plus profondément dans les ombres, le néant se refermant derrière nous comme une porte que nous ne pourrons jamais plus franchir en sens inverse.

Sept jours pour trouver la troisième option impossible — celle qui, selon sa mère, n'existe pas.